RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

MISSION EN CAPPADOCE

— 1893-1894 —

PAR

ERNEST CHANTRE

LAURÉAT DE L'INSTITUT

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM

CHARGÉ DU COURS D'ETHNOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE LYON

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1898

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

MISSION EN CAPPADOCE

— 1893-1894 —

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Notes sur des cavernes à ossements et à silex taillés du nord du Dauphiné (époque quaternaire) *(Bull. Soc. géol. de France*, 1864).

Études paléoethnologiques dans le nord du Dauphiné et les environs de Lyon (âge de la pierre), Lyon, 1867. 1 vol. in-4° avec quinze planches.

Nouvelles études paléoethnologiques. Foyers et sépultures néolithiques. In-4°, avec deux planches, Lyon, 1868.

Notice historique sur la vie et les travaux de J.-J. Fournet, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lyon, correspondant de l'Institut, Lyon, in-8°, 1870.

L'âge du bronze dans le bassin du Rhône et passage de l'âge du bronze au premier âge du fer, in-8° avec planches *(Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'arch. préhist. de Bologne*, 1871).

Découverte d'un trésor de l'âge du bronze, à Réalon (Hautes-Alpes), in 8° avec trois planches, Annecy, 1872.

Note sur la faune du lehm de Saint-Germain-au-Mont-d'Or (Rhône) et sur l'ensemble de la faune quaternaire du bassin du Rhône *(Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 23 décembre 1873).

Études paléontologiques dans le bassin du Rhône (période quaternaire), par MM. le Dr Lortet et E. Chantre *(Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon*, in 4°, avec quinze planches, Lyon, 1873-1874).

Les faunes mammalogiques tertiaires et quaternaires du bassin du Rhône *(Compte rendu de la deuxième session de l'Association française pour l'avancement des sciences*, Lyon, 1874).

Carte archéologique d'une partie du bassin du Rhône, pour les temps préhistoriques, à l'échelle de 1/864 000, Lyon, 1874.

L'âge de la pierre et l'âge du bronze en Troade et en Grèce, in-8°, Lyon, 1874.

Sur l'âge du bronze et le premier âge du fer en France *(Compte rendu du Congrès de Stockholm*, 1874).

Rapport au Congrès de Stockholm sur une légende internationale pour les cartes préhistoriques *(Compte rendu du Congrès*, 1874).

Les palafittes ou constructions lacustres du lac de Paladru, près de Voiron (Isère), in-4° et un album in-folio de quatorze planches, Chambéry et Grenoble, 1871. Le même, deuxième édition, in-folio et in-8°, Lyon, 1874.

Études paléoethnologiques dans le bassin du Rhône (âge du bronze), Recherches sur l'origine de la métallurgie en France. 3 vol. in-4° avec trois cartes en chromo et un album de quatre-vingts planches in-folio. Lyon, 1875-1876.

Monographie géologique des anciens glaciers et du terrain erratique de la partie moyenne du bassin du Rhône, par MM. A. Falsan et E. Chantre, 2 vol. in-8°, avec un atlas de six feuilles au 1/80.000. Lyon, 1875.

Caractères des âges du bronze et du fer de la France *(Compte rendu du Congrès international d'anthropologie de Buda-Pesth*, 1876).

Légende internationale adoptée pour les cartes d'archéologie préhistorique, Lyon, 1876, et en un tableau, 1878.

Observations sur les séries préhistoriques de quelques musées autrichiens *(Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, Toulouse, 1879).

Compte rendu de l'Exposition préhistorique de Buda-Pesth en août 1876 *(Matériaux*, 1877).

Les nécropoles du premier âge du fer des Alpes françaises *(Matériaux*, 1878).

Monographie des Mastodontes du bassin du Rhône, par MM. Lortet et Chantre *(Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon)*, in-4°, t. II, avec dix-sept planches, Lyon, 1879.

Notes anthropologiques. De l'origine orientale de la métallurgie, in-8°, avec six planches, Lyon, 1879.

Notes anthropologiques. Relations entre les sistres bouddhiques et certains objets lacustres de l'âge du bronze, in 8° Lyon, 1879.

Études paléoethnologiques dans le bassin du Rhône (âge du fer.) Nécropoles et tumulus, 1 vol. in-4°, avec un album in folio de cinquante-deux planches. Lyon, 1880.

L'âge du bronze en Italie *(Matériaux*, 1880).

Observations sur un crâne grec représentant la déformation fronto-bregmatique *(Congrès de Reims*, 1880).

L'âge du bronze au Caucase et dans la Russie méridionale *(Matériaux*, 1880).

Les grands mammifères fossiles du bassin du Rhône *(La Nature*, Paris, 1880).

Les nécropoles du premier âge du fer renfermant des crânes macrocéphales *(Congrès de Lisbonne*, 1880).

Observations sur l'âge des nécropoles préhistoriques de la chaîne centrale du Caucase *(Congrès de Lisbonne*, 1880).

France préhistorique. Atlas paléoethnologique par départements, accompagné d'une statistique alphabétique des documents relatifs aux âges de la pierre, du bronze et du fer. Dauphiné (Isère, Drôme, Hautes-Alpes) *(Association française pour l'avancement des sciences*, Grenoble, 1885).

Itinéraire en Syrie, haute Mésopotamie, Kurdistan et Caucase. Mission scientifique de 1881 *(Compte rendu du Congrès de géographie de Lyon*, 1882).

Caractères céphalométriques des Ansariés et des Kurdes *(Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon*, 1882).

Nécropole de Koban en Ossèthie (Caucase), avec huit planches *(Matériaux*, 1882).

Nouvelles observations sur les âges de la pierre et du bronze dans l'Asie occidentale (Syrie septentrionale, haute Mésopotamie, Kurdistan, Arménie et Caucase) *(ibid.)*, 1882.

Origines et caractères anthropologiques des Ossèthes *(Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, 1882).

Note sur la disposition des terrains morainiques des environs de Lyon et sur la prétendue faune préglaciaire de Satbonay (Ain) *(ibid.)*.

Nouvelles fouilles dans la grotte de Gigny (Jura) *(ibid.)*.

Un nouveau gisement quaternaire ancien à Curson, dans la Drôme *(Compte rendu de l'Association française pour l'avancement des sciences, session de Grenoble*, 1885).

Découvertes préhistoriques dans le Dauphiné *(ibid.)*.

Nouvelles découvertes préhistoriques au Caucase *(ibid.)*.

Fouilles dans les grottes de Saint-Amour Jura) *(ibid.)*.

Tumulus du Dauphiné *(ibid.)*.

Les menhirs du champ de la Justice ou alignement de Saint-Pantaléon, près d'Autun (Saône et-Loire) *(Matériaux*, 1885).

Les dolmens du Caucase *(ibid.)*.

L'industrie actuelle du silex dans le département de Loir et-Cher *(Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, 1885).

Notice nécrologique sur le comte Ouvaroff *(ibid.*, 1885).

Les dernières découvertes dans les palafittes du lac de Paladru (Isère) *(ibid.)*.

La dolichocéphalie anormale par synostose prématurée de la suture sagittale et ses rapports avec la scaphocéphalie *(ibid.*, 1886).

Une sépulture de l'âge du bronze à Brégnier (Ain) *(ibid.)*.

Notices nécrologiques sur Bayern et Chierici *(ibid.)*.

Les laboratoires anthropologiques de l'Italie en 1886 *(ibid.)*.

Les tumulus des environs de Trévoux (Ain) *(ibid.)*.

Étude sur des crânes d'Ansariés *(ibid.)*.

Observation sur une tête momifiée d'un Indien jivaro *(ibid.)*.

Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme. Revue mensuelle illustrée, dirigée de 1883 à 1887, avec la collaboration de M. Cartailhac.

Recherches anthropologiques dans le Caucase. Résultats des missions de M. Chantre, de 1879 à 1883, 5 vol. in-4°, ornés de 245 figures, avec 2 cartes et 140 planches.

Recherches paléoethnologiques dans la Russie méridionale et spécialement au Caucase et en Crimée, avec 6 planches, in 8°, Lyon 1881.

Programme des sciences anthropologiques: Leçon d'ouverture à la Faculté des sciences de Lyon, in 8° Lyon, 1881.

Les anciens glaciers du bassin du Rhône *(La Nature*, 1885).

L'époque glaciaire et les anciens glaciers des Alpes *(Rev. d'Astronomie*, 1885).

Monuments et superstitions de l'époque néolithique *(L'Homme*, 1885).

Les tumulus de la région des lacs d'Ammer et de Staffel (Haute-Bavière). *(Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, 1889).

Les Chaldéens ou Aissores émigrés en Arménie russe, 1891.

Premiers aperçus sur l'ethnologie de la Transcaucasie *(ibid.*, 1891).

Nouvelles observations anthropométriques sur les Lesghiens *(ibid.*, 1892).

Les Tats de la vallée inférieure de la Koura *(ibid.*, 1891).

Monographie de l'âge du bronze dans le bassin du Rhône *(Congrès de Buda-Pesth*, 1877).

Observations sur la découverte d'objets du deuxième âge du bronze à la Fosse-aux-Prêtres, près du Theil, etc. *(Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 1875).

Étude sur quelques nécropoles halstattiennes de l'Italie et de l'Autriche *(Matériaux*, 1884).

Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur une mission scientifique dans l'Asie occidentale. Syrie, Haute-Mésopotamie, Kurdistan et Caucase, in-8°, avec 10 planches, 1883.

Origine et ancienneté du premier âge du fer au Caucase *(Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, 1892).

Aperçu sur l'anthropométrie des peuples de la Transcaucasie *(ibid.*, 1892).

La bijouterie caucasienne de l'époque scytho-byzantine *(ibid.*, 1892).

L'Ethnologie. Leçon d'ouverture à la Faculté des lettres de Lyon *(ibid.*, 1892)

Recherches anthropologiques sur les Tatars aderbeidjanis de la Transcaucasie *(ibid.*, 1892).

La Nécropole gauloise de Genas (Isère) *(ibid.*, 1892).

Rapport au Congrès d'anthropologie de Moscou, sur un projet de réforme de la nomenclature des peuples de l'Asie *(Compte rendu du Congrès de Moscou*, 1892).

Réponse à la question de M. Anatole Bogdanow : Quelles sont les données anthropologiques et archéologiques pour la connaissance de l'histoire ancienne de la population du Caucase? *(Compte rendu du Congrès de Moscou*, 1892).

Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur les travaux de la session du Congrès international d'anthropologie de Moscou en 1892.

Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur les résultats d'une mission scientifique en Arménie russe en 1890, avec 8 planches in-8°, Paris, 1893.

L'Ararat : Matériaux pour servir à l'histoire de cette montagne, Paris, 1893.

Rapport sur les travaux de la Commission internationale d'ethnologie de Moscou pour la réforme de la nomenclature des peuples de l'Asie *(Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, 1893).

Nouveau compas glissière anthropométrique de M. Ernest Chantre *(ibid.*, 1893).

Observations anthropométriques sur les Métouali *(ibid.*, 1894).

Notes ethnographiques sur les Yésidi *(ibid.*, 1894).

L'âge du bronze dans la Haute-Bavière de M. Naue *(ibid.*, 1894).

Observations sur les crânes de la nécropole de Sidon *(ibid.*, 1894).

Recherches anthropologiques dans l'Asie occidentale, Transcaucasie, Asie Mineure et Syrie du Nord, in-4° avec 43 planches en héliogravure et phototypie. Lyon, 1896.

Les Arméniens. Esquisse historique et ethnographique *(Bullet. de la Soc. d'anthropologie de Lyon*, 1896)

Les Kurdes. Esquisse historique et ethnographique *(ibid.*, 1896).

Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur une mission scientifique en Cappadoce, en 1893-1894, Paris, 1896.

Compte rendu du Congrès international des Orientalistes de Paris en 1897 *(Bullet. de la Soc. d'anthrop. de Lyon*, 1897).

Sur la faune du gisement sidérolithique éocène de Lissieu (Rhône) *(Comptes rendus de l'Académie des sciences*, Paris, 1897).

Lyon. — Imp. Pitrat Ainé, A. Rey Successeur, 4, rue Gentil. — 13508

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

MISSION EN CAPPADOCE

— 1893-1894 —

PAR

ERNEST CHANTRE

LAURÉAT DE L'INSTITUT

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM

CHARGÉ DU COURS D'ETHNOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE LYON

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

98, RUE BONAPARTE, 98

—

1898

A

M. Georges PERROT

MEMBRE DE L'INSTITUT

Hommage de respectueuse reconnaissance.

Ernest CHANTRE.

INTRODUCTION

Les merveilleuses découvertes archéologiques dont l'ère a été inaugurée au commencement de notre siècle en Mésopotamie ont renouvelé complètement l'histoire primitive de l'Asie occidentale et même de l'Orient de l'Europe. Les résultats surprenants des fouilles de Botta à Ninive, de Layard à Kouyoundjik, de M. de Sarzec à Tello, ont apporté des renseignements inattendus sur les origines des civilisations préhelléniques de l'Hellade et de l'Asie Mineure, et sur l'influence qu'elles ont exercée dans le développement de l'art grec primitif.

Les curieux monuments de la Lydie, de la Phrygie et de la Cappadoce découverts par Hamilton, Texier et d'autres, firent entrevoir qu'il fallait chercher dans ces régions les ramifications et les stations de cette grande voie par laquelle avait dû cheminer, et s'était propagée, d'étape en étape, toute une civilisation dont la Chaldée était le berceau lointain. Cependant aucune exploration archéologique de quelque importance n'avait été entreprise dans cette direction avant 1861. A cette époque, M. G. Perrot résolut d'assumer cette tâche bien digne d'exciter l'ambition d'un jeune archéologue érudit et artiste, et dans cette tâche il fut assisté par MM. Guillaume et Delbet. Les résultats de l'exploration de la Galatie, de la Bythinie de la Cappadoce, de la Phrygie et du Pont furent considérables, et l'ouvrage qui en est le résumé contribua, plus que tout autre, à mettre en lumière le rôle important joué par les peuples habitant le plateau de l'Asie Mineure dans la transmission de l'impulsion artistique venue de l'Orient.

Les trouvailles de Fouqué à Santorin; celles de Salzmann et de Billiotti à Rhodes;

celles non moins heureuses de Cesnola à Cypre, montrèrent qu'antérieurement à l'époque grecque s'étaient développées dans ces îles des populations sauvages. Celles-ci, après avoir vécu de la vie des néolithiques reçurent les premières l'étincelle du génie artistique dont le développement devait un jour les placer au premier rang dans la marche en avant de l'humanité. Ces données qui avaient attiré l'attention des archéologues prirent très rapidement une importance capitale en présence des découvertes mémorables de Schliemann à Hissarlik, à Mycènes et à Tyrinthe.

L'Arménie et le Caucase furent de leur côté l'objet de fouilles qui révélèrent des vestiges d'une civilisation analogue à celle de l'Argolide et de la Troade. Des investigations personnelles nombreuses m'ont permis de faire ressortir les rapports qui existent entre les nécropoles proto-historiques de l'Orient et celles de l'Occident, et de montrer la communauté d'origine que présentent les éléments ethnographiques que l'on y rencontre.

Mais si le plus grand nombre des archéologues — et les plus éminents — étaient d'accord pour placer en Mésopotamie les racines de ces civilisations dites *égéenne* et *hétéenne* dont les manifestations se rencontrent — inégalement réparties — du Caucase à l'Etrurie et du Pont-Euxin à la Phénicie, on était frappé des innombrables solutions de continuité que l'on pouvait constater dans la marche du grand courant provoqué de l'est à l'ouest.

Les preuves historiques que l'on possède de la domination assyrienne en Cypre et en Phénicie à l'époque des Sargonides avaient confirmé l'origine mésopotamienne des motifs décoratifs découverts dans les anciennes nécropoles de ces pays. Mais c'est seulement l'étude des bas-reliefs hétéens — rappelant par leur style et leurs symboles ceux de la Haute-Assyrie — qui a fait comprendre par où et comment s'était opérée la transmission des formes et de la technique assyriennes en Hellade.

Tel n'est pas cependant l'avis de quelques archéologues qui, s'inspirant des idées d'Ottfried Müller, l'ennemi déclaré des influences orientales, se refusent à croire que toute lumière est venue en Occident de l'Euphrate et du Nil. Nos découvertes venant appuyer celles de nos devanciers modifieront sans doute cette manière de voir.

Pour nous, tout en admettant dans une certaine mesure la théorie de « l'action en retour » et tout en faisant une large part à l'initiative locale, il nous paraît de plus en plus évident que la majeure partie de cette civilisation est due à des influences venues de Mésopotamie et sans doute aussi de l'Egypte et que c'est à travers l'Asie Mineure et la Syrie qu'elle a cheminé. Les sculptures rupestres et les vestiges de cités que recèlent les tells de ces régions peuvent être considérés comme autant de

jalons épars laissés sur ces voies de pénétration. Ces sculptures représentant des figures de lions, de taureaux, des suites de personnages analogues à ceux de Ninive n'étaient pas suffisantes pour permettre d'affirmer l'existence de rapports continus entre la région de l'Euphrate et celle de la Méditerranée. On manquait, en effet, de documents ethnographiques capables de renseigner sur l'influence qui avait pu s'étendre de l'est à l'ouest.

En faisant connaître ces monuments, M. Perrot déplorait qu'ils n'eussent pas été l'objet de fouilles plus considérables que celles entreprises par lui durant son exploration. Il pensait que de nouvelles recherches arriveraient à fournir des renseignements sur l'architecture et les usages encore si peu connus des Hétéens de la Ptérie, et provoqueraient la découverte de quelques vestiges de leurs productions dont les spécimens sont rares dans les Musées. Ce qui nous manque en Ptérie, disait-il[1], ce sont ces petits objets qui partout ailleurs en Égypte, en Mésopotamie, en Syrie, sortent en si grande abondance des tombeaux et des ruines de tous genres. En effet, si l'on voyait à Boghaz-Keui des restes de sanctuaires et de palais, on n'y avait pas trouvé jusqu'ici ces divers débris de l'industrie d'un peuple qui montrent son genre de civilisation, comme cela se présente dans les tells de la Mésopotamie par exemple. Seule en Asie Mineure, la Troade avait fourni — en outre des ruines d'habitations, de palais et de forteresses — des matériaux ethnographiques capables de rétablir les liens de parenté qui ont existé entre les arts des Achéens et des Mycéniens et ceux des Chaldéo-Assyriens.

On possédait cependant des intailles, des cachets, des figurines trouvés isolément dans les régions des bas-reliefs hétéens ou dans leur voisinage; aucune pièce ne provenait de fouilles, c'est-à-dire d'un lieu précis. C'est afin de répondre à ces desiderata que j'ai résolu d'entreprendre des excavations dans les diverses localités hétéennes déjà signalées et d'en rechercher de nouvelles.

Mes espérances ont été dépassées, à certains égards, puisque nos investigations ont fourni non seulement les éléments ethnographiques dont M. Perrot déplorait l'absence, mais encore des documents écrits qui viennent confirmer ce que l'on avait entrevu au point de vue de l'origine de la civilisation hétéenne, de ses relations avec la Mésopotamie et l'époque à laquelle ces relations avaient eu lieu.

Au cours de mon voyage de Beyrouth à Tiflis[2], entrepris en 1881, avec le bienveillant appui de mon regretté maître, M. Albert Dumont, j'avais pu recueillir

[1] Perrot, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 691.
[2] *Le Tour du Monde*, octobre 1889.

dans la Syrie du Nord, dans le Kurdistan turc et en Arménie de nombreux objets antiques. Quelques-uns appartiennent à l'art hétéen, d'autres se rapportent aux diverses civilisations qui se sont succédé dans cette contrée. J'ai constaté de plus l'existence d'un nombre considérable de tertres soit dans la vallée de l'Oronte, soit dans celles du Tigre, de l'Euphrate et de l'Araxe ; malheureusement il ne m'a pas été permis d'en ouvrir un seul.

En publiant les résultats de mes fouilles en Arménie et au Caucase[1] durant les années de 1879 et 1881, je faisais ressortir certains rapports qu'il est facile de constater entre les sentiments artistiques et les symboles religieux des populations préhistoriques du Caucase et ceux des Hétéens.

J'exposais d'autre part au Congrès de Moscou en 1892 de nouveaux arguments en faveur de cette manière de voir, et je concluais à l'origine commune des deux civilisations.

J'avais alors le très vif désir de poursuivre mes recherches en Asie Mineure dans le but de combler quelques-unes des lacunes que je viens de signaler. Encouragé par la bienveillance de mes savants maîtres, MM. Perrot et Schefer, et de mes amis MM. Hamy et Ménant, j'ai pu en 1893 mettre mon projet à exécution.

Pour obtenir des résultats plus fructueux, il m'a paru utile de restreindre mon champ d'observation à une région bien délimitée. Mes efforts ont surtout porté sur la Cappadoce où d'importants monuments avaient été signalés, et près desquels je pouvais, sinon faire de bien grandes découvertes, au moins glaner des faits oubliés qui viendraient jeter quelque lumière sur les desiderata exprimés par mes devanciers.

C'est chargé d'une mission par M. le Ministre de l'Instruction publique que je parcourus cette région durant les étés de 1893 et 1894, accompagné de Mme Chantre dont le concours me fut souvent précieux.

Le 14 mai 1893, nous quittions Constantinople munis de lettres de recommandation pour les autorités locales des pays que nous allions visiter, ainsi que des autorisations indispensables pour entreprendre des fouilles.

Nos pérégrinations débutèrent par Angora, où la ligne de chemin de fer arrivait depuis peu. C'est là que nous organisions notre caravane. Notre matériel de campement, de photographie, d'estampage et de fouilles était trop considérable pour voyager rapidement. J'ai profité de cette marche lente en caravane pour relever,

[1] E. Chantre, *Recherches anthropologiques au Caucase*, 1886. — *Congrès de Moscou*, 1892 et *Société d'Anthropologie de Lyon*, 1882 à 1892.

chemin faisant, un itinéraire du pays que nous parcourions. Ce travail m'a été singulièrement facilité par la bienveillante obligeance de M. le professeur Kiepert qui m'a communiqué les documents qu'il possédait sur la région.

Les notes topographiques rapportées de ce voyage ont été mises en ordre par ses soins, et lui ont permis d'enrichir sa belle carte d'Asie Mineure dont une partie seulement a paru, et dont je donne un extrait inédit dans ce volume.

Je n'entreprendrai pas de décrire le pays, les populations qui l'ont occupé jadis, et celles qui l'occupent aujourd'hui[1]. Je n'ai pas non plus à entrer ici dans des détails relatifs aux monuments antiques, découverts avant moi. De nombreuses publications traitent de ces divers sujets et le lecteur pourra s'y reporter. J'entrerai donc tout de suite dans le vif de mon sujet et retracerai rapidement les étapes principales de notre voyage[2].

La Cappadoce était pour les géographes de l'antiquité la contrée la plus orientale de la grande presqu'île asiatique limitée par l'Halys à l'ouest et l'Euphrate, à l'est par la Méditerranée et la mer Noire. C'était le pays compris entre la Phrygie et la Paphlagonie à l'ouest; le Pont-Euxin au nord, l'Arménie à l'est, la Cilicie et la Cataonie au sud.

De nos jours, la partie orientale du vilayet d'Angora situé au delà du Kizil-Irmak, une partie des vilayets de Sivas et d'Àdana constituent l'ancienne Cappadoce.

Elle fait partie — et justifie par là le nom d'Iran en miniature qui lui a été souvent donné — du vaste plateau volcanique au sud duquel s'élève le double cône isolé de l'Argée et, au loin — dans la même direction — les sommets du Taurus et de l'Anti-Taurus. Ces derniers ferment la Cappadoce au sud et au sud-ouest en constituant un véritable rempart dont l'altitude semble encore grandie par les très profondes échancrures creusées par les eaux du Sarus et du Zamanti-Son. Ces échancrures ou défilés portent dans le Taurus le nom de *bel*. Ce sont les seules voies de communication et de tous temps leur accès a été fort difficile.

Les abondantes pluies que reçoit cette région, les vapeurs qui se condensent sur les flancs des hautes cimes, les torrents qui s'échappent de leurs névés donnent à la contrée une végétation toute différente de celle de la Cappadoce centrale dont

[1] E. Chantre, Recherches anthropologiques dans l'Asie occidentale, Transcaucasie, Syrie septentrionale et Asie Mineure (*Archives du Muséum des Sciences naturelles de Lyon*, t. VI, in-4° jésus, avec 43 planches, Lyon, 1896).

[2] Mme B. Chantre, En Asie Mineure, souvenirs de voyage en Cappadoce et en Cilicie, 1893-94 (*le Tour du Monde*, août 1896 et avril 1898).

le sol est mal arrosé par des cours d'eau peu importants. Les uns, trop faibles pour atteindre la mer, se perdent dans des lacs ou des marécages; les autres viennent pour la plupart grossir le Kizil-Irmak : c'est le seul fleuve de la contrée méritant ce nom, et encore n'est-il qu'un fleuve aux eaux jaunâtres peu profondes, au cours inutilisé, car il ne présente ni pêcherie ni batellerie.

En quittant les hauts plateaux dénudés — arides ou marécageux — que traverse le Kizil-Irmak, c'est un réel bonheur d'entrer dans les vallées qui forment le bassin du Seyhoun, et d'y trouver des pentes gazonnées, de vastes forêts et des pâturages dont la flore présente une variété et un éclat auquel le voyageur n'est guère habitué dans ces régions.

Comme la Galatie et l'Arménie, la Cappadoce possède une atmosphère sèche et un climat continental faisant succéder à des hivers longs et rigoureux des étés torrides.

Les productions du pays sont peu variées. Les forêts que les pasteurs nomades s'acharnent à détruire depuis des siècles ont en partie disparu, et bien que la culture des céréales et de la vigne soit assez développée, la majeure partie du sol est couverte de steppes sur lesquels on élève de nombreux troupeaux de chevaux, d'ânes, de moutons et de chèvres.

En 1893 — partant d'Angora — nous nous dirigeons tout d'abord vers les célèbres ruines d'Euyuk d'Aladja. Notre but était d'étudier à nouveau les bas-reliefs qu'Hamilton y avait découverts, de les photographier et de les estamper. Ces travaux et des fouilles nouvelles nous retinrent une semaine sur ce point.

D'Euyuk, nous atteignons en une journée Boghaz-Keui où des découvertes tout à fait imprévues nous attendaient. Après avoir exploré en détail l'emplacement de Ptérium, ses forteresses et son enceinte, relevé le plan du palais, estampé et photographié à nouveau les bas-reliefs du sanctuaire d'Yazili-Kaya, nous avons gagné Yozgat.

En 1894, l'itinéraire était à peu près le même, mais en sens inverse, car nous revenions à Euyuk pour procéder à l'enlèvement de blocs de pierre portant des inscriptions phrygiennes, découverts par nous l'année précédente, et à Boghaz-Keui pour reprendre nos fouilles dans la forteresse et le palais.

En 1893, d'Yozgat en suivant à peu près l'ancienne voie de Mazaca à Sébaste, nous constatons l'existence d'un nombre considérable de tells, notamment dans la vallée du Konak-sou, et pratiquons des fouilles dans l'un d'eux, celui d'Orta-Euyuk près du village de Dédik.

Puis, après une halte d'une journée aux thermes de Terzili-hammam, après le

passage du beau pont persan de Tchok-Göz-Keuprussu et quelques heures passées au village troglodytique qui le domine, nous visitons le château fort persan d'Erkilet, et gagnons Césarée.

En 1894, notre itinéraire laissait à l'est Yozgat et Nefez-Keui, et atteignait Césarée en passant par le village bektachi d'Osman-pacha-tekké et le village arménien de Keller dans le voisinage duquel se trouvent plusieurs tells.

A Césarée même, nous séjournons assez longuement pour étudier les nombreuses ruines de la ville antique et pour réorganiser notre caravane. De là nous allons au tell de Kara-Euyuk situé sur la route de Sivas, à 18 kilomètres au nord de Césarée. Les fouilles entreprises dans ce monticule nous y ont retenu plusieurs semaines. Elles nous ont révélé l'existence de ruines pélasgiques accompagnées de débris d'une civilisation voisine de celle d'Hissarlik et de Mycènes.

Nous avons recueilli chez des paysans, des textes achéménides et cappadociens, provenant, d'une façon à peu près certaine, de cettemême localité.

Le retour de notre première campagne s'effectua par Urgub, Kirchehir et Angora. Il fut marqué par une série d'étapes intéressantes : la route de Césarée à Everek par les cols élevés du mont Argée pour aller photographier et estamper les bas-reliefs hétéens de Ferak-edin et visiter les cités troglodytes de l'époque byzantine, échelonnées dans la vallée du Zamanti-sou ; les marécages salés d'Indje-sou ; le bourg grec d'Urgub célèbre par ses tufs percés de mille grottes artificielles ; enfin les bourgs de Hadji-Bektach et de Kirchehir qui sont dominés par de gigantesques collines formées de débris.

En 1894, nos projets furent vivement contrariés par une épidémie de choléra et par le fanatisme des musulmans qui devait — peu après notre passage dans le pays — faire l'explosion terrible que l'on sait.

Une quarantaine de cinq jours nous fut imposée sur les bords du Kizil-Irmak à Tchok-Göz-Keuprussu avant de pouvoir pénétrer à Césarée où — cependant — le choléra avait déjà éclaté. Pendant les dix jours que dura notre séjour dans la capitale de la Cappadoce, nos faibles efforts se joignirent à ceux des Missionnaires français dans la lutte contre le redoutable fléau ; puis nous nous dirigeâmes de nouveau sur le tell de Kara-Euyuk pour reprendre les fouilles commencées l'année précédente.

Nos travaux touchaient à leur fin et la chaleur jointe au manque d'eau potable rendait le séjour du tell presque intolérable, lorsque, le 28 juin, un exprès du mutessarif de Césarée nous enjoignit — en vertu d'un iradé impérial lancé contre nous — de quitter le territoire ottoman. Nos soldats d'escorte recevaient en même temps l'ordre de rentrer dans leurs foyers respectifs, et nous, celui d'abandonner sur

place le produit de nos fouilles. Cette vexation n'était pas encore suffisante. Fekham pacha, le peu estimable mutessarif, véritable prototype du fonctionnaire ignorant et fourbe, envoya un second cavalier porteur d'un message où il défendait aux habitants de Kara-Euyuk de vendre ou de fournir aucun aliment pour nous, nos serviteurs et nos chevaux. Cette expulsion brutale que rien ne pouvait justifier était motivée, sans doute, par une dénonciation calomnieuse au Palais : nos bonnes relations avec les Arméniens qui, seuls dans la population, étaient capables de nous être utiles, nous avaient rendus, paraît-il, suspects d'agissements révolutionnaires.

Force fut donc d'emballer nos collections, de plier bagage et, devant la famine de nous replier sur le monastère de Sourp-Garabet qui nous ouvrit de nouveau ses portes hospitalières. Là après avoir repris haleine pendant quelques jours et correspondu entre Constantinople et Paris, notre itinéraire primitif fut continué, au lieu de partir par Nigdeh et Mersina, comme le voulait S. E. Fekham pacha.

Notre projet était de nous rendre en Syrie, en passant l'Anti-Taurus, en visitant Schar-Comana, Marash, Sindscherli et Saktscheghôksou puis d'atteindre Alexandrette. Mais l'épidémie et le mauvais vouloir des autorités turques nous empêchèrent de suivre cette route. Il nous fut impossible de pénétrer dans le vilayet d'Alep et le retour fut décidé par le Khozan et la Cilicie.

En quittant Sourp-Garabet, notre première étape fut le monastère de Tomardza, aux confins du vilayet d'Angora dans lequel le choléra était en décroissance et de celui d'Adana dans lequel il n'avait pas encore pénétré. De ce monastère, nous devions aller à Schar-Comana par les défilés peu connus de l'Anti-Taurus. Nous avions franchi sans encombre le Zamanti-sou, puis la célèbre passe du Kuru-bel lorsque, au col de Giok-bel (2250 mètres d'altitude) notre caravane fut arrêtée par une bande de trente montagnards arméniens armés jusqu'aux dents.

Cette arrestation arbitraire qui ressemblait beaucoup, tout d'abord à un de ces actes de brigandage fréquents dans le pays, n'avait, toutefois, rien d'extraordinaire. Habitués à ne pas compter sur le gouvernement, ces habitants du Khozan faisaient tout simplement bonne garde pour ne pas laisser pénétrer le choléra chez eux. Après avoir tenté une résistance énergique, et inutilement plaidé en faveur de l'excellent état sanitaire de la caravane, il fallut nous résigner à camper durant onze jours dans le vallon sauvage et dénué de toute ressource du Tekké-deressi à 1560 mètres d'altitude. Pendant les deux premiers jours, les vigilants montagnards veillèrent eux-mêmes l'arme au bras à l'exécution de notre quarantaine ; le surlendemain elle fut organisée administrativement. Un délégué de la police du district, vint délimiter le

territoire dans lequel il nous était permis de circuler. A ce fonctionnaire accompagné d'un prétendu médecin indigène furent adjoints deux gendarmes pour les garder des Tcherkesses et Avchars, hôtes familiers de la vallée qui est un grand centre de brigandage.

Ce repos forcé nous permit de compléter notre herbier et de mettre en ordre notes et collections. Enfin, mis en liberté, non sans avoir échappé à la comédie grotesque de la désinfection au moyen de produits pseudo-antiseptiques — aspersion de vinaigre et fumigations de soufre opérées en plein air — avec toute la rigueur usitée chez les peuples occidentaux, il nous était permis de reprendre notre itinéraire et nos études.

Deux heures de marche nous séparaient à peine de Schar-Comana. Nous avons pu commencer sans tarder la visite des ruines de l'antique cité sacro-sainte. La photographie des monuments et la copie des inscriptions nous y retinrent deux jours.

En suivant ensuite — à peu près depuis son origine — la vallée sauvage du bleu Sarus, nous atteignons le pittoresque bourg d'Hadjin, nid d'aigle accroché au flanc abrupt de la montagne et, descendant toujours le flanc est de l'Anti-Taurus, nous arrivons à la plaine torride et marécageuse de Sis et à Sis même — jadis rivale d'Etchmiadzine — puis à Adana et enfin à Mersina sur la côte du petit golfe où le Sarus et le Cydnus ont leur embouchure. Malgré les difficultés dont fut hérissée cette campagne de 1894, nous avons gardé de cette dernière partie du voyage un souvenir ineffaçable.

Des circonstances indépendantes de notre volonté ayant considérablement retardé la publication de ce volume, il en résulte que, si quelques documents nouveaux ont pu venir s'ajouter à ceux que nous possédions, d'autres, tels que les textes cunéiformes de Boghaz-Keui dont une partie a été recueillie par nous en 1893 — et qui étaient transcrits par M. Boissier dès la fin de 1894 — eussent gagné à être publiés plus tôt.

Voulant enfin faire profiter nos recherches archéologiques de ce retard, nous avons fait récemment un nouveau voyage en Orient dans le but d'étudier sur place les résultats des remarquables fouilles de MM. Amélineau, de Morgan et Flinders Petrie dans les nécropoles préhistoriques de la Haute-Egypte. Notre séjour dans la vallée du Nil nous a permis plus d'une comparaison utile pour l'éclaircissement des problèmes dont nous cherchons la solution.

Les matériaux considérables que nous avons recueillis durant nos deux campagnes appartiennent à deux catégories, l'une purement archéologique, l'autre philologique.

Pour l'étude des documents archéologiques, les grandes collections privées et publiques de la France et de l'étranger m'ont été, comme toujours, largement ouvertes par leurs savants conservateurs.

Pour la partie philologique, mon incompétence m'a fait un devoir de demander aux spécialistes les plus éminents de notre époque leur obligeante collaboration. C'est ainsi que les textes assyriens ont été étudiés par MM. Alfred Boissier, Delitch et Ménant; ceux auxquels on a donné le nom de Cappadociens ont été transcrits par le R. P. Scheil et M. Golenischeff; ceux de l'époque Perse ont été décrits par M. Ménant. Enfin les inscriptions phrygiennes ont été l'objet d'un travail fort important de la part de M. Ferdinand de Saussure.

Qu'il me soit permis, avant de clore cette introduction, de remercier ces savants de leur précieuse collaboration. Je remercie également toutes les personnes qui m'ont aidé dans l'accomplissement de ma mission, dans mes recherches scientifiques et dans l'exécution de cet ouvrage. Qu'elles veuillent bien agréer ici l'expression de ma profonde gratitude. Je remercie particulièrement MM. Alexandre Bertrand, Xavier Charmes, Hamy, Heuzey, Maspéro, Ménant et Perrot, membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ainsi que cette savante Compagnie qui m'a témoigné sa haute bienveillance et sa confiance en subventionnant mes fouilles archéologiques.

Je dois aussi de vifs remerciements à l'Association française pour l'avancement des sciences dont les libéralités m'ont aidé pour l'illustration de ce volume.

Ma reconnaisance est acquise à M. Paul Cambon, ambassadeur de la République Française à Constantinople, à LL. EE. Hamdy bey, directeur du Musée Impérial Ottoman, Abeddin pacha, ex-vali d'Angora; aux Drs Bonkovski bey, Cozzonis effendi, Tewfik pacha ex-vali du Khozan et à MM. les professeurs de l'Ecole Arménienne de Sourp-Garabet.



EUYUK D'ALADJA

LE PALAIS OU SANCTUAIRE

Euyuk d'Aladja — une des plus importantes localités de la Ptérie au point de vue des ruines hétéennes qu'elle renferme — se trouve à quelques heures à l'est de la petite ville de Songourlou.

Je n'ai pas à redire ici ce que sont les monuments hétéens, ni ce que fut la civilisation de ce peuple si peu connu. Je dois me borner à faire connaître les résultats des observations et des fouilles que nous avons pu y faire durant nos deux campagnes.

On sait que les ruines d'Euyuk, découvertes par Hamilton [1], revues par Barth [2], puis visitées et étudiées en détail par M. Perrot [3], sont connues surtout par les descriptions que ce dernier en a données dans son *Exploration archéologique* ainsi que dans son *Histoire de l'Art*. Je rappellerai toutefois que ces ruines se trouvent sur le revers méridional d'un vaste tertre, sorte de plate-forme analogue à un tell de la Mésopotamie (fig. 1) ; qu'elles consistent en une suite de bas-reliefs sculptés sur des blocs de pierre provenant de la région, et qui ornaient

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia, etc.*, 1842.

[2] Barth, *Reise von Trapezunt, etc.*, 1858.

[3] Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, etc.*, 1861. — *Histoire de l'art*, t. IV, *loc. cit.*

une façade monumentale au milieu de laquelle s'ouvrait une porte dont les pieds-droits étaient constitués par deux sphinx monolithes encore debout. Cette porte fermait un vestibule qui devait précéder l'entrée d'un palais ou d'un temple, lequel semble, d'ailleurs, n'avoir jamais été achevé.



Fig. 1. — Le tell d'Euyuk d'Aladja, vu de l'ouest.

Les bas-reliefs, dont le sujet se rapporte à des processions de prêtres et d'animaux se rendant à un lieu de sacrifice, sont déjà fortement atteints par les injures



Fig. 2. — Les ruines d'Euyuk avant nos fouilles.

du temps et surtout par la barbarie des fanatiques du pays. Ils sont appelés à disparaître avec d'autant plus de rapidité qu'ils sont plus souvent visités depuis quelques années par des *giaours*. Il importait donc d'en faire de nouvelles pho-

tographies et des moulages complets. Avant de procéder à ces opérations, j'ai dû faire déblayer à nouveau l'ensemble des bas-reliefs, car, depuis les fouilles de M. Perrot, ils avaient été recouverts de décombres et de broussailles.

Le désir de connaître l'entrée véritable du monument du côté du tertre et l'espoir de découvrir quelques antiquités nous ont engagé à diriger nos recherches au delà du premier vestibule, qui seul avait été exploré par nos savants devanciers. J'ai indiqué

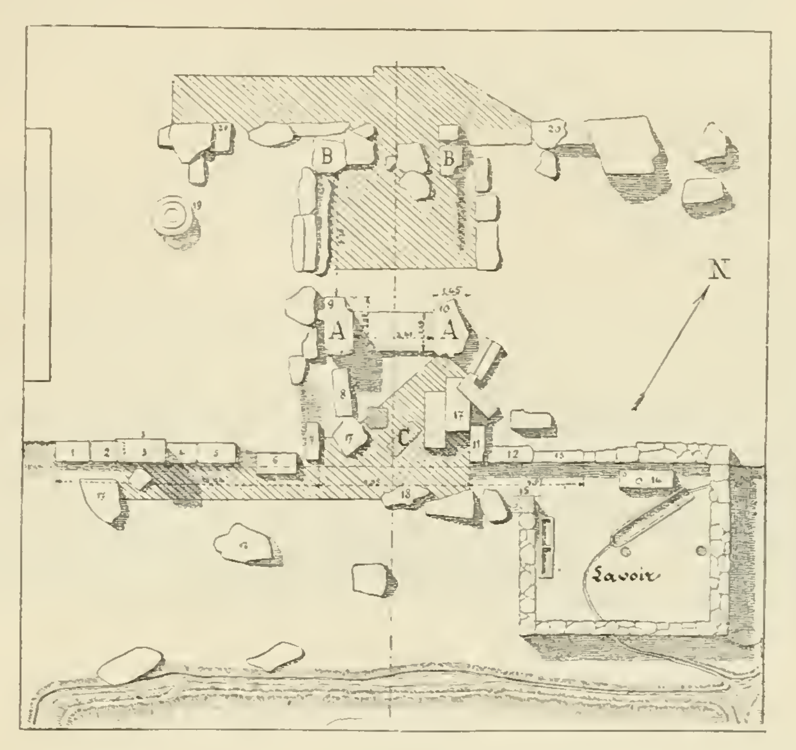


Fig. 3. — Plan des ruines d'Euyuk, d'après M. Perrot.
Fouilles de M. Ernest Chantre (mai 1893).

nos fouilles et nos observations personnelles sur la reproduction du plan (fig. 3) que M. Perrot a dressé du monument entier.

Nos travaux en avant des sphinx ont mis de nouveau au jour un bas-relief qui avait été signalé en 1881 par M. Ramsay, et qui manquait à la série décrite par M. Perrot.

En juin 1881, Sir Charles Wilson, allant de Smyrne à Sivas avec M. Ramsay, s'arrêta à Euyuk pour en visiter les ruines. Ils n'entreprirent pas de fouilles, mais ils firent remuer par les paysans quelques blocs de pierre. L'un de ceux-ci (C) portait une sculpture dont M. Ramsay a donné la description [1] (fig. 4 et 5).

[1] Ramsay, On the early historical relations between Phrygia and Cappadocia *(Journ. of the royal Asiatic Society*, vol. XV, 1881).

Ce bas-relief que nous avons photographié et estampé après l'avoir retourné, non sans peine — car M. Ramsay l'avait fait remettre dans sa position primitive, c'est-



Fig. 4. — Nouveau bas-relief d'Euyuk dans sa position actuelle.

à-dire la sculpture contre terre — représente un cortège de quatre personnages rendant hommage à la déesse assise, déjà figurée ailleurs à Euyuk.



Fig. 5. — Le même, retourné.

La déesse a excité sans doute la convoitise d'un archéologue, car des entailles creusées sans succès dans la pierre indiquent que l'on a cherché à en détacher la

partie la plus intéressante. Aussi cette déesse, assise dans la pose hiératique qu'on lui connaît, est-elle des plus endommagées. Le personnage en tête de la procession est debout devant elle. C'est évidemment un prêtre, que M. Perrot identifie avec le grand prêtre eunuque de Cybèle, et que l'on retrouve figuré en d'autres points de la Ptérie. Il tient de la main droite le lituus, et fait de la main gauche un geste que l'état fruste de la pierre ne permet pas de déterminer exactement. Il semble cependant qu'il verse, avec une *œnochoe*, un liquide qui tombe sur les pieds de la déesse. Derrière le grand-prêtre vient une prêtresse en longue robe à plis qui présente en avant, à deux mains, un objet indéterminé. Deux autres personnages, peut-être des sacrificateurs, suivent en tunique découvrant une jambe. Ils sont très frustes. L'intérêt de ce bas-relief est de nous montrer, une fois de plus, l'importance de cette mystérieuse déesse assise du Panthéon hétéen, cette déesse dont le symbole est sûrement l'aigle bicéphale.

Au pied d'un autre monolithe, dans le pêle-mêle des blocs éboulés qui encombrent les abords de la grande entrée, nous avons relevé trois caractères hétéens qui ont dû leur préservation à leur enfouissement dans la terre (fig. 6). Ces caractères que nous avons estampés sont probablement la fin d'une longue inscription dont la pierre devait être couverte, mais celle-ci s'est effritée sous l'influence des agents atmosphériques, à moins qu'elle n'ait été volontairement brisée.



Fig. 6. — Caractères hétéens.

Un des points du palais les plus intéressants à étudier était la partie comprise entre la façade principale et le tertre. C'est là que nous avons concentré nos efforts, désireux de déterminer exactement ce qu'avait pu être ce second vestibule situé en arrière des deux grands sphinx de la porte royale. Une escouade d'ouvriers mise à l'œuvre déblaya assez promptement cet espace.

Ce second vestibule était fermé à droite et à gauche par deux murailles dont il ne reste que les soubassements en gros blocs non taillés, et au fond il donnait accès dans l'édifice par une nouvelle porte ouverte dans l'alignement de la première, et sur le même niveau que les grands sphinx A A. Cette porte, dont il ne reste pas trace du linteau, était, comme la première, ornée à droite et à gauche de deux pieds-droits B B, de plus petites dimensions que les précédents, et de bas-reliefs qui allaient rejoindre les murs latéraux.

On vit se dégager tout d'abord sous la pelle et la pioche, du côté gauche de cette seconde porte, deux bas-reliefs sculptés, malheureusement si détériorés par l'humidité de la terre dans laquelle ils étaient enfouis, qu'ils s'en allaient en morceaux, à mesure qu'on les découvrait. De ces deux bas-reliefs, le premier, celui qui

tait l'angle avec le mur de gauche, a perdu toute trace de sculpture, bien qu'il en



Fig. 7. — Deuxième bas-relief.

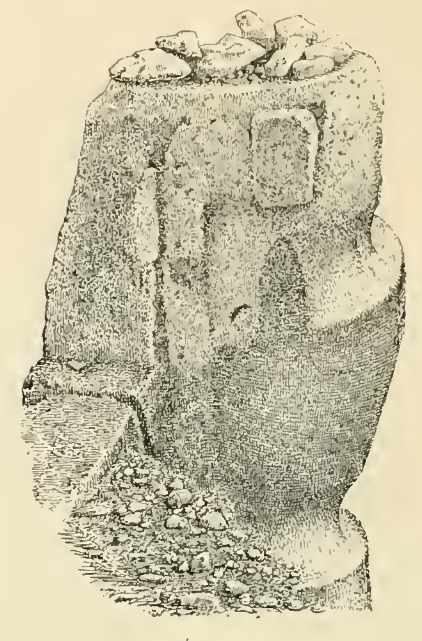


Fig. 8. — Ébauche de sphinx.

ait visiblement porté une; le second, qui est sculpté sur le revers du monolithe



Fig. 9. — Partie postérieure de la tête d'un guerrier.

formant pied-droit, nous apparaît présentant, dans sa partie inférieure, les jambes

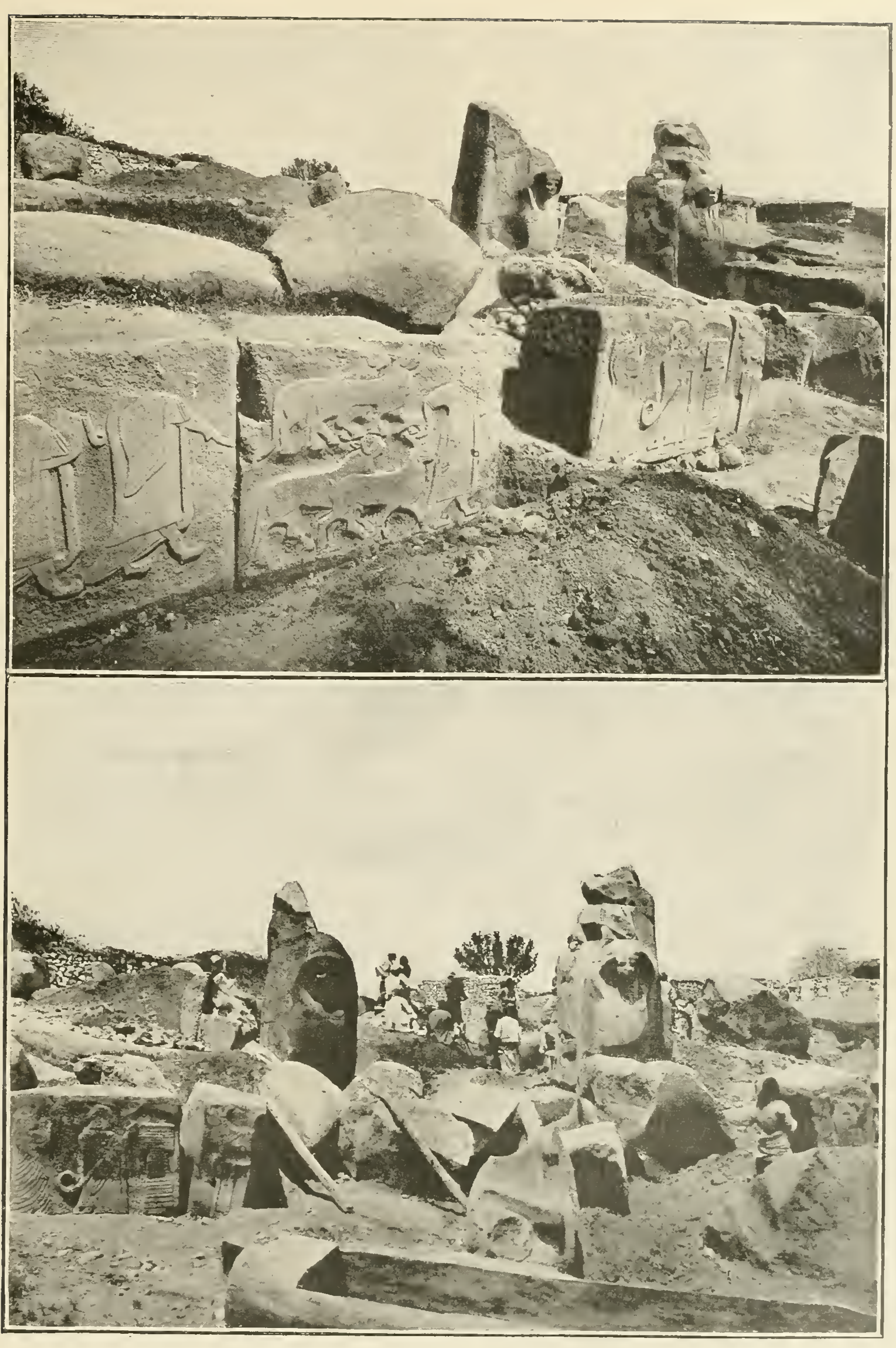


Fig. 10. — Vues générales de la façade du palais d'Euyuk après nos fouilles de 1893.

d'un personnage court vêtu et chaussé de souliers à bouts recourbés (fig. 7). Suivant toute probabilité, un personnage semblable se trouvait dans le bas-relief précédent, et ces figures devaient faire une sorte de garde d'honneur à cette entrée. La face postérieure du monolithe sur lequel était sculpté ce guerrier a une hauteur de $1^{m}30$ et 75 centimètres de largeur. La hauteur de la jambe est de 55 centimètres et la longueur du pied de 20 centimètres.

Le jour suivant, les fouilles amenèrent la découverte, du côté droit de la porte, d'un second monolithe formant pied-droit et portant un guerrier semblable, mais cette fois avec la tête coiffée d'une calotte ronde. Le second bas-relief est en aussi mauvais état que celui de l'angle opposé; toute la sculpture s'est effritée, et la pioche amène à chaque instant des morceaux de tête, de bras, de jambes des deux guerriers qui se trouvaient sur cette face. Un fragment de tête montre quatre tresses qui rappellent celles de l'un des personnages de la stèle votive de Marach (fig. 9).

Un fait curieux à noter : c'est l'ingénieux parti qu'a su tirer l'artiste de ces deux monolithes formant pieds-droits, en y sculptant sur la face intérieure du vestibule un garde, tandis que la face extérieure, tournée vers le palais lui-même, était grossièrement taillée en forme de sphinx sans pattes, reposant sur un socle cubique orné d'une large gorge à sa base (fig. 8). L'un de ces deux monolithes a été fort endommagé, mais il est en place, et, quant à l'autre, il ne laisse aucun doute sur le rôle qu'il était appelé à remplir. Sur leur face antérieure, ils ont $2^{m}20$ de hauteur et 1 mètre de largeur. De plus, les faces internes des pieds-droits ont également reçu une sculpture, car la pierre porte encore çà et là des traces de plis. Aucun vestige de seuil n'est visible entre ces deux sphinx qui, en avant, reposent sur la terre même, tandis que la face postérieure portant les gardes repose sur un socle de $1^{m}10$ par 70 centimètres. Quant aux guerriers, j'ai dit déjà qu'ils portaient des souliers très recourbés, une tunique courte, et, d'après la tête encore en place de l'un d'eux, j'ai pu constater qu'ils étaient coiffés d'une calotte ronde. C'étaient peut-être des archers, mais l'absence des mains et de toute arme ne permet pas de se prononcer avec certitude.

Les socles sur lesquels reposent les gardes sont de plain-pied avec le seuil des sphinx : par conséquent, le second vestibule était parfaitement plan.

S'il y a eu un escalier ou un plan incliné quelconque conduisant sur ou dans le tell, c'est de cette seconde porte qu'il devait partir. Les fouilles entreprises entre cette dernière et sur la butte elle-même n'ont mis au jour aucun vestige de ce genre et, faute de temps, nous avons dû nous en tenir là. Peut-être les constructeurs eux-mêmes s'en sont-ils tenus là aussi, et le palais ou temple d'Euyuk n'a-t-il jamais été poussé beaucoup plus loin que cette entrée monumentale, à laquelle l'addition des

sphinx que nous avons découverts et des guerriers placés à l'entrée de la seconde porte ajoute encore quelque chose de plus grandiose.

Ce qui ferait croire que le palais d'Euyuk ne fut jamais entièrement édifié, c'est que, çà et là sur la butte, gisent des blocs de pierre à peine dégrossis, d'autres, ébauchés par le sculpteur, tels que deux lions, qui étaient destinés sans doute aux autres façades.

A 1200 mètres du village, dans l'alignement de la grande entrée, se trouvent deux blocs, ayant fait partie du *dromos* qui, suivant toute probabilité, a existé devant cet édifice. L'un d'eux est enfoui dans la terre, et il ne nous a pas été possible de le retirer, faute de temps ; mais l'autre, qui a 1m50 de longueur sur 1 mètre de hauteur et 1 mètre d'épaisseur, porte sur une de ses faces un aigle qui a été jadis bicéphale ; dans tous les cas, pour le moment, il n'a de visible qu'une tête, très nette, et une aile déployée (fig. 11).

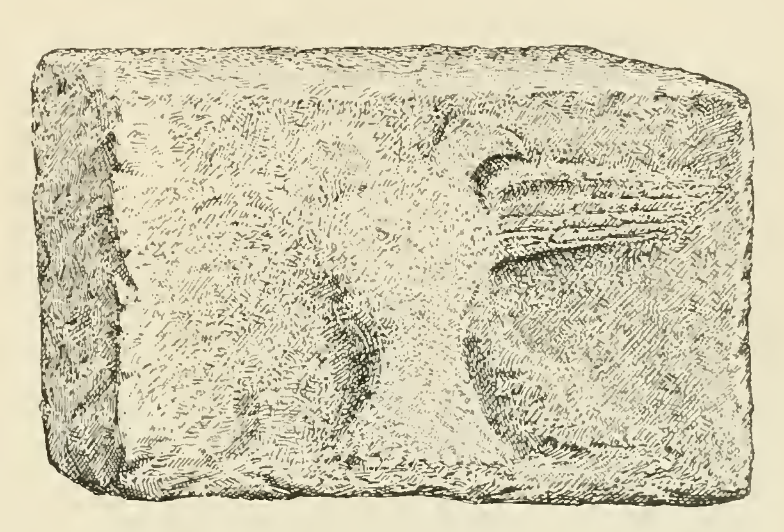


Fig. 11. — Aigle bicéphale.

Mais ce monument, que j'ai qualifié de palais à l'exemple de mes savants devanciers, n'est-il pas plutôt un sanctuaire que la demeure d'un prince sacerdotal ou d'un monarque? On ne trouve en effet dans ces ruines aucun vestige de chambres, de salles et de citernes, dont l'ensemble constitue un lieu d'habitation, et, en admettant même que le monument eût été abandonné avant d'être achevé, on retrouverait au moins des amorces de constructions autres que la porte et la façade.

La disposition des sculptures des monolithes ainsi que les sujets qu'elles reproduisent font songer plutôt à un sanctuaire destiné à des sacrifices qu'à un palais. Du reste, toutes les figures et les symboles des bas-reliefs font allusion à des cérémonies religieuses et à des rites de sacrifice.

Comme à Yazili-Kaya, l'ordre et le mouvement des personnages représentés indiquent deux processions, l'une partant de droite, l'autre de gauche et tendant à se rencontrer. Mais ce qui est spécial à Euyuk et que nous retrouvons dans le bas-relief de Feraktin, c'est un autel avec un prêtre et une prêtresse en adoration.

Le costume du prêtre est le même que celui de Yazili-Kaya. Ce qui est

encore spécial à Euyuk, c'est la présence d'un taureau placé près du prêtre et de la prêtresse, et qui est, sans doute comme l'a proposé M. Perrot, le dieu en l'honneur duquel a lieu la cérémonie. Il est peut-être aussi l'objet du sacrifice, et le R. P. de Cara — qui, sans avoir étudié ces monuments sur place a néanmoins beaucoup écrit sur la question[1] — croit qu'il représente le taureau, destiné à être immolé, et les signes gravés sur le côté seraient *les taches* ou la marque d'un taureau engraissé rituellement pour être sacrifié au nom et en expiation du peuple. Du reste, il faut remarquer que toutes les figures, à droite et à gauche de l'autel, sont tournées vers lui, ce qui tendrait à prouver une fois de plus que l'édifice d'Euyuk est un sanctuaire et non un palais.

La même figure de taureau paraît encore dans ces bas-reliefs et elle représente peut-être le même taureau allant au sacrifice. Là où le taureau est en tête du cortège de gauche et où M. Perrot croit qu'il porte un autel, le R. P. de Cara voit le taureau allant au sacrifice, et ce qu'il porte sur le dos n'est point un autel, suivant lui, mais un piédestal sur lequel il a été exposé aux yeux du peuple.

On a constaté plusieurs fois déjà qu'il y a dans le culte cappadocien — dont Euyuk montre une des plus remarquables manifestations — certaines analogies avec le culte phrygien. On voit dans les bas-reliefs d'Euyuk des hommes conduisant vers un autel non seulement un bœuf, mais encore une chèvre et des moutons. Or, à Dionysiopolis et à Laodicée, dont les rites religieux étaient regardés comme fort voisins, la chèvre joue le rôle de victime principale. Cet animal était donc sacré de part et d'autre. En dehors des bas-reliefs, nous avons retrouvé à Euyuk la chèvre représentée sur un petit cylindre en jaspe rouge qui nous a été cédé par un habitant comme recueilli sur le tell. Nous retrouverons encore cet animal fréquemment représenté parmi les nombreuses figurines en bronze que nous avons acquises dans les régions de l'Argée et de l'Anti-Taurus.

De l'avis des habitants d'Euyuk (et les fouilles tendent à le prouver), on n'a jamais trouvé d'antiquités dans le sol de la butte. Au contraire, tout autour de celle-ci, la charrue amène chaque jour la découverte de poteries, notamment d'immenses vases en argile. Un de ceux-ci, de proportions énormes, recueilli quelques jours avant notre arrivée, porte en relief un motif décoratif en zigzag que j'ai retrouvé plus loin, à Boghaz-Keui, à Dédik et au delà de Césarée. Il semble propre à la Cappadoce et à la Grèce asiatique.

[1] R. P. de Cara, *Les Hétéens pélasges*, in-8°, Rome, 1894.

INSCRIPTIONS PHRYGIENNES

Durant notre premier séjour à Euyuk, en mars 1893, les habitants que nous interrogions sur l'existence, dans le pays, d'inscriptions ou de sculptures (pierres écrites dites en turc *yazili tachlar*), nous montrèrent deux blocs d'andesite portant des inscriptions. Ces pierres étaient encastrées dans un mur et à l'intérieur de la maison réservée aux étrangers *(mussafir odassi)*. Elles y constituaient l'âtre du foyer. Bien que fort mal éclairées, Mme Chantre parvint d'abord à en recopier les caractères qui formaient deux inscriptions, l'une de trois, l'autre de quatre lignes. J'ai réussi ensuite à dégager la base de ces pierres quelque peu endommagées par le feu et recouvertes de mortier sur les bords. Après plusieurs lavages à la brosse, nous en opérâmes enfin l'estampage dont on a pu faire ensuite à Paris des moulages.

Rentrés en France, nous avons appris que nous avions trouvé des inscriptions phrygiennes dont on ne connait encore qu'un petit nombre de spécimens.

De retour à Constantinople, en 1894, en vue d'entreprendre une nouvelle campagne en Cappadoce, S. E. Hamdy bey, à qui j'avais communiqué l'intérêt de notre découverte, me pria de faire le nécessaire pour sauver d'une perte probable ces monuments importants. Bien que mes recherches archéologiques ne m'attirassent pas de nouveau à Euyuk, je me détournai cependant de ma route pour remplir cette mission conservatrice. Comme il s'agissait de démolir en partie la *mussafir odassi* pour extraire les blocs en question, je ne revins à Euyuk qu'accompagné d'un officier de zaptiés et de quatre hommes que me donna le *mutessarif* de Yozgat. D'autre part, m'étant muni d'un ordre précis pour le *moukhtar* (maire) du village, l'opération se fit sans trop de récriminations, grâce aussi à la promesse d'indemnité qui fut faite

aux villageois, mais qui, je le crains bien, n'a jamais été tenue, suivant l'usage en Turquie.

Après deux jours de travail, les deux pierres furent enfin chargées sur un chariot (fig. 12) à destination de Samsoun, d'où elles devaient être embarquées pour



Fig. 12. — Les inscriptions phrygiennes sur le chariot.

Constantinople où elles sont actuellement conservées au Musée Impérial ottoman. Je n'ai fait cet envoi qu'après les avoir encore photographiées et estampées à nouveau.

Peu de personnes ont abordé jusqu'à ce jour l'étude du phrygien ; aussi est-ce avec le plus grand plaisir que j'ai mis tous les matériaux que j'ai pu recueillir sur ces monuments à la disposition de l'un de nos plus distingués linguistes, M. Ferdinand de Saussure, qui a bien voulu se charger d'en faire la description qu'on lira plus loin et à laquelle se rapportent les planches I et II.

BOGHAZ-KEUI

Le village turc de Boghaz-Keui (village du défilé) est situé dans une vallée ouverte du nord au sud et entourée de montagnes en partie dénudées. Il s'élève au milieu d'un site sauvage, sur les bords d'un petit affluent du Kizil-Irmak. C'est sur cet emplacement que les historiens et les archéologues s'accordent à placer Pterium, l'antique capitale de la Ptérie. Malheureusement, de la ville, de son palais et de ses murailles il ne reste que des ruines; le seul souvenir demeuré presque intact des maitres primitifs de Pterium, est le sanctuaire de Yazili-Kaya (pierre écrite, sculptée) attribué aux Hétéens.

Texier[1], le premier, a révélé le site de Boghaz-Keui. Barth[2] le visita à son tour, mais il était encore fort peu connu lorsque M. Perrot[3] vint l'explorer. Depuis, nombre d'archéologues ont visité cette petite localité devenue célèbre. Je citerai parmi eux : Humann[4], Ramsay[5], van Lennep[6], Schäffer[7], etc.

Une ville antique a bien réellement existé sur ce point. Une muraille, dont il

[1] Texier, *Description de l'Asie Mineure*, t. I, p. 73.

[2] Barth, *Reise von Trapezunt*, *loc. cit.*

[3] Perrot, *Exploration et Histoire de l'Art*, *loc. cit.*

[4] Humann, *Reisen in Klein-Asien und Nordasien*, Berlin, 1890.

[5] Ramsay, On the early historical relations between Phrygia and Cappadocia (*Journ. of the royal Asiatic Society*, vol. XV).

[6] Van Lennep, *Travels in little known parts of Asia Minor, etc.*, 2 vol. in-8°, New-York, 1870.

[7] Schäffer, Les ruines de Boghaz-Keui (*Mittheil. des Deutschen Arch. Inst. in Athen*, vol. XX, 1895).

est actuellement difficile d'évaluer le périmètre, fermait au nord et à l'ouest la ville qui était, du reste, protégée au sud et à l'est par des forteresses — elles-mêmes reliées entre elles par des murailles. Aucun édifice n'est resté debout, seules des traces nombreuses d'habitations se voient çà et là.

Les vestiges d'un palais attestent, en outre, qu'il y eut ici une cité gouvernée par un chef, prince ou satrape. Le seul fait de la construction de ce palais et du puissant système de défense qui le domine prouve qu'une population nombreuse s'agitait au milieu de ces âpres montagnes.



Fig. 13. — Vue générale du défilé de Boghaz-Keui.

L'histoire, en ce qui concerne ce canton de la Cappadoce, est peu documentée. Nous savons seulement par Hérodote que, peu de temps avant la conquête de la Lydie par Cyrus, Crésus, roi lydien, détruisit les villes de la Ptérie, lesquelles, suivant toute vraisemblance, ne pouvaient être autres que celles représentées actuellement par les ruines d'Euyuk et de Boghaz-Keui. Hérodote ajoute que le conquérant réduisit les habitants en esclavage.

Ces habitants, quels étaient-ils? Tout est obscur à ce sujet. Pourtant, M. Sayce[1]

[1] Sayce, *Histoire d'un empire oublié*, traduit par M. Ménant.

dans son remarquable volume, traduit et augmenté par mon ami M. Ménant — dont la haute compétence est venue appuyer celle du savant anglais — semble avoir jeté sur cette question neuve une vive lumière. Et ce n'est pas une œuvre sans mérite que cette nouvelle mise au jour d'un peuple, pourtant très important, que les historiens s'étaient accordés à laisser dans l'oubli. Pour être bref, je dirai seulement que M. Sayce, après avoir patiemment recherché l'aire de dispersion des localités portant des noms ayant le cachet d'une origine hétéenne, ainsi que celle des sculptures et des inscriptions qu'on leur attribue, conclut ainsi : « Le territoire qu'elles couvrent est un carré dont la base est formée par une ligne partant de Karkemish et traversant Antioche pour gagner la Lycaonie, tandis que les ruines de Boghaz-Keui et d'Euyuk en sont la limite septentrionale. Il faut considérer cette région comme la demeure primitive et le point de départ de la race hétéenne. Celle-ci aurait fourni une population qui se groupa autour des deux versants de la chaîne du Taurus, se propagea en Cappadoce, au nord et s'étendit vers l'Arménie à l'est ». Il ajoute encore que les Hétéens conservèrent leur indépendance sur les bords de l'Halys pendant près de deux cents ans après la chute de Karkemish.

L'étude du sanctuaire, du palais et de la grande forteresse, et les fouilles de quelque importance que nous y avons pratiquées nous ont retenu plusieurs jours à Boghaz-Keui. J'exposerai succinctement les résultats de nos recherches sur ces divers points.

SANCTUAIRE DIT YAZILI-KAYA

A 2 kilomètres au nord-est du village de Boghaz-Keui et à 100 mètres au-dessus de la vallée de Yazili-Kaya est situé le « sanctuaire », car c'est ainsi que l'on appelle cette étrange salle à ciel ouvert sur les parois rocheuses de laquelle se déroulent des sculptures dont la présence en ce lieu, aussi bien que la signification, sont d'une mystérieuse étrangeté. La nature a fait les plus grands frais de son installation, les rochers ayant offert deux espaces libres, ou à peu près, entre leurs hautes parois. L'un de ces espaces est assez large et long ; l'autre, au contraire, très étroit et formant couloir. Les habitants — ou plutôt leurs artistes — égalisèrent les aspérités des faces rocheuses pour y tracer, d'une main parfois habile et très réaliste, des scènes extraordinairement curieuses, et, je l'ai dit déjà, fort mystérieuses (fig. 14 et 15).



Fig. 14. — Plan du sanctuaire de Yazili-Kaya, d'après M. Perrot.
Fouilles de M. Ernest Chantre (1893).

Dans la grande salle ou cour, de forme rectangulaire, mais formée de trois parois

seulement, une au fond, une à gauche et une à droite, inégales bien entendu, se développent en relief deux processions dont la composition est discutable, surtout en ce qui concerne le sexe des personnages.

M. Perrot regarde celle de gauche comme exclusivement masculine. Ce sont des soldats appartenant à des armes différentes, des prêtres en longue robe syrienne,

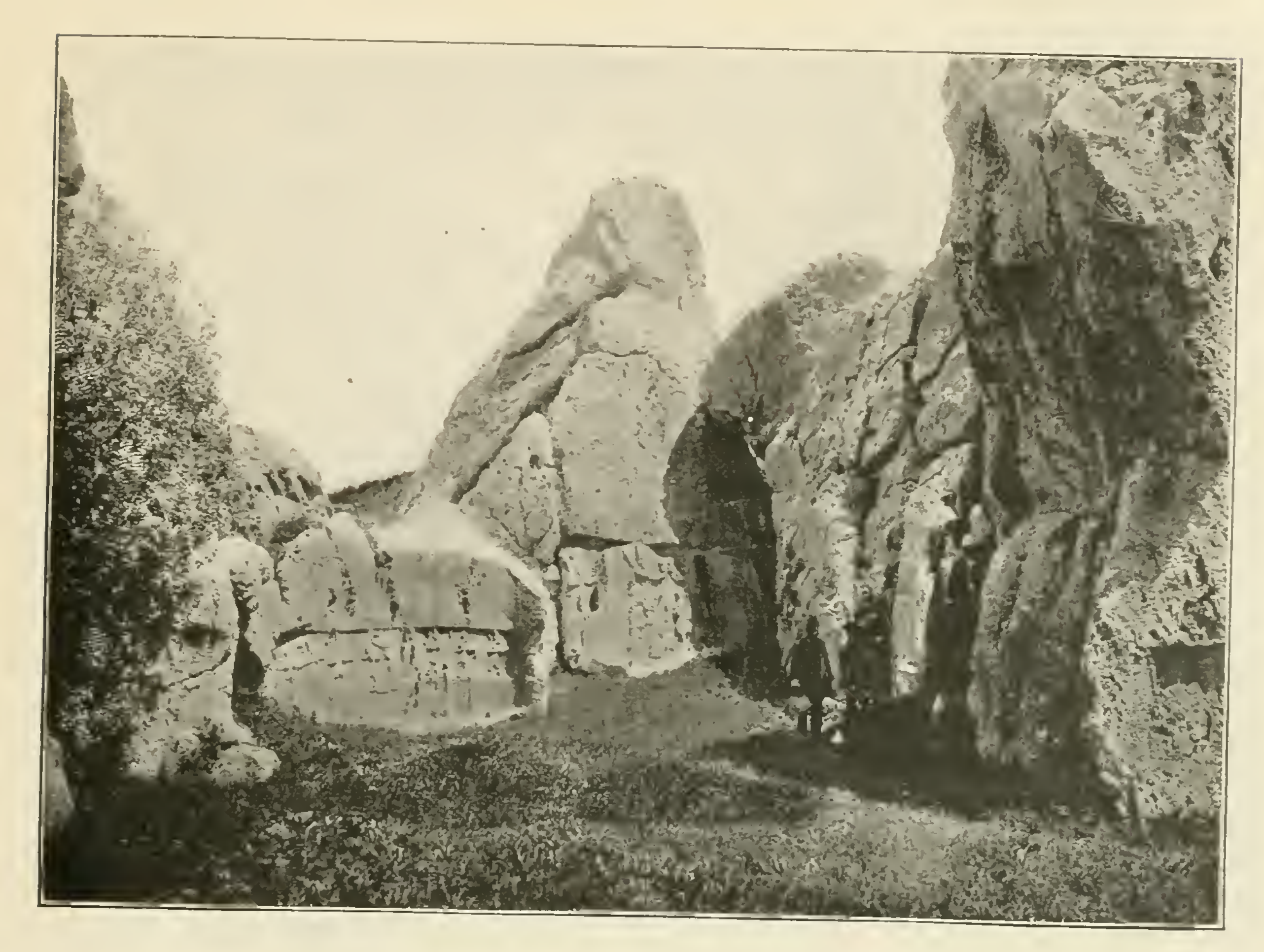


Fig. 15. — Entrée de la Grande Salle de Yazili-Kaya.

voire même des génies ailés. L'autre procession serait en grande partie composée de femmes, dans la pose hiératique de prêtresses accomplissant un rite ou de suivantes d'une divinité. La première part de la paroi gauche, la seconde de la paroi droite, et toutes deux se rendent au-devant l'une de l'autre. La rencontre de ces deux cortèges a lieu sur la paroi du fond. Ils donnent l'impression d'une double escorte des personnages — dieux ou rois — qui marchent en tête du cortège.

Pour M. Ramsay[1] qui visita ces bas-reliefs en 1881, cette dernière suite n'est

[1] Ramsay, *loc. cit.*, p. 14.

pas exclusivement composée d'hommes. Il croit reconnaître parmi eux un certain nombre de figures féminines. Bien qu'armés et vêtus de tuniques courtes, ces personnages ne sont pas nécessairement des hommes. Ne serait-ce pas, dit-il, quelques-unes de ces femmes guerrières dont l'existence constituait un des plus remarquables caractères de l'organisation religieuse de l'Asie Mineure et plus spécialement de la Cappadoce ?

M. Ramsay est tellement convaincu de la prédominance des femmes dans les bas-reliefs de Yazili-Kaya, qu'il n'hésite pas à voir même dans les douze figures qui sont sculptées dans l'étroit couloir, en face de la grande figure aux « lions », un groupe d'amazones. Il y a plus : dans les cas où le sexe des personnages est douteux, il les considère plus volontiers comme des femmes que comme des eunuques ainsi que le propose M. Perrot[1].

Il est évident que la manière de voir de M. Ramsay s'appuie sur le rôle prépondérant que cet auteur accorde à la femme dans la religion de la Cappadoce, prépondérance sur laquelle il a beaucoup insisté et qu'ont également fait ressortir MM. Bachefer et Gelzer[2]. Il tient grand compte de l'importance donnée, dans cette même religion, au culte de Mâ, et la déesse guerrière justifierait — au moins théoriquement — la présence de femmes combattantes dans les sculptures de Yazili-Kaya. L'air mâle, la robe courte, la poitrine comprimée, aplatie, des personnages discutés, pourraient être un argument contre l'opinion de M. Ramsay ; mais il a moins de valeur dans le cas particulier, nettement influencé par une religion dont la caractéristique est de s'élever au-dessus du sexe et l'essence d'adorer la vie, la nature, sous leurs formes les plus variées...

Pour moi — qui ai eu la satisfaction de visiter longuement Yazili-Kaya à deux reprises différentes, en 1893 et en 1894 — j'avoue qu'une première impression a été de voir, dans ces séries de personnages imberbes, des femmes en majorité ; mais un examen attentif m'a fait changer d'opinion. Il est facile de constater qu'un grand nombre ont des formes viriles incontestables. Les costumes permettent aussi d'établir des distinctions entre les sexes. En effet, tandis que les hommes portent, comme le roi ou dieu qui tient la tête du cortège gauche, une tunique courte et sont coiffés de bonnets coniques, les femmes, dont la physionomie est tout autre, sont vêtues de robes longues à gros plis et sont coiffées de bonnets tourrelés. D'autres personnages enfin, également imberbes, vêtus de longues robes sans plis, et coiffés de la calotte ronde, peuvent être considérés comme des prêtres, à cause des insignes et des emblèmes qui les accompagnent, et sont probablement des eunuques.

[1] Perrot, *loc. cit.*, p. 630.
[2] D'après Ramsay, *loc. cit.*

Je suis disposé à croire, toutefois, que les personnages qui sont manifestement des femmes peuvent être considérés comme amazones, car on tend de plus en plus à rechercher dans les traditions et dans les légendes l'explication des innombrables faits dont les historiens de l'antiquité ont négligé de retracer avec précision le souvenir.

Pourquoi, en effet, les prêtresses des bas-reliefs ne seraient-elles pas de ces Amazones? On les a supposées originaires des rives du Thermodon, peu éloigné de la Ptérie; elles s'étaient répandues dans toute l'Asie Mineure; on leur attribue la fondation d'un empire qui s'étendait jusqu'à la mer Égée; leurs villes étaient Cyma, Myrina, Éphèse, etc.[1] Ces Amazones étaient les prêtresses de la déesse asiatique dont le culte fut apporté de Karkemish avec les armées hétéennes, et la déesse, a-t-on dit, était servie par une multitude de prêtresses armées et de prêtres eunuques. Près de six mille l'adoraient sous le nom de Mà à Comana...

Dans la figure qui précède le cortège de femmes, M. Perrot croit reconnaitre la plus ancienne forme de la Grande Mère des Phrygiens, plus tard des Grecs d'Asie et finalement de toute l'antiquité classique, c'est-à-dire la terre et son éternelle fécondité. Quant au signe qui est souvent répété et qui représente un corps d'enfant sans bras, où une sorte d'hiérogliphe hétéen remplace la tête, il est interprété par M. Sayce comme le préfixe déterminatif de la divinité, attendu que ce préfixe est toujours en tête des monuments hétéens de la Syrie, de Karkemish et de l'Asie Mineure, parmi les symboles qui accompagnent la divinité et qui sont formés par l'addition de caractères hétéens.

Le personnage principal de gauche marche sur le dos de deux hommes et tient en main un objet symbolique, difficile à déterminer, qu'il offre à la femme, reine ou déesse, portant une haute coiffure tourrelée qui se tient devant lui, debout sur un léopard ou plutôt un guépard. Celle-ci tend un objet également difficile à définir, de sorte que les deux personnages font, en même temps, le même geste. A côté de cette figure, et faisant pendant au groupe masculin, se voit un animal de petite taille assez singulier. M. Perrot l'a représenté comme un taureau mitré affronté au taureau du dieu qui lui fait vis-à-vis. M. Sayce a cru voir en eux des chèvres. Il m'a semblé que c'était plutôt un chat dont la tête serait surmontée d'une coiffure conique et dont les pattes ployées s'appuyaient sur la tête du léopard supportant la déesse. Le reste du corps de ce petit félin disparaît derrière elle. Le même animal dans le groupe opposé a les pattes en l'air, au lieu de les reposer sur la tête de l'homme mitré qui se courbe au-dessous. D'ailleurs, l'état fruste de la pierre ne permet guère un

[1] Klugmann, *Die Amazonen inder alten Litteratur und Kunst*, Stuttgart, 1875.

jugement très sûr. Ils semblent jouer dans le cortège un rôle des plus secondaires, et avoir été, de la part de l'artiste, traités plutôt comme accessoires, que comme animaux favoris accompagnant leurs maîtres.

Les étranges figures qui constituent les bas-reliefs de Yazili-Kaya ont donné lieu à des conjectures fort diverses et seront encore l'objet de bien des interprétations. Cet ensemble de guerriers, de déesses et de prêtresses, accompagnés d'emblèmes et de symboles, constitue deux cortèges défilant l'un à gauche, l'autre à droite dans l'intention de se rencontrer, cela ne fait de doute pour personne ; ce qui reste problématique, c'est le but de cette rencontre et l'identification des personnages qui tiennent la tête de chacun des deux cortèges, et auxquels semblent s'adresser les hommages de l'assistance qui les accompagne.

Texier, après avoir cru que ces bas-reliefs représentaient des Paphlagons et des Amazones, voulut y voir un souvenir du culte d'*Anaïtis*, la grande déesse des Mèdes et des dieux d'*Oman* et *Anadate ;* on aurait ainsi, en Ptérie, la représentation des Sacées, fêtes en souvenir des victoires des Mèdes sur les Saces. Hamilton vit deux rois, l'un mède, l'autre lydien, qui, suivis de leurs serviteurs, se rencontrent pour traiter de la paix. Les figures qui défilent à droite seraient les Mèdes, celles de gauche les Lydiens et les Phrygiens. Kiepert, d'après les tiares coniques, veut que ce soient des Scythes ou Saces cymmériens, dont parle Hérodote. Ces Saces auraient été de puissants dominateurs dans l'Asie antérieure jusqu'au temps d'Alyattes et de Cyaxare Ier. Barth y voit le mariage d'*Aryenis*, fille d'Alyattes, avec Astyage, fils de Cyaxare. Il croit reconnaître dans les deux disques le soleil et la lune, c'est-à-dire l'éclipse totale de soleil qui effraya les deux armées d'Alyattes et de Cyaxare.

Pour M. Perrot comme pour M. Ramsay, c'est le couple divin Baal et Astarté, Tammouz et Baaltis, Sandon et Mylitta, Resèp et Anaïtis, ou, comme l'appelaient les Grecs, Adonis et Aphrodite, Atys et Cybèle. Quels noms ce couple avait-il en Cappadoce, on l'ignore ; mais la civilisation cappadocienne a dû précéder la phrygienne. Cybèle, avant d'être adorée à Pessinunte, en Phrygie, a été adorée en Cappadoce. Il n'y a pas, du reste, de différences bien caractéristiques dans la représentation de la Cybèle phrygienne et de la déesse cappadocienne.

M. Perrot croit que dans toute la composition on doit rechercher des idées religieuses : que ce serait là le sanctuaire principal de la ville et peut-être de toute la population de la Ptérie. La petite salle au passage étroit aurait abrité un oracle, et deux ou trois fois par an, roi, prêtres, prêtresses et peuples y seraient venus en procession.

Le R. P. de Cara[1] n'est pas de l'avis des savants archéologues dont je viens

[1] R. P. de Cara, *loc. cit.*

d'exposer les opinions. Pour lui, Yazili-Kaya n'est pas un sanctuaire, c'est un panthéon commémoratif d'un grand événement. Se basant sur des données historiques de premier ordre, il apporte à la discussion des éléments sinon concluants, du moins fort intéressants à retenir, et c'est, pense-t-il, dans l'étude des croyances des Hétéens ou Kheta de la Haute-Syrie au temps de leur plus grande puissance, c'est-à-dire au temps de la XIXe dynastie égyptienne, que l'on doit chercher l'explication de ces représentations mystérieuses.



Fig 16. — Le couple divin.

Par exemple, dans le traité de paix et d'alliance entre Ramsès II et Khetasar, roi des Kheta, écrit sur une tablette d'argent par les Kheta et gravé dans la stèle de Karak par les Egyptiens, l'an XXI de Ramsès II, l'on trouve des renseignements précieux à cet égard. On lit en effet dans ce document, ligne 26 : « *Les paroles qui sont sur la tablette d'argent est ce qu'ont dit mille dieux, des dieux guerriers, des dieux femmes, entre ceux du pays d'Egypte : ces paroles sont pour moi des décrets...* » Ligne 27 : « *Set de Tunep, Set de Kheta, etc., etc., les montagnes et les fleuves du pays des Kheta, etc., les montagnes et les fleuves du pays d'Egypte, etc., le vent, les nuages.....* » Suivent les bénédictions ou les malédictions de ces mille dieux pour ceux qui observeront ou n'observeront pas les paroles de la tablette.

Cette partie du traité est importante, ajoute le R. P. de Cara, parce qu'elle nous renseigne sur la religion des Hétéens de Syrie, religion qui est la même, dans la substance, que celle des Hétéens de l'Asie Mineure qui l'ont apportée avec eux de la Syrie. Dans ces milliers de divinités, point de dualisme des divinités phrygiennes tel que MM. Ramsay et Perrot en ont vu en Ptérie. La religion des Hétéens de Syrie est essentiellement polythéiste avec la seule dualité du sexe dans les divinités d'une nature toute différente de la dualité phrygienne, dualité

représentée par les deux principes mâle et femelle dans la même nature, la terre ou la Grande Mère ; chez les Hétéens, au contraire, les sexes sont séparés, et, avec les dieux et les déesses, on voit les fleuves, les monts, les nuages, divinisés eux aussi.

Un autre fait non moins important, révélé par le traité, est la croyance à une divinité suprême appelée le Roi du Ciel, Sutekh ou Set, dont l'image était gravée au milieu de la tablette d'argent, ainsi qu'on peut le lire à la ligne 36-37. Or, l'existence d'un dieu suprême d'une part, et d'une multitude de divinités inférieures d'autre part, exclut toute dualité dans la religion des Hétéens de Syrie et de ceux d'Égypte connus sous le nom d'Hyksos, ou rois pasteurs. Les deux branches ne connaissaient d'autre dieu suprême que Set. Or, si le dualisme était inconnu aux Hétéens de Syrie et d'Égypte, il devait l'être aussi à ceux d'Asie Mineure et à ceux de la Ptérie.

On doit se demander actuellement si les bas-reliefs de la Ptérie offrent des scènes religieuses dans chaque partie et dans l'ensemble de la composition, s'il y a là un panthéon, et si ce panthéon est un moyen pour exprimer et manifester quelque autre idée ou quelque autre fait. Car, si les scènes furent gravées et le monument consacré à perpétuer le souvenir d'un grand événement, l'idée de ces représentations doit être comprise et expliquée autrement que celle d'une cérémonie purement religieuse. Le même auteur croit que l'on a pu et voulu éterniser le souvenir de la conquête de la Cappadoce et l'introduction des divinités communes et particulières des différentes tribus et peuples hétéens qui prirent part à cette conquête. La religion y serait entrée tout naturellement pour consacrer et rendre grand et mémorable à la postérité le souvenir de la domination et de la puissance des Hétéens de la Syrie, sur ces contrées à l'est de l'Halys. La conquête dut être très pacifique, car rien dans les sculptures de la Ptérie, même dans celles représentant des guerriers, n'indique violence, combat, prisonniers. Il y a là des guerriers de parade, une sorte de symbole de conquête; aucune des figures n'a l'arc caractéristique des deux pseudo-Sésostris.

Sans partager toutes les idées du R. P. de Cara, je suis disposé à voir dans Yazili-Kaya un panthéon commémoratif d'un grand événement qui devint, par la suite, un lieu de pèlerinage pour les populations de la Cappadoce.

Au reste, voici comment l'artiste semble avoir compris son œuvre : il a représenté un rang de guerriers vêtus du costume hétéen pour indiquer que la conquête ou la prise de possession pacifique de la Cappadoce a été l'œuvre de peuples hétéens appartenant à des contrées différentes, mais unis par des liens fédéraux. Il a représenté aussi des divinités ou figures d'ancêtres ou de héros divinisés s'élevant

simplement sur des socles taillés dans la pierre, et, en face de celles-ci, d'autres figures s'avançant sur le dos d'animaux. Or, cette manière de représenter les divinités est propre aux contrées à l'est de la Cappadoce et originaire de la vallée mésopotamique, comme le démontrent les bas-reliefs de Bavian à douze lieues au nord-est de Mossoul. A Malthai on voit des divinités sculptées debout sur des chiens, des lions, des taureaux ailés, des chevaux. Cette manière est en outre imitée de la plus haute antiquité, ainsi que le témoignent les cylindres du premier empire chaldéen et celui en hématite de la Bibliothèque Nationale de Paris, que M. Ménant rapporte au temps des dynasties de Calakh. A Karkemish, on voit aussi deux divinités en costume hétéen debout l'une sur le cou, l'autre sur la croupe d'un lion couché. On sait qu'autour du lac Van, à Muzri, à l'ouest de l'Arménie et même dans la petite Arménie habitaient des Hétéens ou des peuples ayant des affinités avec eux, ainsi que le prouvent les portes de bronze de Balawat (au British Museum), sur lesquelles les natifs de la Haute-Arménie et de Van sont représentés en costume hétéen. On doit également attribuer aux Hétéens d'Orient les figures ailées de la Ptérie, les disques ailés, principalement celui qui surmonte la figure armée d'un *lituum*.

Pour le R. P. de Cara, le grand nombre de dieux et de déesses de Yazili-Kaya confirmerait une des particularités de la religion des Hétéens : le polythéisme.

Une autre question se pose : le dieu suprême Sutekh ou Set existe-t-il dans ces bas-reliefs ? car sa présence serait d'une importance capitale dans un monument hétéen, en Cappadoce, où jusqu'ici aucune image ne l'a révélé. Celui sculpté dans la stèle de l'an 400 est un Set moitié égyptien, moitié syrien. Or, le R. P. de Cara croit pouvoir affirmer que l'image du dieu Set, le roi du ciel de Khetasar, se trouve dans cette figure, qui serait une déesse pour M. Ramsay, un dieu pour M. Perrot. Et voici les preuves qu'il soumet au jugement des hétéologues, certain d'avoir fait une chose utile quand même il ne serait pas dans le vrai.

Parmi les figures de Yazili-Kaya, il y en a deux qui sont les plus importantes : la figure emblématique (fig. 18), tête humaine et corps de fauve, et celle qui en embrasse une autre plus petite. Dans la figure si bien sculptée, le R. P. de Cara reconnaît le dieu Set qui embrasse son prêtre et roi des Hétéens ou de la confédération hétéenne de l'Asie Mineure. L'union des deux pouvoirs profane et sacré est conforme aux traditions des peuples orientaux. Il fait remarquer encore que l'acte de Set, embrassant le roi et prêtre en signe d'amitié et de protection, est confirmé par la tablette d'argent contenant le traité entre Ramsès II et le roi des Kheta. En effet, on y lit (écriture idéographique reproduite par l'auteur) : « Ce

qui est dans le milieu de la tablette d'argent, sur la partie antérieure, est une image de Sutekh (Set) qui embrasse l'image du grand chef des Kheta. »

La face sans barbe et la tête coiffée de la mitre est analogue à la figure de Set dans la stèle de l'an 400. Que ce soit un roi ou un prêtre, le personnage que Set tient embrassé, peu importe, la présence du tabernacle, répétée ailleurs, placé entre les mains de ce même roi ou prêtre, signifie que Set lui confie la défense de la religion symbolisée dans le tabernacle. L'épée et le *lituum* réunis dans la même personne font supposer qu'elle représente les deux pouvoirs profane et sacré. Chez les peuples de la Cappadoce, au témoignage de Strabon, la dignité de grand prêtre était presque égale à celle de roi, et souvent pontifes et rois étaient de la même famille. Donc, l'identité d'un dieu suprême adoré par trois branches d'un même peuple, les Kheta de la Syrie, les Cappadociens et les Hyksos d'Égypte, semble prouver que ces trois branches étaient unies par des liens d'affinité et des pactes fédéraux.



Fig. 17. — La grande divinité symbolique.

En considérant que ce groupe de deux figures est placé près de la figure colossale emblématique, on aura une raison de plus, d'après le R. P. de Cara, pour reconnaître en elles le dieu Set et son roi ou prêtre, attendu que la figure emblématique représente, d'après l'auteur, le Génie de la nation hétéenne. Quelque hardie que paraisse cette manière de représenter le symbole du Génie de la nation, il n'est pas moins vrai que le lion, est chez tous les Hétéens, le symbole de la puissance et de la force, placé dans les monuments et aux portes des villes. En admettant que l'artiste ait voulu représenter la divinité féminine des anciens Hétéens, Astarté ou la Grande Mère Cybèle, dont le culte fut introduit en Occident par les Pélasges (d'après Sayce), il aurait ainsi rapproché les deux plus grandes divinités des Hétéens, Set et Cybèle, en plaçant au milieu d'elles le roi ou prêtre et faisant en sorte que Set conduise presque par la main le roi ou prêtre devant la déesse tutélaire de la nation pour qu'il la vénère et en obtienne la faveur. Le fait de voir les lions former un seul groupe ou corps avec la déesse est en effet une hardiesse de l'artiste pour unifier la divinité et son symbole. L'idée n'est point étrange, si l'on remarque avec M. de Vogüé, dans la figure par exemple de la déesse Anaïtis, que, assise ou debout sur le lion, celui-ci, signe de la puissance virile, y apparaît, non comme symbole de la déesse, mais du dieu qui lui est associé. Ici on aurait, au contraire, matériellement unifié d'une manière nou-

velle la déesse et le symbole du dieu sans les distinguer. Ce mélange de naturel et d'idéal est du reste commun à tous les bas-reliefs de Yazili-Kaya. Enfin la figure du prêtre-roi se montre en trois conditions. Celle d'élu et de protégé du dieu suprême ; celle où il exerce ses fonctions dans la procession, la tête surmontée du disque ailé et

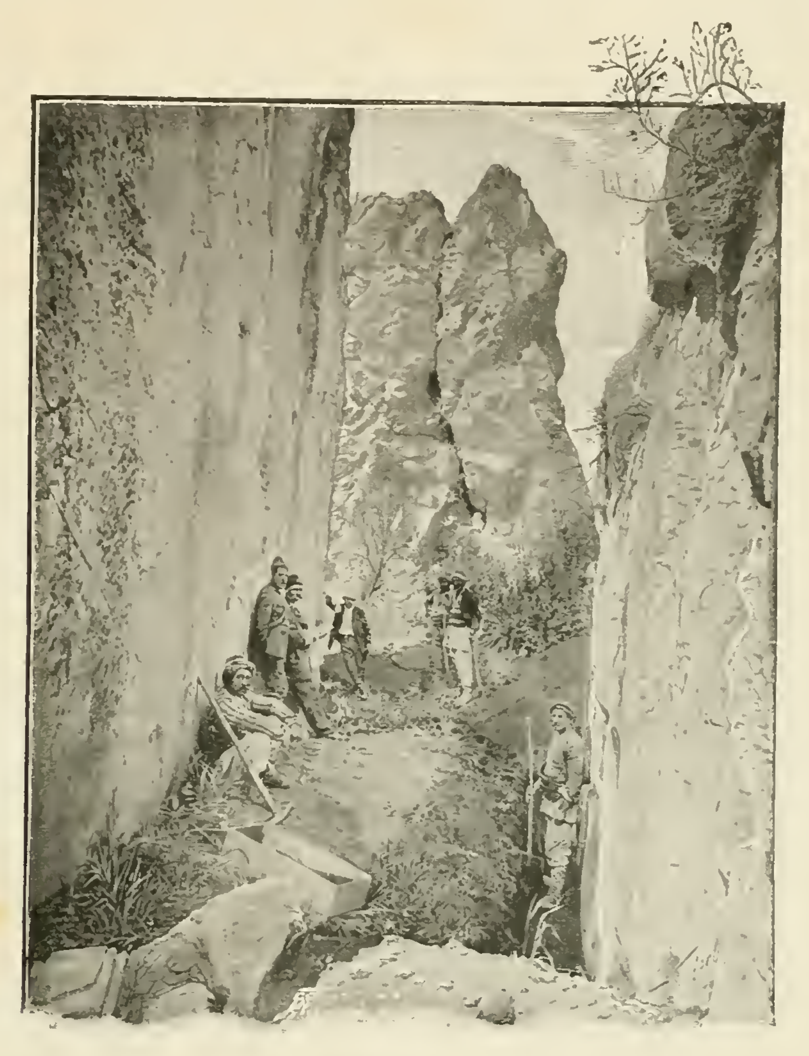


Fig. 18. — Fouilles du grand couloir.

finalement celle où il est présenté par Set à Astarté ou Cybèle, génie tutélaire de la nation qu'il doit garder et défendre par l'épée et la religion.

On peut admettre que les bas-reliefs de Yazili-Kaya furent sculptés pour rappeler la conquête pacifique de la Cappadoce faite par les Hétéens de la Syrie du Nord et le concours de peuples ayant des affinités avec ceux des pays orientaux et de la petite Arménie. Cette conception aurait été exprimée par la représentation de divinités mâles et femelles des diverses tribus hétéennes confédérées. Ces divi-

nités sont introduites et prennent possession de la contrée. Le chef de la nation, roi et prêtre à la fois, est sacré et constitué défenseur de la nation et de la religion en présence d'Astarté ou Cybèle, symbolisée comme le génie tutélaire des Hétéens dans la double nature de femme et de lion (fig. 17).

Dans la grande salle (fig. 14), des fouilles considérables nous ont permis de relever son niveau véritable, et il nous a fallu creuser jusqu'à 1m80 au-dessous du soubassement des principaux bas-reliefs pour arriver à la terre vierge ou au roc. Toutefois, je n'y ai trouvé aucune antiquité. Dans le couloir (fig. 18), j'ai fait creuser une grande tranchée de 4 mètres de longueur sur 2 mètres de largeur et 3m50 de profondeur, avec l'espoir de trouver dans le sol, et notamment aux pieds de la grande divinité symbolique, quelque objet, quelque reste d'offrande ou d'ex-voto. Malheureusement, ces travaux n'ont rencontré qu'un sol déjà remanié, et n'ont amené au jour que des poteries grossières, sans caractère, et des débris d'ossements d'animaux domestiques. Nos fouilles nous ont permis de constater encore que toutes les parties des bas-reliefs qui étaient exposées à l'air étaient plus endommagées que celles enfoncées dans le sol. Quelques-unes même ont presque disparu depuis le voyage de M. Perrot. Par contre, un certain nombre de sujets, dans le couloir, qui avaient été recouverts, lors de leur exécution, d'une sorte de stuc, se sont admirablement conservés. Il serait bien à désirer, comme j'ai eu l'occasion de le dire déjà à S. E. Hamdy Bey, que les restes actuels fussent eux-mêmes enduits d'une façon semblable afin d'en arrêter la destruction.

LE PALAIS OU ESKI-KONAK

Le palais — l'édifice le plus important de la ville basse, et dont il ne reste que le soubassement — était de petites dimensions, si on le compare à ceux de la Mésopotamie. Comme eux, il se dresse sur une esplanade, laquelle s'élève elle-même sur une autre esplanade d'environ 110 mètres de largeur sur 140 de longueur. L'édifice avait 42 mètres de largeur sur 57 de longueur; son soubassement était fait en gros blocs de pierre calcaire compacte. La plupart de ceux-ci s'emboîtaient par des sortes de mortaises comme des pièces de charpente, ce qui se voit aussi dans l'appareil persépolitain. Quant aux murs, il faut admettre qu'ils étaient faits de briques plus ou moins crues, comme dans les palais ninivites. Des trous circulaires nombreux et irrégulièrement dispersés dans les blocs du soubassement ont excité notre curiosité comme celle de nos devanciers. Des noyaux ou cylindres de pierre, légèrement coniques, de 40 à 45 millimètres de longueur sur 25 à 33 millimètres de largeur, que nous avons recueillis en quantité dans nos fouilles, montrent que ces trous ont été pratiqués à l'aide sans doute d'un archet. Humann pense qu'ils étaient destinés à recevoir des crampons en métal qui devaient relier entre eux les blocs de pierre des gros murs, comme cela se voit à Mycènes et ailleurs. Ils étaient plus probablement destinés à recevoir les tiges en bois qui reliaient les briques des murs.

On dirait que le bâtiment a été rasé, presque au niveau du sol, d'un coup de sabre. L'assise inférieure offre partout une saillie qui ne dépasse pas 50 à 60 centimètres hors de terre. Mais telle quelle, cette assise suffit pour donner une idée exacte du plan du palais et de sa distribution.

Notre attention se porta tout de suite sur ce point, car on n'y avait jamais pra-

tiqué de fouilles. Tout d'abord, en 1893, j'ai essayé, conformément au désir exprimé par M. Perrot, d'en chercher le niveau réel et de vérifier si un dallage quelconque avait recouvert ses salles et sa cour.

Dans la grande cour centrale (n° 1 du plan, fig. 23), j'ai fait ouvrir une tranchée de

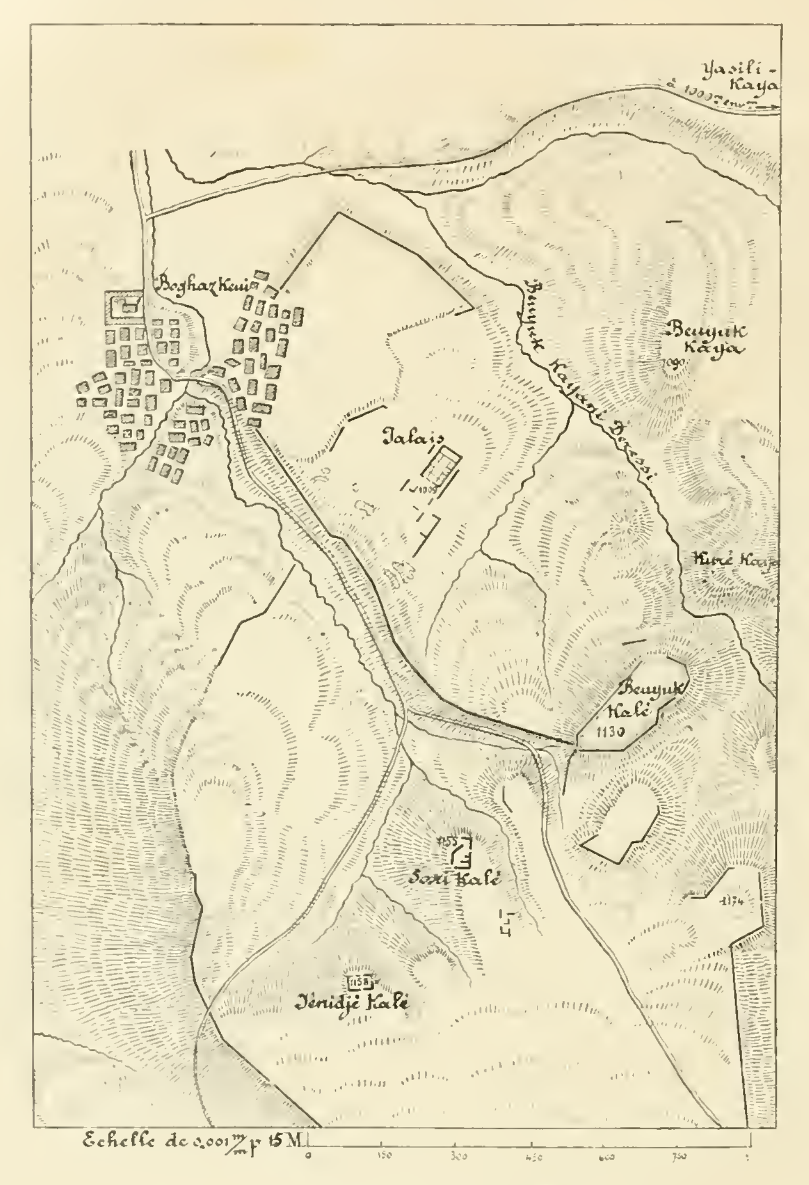


Fig. 19. — Carte de Pterium, d'après M. Humann.

5 mètres de longueur sur 4m50 de largeur et un puits dans l'angle nord-est (2). J'ai pu constater que le sol avait été nivelé au pic et les interstices de la roche garnis de blocs rapportés de façon à former une sorte de pavage. J'ai alors abandonné ce point pour porter nos efforts sur l'une des salles principales (3) qui fait suite à la cour et qui renferme une sorte de piscine ou baignoire. Cette salle est dans le meilleur état

de conservation et les soubassements assez réguliers de ses murs absents laissent voir une gorge qui en fait tout le tour. Là pourtant, comme dans la cour voisine, il a été facile de constater, après l'avoir déblayé en partie, que le sol primitif n'était autre chose que la roche vive recouverte d'une couche de remblais et probablement de terre battue.

Dans ces remblais, différents débris de poterie ont été recueillis par nous, associés à ces petits cylindres en pierre dont j'ai parlé plus haut. Les poteries ne manquent pas d'intérêt. Les unes ont appartenu à de grandes et grossières jarres en argile, avec dessins géométriques en relief, du genre de celles d'Euyuk ; d'autres à des vases peints (pl. III). On remarque encore, parmi ces débris, des fragments de vases faits d'une argile extrêmement fine et vernie, généralement de couleur noire. Ces déblais nous ont donné enfin un anneau de cuivre, un fragment de poterie portant des signes hétéens et un bloc de terre cuite portant les empreintes de deux cachets (fig. 20, 21 et 22).



Fig. 20. — Gr. nat.



Fig. 21. — Gr. nat.

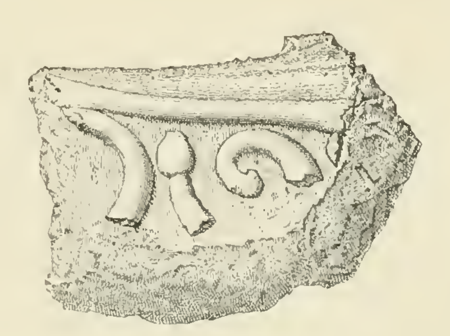


Fig. 22. — Gr. nat.

Revenu à Boghaz-Keui en 1894, dans l'espoir d'y trouver de nouveaux textes cunéiformes dont j'aurai occasion de parler plus loin, j'en profitai pour étudier encore ce palais et y reprendre nos recherches. Celles-ci nous ont permis d'ajouter quelques détails au plan qu'en a donné Barth et qui est, en somme, assez exact.

Ainsi que le montre ce plan (fig. 23 et 24), nos fouilles ont porté essentiellement sur la partie ouest de la façade méridionale. Là, à l'aide de deux escouades de quinze hommes, j'ai pu déblayer le soubassement de la façade A B, ainsi que les chambres C D qui constituent cette partie du monument, puis la grande entrée centrale E, les deux entrées latérales F et les vestibules G.

Ces travaux ne nous ont pas donné de vestiges archéologiques différents de ceux que nous avions rencontrés précédemment, mais elles nous ont montré, en outre du niveau réel de la base du monument, certains détails des constructions qui n'avaient pas encore été constatés. Comme le fait remarquer M. Perrot, le plan de Texier et, l'on peut dire, aussi celui de Barth donnent à tout l'ensemble une apparence de régu-

larité et d'excellente construction qui est trompeuse. Ainsi, à voir le tracé parfaite-

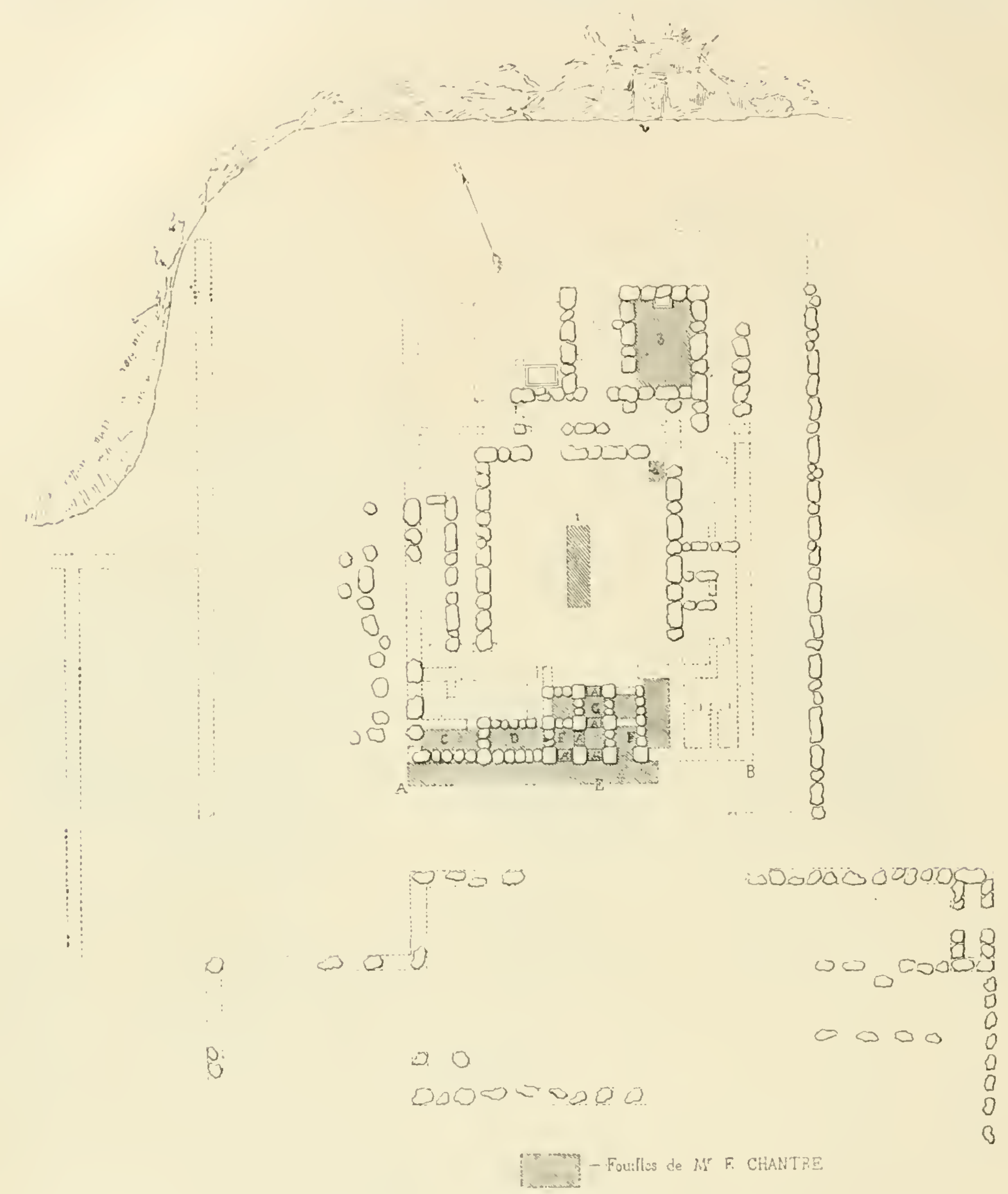


Fig. 23 — Plan général du palais.

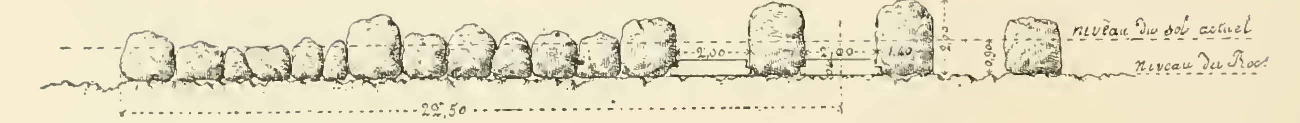


Fig. 24. — Élévation de la façade sud du palais.

ment rectiligne des murailles, on ne se douterait pas que les blocs qui composent les assises inférieures sont loin d'avoir la même largeur...

Tout d'abord nos fouilles, qui n'ont rencontré le sol primitif qu'à 90 centimètres de profondeur, prouvent que la première assise du soubassement du palais repose sur le roc et qu'aucun crampon ne relie ou n'a relié les blocs de pierre qui le constituent. Cette première assise est quelquefois taillée dans le rocher lui-même, et c'est ce qui a fait croire que quelques-uns de ces blocs atteignaient la dimension énorme de 5 et 7 mètres. La plupart mesurent $1^{m}30 \times 1^{m}50$ avec une hauteur d'un mètre environ. Ceux de la partie centrale de la façade principale font exception. Ils ont $1^{m}40$ de largeur par 2 mètres de longueur et autant de hauteur. Ces blocs, au nombre de six, sont espacés de 2 mètres, et constituent les jambages de l'entrée centrale et des deux portes latérales (fig. 23). Ils sont reliés à leur base par des seuils d'un mètre de largeur sur 40 centimètres d'épaisseur, soigneusement taillés, AAA. Ils délimitent, en quelque sorte, le vestibule central, divisé en deux compartiments FG à peu près rectangulaires.

Entre les seuils, dont les remblais ont conservé une partie des angles intacts, le sol devait être recouvert de terre battue ou de dallages à petit appareil, comme nous l'avons constaté dans les autres parties de l'édifice.

Les excavations pratiquées à l'intérieur des chambres C D, qui constituent le côté ouest de la façade principale, ont montré que leur dimension n'excédait pas 2 mètres, comme du reste la plupart des ouvertures du monument. Les pierres des gros murs de ces chambres ont été taillées de façon à obtenir des parois unies.

Le temps ne nous a pas permis de pousser nos fouilles sur les autres parties du palais. Toutefois, si nous n'avons pas réussi à relever un plan détaillé et définitif de cette ruine, nos travaux auront eu au moins le résultat de donner des éclaircissements sur la nature du sol, la disposition de son soubassement et celle de ses entrées.

Il semble prouvé actuellement que la façade principale était bien au sud, c'est-à-dire du côté de la ville. Cependant, des restes de gradins, visibles du côté opposé, c'est-à-dire du côté du ravin, peuvent aussi faire supposer une autre entrée dont on n'aperçoit nulle trace. Depuis le voyage de Barth, ce côté de l'esplanade a été fortement dénudé, et l'angle nord-ouest du monument qui était déjà, lors de la visite de M. Perrot, moins bien conservé que le reste, a disparu en partie.

Bien que le palais présente la partie la plus importante et la mieux conservée des ruines de la ville de Pterium, nous ne devons pas omettre de parler des restes considérables de murailles qui subsistent tout autour de lui comme le montre le plan. Une partie des traces de soubassements de murailles, qui font face aux côtés nord-ouest et sud-ouest, peuvent être considérées comme les restes d'une

sorte de fortification entourant le palais. Ils n'ont aucun rapport avec la grande enceinte de la ville dont on trouve tant de débris en dehors du périmètre propre au monument qui nous occupe. Il en est de même sans doute d'une partie des restes de murailles dont on voit émerger les plus grosses pierres au sud et au sud-est. C'était peut-être là qu'habitait la garde du satrape. La population de la ville devait occuper les autres parties de la grande enceinte dans les vallons au pied des forteresses actuellement démantelées.

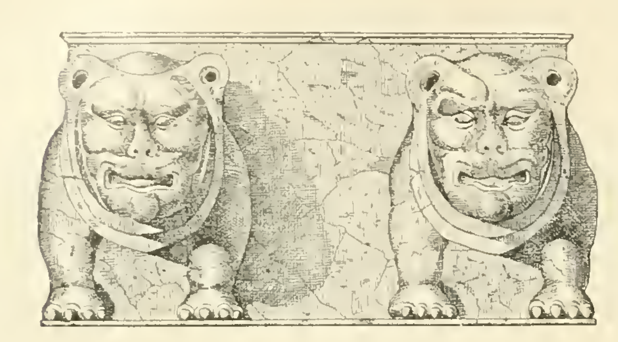


Fig. 25. — Dessin de Texier.

Au sud-est du palais subsiste une sorte de poste élevé sur le bord de l'esplanade extérieure et faisant face à la forteresse. Je l'ai déblayé, mais je n'ai constaté sur aucune des pierres de cette construction des traces d'un travail artistique. Est-ce que ce n'était pas là l'entrée de la ville royale ? C'est près de ce point que gît le bloc de pierre que l'on croit être le trône du maître de céans.

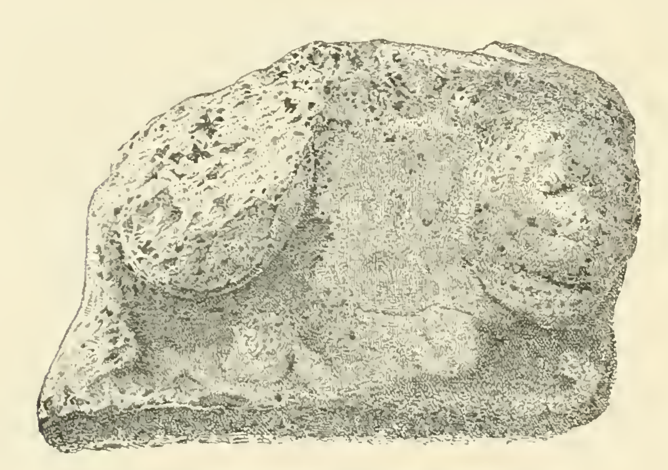


Fig. 26. — Le trône dans son état actuel.

De ce trône que Texier a décrit comme étant orné de deux bustes de lions (fig. 25), il reste peu de chose. « Il est aujourd'hui renversé, dit M. Perrot, nous n'avons pu en apercevoir que le siège ; les lions étaient couchés en terre, et nous n'avions pas le temps de les dégager, c'est donc, d'après notre prédécesseur que nous en donnons le plan. » Durant mon second séjour à Boghaz-Keui, j'ai fait dégager le susdit trône qui, ainsi que le montre la photographie (fig. 26) que j'en ai prise, ne présente guère qu'un bloc presque cubique de calcaire blanc, creusé en forme de siège et offrant une vague figure de lion sur l'un de ces côtés. Ce monument, le seul qui ait offert dans cette localité quelques vestiges artistiques, a donc à peu près disparu, comme tout le reste, et cela depuis trente ans.

Au sud de la porte principale du palais on aperçoit, aux trois quarts enterrés, plusieurs blocs dans lesquels on a creusé soit des feuillures, soit des auges plus ou moins profondes.

La plupart de ces pierres, portant des traces d'un certain travail, proviennent peut-être de la façade principale du palais dont la majeure partie des matériaux a été de temps immémorial enlevée par les habitants du village voisin pour la construction de leurs misérables maisons.

Un fait des plus surprenants et qui a frappé tous ceux qui ont visité ces ruines, c'est l'absence de tout vestige de tombeau dans le périmètre de la ville. Quelle que soit, en effet, la durée de l'occupation du palais par le satrape de Pterium, il est hors de doute que la population de cette ville a été nombreuse pendant quelque temps, au moins à en juger par l'importance des murailles qui l'enserraient et des forteresses qui la défendaient. Dès lors, cette population civile ou militaire devait avoir sa nécropole. Il est donc probable que, lorsque le pays sera plus accessible aux Européens, des investigations nouvelles mettront à découvert les sépultures des habitants de cette cité sacro-sainte que recouvrent, sans doute, des amas d'éboulis. On trouvera alors des vestiges nombreux de la civilisation de ce peuple dont nos fouilles ne nous ont donné qu'un bien faible aperçu.

BUYUK-KALÈH

OU LA GRANDE FORTERESSE

Cette forteresse, ouvrage immense qui défendait la ville basse, est située au nord de l'acropole ou ville haute. Elle domine immédiatement le palais dont elle n'est guère éloignée dans la direction du nord-est que de 900 mètres à vol d'oiseau. Cette forteresse est beaucoup plus importante que celles de Yenidjé-Kalèh et de Sari-Kalèh qui se trouvent au sud et au sud-ouest du palais, et c'est comme telle qu'elle a reçu le nom de Buyuk-Kalèh.

Après avoir examiné ce qui reste du système de défense que l'on avait établi sur ce point limité au nord et au nord-est par des abîmes à pic, j'ai fait ouvrir une série de tranchées dans la partie ouest, c'est-à-dire celle qui regarde le palais.

Des murailles cyclopéennes, rappelant celles de Tyrinthe et de Mycènes, il ne reste que quelques parties. Elles sont pourtant reconnaissables sur une longueur de 25 mètres environ ; elles ont 5 à 6 mètres d'épaisseur, mais elles n'ont guère plus d'un mètre de hauteur. Le point que j'ai choisi de préférence à tout autre pour mes recherches, est celui sur lequel nous avons recueilli plusieurs débris de tablettes assyriennes au milieu d'innombrables fragments de poteries des types mycénien et cypriote. C'est également sur les pentes qui se trouvent immédiatement au-dessous de ce point, et jusqu'aux environs du palais, que nous avons recueilli la plupart des textes cunéiformes que nous possédons de cette localité. Nos efforts n'ont été, hélas ! couronnés que d'un succès très modeste. Le sol, remanié plusieurs fois durant les siècles qui ont suivi l'occupation cappadocienne, a été bouleversé récemment encore par les pâtres et des tentatives de défrichement faites par les habitants du pays.

Ces fouilles, qui ont occupé dix hommes pendant deux jours à déblayer le sol jusqu'au roc, c'est-à-dire à 1m30 de profondeur, ont donné deux fusaioles en terre décorées de chevrons, des débris de poteries (pl. III, et fig. 27 à 29), un petit mouton

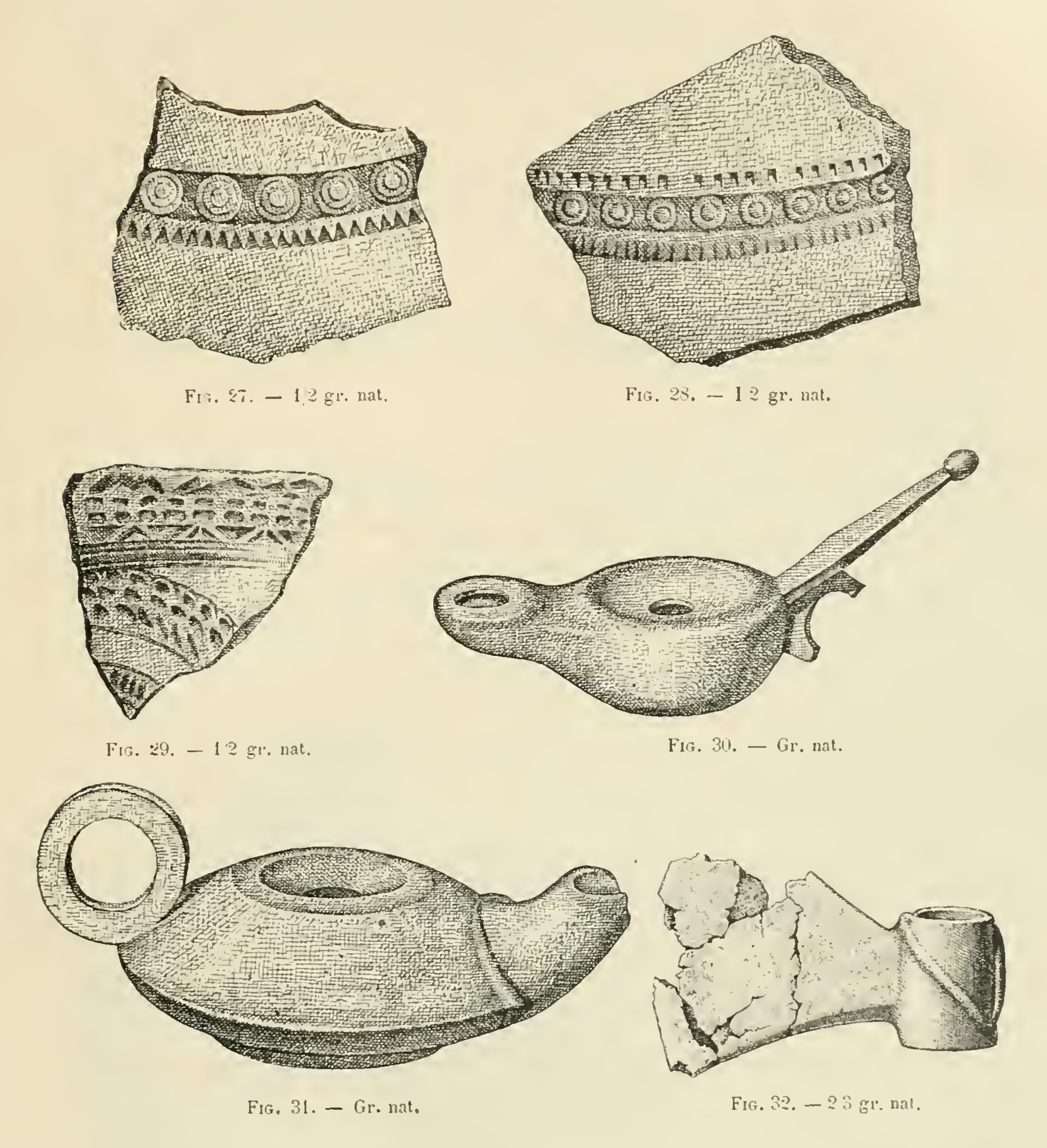


Fig. 27. — 1/2 gr. nat.

Fig. 28. — 1/2 gr. nat.

Fig. 29. — 1/2 gr. nat.

Fig. 30. — Gr. nat.

Fig. 31. — Gr. nat.

Fig. 32. — 2/3 gr. nat.

en terre cuite et la tête d'un animal indéterminé, deux fragments de tablettes assyriennes, deux lampes en bronze (fig. 31 et 32), un poignard (fig. 33), une hache (fig. 33), un poinçon, une spatule (fig. 34 et 35) et des débris de vase en même métal. Un paysan nous apporta, en outre, un bracelet en bronze formé

d'un ruban mince terminé par deux têtes de serpent, qu'il a recueilli non loin de là, au-dessus de Sari-Tchitchak (fig. 36), situé à une heure de Boghaz-Keui, sur le chemin de Nefez-Keui. La veille, un autre paysan nous avait apporté des terres cuites : l'une, un fragment de statuette humaine, l'autre un couple agenouillé, dans le style cypriote (fig. 37 et 38) : tous deux venaient du même village. Ces objets, ainsi que le bracelet, avaient été rejetés, suivant le dire des paysans, par la rivière qui arrose Sari-Tchitchak.

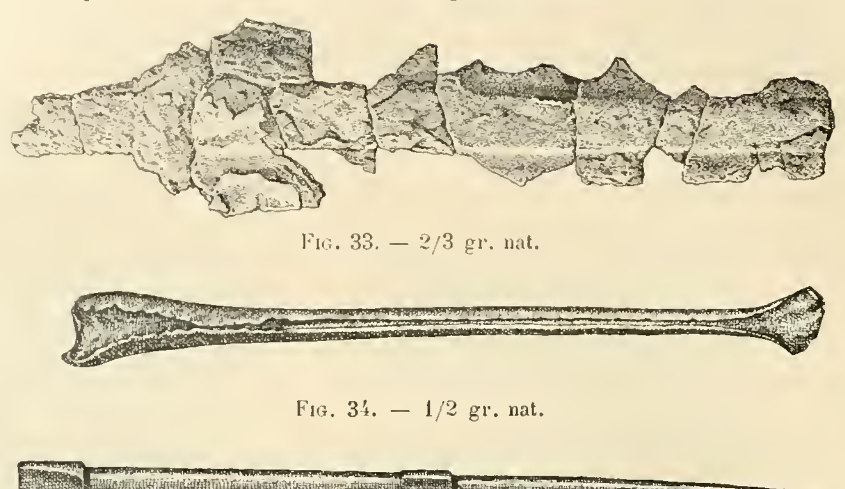


Fig. 33. — 2/3 gr. nat.

Fig. 34. — 1/2 gr. nat.

Fig. 35. — 1/2 gr. nat.

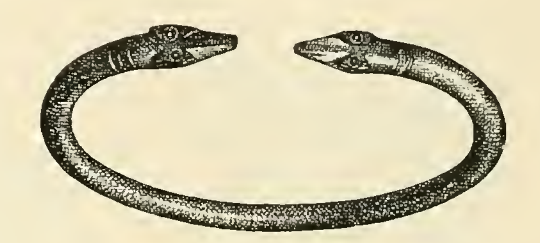


Fig. 36. — 1/2 gr. nat.

Avant de quitter la forteresse j'ai cédé aux instances de l'un de mes ouvriers qui

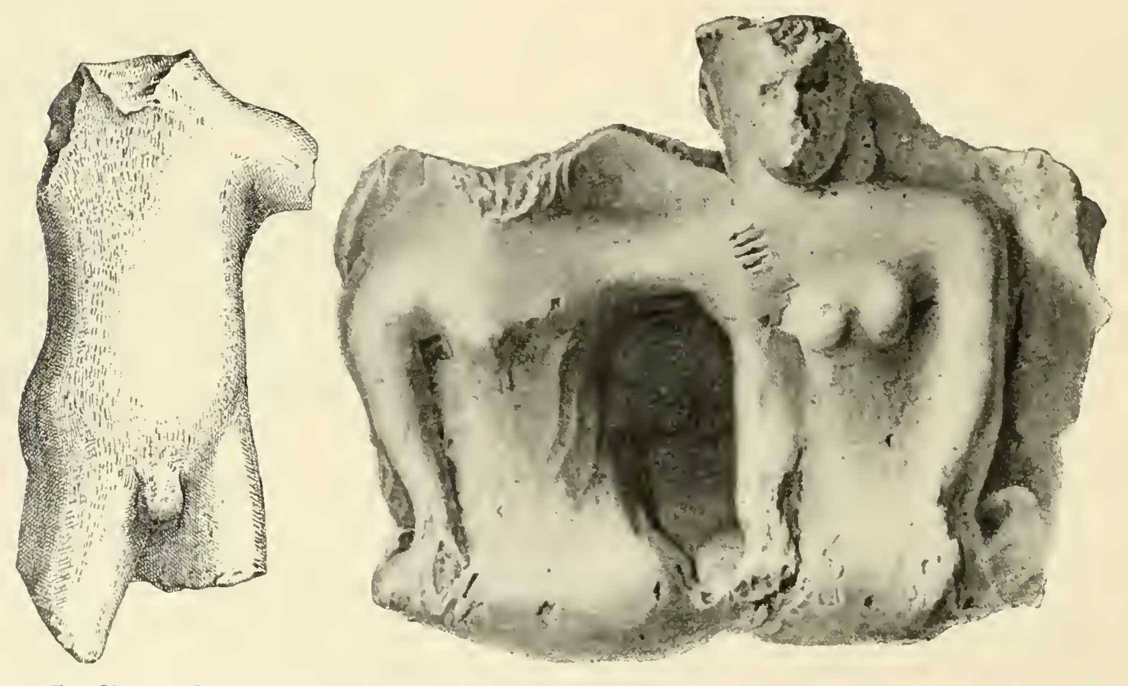


Fig. 37. — 1/2 gr. nat.

Fig. 38. — 1/2 gr. nat.

désirait vivement me voir fouiller une petite excavation que présente le rocher dans la partie sud-est de la grande plate-forme centrale de la forteresse. Il devait y avoir là, disait-il, une cachette de *yazili tachlar* (pierres écrites). Les suppositions de cet homme n'avaient rien d'impossible ; je consacrai quelques heures à explorer cette sorte de citerne, mais, à part quelques débris de vases du genre de ceux que nous avons recueillis dans les autres fouilles, nous n'avons trouvé aucune trace de ce que mon zélé fouilleur avait espéré me faire découvrir.

La poterie de Boghaz-Keui, qu'elle provienne du palais ou de la forteresse, est de couleur rouge brique, quelquefois jaune foncé. Je n'ai trouvé aucun vase entier et aucun débris ne donne une idée exacte des formes usitées en Ptérie. Il est probable pourtant, autant que l'on peut en juger par les motifs décoratifs qui les ornent, que leur type devait être sinon apparenté à ceux de Cypre, de Rhodes et de Mycènes, du moins très voisin. Quelques rebords font entrevoir des plats, des coupes et des vases à col. On voit, parmi les pièces dont le décor a été exécuté en relief, des cercles concentriques simples ou doubles, ornés au centre d'un bouton. Ces motifs forment souvent une bande sur le haut de la panse. Celle-ci est quelquefois surmontée d'une bande de dents de loup incisées dans la terre. Des imbrications de plumes ou d'écailles de poisson se voient aussi.

Les mêmes motifs ont été reproduits au pinceau. Les fragments de vases peints sont nombreux et les couleurs les plus usitées sont le blanc, le noir ou le brun, puis le rouge. En outre de tous ces motifs, on rencontre ici, comme à Ialyssos, des damiers, des bandes droites ou inclinées, des losanges, des croix de saint André, etc. (pl. III). La plastique a joué à Boghaz-Keui un rôle aussi important que celui de la peinture. On trouve, en effet, plusieurs débris qui montrent que quelques vases ont eu des anses ornées de têtes d'animaux, entre autres de moutons. On rencontre enfin dans ces ruines des fusaioles et des fragments de petites figurines de quadrupèdes qui rappellent les séries dont nous aurons à étudier le développement dans le tell de Kara-Euyuk.

En dehors de l'enceinte de la ville de Pterium se trouvent plusieurs tertres appartenant sans doute au système général de défense de la cité. L'un des plus importants est celui que l'on rencontre au nord et à moitié chemin du sanctuaire de Yazili-Kaya. De forme à peu près circulaire et aplani au sommet, ce tertre a 28 mètres de diamètre à la base, tandis que sa plate-forme n'en a que 12. Sa hauteur est de 3 mètres environ. Une tranchée de 2 mètres coupant ce tertre de part en part, et jusqu'à 2^{m}20 de profondeur, c'est-à-dire jusqu'au roc, a mis à jour des vestiges de

murs en brique crue et en pierre sèche et de nombreux débris de poterie du même genre que celle du palais de Boghaz-Keui. Tout fait présumer que ce tertre n'est pas funéraire, et qu'il appartient au système de postes avancés de la grande forteresse.

On peut admettre qu'il défendait la route du côté de Yazili-Kaya. C'est à quelque distance de ce tertre que se trouve, au pied d'un rocher, la principale fontaine qui devait alimenter les gens allant au sanctuaire et en venant.

En somme, nos fouilles dans la forteresse de Buyuk-Kalèh, comme celles de l'Eski-Konak, nous ont donné des poteries de style mycénien et cypriote au milieu de constructions cyclopéennes rappelant à certains égards celles de Ninive et de Babylone. Nos fouilles — et aussi le hasard — nous ont fait découvrir enfin sur ces points des tablettes portant des inscriptions babyloniennes en caractères cunéiformes qui viennent jeter un jour tout nouveau sur les relations des Cappadociens de Pterium et les gens de la Babylonie. L'étude qui a été faite de ces textes nous renseignera sans doute sur l'époque à laquelle on peut faire remonter ces relations.

TEXTES CUNÉIFORMES

Durant notre première exploration des ruines de Boghaz-Keui, en 1893, Mme Chantre, gravissant les éboulis des pentes de la forteresse dite Buyuk-Kalèh, recueillit, au milieu des débris informes de poteries, plusieurs fragments de briques portant des caractères cunéiformes. Notre attention, une fois attirée sur ce point, nous ne tardâmes pas à en trouver d'autres, aidés des petits bergers de Boghaz-Keui, et, si le temps dont nous pouvions disposer à l'époque nous eût permis de séjourner plus longtemps dans cette localité, nous serions arrivés certainement à former une grande collection de ces documents précieux éparpillés, pulvérisés en quelque sorte, au milieu de cette gigantesque démolition des siècles[1].

Rentrés en France, nous avons bien vite acquis la certitude que notre découverte avait une importance encore plus grande que celle que nous lui avions attribuée tout d'abord. Aussi, lorsque nous avons entrepris, en 1894, une seconde campagne en Cappadoce, Boghaz-Keui fut inscrit en tête de notre itinéraire.

M. Alfred Boissier, qui avait eu connaissance de notre découverte, et qui avait un vif désir d'étudier sur place les ruines autour desquelles il était possible d'en faire de nouvelles, me demanda de se joindre à nous dans cette seconde expédition. Comme nous nous y attendions, nous avons eu le bonheur de former une nouvelle collection de fragments de textes cunéiformes, gisant à la surface du sol, et nos fouilles dans la forteresse nous en ont également donné quelques-uns. La plus grande partie de ces documents ont été rapportés par nous à Paris; mais,

[1] Cette découverte a été annoncée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 17 août 1894, t. XXII, p. 271, 296 et 358.

par suite des circonstances qui ont été énumérées plus haut, deux fragments qui étaient restés dans notre petit bagage à main, au moment où nous fûmes brutalement dépouillés à la douane de Mersina, manquent à notre collection. Ils se trouvent, heureusement, au Musée Impérial Ottoman. Lors de son dernier séjour à Constantinople, le R. P. Scheil a eu soin d'en transcrire le contenu. Il a eu l'obligeance de me communiquer cette transcription et de m'en donner la description. Cette étude suivra celle que M. Boissier a faite de l'ensemble des textes recueillis à Boghaz-Keui et que j'ai été heureux de lui confier [1].

J'ajouterai enfin à ces documents les réflexions qu'a suggérées à M. le professeur Friedrich Delitzsch un fragment de tablette trouvé en 1894 à Boghaz-Keui par M. le lieutenant Schäffer, quelques jours après notre dernière visite à cette localité.

C'est à la bienveillante obligeance du savant orientaliste de Breslau que je dois la connaissance de ces renseignements complémentaires qui viennent confirmer ce que nous savions déjà sur l'âge probable de nos textes cunéiformes de Pterium.

DESCRIPTION DES TEXTES

I

La découverte de documents cunéiformes sur une des forteresses de Boghaz-Keui a provoqué un certain étonnement dans le monde savant. Depuis quelques années, l'on vend au bazar de Césarée de Cappadoce des tablettes d'argile portant des inscriptions cunéiformes, qui sont des contrats et remontent à l'établissement de colons babyloniens en Cappadoce. Il est difficile de dire à quelle époque et à la suite de quelle conquête vinrent ces nouveaux habitants qui fondèrent des villes. Ces contrats, qui ont été étudiés avec succès par MM. Golenischeff, Delitzsch, Sayce, Jensen, sont rédigés dans un dialecte babylonien où se rencontrent quelques mots étrangers. Ces colons ont peut-être répandu en Asie Mineure l'usage de l'écriture cunéiforme. Au temps des Amenophis III et IV, la langue babylonienne était parlée dans plusieurs pays et des peuples non sémitiques comme les Arméniens et les Mitanniens avaient adopté l'écriture cunéiforme. Depuis un temps immémorial, des rapports commerciaux durent exister entre les peuplades de l'Asie Mineure

[1] Les premiers résultats de cette étude ont été présentés par M. J. Ménant à l'Institut, dans sa séance du 23 août 1895.

et les habitants de la Mésopotamie. Les monuments hétéens, les légendes de la Lydie attestent une influence sémitique ; il faut cependant remarquer que les Babyloniens et plus tard les Assyriens, lorsqu'ils entrèrent en contact direct avec les peuples de l'Occident, les imitèrent souvent; car on peut se demander si les auteurs des sculptures rupestres de Bavian et de Malthaï [1], qui rappellent à certains égards celles de Boghaz-Keui, ne se sont pas inspirés de l'art cappadocien. Les Assyriens et les Babyloniens ont rarement représenté leurs divinités placées debout sur des animaux; on ne trouve que très peu d'exemples de cette disposition dans les nombreux cylindres. Les rois de Ninive eux-mêmes nous disent dans leurs annales qu'ils ont construit des palais d'après le modèle des *Ḫillâni*, c'est-à-dire des maisons royales hétéennes.

Vers le xiiᵉ siècle avant notre ère, les armées de l'Assyrie marchèrent vers l'Occident sous la conduite du célèbre *Teglat Phalasar* qui, suivant une hypothèse ingénieuse de Nöldeke, ne serait autre que *Philottos*, époux de la Niobé lydienne. Les victoires de ce roi l'ont rendu à jamais célèbre, et, à en croire M. Delattre, il aurait même atteint la mer Noire que les inscriptions désignent sous le nom de *Mer supérieure du soleil couchant* [2]. Au ixᵉ siècle, *Salmanasar II* pénètre en Asie Mineure en suivant une route souvent parcourue par les grands conquérants à travers l'Amanus et descend dans la Cilicia campestris. Ce n'est que plus tard, sous le règne d'Assurbanipal (669-625), que les inscriptions nous apprennent quel fut le point extrême atteint à l'Occident par les rois de Ninive.

Il est vrai que, parlant de la Lydie, Assurbanipal dit que le nom de cette contrée était inconnu à ses prédécesseurs. Mais il ne s'ensuit pas qu'avant lui les Assyriens n'aient pas connu l'Asie Mineure occidentale ; l'on sait que la Lydie ne s'appela ainsi que sous le règne de Gygès [3]. Il est probable qu'au temps où l'empire d'Assyrie s'étendait jusqu'à Cypre la flotte assyrienne dut aborder au sud de l'Asie Mineure et y débarquer des troupes. Mais si les listes lexicographiques assyro-babyloniennes nous donnent l'énumération de quelques vaisseaux, nous ne savons cependant rien sur leur flotte ni sur leur puissance maritime. Leurs expéditions à Cypre, à Tilmun, font supposer qu'ils connaissaient bien la mer ; ils devaient en tout cas avoir une marine marchande, car Babylone et Ninive étaient des villes où le commerce était des plus actifs [4].

Une voie très directe permettait aux armées assyriennes de pénétrer rapide-

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, tome II, 635-640.

[2] Voir les belles études de géographie assyrienne de Delattre, *l'Asie occidentale dans les inscriptions assyriennes*, Bruxelles, 1885.

[3] Voir *la Lydie et le monde grec*, par Radet, p. 59.

[4] Assurnatsirpal navigue dans la Méditerranée sur les vaisseaux de la ville d'Arad (Phénicie).

ment en Cappadoce. Après avoir franchi l'Euphrate vers Samosate, ils s'engageaient à travers une région montagneuse par Marash jusqu'à l'Anti-Taurus aux environs de Comana sur le Saros. De nombreux défilés qui portent aujourd'hui les noms de Kuru-Bel, Gyuk-Bel, Kaz-Bel (Sira-Bili[1], prisme de Teglat Phalasar I, col. IV, l. 59), conduisent dans la contrée que domine l'Argée[2]. Plusieurs d'entre eux ne sont pas aisés à traverser. Ils sont très étroits et rapides, mais aujourd'hui encore les tribus « Avshares » s'y aventurent et leurs chariots et leurs troupeaux y passent comme autrefois les Assyriens avec leur matériel de guerre et leurs chars à deux roues. Teglat Phalasar ne s'est laissé arrêter par aucun obstacle ; il a jeté des ponts sur les rivières et établi des routes à travers les montagnes et les forêts. Les Assyriens sont passés maîtres dans l'art de créer des routes et plusieurs d'entre elles sont restées célèbres en Asie Mineure. C'étaient les Romains d'alors. Le moment n'est pas venu d'écrire une géographie ancienne de l'Asie Mineure d'après les inscriptions assyriennes; les indications géographiques pullulent dans les annales des rois, mais comment identifier tous ces noms de montagnes, de rivières, de villes, de peuples errant en tous sens. C'est à peine si l'on reconnaît les noms des villes de *Tarse*, *Tyane*[3], *Sis*[4] et *Comana*. Mais on ne saurait assez réagir contre cette idée préconçue que ce n'est qu'à une époque tardive que les Assyriens se sont avancés vers l'Occident. L'Asie Mineure n'offrait pas de si grandes richesses à leur convoitise que la Syrie, mais le pays couvert de pâturages et plus boisé alors qu'il ne l'est aujourd'hui nourrissait des moutons, des chèvres, des vaches. Le principal revenu des habitants était le commerce de chevaux ; la race cappadocienne est aujourd'hui encore très estimée et les rois d'Assyrie envoyaient leurs intendants là-bas pour enrichir leurs haras. Quant à la Cilicie, c'étaient ses bons vins qui attiraient les souverains de Ninive, et l'on sait par leurs inscriptions que leurs caves étaient bien fournies. Nous avons dit plus haut que les rapports entre les riverains de l'Euphrate et du Tigre et les habitants de l'Asie Mineure ont existé très anciennement ; nous en trouvons la confirmation dans les tablettes recueillies récemment à Boghaz-Keui. Ces monuments, en effet, présentent les mêmes signes graphiques que ceux des tablettes découvertes en Egypte à El Amarna. Autant qu'il est possible d'en déterminer le contenu, vu leur état fragmentaire, plusieurs de ces documents se rapportent à l'astrologie;

[1] Un autre défilé en Lydie s'appelait le *Kara Bel*, entre les vallées de l'Hermus et du Caystre.

[2] Voir Hogarth et Munro, Modern and ancient Roads in Eastern Asia Minor (Supplementary Papers, *Royal Geographical Society*, vol. III, part 5, p. 669).

[3] Voir Delattre, ouvrage cité, p. 68. C'est M. Oppert qui le premier a rapproché le nom de *Tuna*, de Tyane (*Journal Asiatique*, t. VI, p. 325, 1865).

[4] Sis = Sizu (Sachau, *Zeitschrift für Assyriologie*, vol. VII, page 92).

l'un d'eux renferme des présages tirés des femmes enceintes. La plus grande tablette de la collection, qui est dans un état parfait de conservation, porte une longue liste de villes dont nous donnons la transcription plus loin. Un petit fragment se termine par une phrase très fréquente dans les documents lexicographiques Assyriens : *Nu idi*, c'est-à-dire « je ne comprends pas » ou « il ne comprend pas », qui indique assez l'embarras du scribe ou de l'élève chargé de faire une copie de ces textes. Il se pourrait donc fort bien que nous n'ayons pas les originaux et que ces documents ne soient que des copies. Sur un autre petit fragment, qui nous a été confisqué par les douaniers très zélés de Mersina, je me souviens avoir lu les noms de quelques planètes, entre autres celui de Dilbat = (Δελέφατ) Vénus. Liste de villes, fragments lexicographiques, documents astrologiques, telles sont les matières contenues dans les tablettes de Boghaz-Keui. Chose extraordinaire, l'écriture est la même que celle des lettres qu'envoyaient les rois d'Arménie et d'Asie Mineure aux rois d'Egypte Aménophis III et Aménophis IV. Nous ne savons pas où étaient situés les royaumes d'Arzapi et de Mitanni. Mais, d'après certains indices, ce serait plutôt du côté de l'Arménie qu'il faudrait les chercher. M. Jensen a reconnu dans une lettre de Mitanni qu'il est fait mention d'une divinité arménienne, le dieu Tessup. J'ai retrouvé le nom de cette même divinité dans la lettre 10 [1], publiée dans l'ouvrage de Winckler-Abel (*Der Thontafelfund von El Amarna*, p. 9, l. 25). Faut-il rapprocher le nom d'Arzapi de celui d'Anazarba, ville de Cilicie ? Il est impossible de formuler autre chose que des conjectures. Rien malheureusement ne vient encore confirmer l'hypothèse de M. Théodore Reinach, suivant laquelle il faudrait placer les Mitanniens (Matiènes) dans la région montagneuse de Boghaz-Keui[2]. Il est fort regrettable que nous ne puissions rien tirer de nos documents au point de vue historique ; mais, d'après la forme de l'écriture, nous pouvons leur assigner une date très ancienne. Suivant nous, les originaux de ces tablettes trouvées à Boghaz-Keui remontent au moins à l'an 2000, si ce n'est plus haut ; sur la plus grande nous lisons le nom de Sargon écrit : Sarru — DU c'est-à-dire *šarru-ukin*. Un fragment de la collection nous donne la valeur phonétique de l'idéogramme DU = *Kiennu (Kennu)* qui veut dire stable, fidèle. Mais ce nom de Sargon est isolé ; aucune épithète, aucun titre royal ne nous renseignent sur ce personnage ; est-ce un simple mortel ou un roi, est-ce le scribe qui a rédigé ces documents? S'il s'agit d'un roi Sargon, il ne peut en aucune manière être question ici du grand roi

[1] *Zeitschrift für Assyriologie*, vol. IX, page 421.

[2] Théodore Reinach, Les Matiènes *(Revue des Études grecques)*. La démonstration que les Matiènes ont occupé cette partie de la Cappadoce est basée sur les textes classiques, mais M. Reinach hésite encore à les assimiler aux Mitanniens. On doit ce rapprochement à M. Wiedemann; pour nous, il nous semble hors de doute que Matiènes et Mitanniens sont synonymes.

de Ninive; car des raisons d'ordre paléographique s'y opposent absolument, et le roi Sargon régna au VIIIe siècle, tandis que nous avons fixé l'an 2000 environ comme date de nos documents. On pourrait peut-être songer au vieux roi d'Agadé qui fut très célèbre et presque un héros légendaire. On sait, d'après les monuments, qu'il guerroya trois ans à l'Occident, qu'il poussa même jusqu'à Cypre; le vainqueur du pays de Kazalla aurait-il conduit son armée jusqu'en Cappadoce? Une expédition babylonienne en Asie Mineure, vers l'an 3800 avant Jésus-Christ n'est pas invraisemblable. Les découvertes de l'expédition américaine à Nuffar ont montré à quelle antiquité reculée remonte la civilisation Babylonienne. Après les recherches historiques du professeur Hilprecht, on n'a plus aucune raison de contester la date de 3800 avant Jésus-Christ assignée à Sargon l'Ancien par Nabonide. Plusieurs savants, parmi lesquels le R. P. de Cara[1], ont fait des réserves sur ce point et regardé le témoignage de Nabonide comme suspect et empreint d'exagération; mais nous ne doutons pas que le savant historien des Pélasges ne modifie ses conclusions et qu'il ne reconnaisse que, en faisant régner son ancêtre vers l'an 3800, Nabonide était de bonne foi. En proposant l'an 2500 avant Jésus-Christ environ comme date de la rédaction de nos tablettes, nous ne serons peut-être pas bien éloigné de la vérité.

En terminant cette courte introduction, disons encore un mot sur ces colons babyloniens qui s'installèrent en Cappadoce et dont nous avons des contrats. Nous connaissons les noms de plusieurs d'entre eux, noms théophores dans la composition desquels entre le dieu Assur[2]. Il paraît extraordinaire de voir cette divinité assyrienne adorée en pays étranger par des colons babyloniens, mais un passage sur lequel M. Delitzsch a attiré notre attention dans ses leçons nous donne l'explication de ce fait singulier. Dans un hymne bilingue au dieu Sin, publié dans le quatrième volume du recueil du Musée Britannique (*C. I. W. A.*, IV, pl. 9, l. 3 et 4), on lit: « ... O dieu Nannar, seigneur, Assur, maître des dieux. » Le nom Assur[3] n'est autre qu'une épithète du dieu Sin et signifie le dieu miséricordieux; c'est ainsi que le dieu adoré par les colons était le dieu de la lune.

Le culte du dieu Sin fut toujours très en honneur en Assyrie et en Babylonie. Le fils du vieux Sargon s'appelle Naram-Sin, c'est-à-dire celui qui est aimé du dieu Sin. Sargon l'ancien fut le fondateur de l'astrologie; l'institution d'un collège de prêtres chargés de rédiger un code astrologique le rendit encore plus célèbre aux yeux des Babyloniens que ses conquêtes lointaines. Basée sur des recherches approfondies dans

[1] Voir son beau livre *Gli Hethei-Pelasgi*, vol. I, p. 115.

[2] Assur malik, Assur rabi, Assur bani, Assur emuki, etc.

[3] L'adjectif *aśru* signifie « qui apporte le salut », d'où le dieu *Aššur*. Delitzsch, *Dictionnaire*, p. 148. M. Oppert a depuis longtemps prouvé que le dieu Assur doit être traduit par le « dieu bon » (v. *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 336, note 2).

tous les domaines des connaissances humaines, cette science devint la science universelle; son point de départ était l'observation directe des phénomènes de la nature et c'est ainsi qu'elle embrasse toutes les sciences naturelles: la botanique, la physique, la zoologie, l'astronomie, etc. Née à Babylone, la science astrologique ne tarda pas à se propager dans les pays étrangers et nous la retrouvons en Asie Mineure où elle devint florissante. Nous ne saurions donc nous étonner de cette découverte de documents astrologiques à Boghaz-Keui.

Telles sont les considérations qui peuvent se dégager de l'étude de ces textes obscurs; si nous avons hasardé quelques conjectures, nous en reconnaissons toute la faiblesse. Nous nous bornerons à donner la transcription de ces documents accompagnés d'un commentaire bref (pl. IV et V).

Parmi les monuments assyro-babyloniens qui ont été déjà signalés en Asie Mineure, il faut citer de petits cylindres trouvés sur l'emplacement de Troie et qui dateraient, d'après M. Sayce, du règne du vieux Sargon[1]. Si nous comparons entre eux les documents cunéiformes d'Asie Mineure que nous connaissons maintenant, nous pouvons établir deux groupes[2] : le groupe *Cappadocien* qui comprend les tablettes comme celles de Boghaz-Keui qui, par l'écriture, rappellent d'une manière si frappante celles d'El Amarna; le groupe *Cilico-Cappadocien* qui embrasse les documents provenant du sud de la Cappadoce et de la Cilicie. C'est à ce dernier que nous rattacherons les tablettes Golénischeff.

TRANSCRIPTION

N° 1

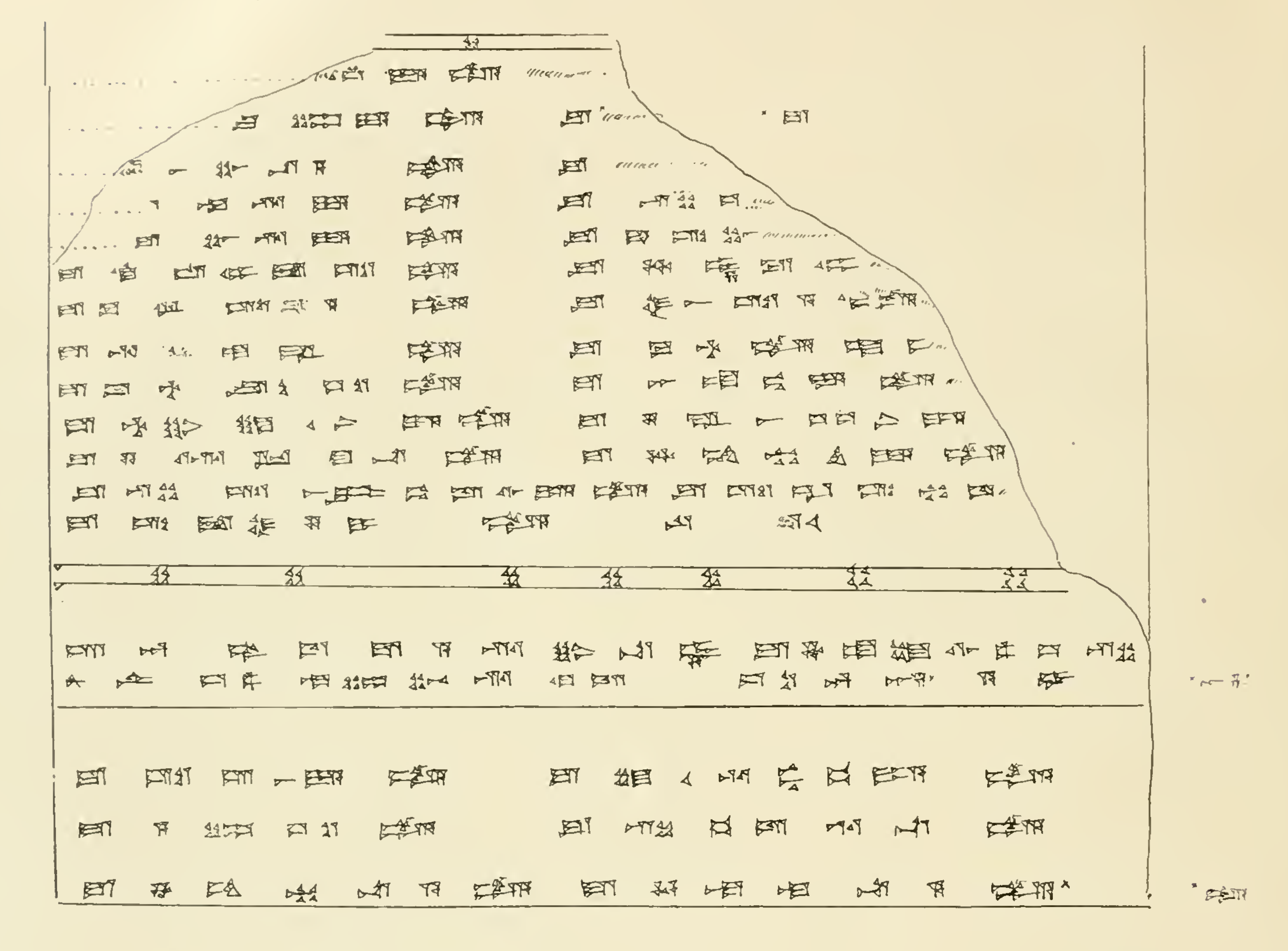
Liste de Villes.

Cette tablette, la plus belle de la collection, renferme une liste de villes. L'écriture est très nette. Le verso manque presque entièrement; on y déchiffre avec peine quelques lambeaux de phrases. La longueur est de 6 centimètres 1/2, la largeur de 9 centimètres. M. le professeur Delitzsch a bien voulu m'aider de ses conseils pour l'étude de ces textes; c'est lui qui a reconnu que cette tablette renfermait une liste de villes. J'en ai fait la copie avec le plus grand soin. Aux endroits où la transcription

[1] *Ilios*, par Schliemann, traduction Egger, p. 904.

[2] Nous ne sommes pas renseignés sur l'écriture que portaient les tablettes de Bellérophon. M. Perrot y voit des hiéroglyphes hétéens, mais le passage de l'Iliade ne semble-t-il pas plutôt faire allusion à des signes cunéiformes? (v. *Histoire de l'Art*, par Perrot et Chipiez, t. IV, p. 802).

ne correspondra pas exactement au texte, ce sera le texte lui-même qui devra être corrigé. D'après le fragment qui nous reste, l'on peut juger des dimensions de la tablette entière. Elle se divise en compartiments séparés par deux barres entre lesquelles l'on distingue le signe *še*. J'ignore la signification de cet idéogramme et la raison pour laquelle le scribe l'a placé à cet endroit.



Nous transcrivons l'idéogramme de ville par âlu.

RECTO

1) . . . . li-ia IL . . . .
2) . . . . na-li-ia IL âlu . . . .
3) . . . . ba-aš-pu-na-a IL âlu. . . . . . .
4) âlu ? la-ri-ia IL âlu Zi-iz.. . . . . .
5) âlu *(sic !)* Ip-pu-ri-ia IL âlu Pur-ga-bu. . . . . . .

6) âlu Ki-iš-mi-it-ta IL âlu Ha-az-zu-mi. . . . . . .
7) âlu Ba-ru-uš?-ta-na?-a IL âlu Tsu-rum-ta-a IL
8) âlu Ḫu [la?]-at-ra IL âlu Ba-ti-il-at-ra.
9) âlu Ba-ti-iq-ta IL âlu Ḫal-at-bi-ia IL
10) âlu Ti-in tu-u-ni-ia IL âlu Za-ra-aš-ta?-ni-ia
11) âlu Za-ar-kab-la?-na IL âlu Ḫa-am-mu-ḫi-ia IL
12) âlu Zi-ta-ak-bi-iš-ši-ia IL âlu Ta-al-ga-mu-du
13) âlu Ga-id-tsu-tsa-i IL qa-ti
14) bît? [1] ilu šarru-ukîn âlu A-ri-in-na-ats âlu Ḫa-at-tu-ši-pa-iz-zi
15) kur amêlu IS-ḪAT la-li tsir-ri ki-iš-ta ilu Aššur-a-i
16) âlu Ta-lil-as-ia IL âlu Tu-u-ḫu-ub-bi-ia IL
17) âlu A? li-ta IL âlu Zi-bi iš-ḫu-na IL
18) âlu Ḫa-am-mu-na-a IL âlu Ḫa-la-la-na-a IL

VERSO

1) . . . . ka-la . . . .
2) âlu . . . . IL iz-zi kur amêlu IS-ḪAT Sarru-ukîn
3) . . . . at . . . . a-an-bi mâtu E-iz-zi . . . .
4) âlu . . . . tu-ub-bi-ia IL . . . .
5) âlu Zi-iš . . . . na-tab-ra ta-mu IL . . . .
6) âlu A-li . . . .
7) âlu A-aq-bi-mi-iš-ši-ia IL. . . . . . .
8) âlu Iš-ta ḫa-ra-al . . . . iz-zi-ia IL
9) âlu . . . . it-ti-ia IL
10) . . . . ḪI.A pu-du? . . . . qa-ti.

COMMENTAIRE

La forme des signes de *âlu*, *ti*, *aq*, *il*, *še*, *ki*, etc., indique assez la ressemblance entre l'écriture de ces textes et celle des lettres de El Amarna. Le signe auquel nous avons donné la valeur phonétique IL et qui se trouve isolé au milieu de chaque ligne ne paraît pas ici être la terminaison des noms qui le précèdent. La valeur *il*, car c'est la seule que nous puissions attribuer à ce signe dans ces documents, convient parfaitement à la ligne 8 dans le nom de Ba-ti-il-at-ra (voir pour cette valeur phonétique les lettres d'El Amarna, édit. Winckler-Abel : lettre 106, ligne 17; lettre 99 ; ligne 25, lettre 199, lignes 5 et 15). Ce signe peut se décomposer en

[1] Le signe est ≻𒐈 et non ≻𒐉.

il + *a*: l'*a* est tombé et il reste la valeur *il* (cf. *an* de *ana*, *en* de *eni*, *un* de *unu*, *sil* de *sila*[1]). Je ne comprends pas son emploi dans nos documents.

L. 5. Il faut corriger le texte et lire âlu Ippuriia.

L. 8. Ḫu-la-at-ra, le signe *la* est presque effacé. Ba-ti-il-at-ta ou Ba-ti-il-at-ra.

L. 11. Za-ar-kab-la-na, c'est ainsi qu'il faut lire.

L. 14. Le premier signe embarrasse; j'avais pensé qu'on pouvait le transcrire *bit* et traduire maison de Sargon. Mais il n'y a que trois clous perpendiculaires au lieu de quatre. Faut-il malgré tout lire bît ili = temple? Je n'ose pas me prononcer.

Šarru-ukin, c'est le nom de Sargon qui se compose des deux idéogrammes de *roi* et *kânu*. Il n'y a aucun doute sur la traduction de l'idéogramme DU. Un fragment de la collection nous dit DU=ki-en-nu=fidèle.

Le nom de la ville de Ḫattu-šipa-izzi a une physionomie sémitique; on pourrait presque traduire : Ḫattu dont le pied est solide? mais la plupart de ces noms ne sont pas sémitiques.

L. 15. Le premier signe marque en général l'addition dans les contrats, mais comme il n'y a pas trace de chiffres ici, l'on ne s'explique pas sa présence.

Suit l'idéogramme amêlu = « homme » accompagné des signes is+ḫat. Amêlu is-ḫat signifie l'homme au sceptre, l'homme qui porte le sceptre. Ce titre conviendrait très bien à Sargon, soit qu'on regarde ce personnage comme le roi, soit comme un gouverneur. La fin de la ligne se termine par ilu Aššurai, qui signifie le dieu Aššur? La terminaison *ai* pourrait fort bien désigner l'adjectif et l'on devrait traduire : le dieu Assyrien, mais ce serait étrange.

Le verso, dont nous n'avons pas donné la copie, renferme presque la même phrase à la ligne 2 que le recto ligne 15. Il est à remarquer que l'amêlu is-ḫat précède ici le nom de Sargon ; il faut peut-être traduire « l'homme au sceptre Sargon », mais le sens est douteux.

L. 3. Il est fait mention d'un pays de E-iz-zi, c'est le seul pays cité dans cette tablette.

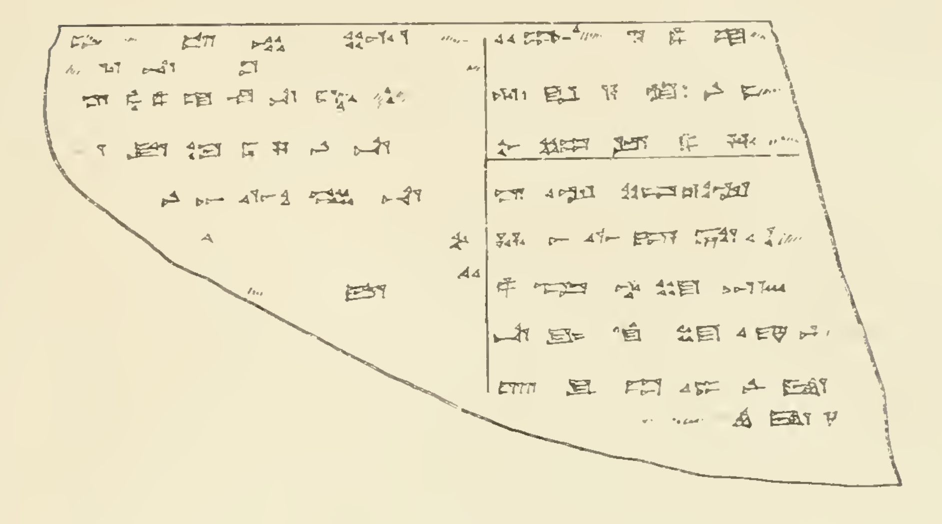
L. 8. Le nom de la ville d'Iš-ta-ḫa-ra-al est intéressant, il est impossible de voir ici le nom d'Istar, on devrait attendre Išḫaral.

L. 10. Nous remarquons ici le signe du pluriel [cuneiform signs] (ḫi-a). La grande difficulté est de savoir où étaient situées ces villes. Faut-il les placer en Asie Mineure ou plutôt faut-il les chercher du côté de l'Arménie? Cette dernière solution nous tenterait davantage. Dans un prochain mémoire, nous réunirons tous les passages des rois d'Assyrie qui nous paraissent se rapporter à l'Asie Mineure.

[1] Voir Halévy, *Étude sur les documents philologiques assyriens*, p. 261.

N° 2

Fragment de Tablette dont les deux faces sont conservées.
Le Recto et le Verso portent deux colonnes.



RECTO

	Colonne B	*Colonne A*
1)	i . . . . iš-mu-uš	li ? ni-ip-pa-tum [1]
2)	. . . . ḫu ? na-ma	
3)	. . . . si up-pa-at la na-da ? . . .	iq-ra-a-ki ni tab. . . . . . .
4)	. . . . ? da ? ba-kak tsa-ni-na	sal-li ip-pa-ḫa
5)	. . . . kur ? ḫal-ši daḫ na	si el li e el
6)	. . . . mat	ha-aš-ši-ia ta u šu
7)	. . . . da niš	pa-ka-ti-tu ḫal [2] šumèlu [2]
8)	. . . .	na-ak [3] ? ki-tu u bur-maš [4] ?
9)	. . . .	bit šu ? ab mi-ni-it
		. . . . ḫi-it šu

[1] La transcription est un peu différente du texte.
[2] Faut-il lire *ilani* au lieu de *ḫal šumèlu ?*
[3] Il vaut mieux lire ainsi et corriger le texte.
[4] *Bur ilu ?*

VERSO

	Colonne B	Colonne A
1)		. . . . niš-ra . . . .
2)		. . . . li pa-at-ta bît ra a is? . . . .
3)		. . . . iq-ra-a-e e-ra-a da[1]-a-e ua
4)		še-e li iš ti-ra zi-ri-ra-a-tum?
5)		e-ra-a-ti im-mar ta kak tu[2] bît ri èš
6)	1 1? da ḫa	tap-pu la pa-a-at-ta ḫa-a-ra iq-ra . . .
7)	? ni	tsu up-pa-šu kit du ti iš a ma. . . . .
8)	? ? ?	zu-ur[3] ga[3]-i. . . . . . . im ? ma ? i ?
9)		ta-at-ti ta ḫal šumêlu na-a-da
10)		la-ta-at

Commentaire

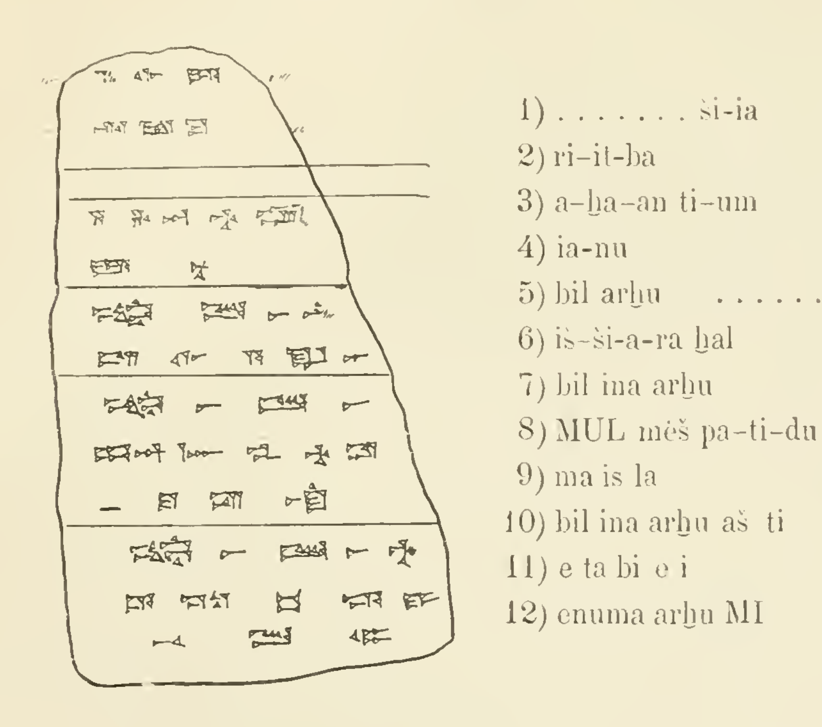
Ce document n'est pas une lettre ni un contrat ; ce n'est pas davantage un texte religieux : tout porte à croire qu'il s'agit ici d'un texte relatif aux présages. Le mot *eràti* qui se trouve à la ligne 5 du verso signifie « les femmes enceintes ». Dans la littérature assyro-babylonienne, ces documents auguraux se rencontrent en

[1] Sic !
[2] Kak-tu paraît être un idéogramme.
[3] La transcription est préférable à la copie du texte.

nombre très considérable : neuf fois sur dix l'on est en présence de textes de ce genre. Le signe ‹ qui sépare quelques mots paraît fréquemment dans les lettres d'El Amarna. Il indique que les mots étrangers sont suivis de leur traduction. C'est ainsi que, dans les lettres d'El Amarna, les mots cananéens sont suivis de ce signe et traduits en assyrien. Nous avons transcrit quelques-uns de ces signes en leur donnant une valeur idéographique, mais comme la langue n'est pas sémitique, cette transcription est des plus conjecturales. Le contenu de la colonne A est sans aucun rapport avec celui de la colonne B. L'écriture de cette tablette est négligée.

N° 3

Document babylonien astrologique.



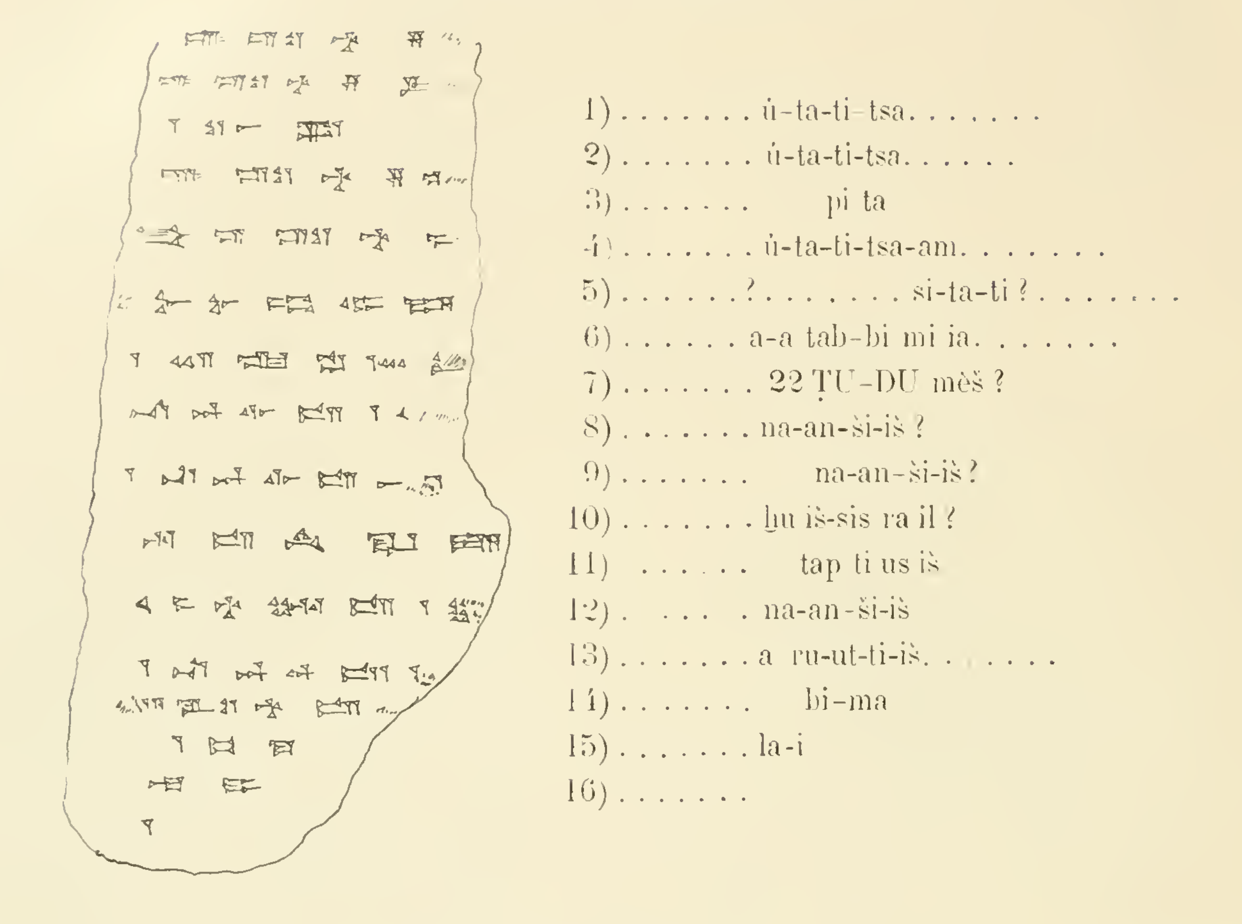
1) . . . . ši-ia
2) ri-it-ba
3) a-ḫa-an ti-um
4) ia-nu
5) bil arḫu . . . .
6) iš-ši-a-ra ḫal
7) bil ina arḫu
8) MUL mèš pa-ti-du
9) ma is la
10) bil ina arḫu aš ti
11) e ta bi e i
12) enuma arḫu MI

Commentaire

Les seuls mots connus sont : l. 4) *ianu*=il n'y a pas ; l. 5) *arḫu*=mois ; l. 6) *iš-ši-a-ra*=ina šiara=au matin ; l. 8) *MUL mèš* =les étoiles ; l. 12) *enuma arḫu MI*=si dans un mois pendant la nuit ?

N° 4

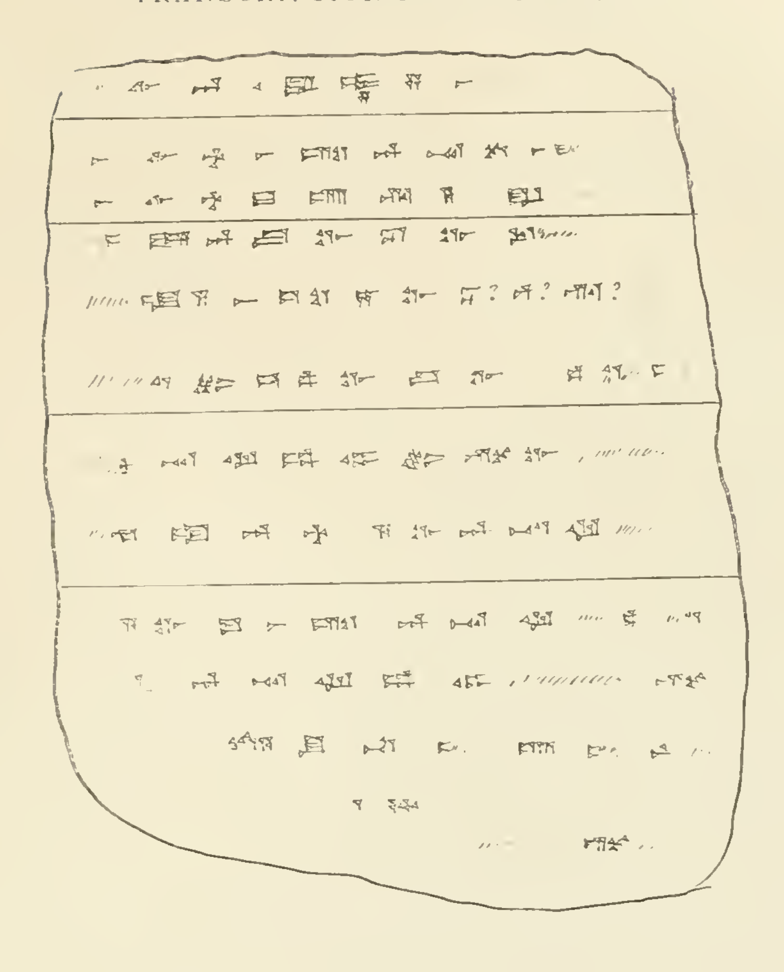
Document babylonien ? rapport ou lettre



1) . . . . ú-ta-ti-tsa. . . . . . .
2) . . . . ú-ta-ti-tsa. . . . . .
3) . . . . pi ta
4) . . . . ú-ta-ti-tsa-am. . . . . . .
5) . . . . . . ? . . . . ši-ta-ti ? . . . .
6) . . . . . . a-a tab-bi mi ia. . . . . . .
7) . . . . 22 ṬU-DU mèš ?
8) . . . . na-an-ši-iš ?
9) . . . . na-an-ši-iš ?
10) . . . . ḫu iš-sis ra il ?
11) . . . . . . tap ti us iš
12) . . . . . na-an-ši-iš
13) . . . . a ru-ut-ti-iš. . . . . . .
14) . . . . bi-ma
15) . . . . la-i
16) . . . .

Commentaire

Ce document est une lettre envoyée par X à X : l. 1, 2, 4, utatitsa paraît être la forme verbale II 2, c'est-à-dire iftaal, de *atsû*, sortir, avec signification active ; l. 5) *sitâti=sittâti*, adjectif féminin pluriel de situ, qui signifie *l'autre*, *un autre* (voir Delitzsch, *Dictionnaire assyrien*, p. 496) ; l. 8 et 9) Na-an-ši-iš, ce mot précédé du clou perpendiculaire ferait penser peut-être à un nom propre ; mais ce n'est guère probable ; *iš* est en général la terminaison adverbiale. Quoi qu'il en soit, il s'agit dans cette lettre de l'envoi de 22 ṬU. DU : mot inconnu.

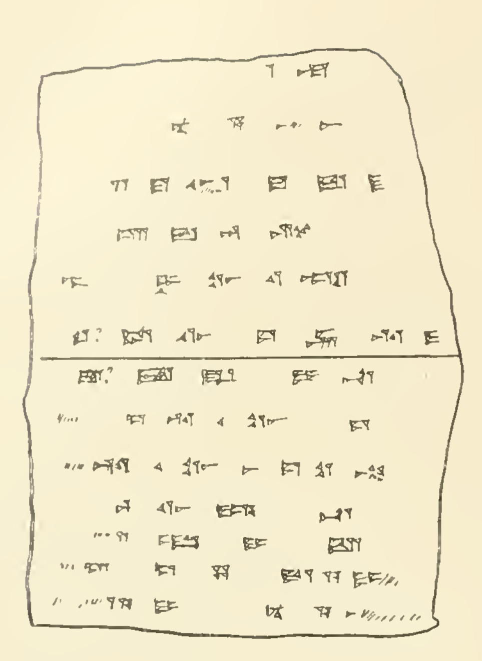


N° 5

Document rédigé dans une langue étrangère.

1) . . . . ši an ra-ats-tsa-aš. . . . . . .
2) . . . . . aš-ši-ti-aš-ta-an-na-te . . . .
3) . . . . . . aš-ši-ti ma bit ri a ra. . . . . . .
4) . . . . tab ia an-na-pi-si-pi ? . . . .
5) . . . . at a aš-ta ? pi kak ? bar ? ri ? . . . .
6) . . . . in ? nap pa pi na pi pa ? . . . . . .
7) . . . . ba-ru šum mi in zi pi. . . . .
8) la at an ti a ma an na ru. . . . . . .
9) . . . . a pi ba aš ta an na ru. . . . . . .
10) . . . . an na ru šum mi. . . . . . . zi
11) . . . . kar šu na tab ? . . . . . . bit. . . . . . . ni. . . . . . .
12) ḫa. . . . . . .
. . . . zi. . . . . . .

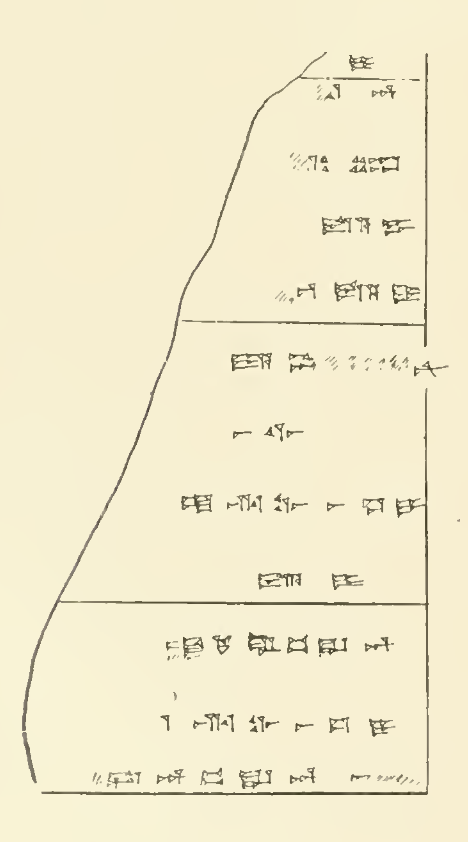
N° 6



1) . . . . la. . . . . .
2) . . . . nu a. . . . . . . aš. . . . . . .
3) . . . . . . ma ? ma da. . . . .
4) . . . . kid da an zi. . . . . . .
5) . . . . tar mi pi lis en ?
6) ? du ši is sa ḫu i ?
7) it ? it ra i na
8) . . . . is ḫu u pi is
9) . . . . ḫu u pi aš ta na
10) . . . . maš ši ia na
11) . . . . ? ? i da
12) . . . . si iz za da a i
13) . . . . a i nu a. . . . . . .

N° 7

Document relatif aux augures.

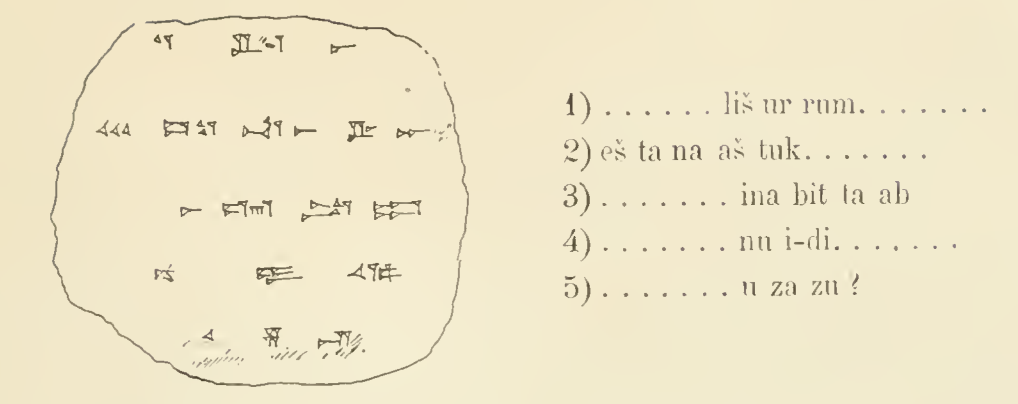


1) i
2) . . . . ša ? an
3) . . . . ? li
4) . . . . . . da a i
5) . . . . bar da a i
6) ia du. . . . . . . kur
7) . . . . aš ši
8) . . . . at ri pi aš is i
9) . . . . da a ai
10) Belit ? ? ša ra bi-ra-an
11) at ? ri pi aš is i
12) . . . . ta AN bi-ra-an

L. 4, 5, 9, on pourrait lire peut-être au lieu de da-a-i, il-i. L. 10 et 12, *bîran* signifie les *rêves*. Bîran est le pluriel de bîru.

N° 8

Document babylonien.



1) . . . . . . liš ur rum. . . . . . .
2) eš ta na aš tuk. . . . . . .
3) . . . . ina bit ta ab
4) . . . . nu i-di. . . . . . .
5) . . . . u za zu ?

L. 3. Au point de vue paléographique, ce texte présente quelque intérêt ; le signe transcrit *bit*, l. 3, présente la même forme que dans les textes publiés par Golenischeff. L. 4, Nu i-di nous apprend que ce texte est une copie. Le scribe fort embarrassé a écrit :

« Je ne comprends pas ». *Nu idi* signifie aussi « il ne sait pas » ou « il n'a pas su ». Quand on étudie ces textes si difficiles à comprendre, vu leur état fragmentaire, on est tenté de s'écrier comme le scribe qui copia ces tablettes : « Nu idi. »

N° 9

Document babylonien.

1). . . . . . . bu-u-nu tsir tsa šu la ma. . . . . .
2). . . . . . . ba te-en-na ti-ia-a-ri. . . . . . .
3). . . . . . . šarru-kiennu DU = ki en nu
4). . . . . . . ba it ki-it-ta-tu.
5). . . . . . . ? us? . . . .

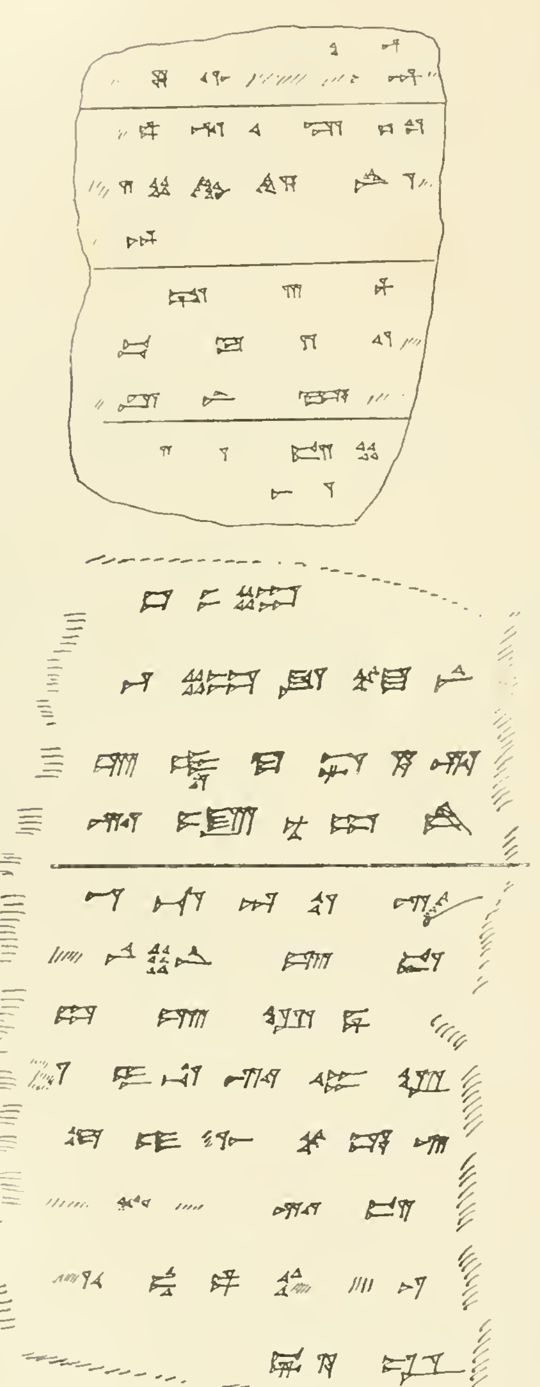
Ce petit fragment, le plus intéressant de la collection, est le seul dont on puisse dire avec certitude qu'il est rédigé dans la langue babylonienne.

L. 3. Nous trouvons ici l'explication de l'idéogramme DU = ki-en-nu voir Brünnow. Classified Liste n° 4885 l. 4 kittatu dérive de kânu ; il est évident que ce docu-

ment renferme les explications des adjectifs et substantifs qui dérivent du thème kânu.

N° 10

CONTRAT ?



1). . . . . . . bar
2). . . . . . . tsa lim an
3). . . . . . . pa ḫu si is qa
4). . . . . . . še in III. A amêlu
5). . . . . . . an
6) ta 3 b
7) bi ba ?
8). . . . . . . gur ni ia
9) iš še
10) ?

Nous citerons encore un fragment de tablette intéressant au point de vue paléographique. L'écriture est très fine. Nous en donnons la transcription sous toutes réserves.

N° 11

1). . . . . . . is tab li. . . . . . .
2). . . . . . . bar li da tu ni . . . .
3). . . . . . . bît uq ma ta a ri.
4). . . . . . . ri-tsi? nu ab kas. . . . . . .
5)? na AN Samas gi. . . . . . .
6) [za] ni-in bit DU. . . . . . .
7). . . . . . . ab bît ru-da [za-ni-in]. . . .
8). . . . . . . i-na ri-mi ru. . . . . . .
9). . . . . . . ki i-pi še-e nun. . . . . . .
10). . . . . . . te. . . ri-iš. . . . . .
11). . . . . . .? up-pa še? . . . . . bit an.
12). . . . . . . ta-a-ra? . . . .

Le verbe sanânu, l. 6 et 7, signifie restaurer, reconstruire; il s'agit peut-être ici de la reconstruction d'une maison ou d'un temple.

L. 5. AN. UD. gi peut se lire Shamash-kênu; c'est un mot analogue à Šarru-kenu, mais il n'est pas certain que ce soit un nom propre.

APPENDICE

Le mémoire ci-dessus a été rédigé il y a deux ans. Je n'ai rien changé à mon manuscrit, car aujourd'hui je ne suis guère plus avancé qu'à cette époque dans la connaissance de ces documents. On sera peut-être étonné que, dans mon commentaire N° I, je n'aie rien dit sur les noms de villes et que je n'aie pas même essayé de les rapprocher de ceux qui nous ont été révélés par les inscriptions des rois d'Assyrie. Mais il m'a paru préférable de ne pas augmenter le nombre des hypothèses. Ce n'est pas qu'on ne puisse comparer, par exemple, le nom de *Ippuriia* (N° I, l. 5) avec *Uppuria (Fragments des cylindres de Sargon*[1], édit. Winckler, p. 44, B, l. 24). Nous savons que *Uppuria* était le nom d'une province de la Médie, conquise par le grand Sargon d'Assyrie (cf. *Smith*, **Assyrian Discoveries**, p. 289, l. 11), mais il ne s'ensuit pas qu'il soit question de villes mèdes dans notre document ni qu'il faille regarder ces tablettes comme datant du règne de Sargon d'Assyrie. Il est vrai qu'Etienne de Byzance cite *Ptérion* comme étant une ville des Mèdes; mais, outre que les Mèdes n'ont fait que traverser en guerroyant la Cappadoce[2], il n'est pas absolument prouvé que l'emplacement de *Ptérion* doive être cherché à Boghaz-Keui[3].

Dans le nom de *Burgabu* (N° I, l. 5), nous avons l'élément *Bur* qui entre fréquemment dans la composition des noms propres, comme *Burdada*, prince Mède *(Annales de Teglat Phalasar* III, l. 162), *Buranate*, prince de Jasbouq en Asie Mineure (III. R. 7, l. 54); une ville de Mélitène portait le nom de *Burtir (Annales de Sargon*, édit. Winckler, l. 191); une autre, située dans le *Bit Adin*, près de l'Euphrate, nous est connue sous le nom de *Burmar'ana* (cf. Delitzsch, Z. K II, p. 176).

Le nom de *Kismitta* (N° I, l. 6) rappelle, par sa formation, ceux de *Kistan*, *Kis-kitara*, *Kisbal*, etc., etc.

Alfred Boissier.

[1] Je considère les fragments des cylindres de *Sargon* comme ayant une grande importance au point de vue géographique et historique; il est à souhaiter qu'on trouve un jour de nouveaux fragments et qu'on ne tarde pas à les publier.

[2] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, pp. 600 et 636.

[3] Théodore Reinach. *Actes du dixième Congrès international des Orientalistes*, session de Genève, 1894, section VI, Grèce et Orient, p. 23.

II

Le musée de Constantinople possède trois pièces épigraphiques provenant de la mission de M. Chantre, en Cappadoce (1893). L'une d'elles est une tablette à inscription perse, que, pour ma part, j'estime fausse. Les deux autres pièces (des fragments de tablettes en terre rouge cuite) sont indiscutablement authentiques et ont été trouvées par M. Chantre, à Boghaz-Keui. Elles s'ajoutent avantageusement à celles de même provenance transcrites ci-dessus, ont dû former un seul texte avec les n[os] 5 et 6 de M. Boissier et sont rédigées dans la même langue. Il n'y a rien à dire sur leur contenu, sinon de négatif. Ce ne sont ni des textes historiques, ni des textes juridiques, mais bien plutôt des hymnes religieuses. Vouloir en faire des inscriptions sémitiques ou sémitisantes, parce que, çà et là, un mot d'aspect sémitique s'y présente, comme *atta*, *yanu*, etc., serait s'abuser étrangement.

On y pourrait découvrir au même titre du mitannien ou de l'arzapien, et cette dernière hypothèse serait infiniment plus probable. Le plus sage est de ne rien spécifier. Cependant je ne serais pas étonné, tant à cause du lieu d'origine de ces tablettes qu'à raison de quelques légers indices relevables dans le texte, que nous eussions du *hétéen*, non plus en hiéroglyphes mais en signes cunéiformes.

TRANSCRIPTION

N° 1

RECTO

1\. . . . . . ya kar. i id[1] a[2] ma. . . . .
. . . . . ši-šá[3] ši-šá ha maš tam ma. . . . .

. . . . . la-a-bi-in tar-na la-a-di-mi-ya. . . . .
. . . . . ta-a-din-me ši-šá tar-na (giš) al (??) ZUN. . . . .

[1] Ou *da*.
[2] *A* est probable sur l'original. Le fac-similé est à corriger.
[3] Signe de *libbu* « cœur » ou un signe analogue. Il semble faire avec le signe précédent un seul groupe, comme *ar*.

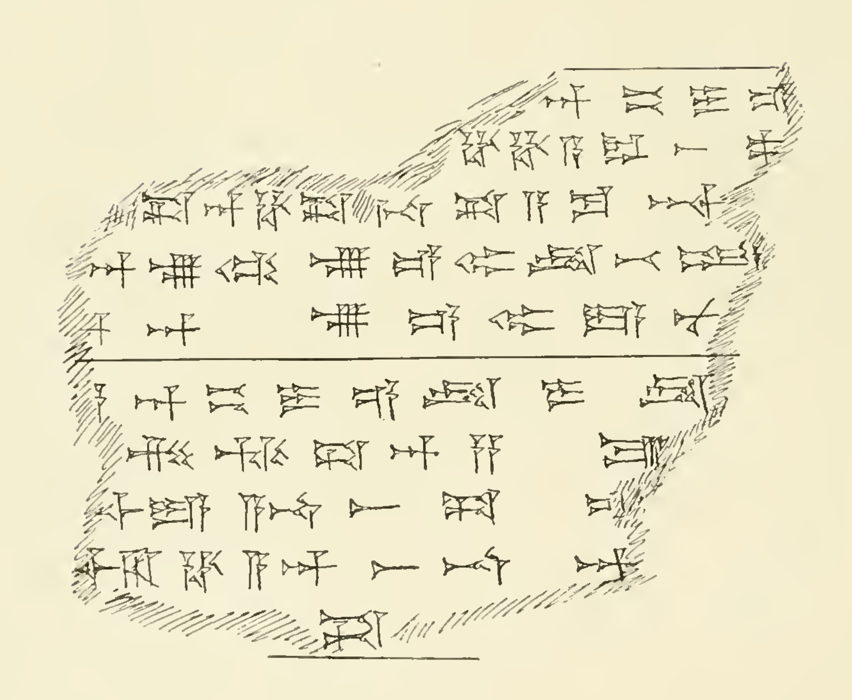
. . . . . ši–šá ši ya an–zi an la li. . . . .
. . . . . ? la–a–di–mi–ya gir *(ou* at) nam ṢAB ERÛ giš. . . . .
. . . . . la]–a–bi–e–ni iš ta an li e u (?). . . . .
. . . . . du i da–a aš la–a–bi–in la–a–di–mi–ya šum. . . . .
. . . . . e [1] an ti ya at a sin–ni [2] giš li giš li [3] an da. . . . .
. . . . . pi–ya aš ta at Ṣab na a aš raš *(ou* kaš) [4] an pa id. . . . .
. . . . . mi bur (?) ni i an maš aš ga pal din ki ya [5]. . . . .
. . . . . it an da giš zi na ad. . . . .
. . . . . da at ta an di. . . . .

[1] Ou *ya*.
[2] *Sin-ni* et peut-être *in*.
[3] *Burašu* (??).
[4] *Ḫarran* (??).
[5] Ne pas lire (an) *Ninip ina gabal balaṭi ittiya* (!)

Verso

. . . . . an bi i e. . . . .
. . . . . ḫa ḫa a ra aš pa. . . . .
. . . . . ta an ḫa ta a (?) na ta a ma. . . . .
. . . . . an u ul [1] u-e-mi id bat EGIR . . . .
. . . . . an u-e-mi ya-nu. . . . .

. . . . . an bi-i e id i id. . . . .
. . . . . zi iq ta an za ma . . . .
. . . . . ši ya a na aš ta. . . . .
. . . . . ši-šá ḫa a an aš na an. . .
. . . . . ta. . . . .



[1] *An-u-ul* comme *an-ta* et *an zi*, etc., se retrouvent dans les deux lettres du pays d'Arzapi (Winckler-Abel, 10, l. 12, 17 ; 238, l. 4).

N° 2

. . . . . at-ti (?). . . . .
. . . . . a-ni nu. . . . .
. . . . . ḫal na pi an ni. . . .
. . . . . giš ut at tu u. . . .
i ḫa ta an. . . . .
na-kit-ta an. . . . .
an Ḥe-mit *(ou* mat ?) -t[a]. . . . .
na-kit-ta a ḫa. . . . .
mu-dal e-ni šar. . . . .
mu-dal e-ni šar. . . . .
[mu-] dal ta. . . . .
. . . . . an-na a. . . . .
. . . . . ḫu. . . . .
. . . . . u mas (?). . . . .
. . . . . gis ut[1]. . . . .

P. Scheil.

[1] *gis-ut* ne peuvent représenter ici le signe *ta* qui se trouve plusieurs fois dans ce texte avec une forme précise et bien différente.

III

Le fragment de tablette en terre grise trouvé par M. le lieutenant Schäffer, en août 1894, à l'entrée du grand palais de Boghaz-Keui, est grand à peu près comme une main. Du côté convexe (verso), elle est entièrement fruste. Sur la partie antérieure on remarque 1 + 3 + 8 + 5 + 1, en tout les restes de 18 lignes plus ou moins grandes d'une inscription cunéiforme. La très légère trace de signe, très effrité, de la première ligne, n'est pas le commencement de l'inscription de ce côté de la tablette, mais plutôt la suite de nombreuses autres lignes. Le bord inférieur du fragment de la tablette coupe également un signe (peut-être ?) de la dernière ligne (ligne 18e) qui n'est pas la ligne terminale de la partie antérieure. D'après l'épaisseur du bord gauche de la tablette, il devait y avoir beaucoup d'autres lignes au-dessous de la partie inférieure du fragment.

Après la première ligne on voit un trait de séparation, ainsi qu'après les 3e, 8e et 5e lignes : la partie antérieure de ce fragment est donc composée essentiellement de trois groupes de lignes de 3 + 8 + 5 lignes.

Parmi un grand nombre de signes effacés ou plus ou moins détruits, je puis, avec suffisamment de certitude, reconnaître les signes suivants :

Ligne 2 (et ailleurs) : *na*
— *3* (compris à la ligne 15) : *bu* aussi *bi*
— *5* (signe terminé) : *kur*
— *9* (signe terminé) : *ia*.

Peut-être faut-il remarquer également que *ia* pourrait être le complément du signe placé à la ligne précédente — mieux que *bi-ia* peut-être aussi sur la ligne 4.

Ligne 10 : ; *si* aussi
si *pa* sur la ligne 4,
Ligne 12 : *an* (en avant *sa ?*)
— *13 :* ou *tu ?*
— *14 :* la ligne la meilleure
bi *us* *ha*.

Le signe *bi* se trouve aussi sur la ligne 4, le signe *us* est aussi sur la ligne 17. Le dernier signe le plus important est *ha* (et pourquoi en serait-ce un autre?); il établirait d'une façon décisive que ce sont là des caractères *assyriens*.

Peut-être pourrait-on encore reconnaître d'autres signes *(ki, me, is, su, dan)*, mais pas avec une assurance suffisante.

De l'examen des nombreux signes qui précèdent, comme, à ce que je crois, de l'ensemble de tous les caractères d'écriture (la forme, la manière, la façon dont les signes sont gravés), il résulte ce fait dont j'ai parlé plus haut, que ces tentes n'appartiennent pas à la catégorie de celles dites « *cappadociennes* » que Golenicheff a fait connaitre. Le type des inscriptions babyloniennes ne se rencontre pas non plus. Ce sont donc plutôt, si je vois bien, des fragments de tablettes avec caractères *assyriens*.

Il me paraît encore possible de reconnaitre que dans les lignes 10, 11, 12 et 15, les coins verticaux sont très probablement les signes distinctifs des noms de personnages masculins [1].

FRIEDRICH DELITZSCH.

Boghaz-Keui, le Pterium d'Hérodote a été occupé ou tout au moins visité par les Perses, les Grecs et les Romains; quelques antiquités en témoignent. Mais c'est aux Cappadociens, dits Hétéens, que sont dus les vestiges les plus considérables de cette civilisation mystérieuse dont nous pouvons encore admirer la hardiesse et la grandeur malgré les injures du temps et les déprédations des hommes.

Il paraît hors de doute que cette cité sacro-sainte a possédé l'un de ces chefs ou prêtres-rois si puissants de la Confédération hétéenne du Nord. Nulle part ailleurs, en effet, on ne trouve dans cette région des ruines aussi vastes d'une demeure princière, des restes aussi imposants des forteresses qui en gardaient les approches, en même temps qu'elles assuraient la sécurité de la population qui vivait sous sa dépendance. Nulle part ailleurs, en Cappadoce, n'existe un sanctuaire hétéen de l'importance de celui de Yazili-Kaya. Mais les faits les plus remarquables qui se dégagent de nos découvertes à Boghaz-Keui sont d'abord la connaissance précise d'un certain nombre d'éléments ethnographiques nouveaux, caractérisant la civilisation hétéenne, puis la preuve irréfutable de l'existence de relations entre les Cappadociens de Pterium et les Babyloniens.

[1] Ce fragment de tablette, qui est actuellement au Musée impérial Egypto-Assyrien de Berlin, a déjà été étudié et traduit par M. Delitzsch, dans les *Mittheilungen des Deutschen archeologischen Instituts zu Athen*, 1895.

Nos fouilles ont apporté, en effet, la certitude que les gens de Pterium possédaient une civilisation sinon identique, du moins fort analogue à celle des populations dites égéennes. Les débris de céramique que nous avons découverts, soit dans le palais, soit dans la grande forteresse, le démontrent surabondamment. Enfin l'étude des textes cunéiformes, que nous avons trouvés entre le palais et la citadelle et dans l'intérieur même de celle-ci, nous apprend que c'est sans doute vers l'an 3000 avant Jésus-Christ que les Cappadociens de Pterium étaient en rapport avec les Babyloniens.

DÉDIK

LE TELL D'ORTA-EUYUK

La vallée du Kizil-Irmak et la plupart des vallées arrosées par ses affluents sont sillonnées de tertres plus ou moins éloignés les uns des autres et de dimensions diverses. Leur forme et leur élévation sont aussi très variables, et tous sont plus élevés que nos tertres funéraires appelés improprement tumulus en Occident. Ce sont généralement des tells recouverts de débris de poteries pré-helléniques, et faits de pierres et de terre rapportées recouvrant des amas de briques crues. Tout fait présumer que ce sont des restes de villages ou de postes militaires. Ils sont échelonnés par séries de trois, quatre, quelquefois sept et plus, et éloignés les uns des autres d'un à deux kilomètres, suivant la disposition topographique des lieux, quelquefois moins, comme par exemple, près des confluents des cours d'eau.

L'une de ces séries de tells, les plus importantes de la Cappadoce, est celle de la vallée du Konak-Sou dans le voisinage du village turc de Dedik, à six heures au sud de Yozgat sur le chemin de Césarée. Elle se compose de sept tertres espacés de deux en deux kilomètres en aval et en amont du village qui est lui-même, aux trois quarts, bâti sur l'un d'eux. Dans l'impossibilité d'étudier tous ces tertres, j'ai porté mes efforts sur le plus important de tous et le plus accessible : il porte le nom d'Orta-Euyuk (fig. 47 et 49).

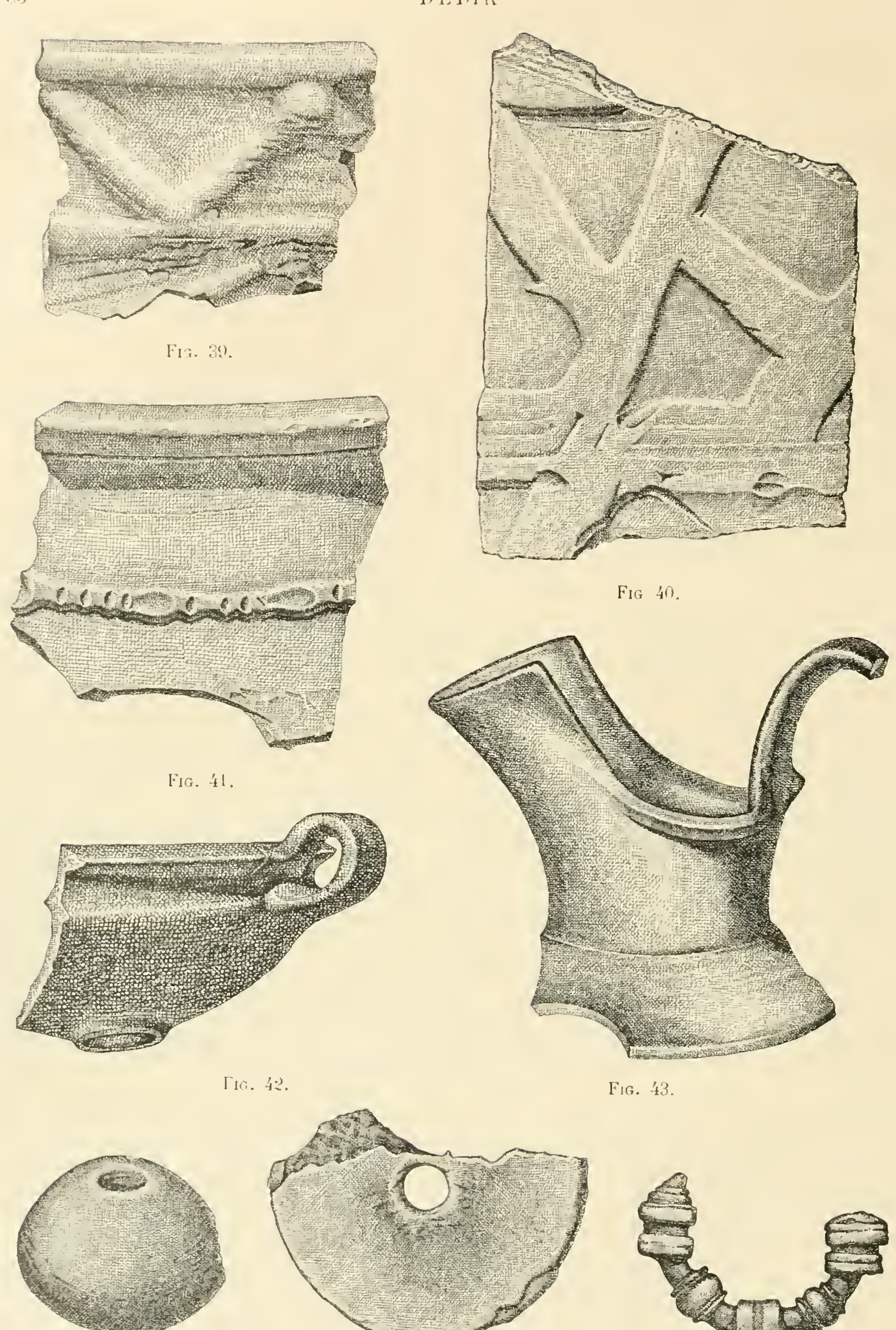


Fig. 39. Fig. 40. Fig. 41. Fig. 42. Fig. 43. Fig. 44. Fig. 45. Fig. 46.

Fig. 39 à 46. — Objets divers trouvés dans le tell d'Orta-Euyuk. (Gr. nat.)

L'Orta-Euyuk présente un diamètre moyen de 140 mètres et une hauteur moyenne de 19 mètres. Après avoir réquisitionné tous les hommes valides du village, soit une cinquantaine, cinq jours de fouilles nous ont permis d'y ouvrir une vaste tranchée transversale à une série de murailles ruinées en pierre sèche et en brique crue au milieu desquelles, et jusqu'à 11 mètres de profondeur, au centre du tumulus, nous avons recueilli une immense quantité de débris de poteries. Parmi celles-ci, on remarque des fragments de grandes jarres en terre avec dessin en relief du genre de ceux que nous avons vus déjà en Cappadoce, à Euyuk d'Aladja en particulier (fig. 39 et 40); de la poterie fine noire et vernie ayant appartenu à des vases de



Fig. 47. — Le tell d'Orta-Euyuk.

formes élégantes, enfin des morceaux de vases peints rappelant des types fréquents à Rhodes et dans les milieux mycéniens, et que l'on retrouvera à Kara-Euyuk. En dehors des poteries, les fouilles nous ont donné des fusaïoles en terre (fig. 44 et 45), des polissoirs, broyeurs et moulins en pierre dure, des vestiges d'armes ou d'ustensiles en fer, mais tellement oxydés qu'il est impossible d'en déterminer la forme, puis enfin une petite fibule (fig. 46) en bronze d'un caractère très particulier dont je n'ai vu jusqu'ici l'analogue que dans les découvertes de Camiros *(British Museum)*.

J'ajouterai que, dans la partie supérieure du tertre, à 2 mètres de profondeur, nous avons rencontré une assez grande quantité de squelettes humains, sans mobilier funéraire pour les dater. Deux crânes que j'ai recueillis sont manifestement dolichocéphales. De nombreux ossements d'animaux domestiques existent également dans cet Euyuk qui a été un lieu d'habitation ou peut-être un poste militaire, mais non une nécropole.

Sans rien pouvoir préciser à l'égard de l'origine et de l'ancienneté de ces tertres,

ou du moins de celui que nous avons fouillé, je crois qu'ils sont tous pré-helléniques.

En dehors des tertres de Dédik et du Konak-Sou, on doit citer celui d'Aïvalu, à quelques heures à l'est de Yozgat, sur la route d'Angora et non loin du Kizil-Irmak. Comme les autres, ce tertre est couvert de poteries mycéniennes; il a 40 mètres de diamètre environ et 9 mètres de hauteur. Il en est de même de celui de Hadji-Bektach appelé Souloudja-kara-Euyuk, nom bien caractéristique, puis de celui, non moins important, de Kirchehir dont les dimensions sont beaucoup plus considérables.

Je ne parlerai que pour mémoire des tertres qui se trouvent au nord d'Angora, au nombre de onze, et dont j'ai fouillé le plus grand que l'on désigne sous le nom de



Fig. 48. — Le grand tombeau d'Angora, dit tombe du Chef.

tombeau du Chef (fig. 48). Ce tertre a 10 mètres de hauteur avec un diamètre de 40 mètres. Une tranchée cruciforme avec évasement au centre formant puits m'a permis d'atteindre le centre de ce tertre. Les travaux considérables que cette fouille a occasionnés m'ont démontré qu'il était fait en terre rapportée contrairement à certaines affirmations. Quant à déterminer son origine et son ancienneté, c'est chose fort difficile : le seul vestige antique que m'ont donné ces fouilles qui ont occupé vingt hommes pendant huit jours, un fragment de bracelet en verre bleu foncé, rappelant les anneaux des sépultures gauloises, est trop peu important pour permettre une appréciation même provisoire. Il y a donc lieu de reprendre des fouilles plus étendues dans ces tertres qui doivent certainement se rattacher aux événements historiques dont la capitale de la Galatie a été le siège pendant ou avant l'occupation romaine.



Fig 49. — Le tell d'Orta-Euyuk.

KARA-EUYUK

LE TELL ET LA VILLE PÉLASGIQUE

C'est en 1890, lors de notre passage à Constantinople, en revenant de Transcaucasie, que j'ai entendu parler pour la première fois de Kara-Euyuk. Un vénérable archéologue arménien, bien connu des numismates, excitait vivement ma curiosité en me parlant de l'existence d'un grand tertre de cendres, situé près du village de Mandjesou à 18 kilomètres au nord-est de Césarée, sur la route de Sivas.

De ce tertre provenaient un certain nombre d'objets que des paysans avaient portés aux marchands de Césarée, lesquels les avaient envoyés à Constantinople. Parmi ces objets figuraient des poteries et des inscriptions cunéiformes. Cette indication me fit entrevoir l'existence d'un de ces tells préhistoriques comme il en existe tant en Orient. Je résolus dès ce moment d'aller y faire des fouilles : toutefois ce ne fut qu'en mai 1893 que je pus mettre ce projet à exécution. Personne à Césarée n'avait pu me renseigner sur l'emplacement du tertre appelé Kara-Euyuk. Ce fut seulement au couvent de Sourp-Garabed que j'appris dans quelle direction il se trouvait.

Comme la plupart des tells de la Cappadoce, celui-ci s'élève près d'un cours d'eau. Il est situé non loin d'un affluent du Kizil-Irmak, le Sarymsakhou ou Kara-

Sou qui traverse une grande plaine marécageuse percée et dominée, çà et là, de roches volcaniques de la fin de l'époque tertiaire.

Au pied nord du tell s'est formé depuis peu de temps le misérable village de Kara-Keui ou Karaïf-Keui, en proie à l'impaludisme le plus violent. Sa population turque est des plus fanatiques, et se trouve isolée dans cette région éminemment arménienne dont les riches villages sont en quelque sorte groupés autour du célèbre couvent de Sourp-Garabed.

C'est dans ce monastère séparé de Kara-Euyuk par 3 kilomètres environ, que, grâce aux recommandations de nos amis de Césarée, nous avons reçu l'hospitalité la plus large. Il nous a été fort agréable et fort utile de pouvoir venir nous y reposer, car le séjour du tell est des plus fatigants. L'absence totale d'arbres sur ce tertre, la chaleur torride que l'on y subit (34 degrés en moyenne en juin 1893 et 1894), l'air empoisonné par la malaria que l'on y respire, le manque absolu d'eau potable et de provisions de toute nature viendraient vite à bout des forces et des énergies les mieux trempées, si l'on n'avait à espérer aide et assistance que du village musulman voisin.

Le tertre paraît avoir été à peu près circulaire avec un diamètre moyen de 480 mètres, et une hauteur de 20 mètres. Sa physionomie en forme de cratère lui vient sans doute de l'origine volcanique du sol sur lequel il a été élevé. Il y a tout lieu de croire, en effet, que c'est à cause de son isolement au milieu des marais, qui le rendait plus facile à défendre, que les fondateurs de Kara-Euyuk ont choisi cet emplacement pour s'y installer. Les habitants des villages voisins, ayant reconnu dans les matériaux qui constituent ce tell un excellent amendement pour leurs champs, l'ont entamé et exploité de temps immémorial. Ce n'est, en réalité, qu'une vaste accumulation de terre noire, de restes de constructions, de cendres, de scories, de débris de toutes sortes.

Durant ma première campagne, en 1893, j'avais eu grand'peine à me procurer au village plus d'une quinzaine d'ouvriers armés de pelles en bois et de mauvaises pioches; aussi nos travaux ne nous permirent-ils pas autre chose que de constater la nature du tell par quelques tranchées. Nous avons pu recueillir à différents niveaux une assez grande quantité d'objets antiques pour acquérir la certitude de l'importance de cette découverte, et de l'ancienneté de la bourgade sinon de la cité, qui a existé sur ce point. Mais l'insuffisance du matériel des gens du pays ne nous permit pas de pratiquer des excavations profondes. Je résolus donc de revenir l'année suivante pourvu d'un outillage européen. J'apportai, en juin 1894,

de Constantinople, 20 pioches, 40 pelles et 20 brouettes, puis je réquisitionnai, en arrivant, tout ce que le village renfermait d'hommes valides, soit à peine

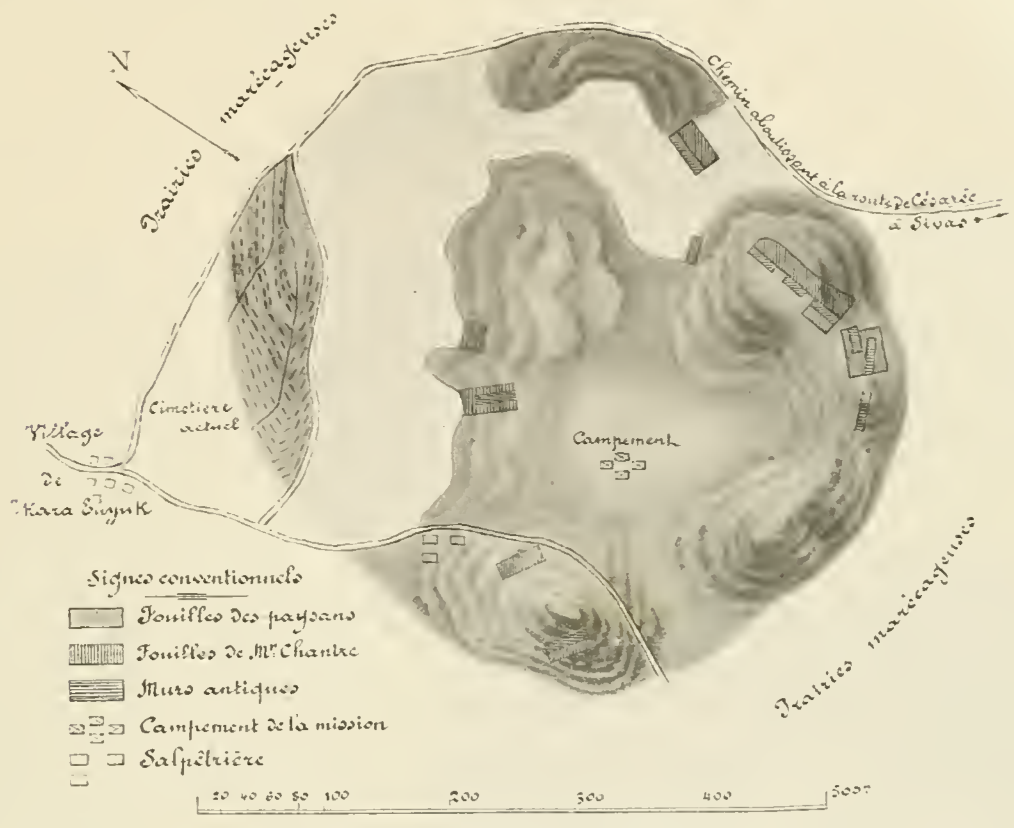


Fig. 50. — Le tell de Kara Euyuk.

vingt individus. J'ai réussi plus tard à réunir encore une soixantaine de travailleurs musulmans venus des villages voisins et qu'un gain inespéré avait

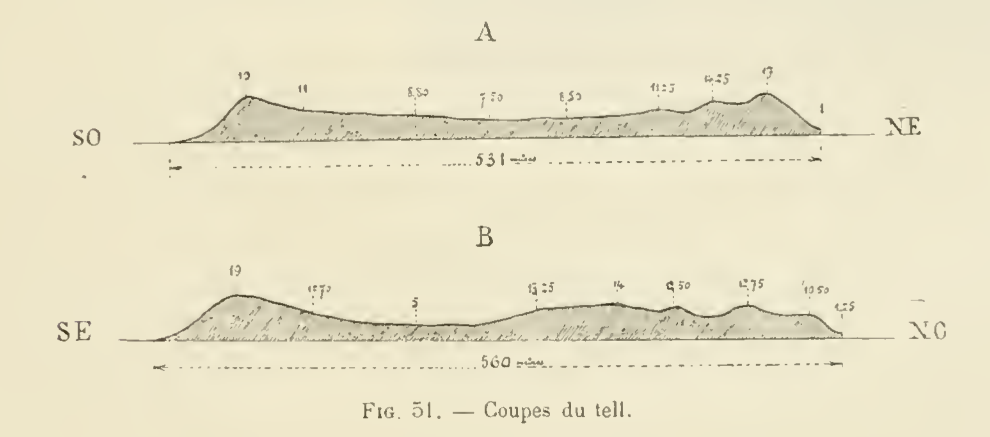


Fig. 51. — Coupes du tell.

facilement attirés. D'ailleurs, les gens de Kara-Euyuk, ne voulant à aucun prix pour compagnons des Arméniens qu'ils exècrent, s'étaient arrangés pour

faire venir au tell, même d'assez loin, leurs coreligionnaires. C'est un des gros ennuis que présentent les fouilles dans des pays fanatiques, où les habitants ne veulent ni faire eux-mêmes ni laisser faire les travaux par des chrétiens. Il faut parlementer longtemps et perdre sans profits un temps toujours précieux.

Mon premier soin fut de déblayer à nouveau les coupes verticales qui avaient été faites par les gens de Kara-Euyuk, spécialement dans les parties est et sud du tell. De véritables chambres de 50 à 60 mètres de largeur avaient été ouvertes sur plusieurs points jusqu'à 20 mètres dans l'intérieur de la colline artificielle, et donnaient un front de carrière de 15 à 20 mètres d'épaisseur. Ces travaux, auxquels j'employai deux escouades d'ouvriers, alors que deux autres étaient occupées à ouvrir des tranchées sur d'autres points, avaient pour but de rechercher l'ordre de la superposition des dépôts qui ont concouru successivement à la formation du tell. Ces coupes, opérées cependant en dehors des parties remaniées par les éboulis de divers âges, n'ont offert que des superpositions de décombres dans le désordre le plus indescriptible (fig. 52).



FIG. 52. — Fouilles de la partie orientale du tell.

Six tranchées de 12 à 15 mètres de longueur sur 4 et 5 mètres de largeur, ouvertes au centre et à l'ouest jusqu'à 17 mètres de profondeur, n'ont donné que des pans de murs informes, des débris de toute nature jetés dans le même désordre que celui qu'avaient montré les coupes pratiquées dans la partie externe sud.

Dans quelques parties du tell, surtout au sud, on rencontre sous d'épaisses couches de cendres, mêlées à des poteries innombrables, des restes de charpentes complètement carbonisées, provenant probablement de peupliers et sapins. Ces

bois carbonisés sont si considérables que les habitants des villages voisins viennent depuis longtemps s'en approvisionner comme combustible.

A côté de ces dépôts plus ou moins meubles, on trouve des blocs énormes de scories et de laves qui paraissent surgir de la profondeur du sol et remonter dans l'intérieur du tell. Celles-ci empâtent des décombres de toute nature. et, sur quelques points. des roches sont même fondues ou vitrifiées (fig. 53).

Sur presque toute la surface du tertre on constate la présence de débris de



Fig. 53. — Ouverture d'une tranchée dans les parties centrales du tell.

murailles dont quelques-unes semblent avoir constitué des soubassements de maisons. Dans toutes ces ruines, les grosses pierres sont fort rares, tous les matériaux qui n'ont pas été trouvés sur place ont été apportés des collines les plus voisines, et de l'autre côté du marais, c'est-à-dire d'une distance d'un kilomètre environ.

Certains amas de terre noire assez compacte et dépourvus d'objets antiques paraissent être formés par des restes de murs en briques crues qui devaient s'élever sur les soubassements en pierre. Les nombreux fragments de charpente qui s'y trouvent mêlés montrent que ce tell est bien formé par des ruines de constructions plus ou moins importantes, mais dont le caractère nous échappe encore. Les diverses tranchées qui ont été ouvertes sur le pourtour du tell ont montré des pans de murailles beaucoup plus considérables que celles de l'intérieur. C'était

sans doute des remparts dans le genre de ceux de Mycènes et de Tyrinthe (fig. 55).

Dans les parties que mes fouilles ont pu atteindre, je n'ai pas rencontré de pierres



Fig. 54. — Aspect général du sol à la surface du tell et fouilles du côté sud.

de taille, et ces murailles ne présentent dans leur délabrement aucun caractère précis. Là où elles ont été le plus profondément dégagées, c'est-à-dire au sud-est, elles ont une épaisseur moyenne de 5 mètres. Du côté sud, là où le tell est le plus élevé, subsistent des pans de murs formant une saillie en dehors et rappelant un bastion. A l'extrémité sud ainsi qu'au sud-ouest, d'autres éminences

renferment également des pans de murailles que l'on peut rattacher aux remparts. Ceux du sud-est, plus importants, semblent former un bastion comme ceux du côté est. Les gens du pays appellent ces deux points « les portes de la ville », et c'est du reste par là que l'on devait pénétrer dans l'enceinte de Kara-Euyuk, et que l'on traverse actuellement le tell sur un véritable chemin, plutôt que de le contourner. Il est probable que, plus heureux que nous, ceux qui reprendront un jour nos fouilles découvriront les portes des remparts, les remparts eux-mêmes et les édifices que devait posséder une cité de cette importance.



Fig. 55. — Pans de murailles du côté S.-O. du tell.

Des restes de murailles fort épaisses se rencontrent encore sur plusieurs autres points du tell. Les masses les plus importantes se trouvent dans sa partie centrale et forment une sorte d'éminence qui fait songer aux ruines d'un édifice qui devait dominer toute la ville. C'est l'emplacement du palais, au dire des gens de Kara-Euyuk, et c'est là que l'on doit découvrir des trésors ! Nos fouilles, qui ont entamé cette éminence par son côté nord-ouest jusqu'à une profondeur de 9 mètres, n'ont montré qu'une accumulation de décombres jusqu'à 4 mètres. A ce niveau, on a commencé à trouver des pans de murailles de 2 mètres d'épaisseur en moyenne que l'on peut attribuer à des constructions sans qu'on puisse, toutefois, soupçonner la forme de l'édifice auquel elles ont appartenu. Ces excavations ne m'ont donné qu'un très petit nombre d'objets antiques, tout au plus quelques débris de poteries; puis d'immenses quantités de bois carbonisé inclus dans des amas de pierres calcinées ou même vitrifiées.

C'est là que l'action du feu semble s'être fait sentir avec la plus grande intensité, et les traces de cette intensité augmentent à mesure que l'on descend dans le sol. Aussi, à partir de 8 mètres, les pierres des murailles, de plus en plus calcinées, se désagrègent sous l'action de la pioche, lorsqu'elles ne sont pas empâtées par des sco-

ries et des laves dont on rencontre alors de grosses masses informes. C'est à peu près ce que j'avais constaté à la base des murailles de la partie sud-est du tell.

Cet état de choses, que le peu de temps et de ressources dont je disposais ne m'a pas permis de vérifier sur tous les points du tell, tendrait à prouver que la ville antique qui s'y éleva fut détruite par une éruption volcanique dont l'action se serait produite de bas en haut. L'absence dans ces ruines de tout objet précieux, la rareté des produits industriels ou artistiques de quelque valeur font supposer que les habitants de Kara-Euyuk ont pu, en fuyant devant l'incendie, emporter tout ce qui avait pour eux quelque prix. Enfin, l'état de bouleversement du sol ne répond pas à ce que laissent des incendies, même les plus violents, et peut être expliqué sans doute par le réveil de l'activité volcanique de la région, longtemps assoupie.

Le mont Argée, qui n'est éloigné de Kara-Euyuk que de 20 kilomètres à peine, est, comme on le sait, un ancien volcan, et, au premier siècle de notre ère, il donnait encore naissance à des feux souterrains. Strabon signale dans la plaine de Césarée des gouffres ignés qui étaient une conséquence de la nature volcanique de cette montagne [1]. Il est donc permis de supposer que, du moment que l'activité de l'Argée se manifestait encore avec une certaine intensité, à l'époque relativement récente de Strabon, elle avait pu produire, quelques siècles plus tôt, des catastrophes et détruire la cité de Kara-Euyuk.

INDUSTRIE ET ARTS

Les objets recueillis dans le tell de Kara-Euyuk appartiennent à trois grandes catégories : 1° les ustensiles, les armes et les bijoux en pierre, en bronze et en fer; 2° la céramique ; 3° les inscriptions. Les uns et les autres peuvent donner un aperçu des mœurs, des usages et des croyances des peuples qui ont élevé ce tell dont nous venons d'étudier la structure.

Ustensiles en pierre, en bronze et en fer. — Dans la première catégorie, on remarque d'abord des lames d'obsidienne taillées en forme de couteaux, de grattoirs, de scies, de pointes de flèches, etc., ainsi que des nucléus et des quantités d'éclats divers.

Ces obsidiennes taillées, qui sont, du reste, accompagnées de quelques lames de silex, sont identiques à celles dont j'ai recueilli un nombre considérable sur les

[1] Strabon, liv. XII, p. 538.

bords du Zamanti-tchaï, à Feraktin. Comme dans cette localité, à ces ustensiles primitifs étaient associés des débris informes de poteries très grossières et des haches en pierre polie de nature diverse, parmi lesquelles dominent la chloromélanite et la jadéite. M. Gonnard, l'un de nos minéralogistes les plus éminents, a bien voulu se charger de vérifier cette détermination des roches qui ont servi à la fabrication de ces haches. Par la forme, elles diffèrent complètement de celles de l'Europe : elles rappellent celles qui ont été recueillies en Syrie et en Arménie (fig. 56 et 57).

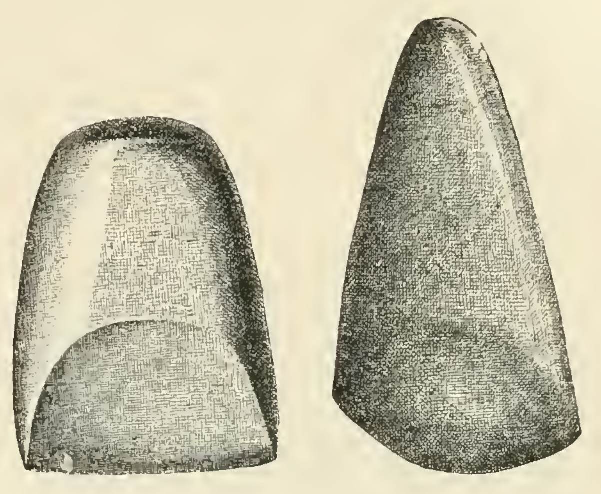


Fig. 56 et 57. — Haches en jadéite. (1/2 gr. nat.)

Les objets en bronze consistent surtout en cinq haches plates, dont l'une a 150 millimètres de longueur et les deux autres 210 millimètres, avec une épaisseur moyenne de 18 millimètres. Le métal, qui est certainement du bronze, est recouvert d'une superbe patine vert malachite (fig. 58 et 59). Ces haches, du type le plus simple et le plus primitif, rappellent celles qui ont été trouvées à Hissarlik. Toutefois, elles en diffèrent en ce que, dans la partie médiane supérieure, on a réservé une sorte de renflement. Cette disposition fait songer à la forme archaïque de certaines idoles en terre de Cypre (fig. 60).

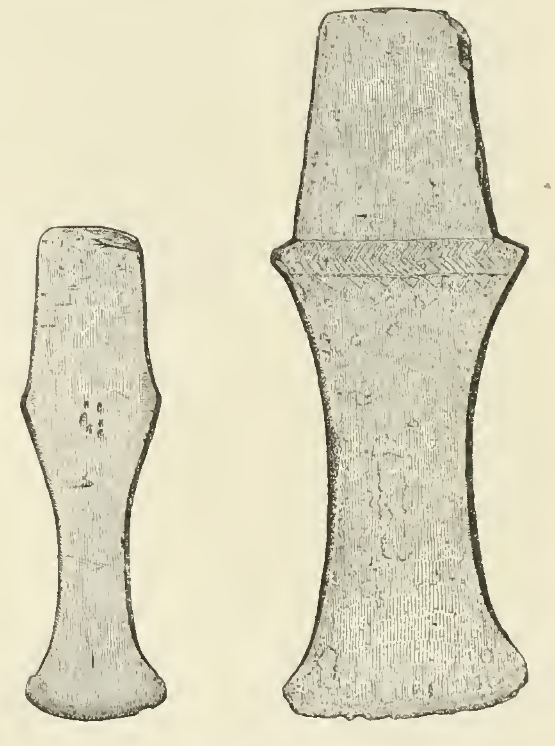


Fig. 58 et 59. — Haches en bronze. (1/3 gr. nat.)

Des haches plates d'un type analogue ont été également trouvées dans d'autres parties de l'Asie Mineure, notamment en Galatie, à Angora (fig. 61).

En plus de ces haches, j'ai trouvé à Kara-Euyuk un hameçon, trois fragments d'épingles et divers débris de lames d'épée dans un très mauvais état de

conservation, plus divers débris de bracelets filiformes et quelques morceaux de bronze en lingots.

Sur un grand nombre de points, les fouilles ont donné fréquemment des traces de fer, mais aucun débris n'avait conservé des formes appréciables.

L'action du feu d'abord, puis celle des sels que renferment les décombres du tell ont eu un effet destructeur considérable sur les métaux. Ce fait seul peut expliquer la rareté très grande, que l'on constate dans ces ruines, d'objets en bronze ou en fer, alors que les débris de céramique sont considérables.



Fig. 60. — Idole en terre de Cypre. (1/2 gr. nat.)

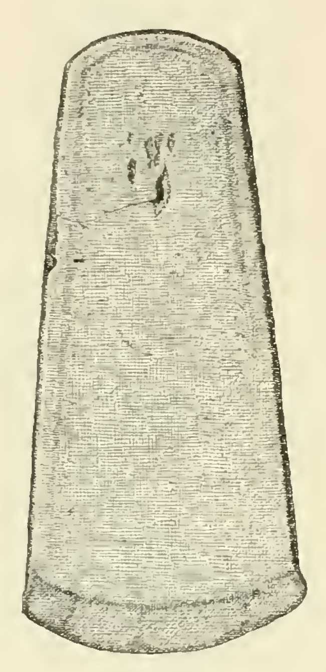


Fig. 61. — Hache en bronze d'Angora. (1/2 gr. nat.)

Fusaioles et objets divers. — A Kara-Euyuk comme à Hissarlik[1] et dans la plupart des sites pélasgiques explorés jusqu'à ce jour, c'est par centaines que se trouvent ces petits disques lenticulaires en terre cuite ou en pierre appelés *fusaïoles*, et dont la destination a donné lieu à tant de dissertations. Leur décoration est ici peu variée. Elle consiste en cercles concentriques simples ou accouplés par deux ou quatre; en chevrons simples ou doubles; parfois ce sont des pointillés qui font tous les frais de leur ornementation exécutée du reste toujours à la pointe (fig. 1 à 3, pl. I). On ne trouve nulle trace de ces motifs variés et curieux dont sont couvertes les fusaïoles d'Hissarlik : fleurs, croix gammées et autres ou inscriptions problématiques. La terre n'a pas seule été employée pour la fabrication de ces petits objets: quelques-unes ont été faites d'une pierre tendre stéaschisteuse d'un vert plus ou moins foncé (fig. 10 et 11, pl. I).

A côté des fusaïoles, il faut placer certains disques de pierre percés au centre, puis des polissoirs quelquefois aussi percés d'un trou de suspension; enfin des brunissoirs en calcédoine affectant la forme d'une olive allongée (fig. 17, 18 et 19, pl. I). Deux pièces (fig. 16 et 20, pl. I) faites en terre cuite et représentant, l'une un

[1] Schliemann dit en avoir trouvé 22.000 à Hissarlik.

fragment d'andouiller de cerf. l'autre, tournée en spirale, l'extrémité sans doute d'une corne de capridé. resteront. jusqu'à plus ample information, dans la catégorie des objets dont la destination m'échappe encore. Il faut rapprocher de cette catégorie des pains de terre cuite de dimensions et de formes diverses, percés d'un trou de suspension. Ils ont quelque rapport avec certains poids antiques usités à une époque plus récente que la plupart des pièces que nous étudions ici. On doit classer encore. dans ce groupe d'objets indéterminés. des cachets en terre cuite du

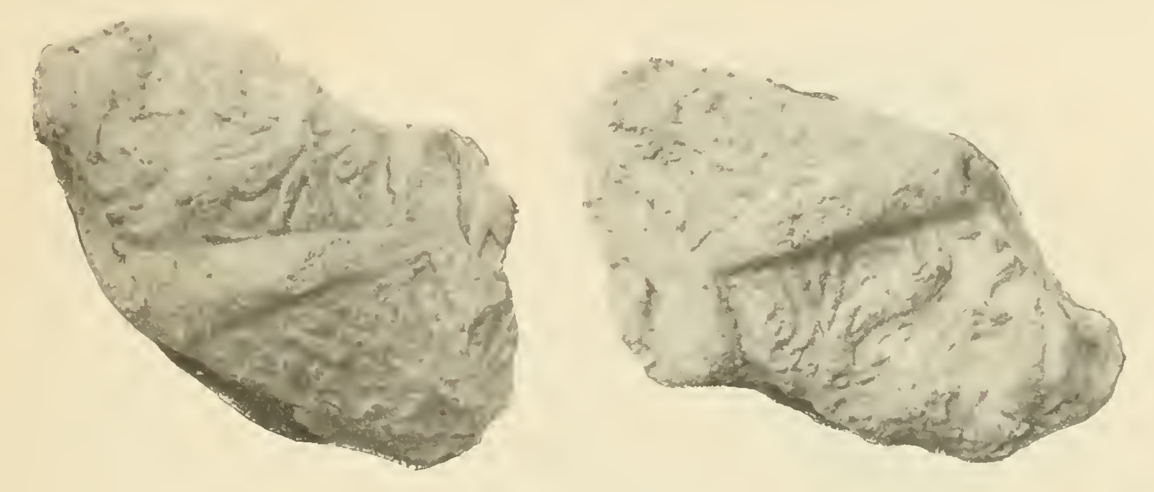


Fig. 62 et 63. — Gr. nat.

genre de ceux que Schliemann a trouvés en grand nombre à Hissarlik. L'un d'eux porte des points en relief réunis deux à deux par un ovale en creux. Le tout est entouré d'un cercle. Son manche est percé d'un trou. L'autre plus petit a la forme d'un panier et porte sur sa face plane, gravées en creux, quatre petites fleurettes. Je citerai encore un fragment de poterie grise portant l'empreinte d'une scène de chasse ou d'offrande rappelant celles des bas-reliefs d'Euyuk, d'Aladja et de Boghaz-Keui (fig. 62 et 63).

La Céramique. — Les produits céramiques sont de beaucoup les vestiges les plus nombreux et aussi les plus intéressants qu'ont laissés les habitants de Kara-Euyuk. Toutefois — par suite de circonstances diverses — les vases entiers sont extrêmement rares, et c'est seulement dans des conditions exceptionnelles qu'on les trouve, dans des sortes de niches que les pièces de bois et les décombres ont formées dans leur effondrement. Partout ailleurs, les fragments permettent rarement de reconnaître la forme primitive des pièces auxquelles ils ont appartenu. C'est le sort, du reste, de la plupart des vestiges céramiques retirés des ruines célèbres de l'Argolide, des Cyclades et surtout de la Troade Ces débris présentent pourtant

un très grand intérêt par les renseignements qu'ils peuvent fournir pour l'étude de la civilisation qui nous occupe.

Les types des produits céramiques sont des plus nombreux à Kara-Euyuk. On y trouve, en effet, les jarres ou *pithion*, les *œnochoë*, cruches ovoïdes avec des becs simples ou ornés de sujets; les jattes, plats, coupes, écuelles, puis des vases divers (*stamos* et *rithons*, etc.), enfin des idoles ou figurines.

La plupart de ces figurines sont faites en terre, et presque toutes en terre assez fine, recouverte d'un enduit lustré sur lequel on a exécuté des ornements, soit au moyen de motifs incisés assez souvent curvilignes, soit au moyen de modelages en relief, ou encore au moyen de peintures polychromes. L'intérieur des vases est généralement uni et poli, mais jamais verni ni enduit. Les pièces de grande contenance sont fort rares, si l'on en juge par les débris recueillis jusqu'à ce jour.



Fig. 64. — Topra-Kaleh, près Van. (1/3 gr. n.)

Dans un premier groupe, nous placerons d'abord les cruches ovoïdes (*œnochoë*) à anses et à becs recourbés. La figure 1, planche II, montre le spécimen le plus complet de ce type. Le fond à peine indiqué permet cependant à la pièce de se tenir debout. L'anse cordiforme est solidement attachée à la panse, et le bec, qui n'est qu'un prolongement du col, est légèrement recourbé. Cette forme a des analogues parmi celles d'Hissarlik, spécialement dans le niveau que Schliemann attribue à la seconde ville ; elle se rapproche aussi de celle d'une cruche que j'ai recueillie en 1881 dans les ruines assyriennes de Topra-Kaleh, près de Van (fig. 64) ; mais je n'en connais aucune d'absolument identique. Nous remarquerons, enfin, que la forme du bec de cette cruche s'est conservée en Cappadoce dans les vases à eau en bois.

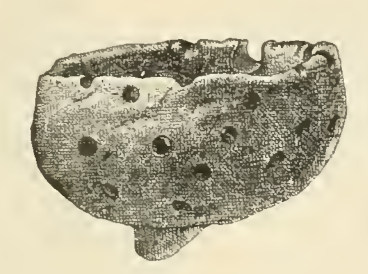
La terre en est rouge et recouverte d'un enduit.

C'est par quantités innombrables que les cruches de ce type devaient être employées à Kara-Euyuk, car dans toutes les parties du tell les débris d'anses, de becs et de panses pouvant s'y rapporter se rencontrent à chaque pas.

Les jarres (ou *pithos*) à large ouverture devaient être moins nombreuses. Le spécimen que je reproduis 1/4 grandeur naturelle dans la planche II, figure 2, est en terre rougeâtre. La panse, d'un galbe assez gracieux, est pourvue vers le haut et près du col de quatre anses légères ; celui-ci malheureusement brisé en partie, est

orné d'un double cordon circulaire en relief. Le fond est très étroit et n'a pas de base comme la plupart des amphores d'Hissarlik et de Mycènes. D'autres vases à fond plus large et à anses (fig. 1 et 2, pl. III), également faits avec la même terre, sont généralement dépourvus d'ornements. Parfois, cependant, des bandes noires sont tracées transversalement sur la panse, laquelle est séparée du col par une bande circulaire; des dents de loup, retenues entre deux bandes, ornent le col largement ouvert.

Un autre type — fort commun si l'on en juge par la masse énorme de débris



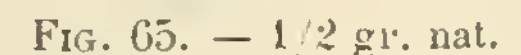


Fig. 65. — 1/2 gr. nat.

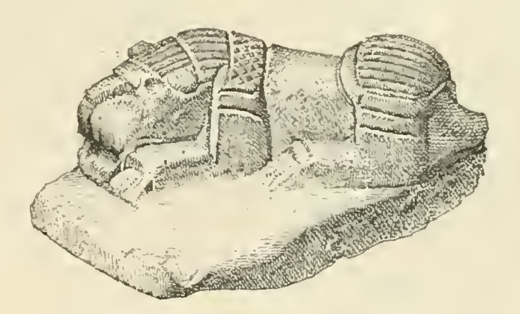


Fig. 66. — Fragment de vase en pierre ollaire. (1/2 gr. nat.)

que l'on en trouve — était à fond plus étroit. La panse, légèrement conique, a son maximum de largeur au niveau de l'anse et du bec, qui est très prononcé : elle se rétrécit en haut sous forme de col. L'une d'elles (fig. 3, pl. III) est en terre rouge brun et n'est pas lustrée dans sa partie inférieure. Si nous voulions chercher l'emploi de ce vase, nous le qualifierions de théière, car la panse est grillée au niveau du bec; et si les gens de Kara-Euyuk ne buvaient pas de thé, ils se préparaient dans tous les cas une boisson par l'infusion d'une substance quelconque. Une pièce en terre grise (fig. 65) paraît être une passoire.

Viennent ensuite les jattes, les plats et les coupes *(kylitæ)* souvent sans pieds, et plus ou moins profondes avec ou sans anses (pl. IV). Elles sont pour la plupart faites en terre fine et toujours rougeâtre. Les anses — accumulées en quantités énormes — sont, les unes à peine visibles, les autres, au contraire, très accentuées et dépassent de beaucoup le niveau du bord de la pièce. La tige des anses est en général ronde et souvent méplate. Le bord, quelquefois renforcé d'un bourrelet, est tantôt droit, tantôt évasé, et orné de motifs peints en noir, tels que des dents de loups, des croix de Saint-André, ou des bandes entrecoupées de traits. Quelquefois les jattes étaient creusées dans de la pierre et étaient pourvues d'oreilles. L'une d'elles faite de pierre ollaire était pourvue d'une anse formée par un lion accroupi (fig. 66).

A la catégorie des vases divers dont la variété est fort grande : *Amphores*,

stamos, *rithons*, appartiennent, sans doute, la plupart des tessons décorés de



Fig. 67. — Théra. (1/3 gr. nat.) Fig. 68. — Ialysos. (1/3 gr. nat.) Fig. 69. — Chypre. (1/3 gr. n.)

dessins géométriques, quelquefois curvilignes, en peinture polychrome, et des

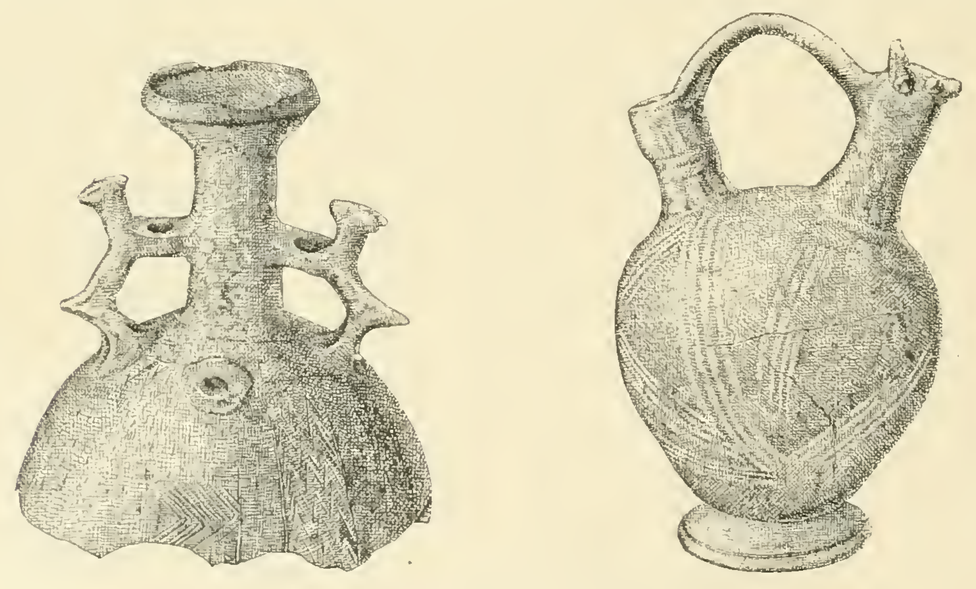


Fig. 70 et 71. — Vases de Cypre. (1/2 gr. nat.)

innombrables becs et anses ornés de motifs plastiques dont on peut recueillir des mètres cubes à tous les niveaux du tell.

Les poteries peintes sont pour la plupart en terre fine et choisie, recouverte d'un enduit lustré, généralement jaune ocreux ou rougeâtre. Les couleurs employées pour la décoration sont le noir, le jaune foncé et le rouge sanguin. Les décors comprennent tantôt des motifs géométriques fort simples : quadrillés, damiers simples ou réunis, bandes et losanges pointillés, lignes formant des anses superposées, des cercles, des enroulements, des ondulations... ; enfin, parmi les représentations animales, on remarque des quadrupèdes, des tentacules, des écailles de poissons. Quelques rares feuilles d'arbres complètent cette série de peintures. Aucune fleur ni aucune figure humaine ne se rencontre dans ces vestiges, ce qui est le contraire dans les milieux franchement mycéniens. Nos poteries nous reportent plutôt vers les formes primitives de Théra à Santorin, d'Idrias en Carie, ainsi qu'à celles de Cypre et de Rhodes (fig. 67 à 71). Ces rapports sont surtout frappants en ce qui concerne les décorations plastiques, c'est-à-dire les curieux modelages dont nous nous occuperons plus loin.

Parmi les types de poterie les plus intéressants, nous remarquerons d'abord quelques fragments de grands *pithos* analogues par leur décoration à ceux d'Ialysos et particulièrement les pièces figurées dans la planche VI dont le décor est essentiellement géométrique (fig. 67 et 69). Les couleurs noire, jaune ocreux et rouge brique ont été appliquées avec un certain art sur un fond jaune clair. Les fragments figurés dans la planche VII dont l'un (fig. 19) représente l'association des motifs géométriques et d'une représentation animale assez grossièrement exécutée, sont peints dans le même style. Les imbrications d'écailles de poissons et les feuillages propres à Ialysos se rencontrent aussi (fig. 5 et 8, pl. IX), mais plus rarement.

Une série plus considérable et la plus curieuse des poteries de Kara-Euyuk appartient à la catégorie de celles qui sont décorées de motifs plastiques, c'est-à-dire à ces types de vases dont les goulots, les becs et les anses se terminent ou sont formés par des têtes d'animaux divers. Parfois ces sujets se voient sur la panse des vases, parfois même la pièce entière prend la forme de l'un de ces animaux mais ces derniers spécimens, si fréquents à Cypre et à Rhodes, sont encore jusqu'ici assez rares à Kara-Euyuk.

Les têtes de béliers et de chiens — toujours plus ou moins grossièrement modelées — abondent tout d'abord. La plupart ont servi de bec à verser. Quelques têtes de capridés (fig. 5, pl. X, puis 6 et 7, pl. XII) ont manifestement concouru à la décoration des anses de grands vases comme à Mycènes et Curium. D'autres têtes de mammifères que l'on peut qualifier sans hésitation de cerf, de bœuf (fig. 3, pl. XII, et fig. 11, pl. XI), de cheval (fig. 9, 10, 12, pl. XII), de chien (fig. 5 à 9, pl. XII), enfin des oiseaux (fig. 15 à 17, pl. XII, et fig. 7 à 11, pl. XIV), et d'autres formes

moins déterminables ont servi d'anses à des vases de types variés. Le faire de ces reproductions laisse généralement beaucoup à désirer. Quelques pièces (fig. 4, 10 et 13, pl. XII), cependant, ne sont pas inférieures aux meilleurs produits de Curium et d'Ialysos.

Certaines têtes de chevaux, entre autres le n° 12 qui a fait partie sans doute d'un vase en terre rouge, sont d'un art déjà élevé. Les figures 9 et 10, en terre brune, pourvues comme la précédente d'une bride, devaient également faire partie du décor d'une grande pièce, ainsi que la tête de chameau (fig. 5, pl. XII) aussi pourvue d'une bride. A côté de ces têtes isolées, simples débris de vases, il en est qui semblent

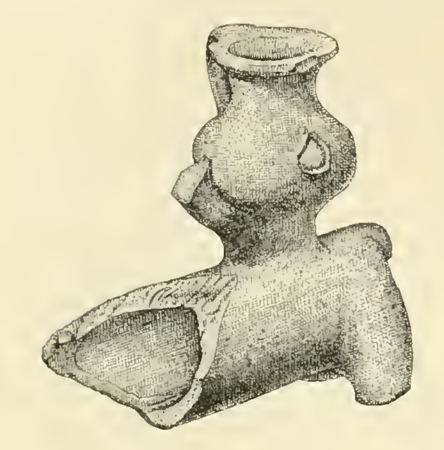


Fig. 72. — 1/2 gr. nat.

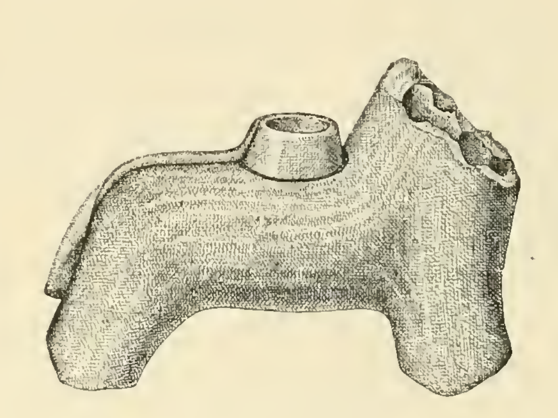


Fig. 73. — 1/2 gr. nat.

avoir été modelées à part et destinées à un autre usage. Puis viennent des essais de plastique plus complets dans lesquels le potier a cherché à imiter le corps entier de tel ou tel animal pour exécuter soit des lampes (fig. 72 et 73), soit des rithons, soit enfin d'innombrables petites figurines de chiens, de moutons, d'oiseaux (fig. 1 à 4, pl. XIII ; 8 et 9, pl. XV). Ces petits sujets peuvent être rapprochés de ceux que l'on trouve en grand nombre dans tous les milieux mycéniens ou pré-phéniciens (Tyrinthe, Curium, Hissarlik).

Doivent-ils être considérés comme des idoles, au même titre que les débris de figurines humaines (fig. 1 à 3, pl. XIV) analogues à celles trouvées dans les localités ci-dessus nommées? Je ne le pense pas; car, à supposer que ces petits animaux ne représentent que les symboles ou attributs de telle ou telle divinité, leur variété laisserait croire que ces divinités avaient des symboles multiples ou qu'elles variaient suivant les pays. Ainsi à Mycènes la vache semble dominer — car Schliemann dit en avoir trouvé dans l'acropole environ sept cents figures ; — à Kara-Euyuk, à Koban, c'est le bélier qui est, de beaucoup, l'animal dont on a le plus souvent reproduit les formes. Il est cependant possible que, dans chaque région, l'animal le

plus commun ait été offert à la divinité principale et que, si le sacrifice de l'animal vivant était trop coûteux, sa reproduction en terre cuite fût simplement déposée aux pieds de la divinité... On pourrait aussi voir dans ces figurines des images d'animaux révérés et passés à l'état de dieux lares?

Parmi les figurines humaines les plus primitives, se voit la statuette d'un personnage féminin dont le nez, les oreilles et les seins sont marqués par un léger relief. Les yeux sont indiqués par deux trous. Les jambes manquent (fig. 1, pl. XIV), mais on aperçoit une partie de l'avant-bras gauche. Elle est en terre de couleur rouge brique claire.

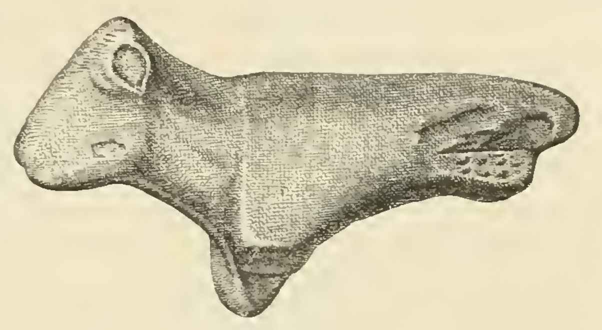


Fig. 74. — 1/2 gr. nat.

Citons une autre pièce tout aussi barbare, mais dont le corps cependant semble avoir été modelé (fig. 2, pl. XIV). La tête, de forme conique, est à peine marquée ; les yeux sont indiqués par deux trous, le corps, dont la partie inférieure manque, est cylindrique et ne porte aucun attribut sexuel. Munie de ses deux bras, cette figure relève légèrement le droit vers la poitrine et laisse tomber l'autre sur la hanche.

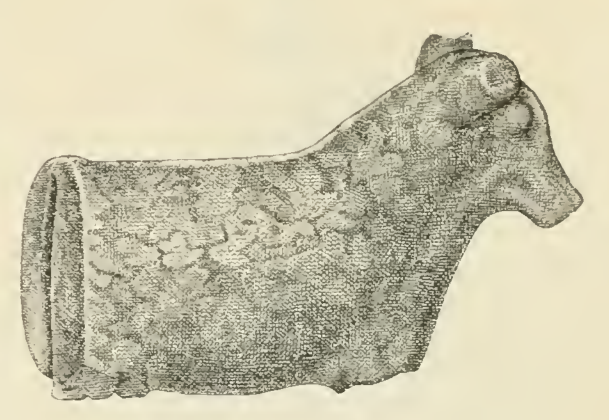


Fig. 75. — 1/2 gr. nat.

Une autre pièce du même genre représente un torse sans jambes et sans tête, sur lequel les seins sont indiqués par deux pastilles. Le bas du torse est vêtu d'une tunique courte à plis. D'autres figurines humaines, encore moins nettement accusées, se rencontrent sur plusieurs tessons de vases grossiers. Ces sortes d'ébauches, qui semblent pour la plupart modelées par des mains d'enfant, présentent souvent un certain intérêt, car, dès qu'elles cessent d'être informes, elles donnent, comme à Cypre, des indications sur le costume et les ornements portés par les gens qui les ont produites. Tel n'est pas, malheureusement, le cas de nos figurines humaines dont le nombre est rare, et qui sont ou trop mutilées ou trop rudimentaires. Il n'est pas douteux que des fouilles ultérieures feront découvrir à Kara-Euyuk des pièces plus complètes et dès lors plus instructives. Quoi qu'il en soit, du peu que nous possédons il semble ressortir qu'ici, comme à Hissarlik, le plus grand nombre de ces ex-voto (?) ou idoles (?) appartenaient au sexe féminin.

Ne seraient-ce pas de grossières copies de l'Aphrodite babylonienne dont on a recueilli de si remarquables images à Cypre et à Rhodes (fig. 76 et 77)? C'est, au contraire, au sexe masculin qu'appartiennent la plupart des figurines en bronze que j'ai trouvées en Cappadoce sur des points très divers.

L'exécution des produits de nos Cappadociens de Kara-Euyuk offre cette naïveté, cette gaucherie que l'on constate dans la plupart des produits des milieux mycéniens ou phéniciens. Le potier ou le décorateur a été toujours préoccupé d'imiter plutôt que de créer, et encore son art est-il bien rudimentaire quand il interprète des formes

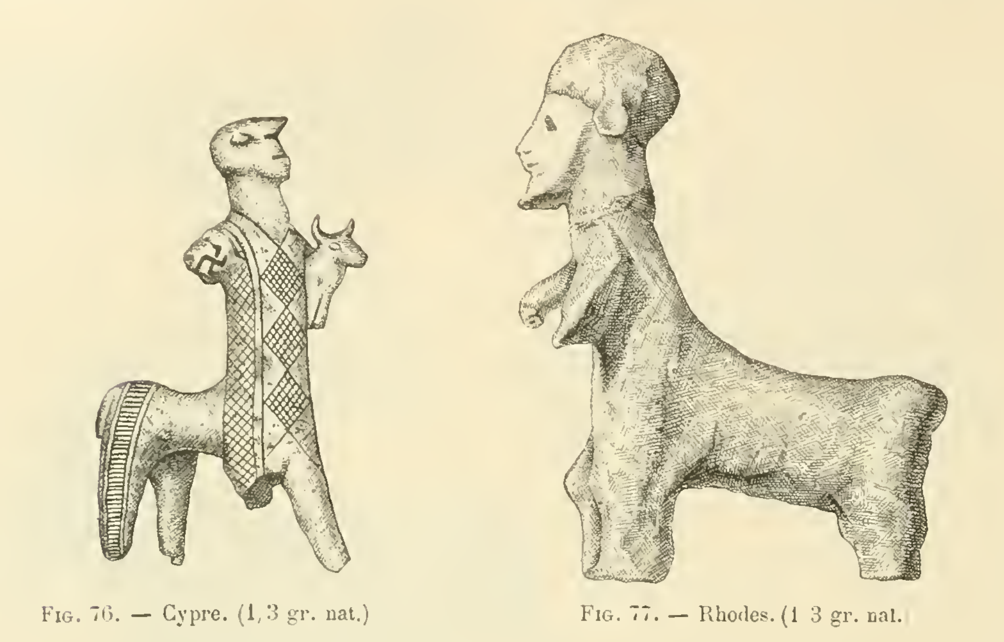


Fig. 76. — Cypre. (1/3 gr. nat.)

Fig. 77. — Rhodes. (1/3 gr. nat.

animales, même avec le modèle sous les yeux. Souvent aussi l'ornemaniste cappadocien a créé des types composites, des types en quelque sorte factices, comme cela s'est produit en Chaldée, ainsi que le rappelle M. Perrot[1]. Ces types, d'abord créés pour traduire certaines conceptions religieuses, ont fini par devenir de purs motifs d'ornement. Telles sont certaines figures assez embarrassantes pour le zoologiste (pl. XI). On connait le passage souvent cité de Bérose, dans lequel il décrit les formes hybrides par lesquelles, selon la tradition de son peuple, la vie avait commencé à la surface de la terre. Il parle de chevaux à tête de chien et d'autres bêtes qui avaient la tête d'un cheval et la queue d'un poisson..... Toutes ces étranges combinaisons, l'historien ne les avait pas inventées ou prises seulement dans les vieux traités qu'il résumait; on les voyait, dit-il, réalisées dans le temple de Bel à Baby-

[1] Perrot, *Histoire de l'art (loc. cit.)*, t. III, p. 602.

lone[1]. Ce sont justement ces types bizarres de poteries (fig. 78 à 81) que le R. P. Scheil a, en 1894, découverts dans ses fouilles de l'ancienne Sippara à Abou-Habba, près de Bagdad, et dont il a bien voulu m'autoriser à reproduire ici quel-

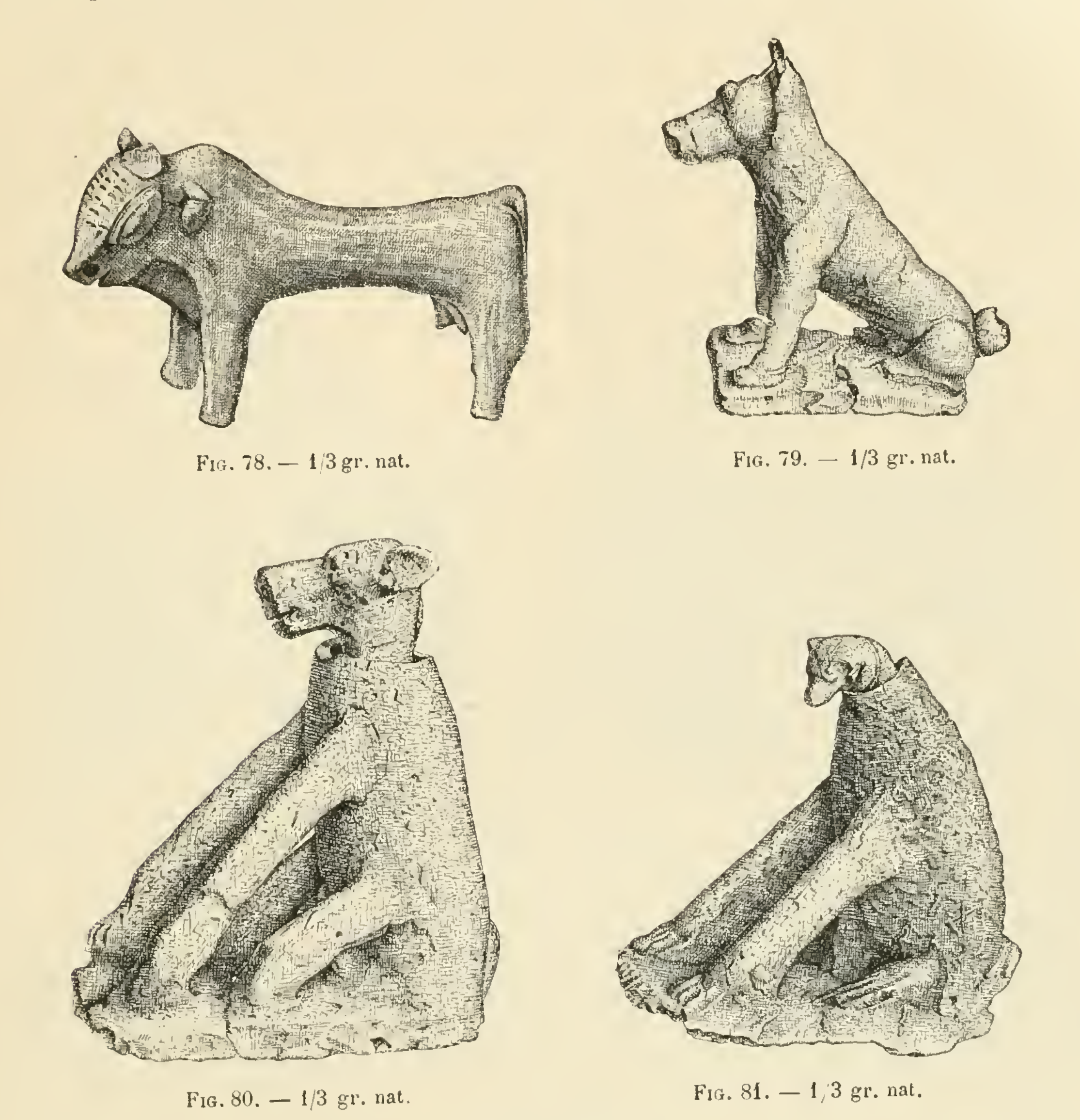


Fig. 78. — 1/3 gr. nat.

Fig. 79. — 1/3 gr. nat.

Fig. 80. — 1/3 gr. nat.

Fig. 81. — 1/3 gr. nat.

Figurines de Sippara.

ques spécimens. On voit quels rapports ces pièces singulières offrent avec certains de nos débris de Kara-Euyuk, et combien est grande l'importance de cette nouvelle série de preuves en faveur des relations entre les gens de Cypre, de Kara-Euyuk et les Babyloniens.

Il nous reste à parler de deux pièces en céramique dont la présence à Kara-Euyuk

[1] *Fragmenta græcorum historicorum*, de C. Müller, édition Didot, t. II, fig. 1.

est des plus intéressantes. Il s'agit de deux vases, ayant la forme d'une sorte de hutte, dont l'ouverture est latérale au lieu d'être au sommet. Ces vases (fig. 1 et 2, pl. XV) ont été trouvés au milieu des décombres de la fouille la plus septentrionale du tell, là où je suppose avoir existé la nécropole. Ils contenaient de la terre noire et fine, sans aucun débris d'ossement; néanmoins, j'incline à les considérer comme des urnes cinéraires analogues aux urnes à cabanes du Latium (fig. 82 et 83).

L'un de ces vases, en terre jaunâtre, est orné, sur le haut de son ouverture, d'une bête à quatre pattes — peut-être un crapaud — et porte, sur la droite de

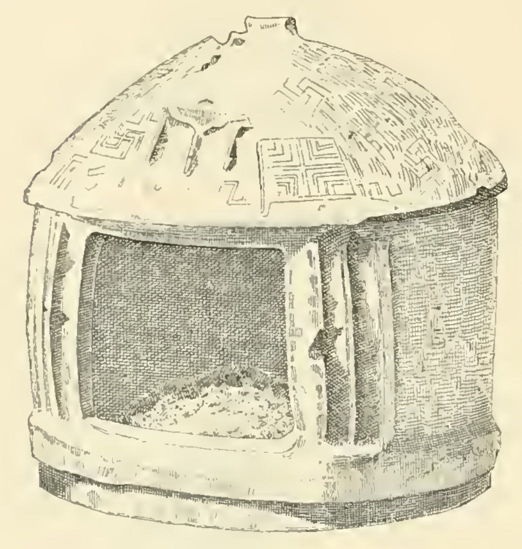


Fig. 82. — 1/3 gr. nat.

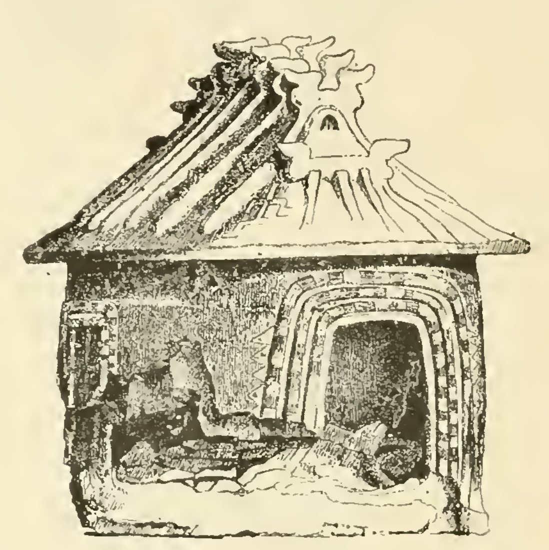


Fig. 83. — 1 3 gr. nat.

Urnes à cabanes du Latium.

ladite ouverture, une cupule. L'autre vase, en terre rouge, est plus petit, plus grossier. Le dessus est plat et ses côtés sont pourvus de deux anses. L'un et l'autre sont une des premières et des plus naïves expressions d'une croyance très ancienne, qui persista dans tout le monde antique : que tout ne finit pas pour l'homme avec la mort; que le corps, même réduit en cendres, continue sous la terre une ombre d'existence; que la tombe est une demeure et qu'il faut lui donner l'aspect d'une maison. Si des fouilles ultérieures mettaient au jour — dans la même partie du tell ou ailleurs — de nouvelles pièces du même genre, l'absence de nécropole apparente s'expliquerait et l'hypothèse, que j'ai émise, de l'existence de l'incinération chez les Cappadociens de Kara-Euyuk, serait justifiée.

C'est également dans la partie nord du tell que j'ai trouvé la plupart des petites jarres ayant pu servir d'urnes cinéraires. Malheureusement, aucune n'était entière et ne contenait des débris d'ossements humains plus ou moins carbonisés, comme

cela se voit dans les nécropoles à incinération. Je n'ai constaté nulle part, à Kara-Euyuk, la présence de sépultures anciennes, et comme la cité ne pouvait manquer d'avoir sa nécropole, il n'y a pas de raison pour ne pas admettre que celle-ci occupait le nord du tell. L'incinération devait être le mode de sépulture usité par la population de cette cité.

On remarquera que cette partie est celle qui a été le plus profondément exploitée par les habitants modernes comme matériaux d'amendement pour leurs terres. Il y a à cela deux raisons : la première, c'est qu'elle est à proximité du village ; la seconde, c'est qu'elle renferme un amoncellement énorme de décombres et de cendres noires les plus riches en matières organiques fertilisantes. Fait singulier encore à noter, c'est que c'est dans cette région que les Turcs de Kara-Euyuk ont installé leur cimetière actuel.

Si le nord du tell était consacré aux morts, c'est dans la partie est que devait régner la plus grande activité, car c'était là probablement que se trouvaient les magasins, les dépôts de marchandises, le bazar, en un mot. C'est, en effet, dans ce quartier que se trouvent, en plus grande quantité que partout ailleurs, des os d'animaux domestiques : bœufs, moutons, etc. ; c'est là que se rencontrent le plus fréquemment des débris de grandes jarres ayant contenu des substances alimentaires. C'est là encore que devait se trouver le dépôt de blé, car on constate çà et là des amas de ce grain dans un état de carbonisation qui lui a permis de résister à la décomposition jusqu'à nos jours.

TEXTES CUNÉIFORMES

CAPPADOCIENS ET PROBLÉMATIQUES

Depuis longtemps, les voyageurs qui ont visité Kaysarieh ont rapporté en Europe des tablettes de formes diverses et portant des textes cunéiformes de plusieurs types. La plupart de ces monuments avaient été achetés au bazar et leur provenance était, dès lors, douteuse pour ne pas dire inconnue.

Durant nos deux voyages, nous avons séjourné à Kaysarieh, et, comme nos prédécesseurs, nous avons acheté quelques tablettes dans les mêmes conditions, mais c'est à Kara-Euyuk que nous avons acquis, à des prix ne dépassant pas un medjidié (4 fr. 20), soit en 1893, soit en 1894, la majeure partie de celles que nous possédons. Nous ne les avons donc pas trouvées nous-même, comme celles de Boghaz-Keui; pourtant, comme c'est durant nos fouilles qu'elles nous ont été présentées par les habitants mêmes du village, nous ne saurions douter de leur authenticité. Malgré tous nos efforts et la promesse d'un fort *bakchich* si l'on nous en faisait découvrir en place, nous n'avons pu réussir à obtenir le moindre renseignement sur le gisement de ces tablettes, si toutefois elles ont été déposées primitivement en un lieu spécial. Au reste, ce dépôt a pu être détruit par les incendies qui ont ruiné la ville dont les décombres ont été dispersés plus tard par les occupants successifs et en dernier lieu par les habitants du village moderne qui continuent de transporter les cendres du tell dans leurs champs des alentours pour les amender. C'est probablement lors de ce transport qu'ils trouvèrent les tablettes dont ils ne peuvent pas, en effet, préciser la provenance.

Depuis notre retour, nos correspondants de Césarée nous ont envoyé une série de tablettes qui paraissent venir aussi de Kara-Euyuk.

Quoi qu'il en soit, nos textes appartiennent à deux catégories. La première se

rattache au type dit *cappadocien*, sur lequel M. Golenischef a déjà attiré l'attention. Les textes de cette catégorie sont de la même famille que ceux de Boghaz-Keui où ils se trouvent au contact des poteries de même style qu'à Kara-Euyuk. Toutefois, le type d'écriture, à Boghaz-Keui, sans cesser d'être babylonien, est plus moderne que celui des contrats dits cappadociens. Ils présentent par ce seul fait, indépendamment de leur importance au point de vue philologique, un intérêt considérable. Les trois premiers numéros ont été lus par M. Boissier[1] ; ils ont été remis à l'étude par le P. Scheil qui donne son déchiffrement ci-dessous, avec celui de douze autres pièces inédites. La seconde catégorie a été publiée par M. Ménant[2]; elle se compose de petites tablettes qui diffèrent complètement des autres, et même leur physionomie, particulière et nouvelle pour les spécialistes, a éveillé chez eux des doutes sur leur authenticité. Néanmoins, je crois devoir en donner des reproductions, afin que l'on puisse discuter le bien fondé des appréciations qui ont été formulées à leur égard (pl. XX et XXI).

DESCRIPTION DES TEXTES CAPPADOCIENS

N° 1

CONTRAT

1. 1 1/2 šiqlu kaspi
a-ta qa-šu Mil-ku-tim
el A-šur ma-lik
mâr Šu-ku-bi-im
5. a-ṭi-in
pân Ašur ṭâbu
mâr I-na-su-in
pân Ma-num ki-i e-ni-a
mâr I-šar ḫa-ri-im

I et 1/2 sicle d'argent
Comme cadeau de Milkutim (?)
à Ašur-malik
fils de Šukubim,
j'ai donné.

[1] *Cf.* Boissier, *Comptes rendus Acad. Inscr. et B.-L.*, p. 359, n° 1, 1896.
[2] Voir le *Bulletin de l'Académie des Inscriptions*, séance du 19 avril 1895, p. 123, 126 et suiv.

En présence de Ašur-tâbu
fils d'Inasuin
et de Manum kìenia,
fils d'Išar-ḫarim

NOTES

Ata (l. 2) ne peut avoir ici le sens de l'assyrien *atta*.

Toutes les lectures de ce texte sont certaines. Ligne 3, *el* est le signe Golén. page 54, ligne 16, et doit signifier « vers, à ».

A la ligne 4°, il faut lire *Šukubim* et non *Gimil Kubim*. Le nom est purement babylonien et se trouve dans un contrat de Sippara, antérieur à Hammurabi, que j'ai publié au Recueil XVII, p. 30, n. XIII, sous la forme de *Šukubum*. S'il avait existé une divinité du nom de *Kubum*, on n'aurait pas omis dans ce document, comme on le fait assez généralement dans les contrats cappadociens, le prédéterminatif *ilu* après *Šu*. Cf. dans le même texte du Recueil, *Zugaliya* avec Golén. 10,7 (Zugaliya).

Ligne 6, la dernière ligne est *ḫi*, *ti*, *šar*. Cf. *Jensen* ZA. IX, 65.

Pour le nom de *Išar-ḫarim*, cf. le nom babylonien *Ḫarimti*, dans les contrats publiés par Meissner, n° 92.

N° 2

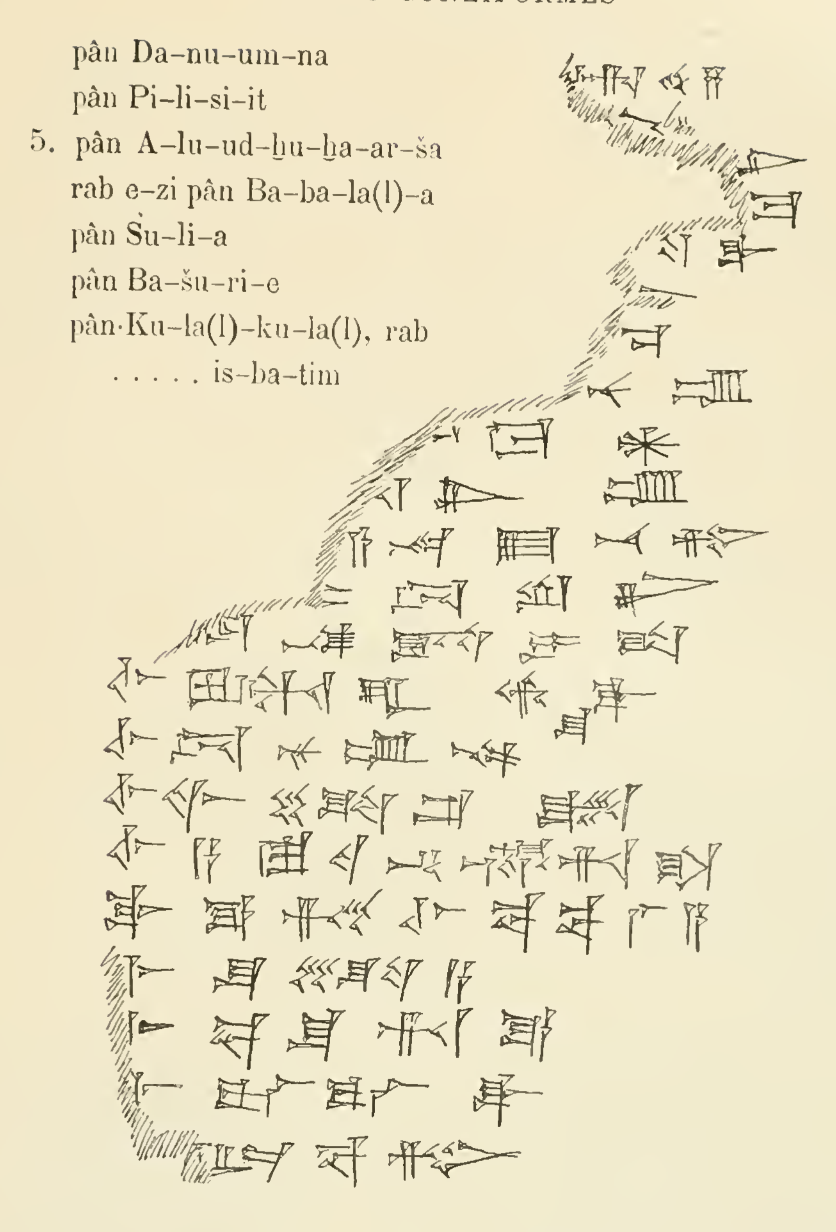


. . . . . ar-ḫi-za
. . . . nim (?)
. . . .
. . . . . ša ? gal
. . . .
. . . . . nu-um
. . . . . ma-an
. . . . ni-um
. . . . . a-na bît bit-tim
[ḫabuala (?) i-] da-ru-ni

VERSO

1. [pân] Ma-na-id-i-ša
pân Lu- ḫ-ra-ḫi-el-šu

pân Da-nu-um-na
pân Pi-li-si-it
pân A-lu-ud-ḫu-ḫa-ar-ša
rab e-zi pân Ba-ba-la(l)-a
pân Ṡu-li-a
pân Ba-šu-ri-e
pân Ku-la(l)-ku-la(l), rab
. . . . . is-ba-tim



Tous les signes sont certains, comme, par exemple : Rev. *Ar-ḫi* (ou *di*) *za*. (Ligne *pénultième*), le *bit bittim* ou *battim* était un lieu où on déposait des sommes d'argent. M. de Clercq possède une tablette cappadocienne où on lit :

1 mana kaspi	1 mine d'argent
ana ḫabuala(l) e	comme intérêt
Kulmakulma	Kulmakulma
u Ṡaḫamilrama	avec Ṡaḫamilrama
itti Mil-id-ša-šu utaeru	de Milidšašu prennent
ḫabuala(l) idnušuma	Ils lui ont donné l'intérêt

itala(l)-ak āna-(ma)	et il va
bit bittim u ša ištalkia-an	au *bit bittim* et ce qu'il a pris
ḫabuala idar	d'intérêt, l'y dépose
pân.	devant...

C'est d'après ce texte que nous avons restitué la dernière ligne du *Recto*.

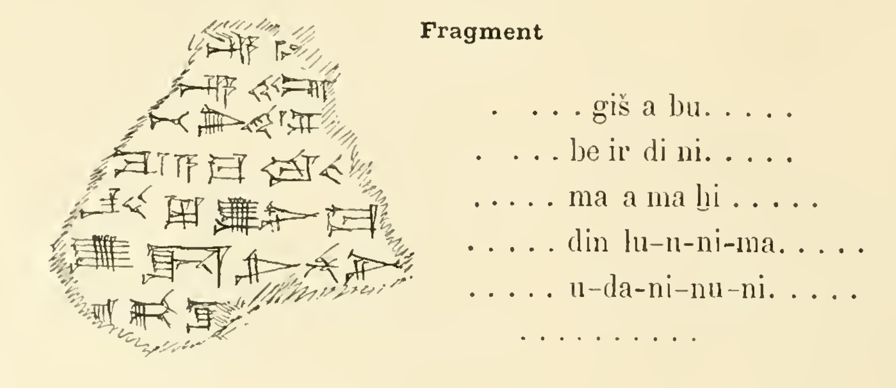
La ligne 2 du verso a manifestement après *lu* le signe NANGARU. Mais on peut croire que ce signe a la valeur *uḫ*, comme je le prouve par l'équivalence de *Ḫu-ḫu-nu-ri-Ki* (ville) et de *Ḫu-uḫ (signe* NANGAR) *nu-ri-Ki*, trois fois relevée par moi, dans les contrats de la deuxième dynastie d'Ur. *Ḫi* pourrait se lire *di*. Cf. ZA. IX, 65. Je lis *el* le signe GAL, *rabû :* cf. Recueil XVIII, 75. *Ašur-iš-ta-qi-GAL* est pour *Ašur iš-ta-qi-el*, qui se trouve ainsi en toutes lettres dans le texte du Recueil. De même, inversement, le texte de M. de Clercq mentionné plus haut porte :

šuma ina bit EL	Si au temple
ša ištalkian	tout ce qu'il a pris
kaspu ša ḫabuluni mala (l)	d'argent d'intérêt
ina é-kal-lim uziani	profite dans le temple,
Šaḫamilrama ila(l) ki	Šaḫamilrama prendra (le profit)
Šuma ina èkallim	Si dans le temple,
iḫaliq	l'argent se perd,
ana Šaḫamilrama	c'est pour Saḫamilrama
iḫaliq	qu'il se perd.

Dans ce texte, EL semble bien être pour GAL, de telle manière qu'il faille lire *šuma ina Ê GAL* à la 1re ligne. Les signes GAL et EL avaient les mêmes valeurs, puisqu'ils paraissent permuter. Cf. *suprà Ištaqi-gal* pour *ištaqi-el*.

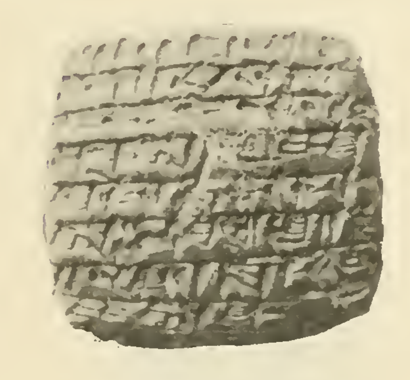
Le *rab* de l'avant dernière ligne ne fait pas partie du nom Kulakula (cf. Kulma-kulma *sup.)* mais désigne le chef d'une fonction ... *isbatim*, comme *rab ezi*.

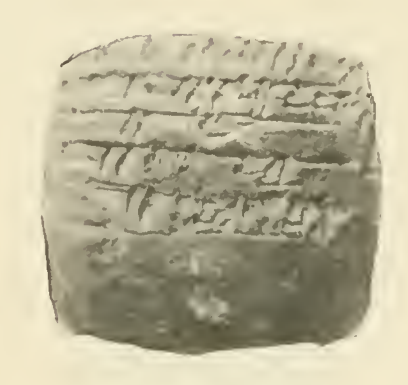
N° 3



N° 4

3 2/3 ma-na 1 šiqlu
kaspi za- ru- ba-am
i-zi-ir En- na- nim
Id- ša-Ištar i-šu
iš-da ha-mu-uš-tim
sa Pu-ut-ki-im u Amur-Ištar
a-na 21 ha-am-ša-tim
i-ša-qal
šu-ma la(l) iš-qul
1 1/2 šiqlu ta a-na
1 ma-na-im i-[na] arhi 1 kam
u- za- ab
pan A-ga-la
pan A-li-li





3 mines 2/6 et 1 sicle d'argent sont dus à Id-ša-Ištar, par Ennanim. Celui-ci payera un (?) quint de Putkim et Amur Istar, pour 21 quints[1]. S'il ne paye pas, il payera de plus 1 sicle 1/2 par mine, chaque mois. (Fait) devant Agala et Alili.

[1] Le sens de cette locution, qui est pourtant courante, reste obscur.

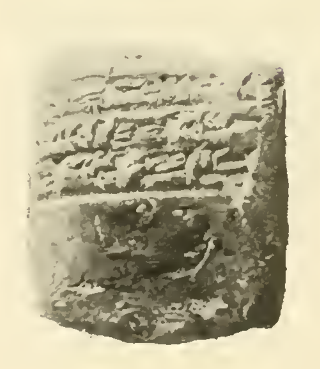
Nº 5

14 šiqlu kaspi
i-zi-ir Bu-li-a
1/3 ma-na kaspi
i-zi-ir
En-na-nim
15 siqlu kaspi
i-zi-ir
A-ni-a

13 šiqlu kaspi
i-zi-ir
Šu-ku-bi-im
1/3 ma-na 2 1/2 siqlu
kaspi i-zi-ir
Rammân ma-lik

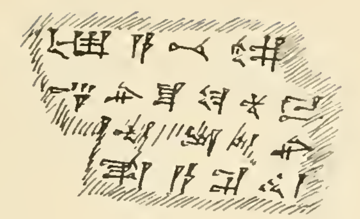
Sont dus 14 sicles d'argent par Bulia
1/3 de mine d'argent par Ennanim
15 sicles d'argent par Ania
13 sicles d'argent par Šukubim
1/3 mine et 2 1/2 sicles d'argent par Rammân-Malik





A signaler la forme curieuse du signe *ir*, et la présence du nom de Šukubim déjà rencontré dans le nº 1 (voir la note au nº 1).

N° 6



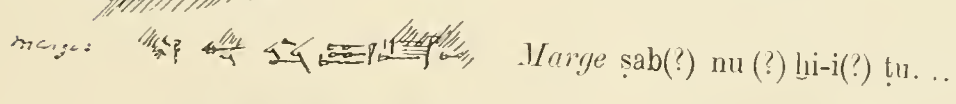
-u a-be-il-
-šur ni-šu ki-nu-ma-
-a-na ru-ut(?)ni-
ša a si i-ḫi(?)-

N° 7

Le fragment provient d'une enveloppe de contrat. Cette enveloppe porte, outre le texte en double, l'empreinte d'un cylindre, de manière pleinement assyrienne. On y voit un dieu assis tenant une coupe, et deux prêtres, mains levées, en fonction d'adoration. Dans le champ, le croissant de la lune.

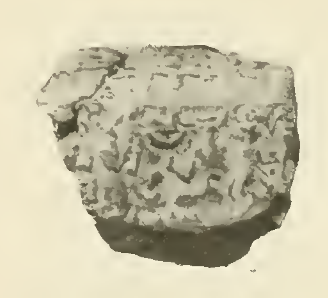


DUP A-mur (ilu). . .
DUP Ku-ku-pi. . .
DUP El-ba-ni . . .
DUP A-šir...
DUP A-šir(?) . . .



Marge ṣab(?) nu (?) ḫi-i(?) ṭu. . .





Sceaux d'Amur.... Kukupi..., Elbani..., Ašir... et Ašir...

N° 8

(Fragment de lettre).

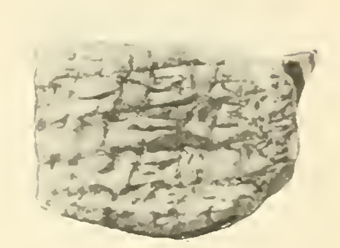


. . š]a i . .
. . . zu-im . .
a-na ni-ki (?) . .
u a-li-ki (?) . .
ku-ut ina im-ni . . (*ou* ku-pi) . . .
u me ku (*ou* šu?) sa . . .
ta-aš-pu-ra (tu as envoyé)

Marge . . . nu-ni

N° 9

A-da-da ar
sa šal-li
a-da-da a-na
. . . am-ma . . .
. . . . .
. . . . . ?)
i-di di(?)-ni
a-ar-za . .
. . . . . .





N° 10

(Transcription).

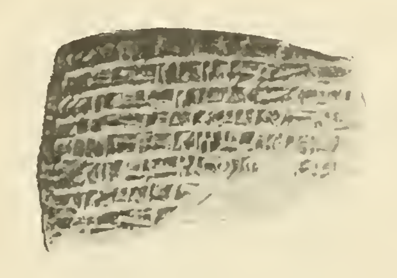
Obv.

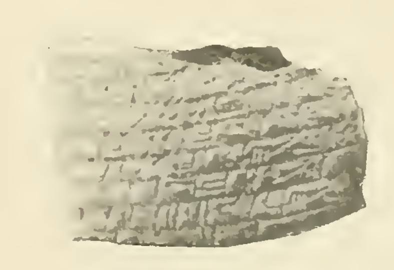
70 KU-ḪI-A (= zun) damqu
9 KU-ḪI-A a-bar-ni-u
32 KU-ḪI-A ga-ab (signe *lid*)-li-u-tum
ga-tum sa li-pi-tim
napḫar . . . . 15 KU ša
dam-gar
52 KU-ḪI-A damqu. . . . . . 4 KU ḪI . .
sa li-pi-[tim] . . . .
. . ra(?)zu . . .
. . . .

Rev.

an na ša (?)
5 KU-ḪI-A damqu ša. . .
≥≥≥ GUN 45 ma-na an-na
ku-nu-ku 20 ma-na an-na
a-na ga-tu amil zu-in (=Sin?)
el-ki la(l)ma-a-num
Da-da-a a'na amil zu-in
ip - ki-id
pân Ma-ku-a mâr I-din Ištar
pân A-zu-ta-a mâr Ga-me-me

Marge pân A-da(?)da...





(Traduction).

Rev. 70 vêtements précieux
6 vêtements *a-bar-ni-u*
32 vêtements de guerriers (?)

main de travail (?) ; (cf. n° 14, Rev. 4, 6.)
en tout. . . . . . ; 15 vêtements de marchand
52 vêtements précieux, 4 vêtements . . .
de travail. . . .
. . . .

V. du plomb. . . .
5 vêtements précieux de . . . .
⋿⋿⋿ talents, 45 mines de plomb
à sceau, 20 mines de plomb,
des mains de (l')Amil-ZU-IN
a reçu sans (vérifier) le compte
Dadâ, et aux mains de (l'(Amil-ZU-IN
il (les) a confiés :
en présence de Makua, fils de Idin Istar
. . de Azutâ, fils de Gameme
. . de Anim da . . . . .

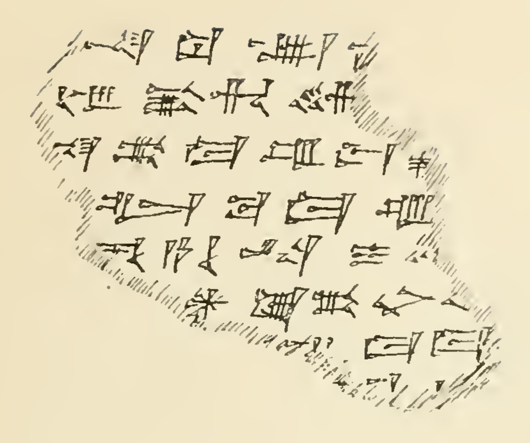
(Note)

Cette tablette m'avait à première vue inspiré quelque doute sur son origine cappadocienne, bien que le marchand eût assuré la tenir de Césarée, comme les autres pièces publiées ci-conjointement. Elle me rappelait plutôt, par son bel aspect, la netteté et la fermeté, et je dirai presque, par l'aspect *classique* de ses signes, les tablettes de la deuxième dynastie d'Ur, dont quelques exemplaires auraient pu avoir été transportés même à Césarée. Mais en étudiant de près le document, on ne saurait méconnaître que c'est là une pièce remarquable au point de vue de l'écriture cunéiforme dite *cappadocienne*. Les signes A, EL, SI, ŠI-ṢAB, DAM, TIM, etc., les noms propres, en font foi.

De la ligne 3ᵉ *gabliutum*, il ressort clairement que la ligne LID a la valeur AB, comme Delitzsch l'a deviné. Cette valeur n'est pas étrangère au syllabaire proprement assyrien ; c'est ainsi que dans le grand texte d'Asurnasirabal, R. I. 17, 9, le nom divin AN-LID-U, resté inexpliqué jusqu'à ce jour, n'est autre chose que le dieu AN-AB-U, c'est-à-dire Ninip, à qui d'ailleurs tout le prologue est dédié dans cette inscription. Pour l'équivalence AN-AB-U et de Ninip, voyez Brunnow, n° 3836.

N° 11

(Transcription).



. . na si-ip-par (?) . .
. . u ga-ri- im . . .
. . na ga-ma mir . .
. . al ba ma dup . .
. . da(?)-a-šu na i-zi (?) . ? .
. . (an) zu -ga -ab (= lid) . . .
. . ma-ma
. . . .

Rev . . . Idû (an) Rammân
. . . ru -ni
. . u-ni ku-nu-ḫi (ti)
. . ki dub-be-im ša
. . ru-um za-al . .
. . id a . .
. . um be-li (=ni)
. . za-al . .
. . bu-ta-ma . . .





N° 12

Lettre. — Transcription).

a-na Šu-mil-ḫa-ra . . .
ki-be-ma um-ma
(an) Si-en(??)-ku(?)-ba . . .
a-ḫi-a ta . . .
ki-ma a-na
a at(?)- zu
. . . .

Rev. u a-ga . .
a-ma-ḫi me-ku . .
si-im ku-ḫi . .
u a ên . . .
2 1/3 siqlu kaspi . . .
Id A-na mâr . . .
Ku-lu-ma a . . .

Marge am-nu um(?) be . . .
pan A-šir . . .
la(l)-ak-ru . . .

N° 13

(Transcription).

. . . . .
4 KU-ḪI-A . . .
Kur-ta ak . . .
a-na ba-ba-la(l) . . .
a-na ga-ri-im . . .
na-si KU-ḪI-A . . .
i . . . . la(l) . . . .
i- zi-ib i . . . .
a-na amil i-li . . .
pan Nam-ša-a . .
bu-šu ip-ḫi(ṭi) . . .
KU-ḪI-A šu-nu-ḫi(ṭi) . . .
ša ga-ri-im

Marge . . ga-ri-im
. . . . ku-si

Il est difficile de tirer de ces bribes un sens suivi. Comme au n° 10, il s'agit ici de vêtements transportés, mis en dépôt devant témoin.

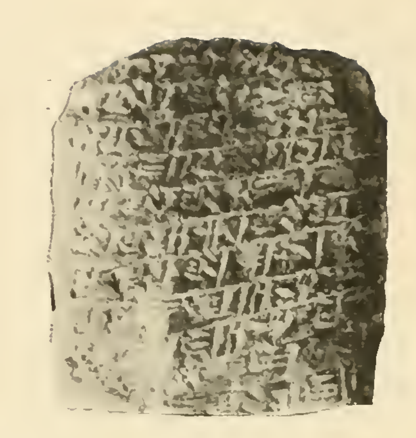
N° 14

(Transcription)

50 + 5 + 2/3 ma-na an-na
2 é ma -?- a a-lal-me
u u-nu . . . . me ma a-nim
. . . ki . . . . A šur
i . . . .
ip-ki-id . . . .
giš ma sag. . .
. . . . . a-na-na . . .
. . im . .

Rev. . . . . . i-na ki . . . .
. . A-šur-ma 30 KU-ḪI . A . . .
20 KU-ḪI - A ga-ab-li-[tim?]
11 KU-ḪI-A ša ga-tim
A-šig(*ou* ḫa)-ma 1 KU ša a-si-ṭâbi
1 KU ša ga-tim-me
ša ga-a-ri ga-ra 60 + 2 . . . .
ku-nu-ki ši ma (*ou* ba) nit (*ou* uš)- tim
šu . . . . . . lam (?) A-šur-rabu
u . . . . ma A-šur-ku-nu-ki . .
. . . ḫi u ma šu-nu ?
ni-giš ni-ik e-ma
ma šir šu-nu-ma





Nouveau dépôt de plomb et de diverses sortes de vêtements.

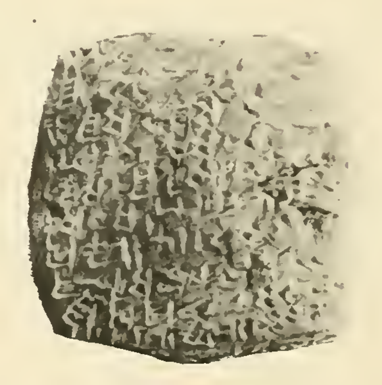
N° 15

(Lettre. — Transcription).

A-na E-na-ma A-šur
ki-bi-ma um-ma E-na-a A-šur-ma
A-ḫi-a-ta a-na-kam
Lal-li-be-i i-li-ma
i-ga-za-e a-ta-mar
a-pi-lu u di-ru-tum
i-el-ta-ab-da-ni
ba-nu-a i-iš-ḫi- ta-ab-ma
lib-ba e-ra-ba-am-ma
ḫi-la(l)-a-mu a
a-ḫi-a-ta a-kam-ma (cf. ligne 3 *akam* ou *anakam?)*

Rev. a-zi-ir a-am ḫi-a *(ana ṣir*, cf. *izir*, passim)
e-in-ga
li-li-kam
a-na-kam aš-ta-na-me-ma





a-ša-at-ga a-na mu-tim
ta-ta-la(l)-ak-a-ma

Zu-ku-za si-bit kaspi-ma (cf. inf. 24. 25.)
u li-ru-ba-am
lib-ba ba-nu u ga-ab-da

e-ra-am ḫi la ḫ-a-mu-a . ma- (pour *erabam*, ou *erawam* cf. super. 9)
iš hi a li-ki-im
ba-ni-e . ma

Marge zu-ku-za si-bit-kaspi-(?) ma
u li-ru-ba-am u a ma
u da (?) ḫa (?) ra ku az (?)- -tum (?)

7 1/2 ma-na-kaspi
za-ru-ba-am i-zi-ir
A-ḫa-na-ar-ši...
Ili eš-ta-ki-el
i-šu iš-du
ha-mu-uš-tim
ša En-na-nim-aš (*ou* ru)
u (au) Mar-tu (ki?)...
a-na 1 ma-na kaspi
Rev. 1 (?) siqlu ta
i-na arḫu 1 kam
u-za-ab
pàn Id ša A-šur
pàn I-ku (?)-nim.

N° 16

(*Rec. des Trav.* XVIII, 74).

Traduction. — 7 1/2 Mines d'argent sont dues par Aḫanarsi (?) à Ili estakel. Le *quint* est celui de Ennanimera et Martu ... Pour une mine d'argent il payera un sicle et une fraction par mois.

(Fait devant Id ša Ašur et Ikunim.

NOTES

Rev. 3. — *Aḫanarsi* est un nom propre nouveau.

4. — *Ili (NINI)-estakel* a un analogue dans *Asur-istaqal (Tabl. de Paris*, 24) et dans *Asur-is-ta-ki* ⊨ǀ—. Gol. 23.10 *bis*, où le dernier signe a la valeur *il*, *el*, contre Golenischeff, qui lit *istakiqal*. et Deliztsch, qui propose avec hésitation *istanaqal*. Ce dernier nous rappelle qu'il existe un *Ili istikal*

vieux babylonien, *V. A. Th.*, 1173, 21 *(Kapp. Keilsch.*, p. 261), qui est donc reproduit ici pour la première fois dans un document cappadocien.

7. — *Enna nimru* (ou *nimaš*). Nom nouveau. *Enna* est généralement suivi d'un nom divin. *Nimru* (léopard) est le troisième des sept dieux mauvais dans *R.* IV, 5, 17/18.

8. — *(An) Martu (ki?)*... *Ki* est très douteux, et, sans doute, il n'est pas question ici du pays de *Martu (ki)*, mais du dieu *Martu* qui n'est autre que *Rammân*, en tant que « dieu de la tempête », *ša abubi*. Cf. *R.* III, 67, 51, *c*, *d*. Nom nouveau dans les tablettes cappadociennes. A remarquer aussi l'idéogramme ⟶ devant *Martu*.

Rev. 1. — Le deuxième signe indique vraisemblablement une fraction. Il est à remarquer pour la première fois que *tan* s'emploie dans ces tablettes, après le chiffre ordinal, et que *tan* est rendu ici par *ta*, comme dans les contrats vieux babyloniens *(ta* et *ta-a)*.

4. — *Id ša Asur* est connu (Gol. 6, 20).

5. — Nouveau le dernier nom. P. Scheil.

A l'étude qui vient d'être faite des textes cunéiformes découverts à Kara-Euyuk, il me parait utile d'ajouter quelques considérations qui complètent celles de mes savants collaborateurs.

Tout d'abord, en ce qui concerne les seize tablettes écrites en caractères dits *cappadociens*, je tiens à rappeler qu'elles augmentent notablement la série encore peu nombreuse de ce genre de documents. Il me semble indispensable de rappeler aussi que la première connaissance que l'on possède de cette catégorie nouvelle de textes ne date que de quinze ans, et que c'est à M. Pinches qu'on la doit. Dans plusieurs mémoires ce savant assyriologue signalait, en effet, dès 1882[1], l'existence au British Museum et au Louvre de tablettes portant des textes cunéiformes qui, du premier coup d'œil, se laissaient classer au nombre des tablettes à contrats, mais dont le texte rédigé dans une langue inconnue résistait à toute tentative de traduction. L'écriture de ces tablettes, quoique nette, présentait aussi, très souvent, à côté de caractères qui les rapprochaient de l'écriture babylonienne, des caractères d'une forme inusitée dans l'écriture assyro-babylonienne. Sans essayer

[1] Cappadocian tablets in the British Museum and the Louvre *(Proceedings of the Soc. of the Bibl. archeolog.*, London, 1882).

d'entreprendre une traduction suivie de ces deux tablettes, M. Pinches se contenta de les reproduire aussi fidèlement que possible sur deux planches annexées à son article, et il donna des textes une transcription en signes assyriens. Il s'attacha, en outre, à démontrer que la première tablette avait trait à la vente d'un certain nombre de chevaux ou de mulets, et que la deuxième, celle de Paris, pouvait bien être un acte de donation d'une certaine quantité d'argent au profit (d'un temple) du dieu Soleil.

Partant de la ressemblance de certains mots cappadociens avec des mots assyriens, M. Pinches croit pouvoir tirer des conclusions sur la provenance des tablettes (que l'on ignorait) et arrive, dans ses recherches, à admettre que celles-ci devaient venir du même pays d'où on amenait en Assyrie des chevaux et des mulets, c'est-à-dire *Kus-àa*, pays qu'il identifie avec la Cappadoce. Depuis les publications de M. Pinches, au dire de M. Sayce[1], une série de tablettes du même style et relatives à des achats de chevaux aurait été acquise en 1881 par M. Ramsay[2] à Kaysarieh, et viendrait soit de Tyana, soit des environs de Césarée. Plus récemment, en 1891, M. Golenischeff faisait connaître une nouvelle collection, la plus considérable que l'on ait jamais vue de ce genre de tablettes.

Dans un opuscule[3] peu répandu, ce savant orientaliste décrivait les vingt-quatre tablettes les plus importantes de sa collection qui, à l'époque, se montait à une trentaine. Le R. P. Scheil a signalé enfin tout récemment l'existence à Constantinople de quatre tablettes de cette catégorie qui viennent probablement, ainsi que celle de la collection de Clercq, de la région de Césarée. Le R. P. Scheil a reproduit l'une des tablettes de Constantinople dans le recueil de M. Maspero[4], et publié celle de M. de Clercq dans le nouveau fascicule paru chez Leroux : Textes de la collection de Clercq.

De la discussion philologique qu'il présente des textes de sa collection, dont il a donné du reste la transcription, M. Golenischeff arrive à des conclusions du plus haut intérêt dans l'étude que je poursuis ici. Je résumerai ainsi ses conclusions :

1° Les signes de l'écriture cappadocienne, tout en ressemblant beaucoup aux caractères assyro-babyloniens, offrent des particularités qui les éloignent sensiblement de leurs prototypes.

[1] Sayce, *Proceedings of the Soc. of the Bibl. archeolog.*, t. VI, p. 17.
[2] Ramsay, *The historical geogr. of Asia Minor*, p. 39 et 449.
[3] Golenischeff, *Vingt-quatre tablettes cappadociennes de la collection Golenischeff*, in-8°, autographie, 62 pages de texte et 28 pl., Saint-Pétersbourg, 1891.
[4] Maspero, *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. XXVIII, p. 74.

2° Tous les textes se rapportent à des contrats, et renferment comme tels un très grand nombre de noms propres, ce qui est naturel puisque, le plus souvent, ils traitent d'affaires d'argent. Ces noms propres sont ceux des personnes qui font l'arrangement, les noms de leurs pères et ceux des témoins. Toutefois, parmi les noms propres, il croit pouvoir retrouver ceux de deux divinités cappadociennes : *Zu-in* ou *Zu-in-ma* et *Ki-du-tu*.

M. Golenischeff constate, de plus, dans ces textes, la présence de chiffres, puis celle de mots directement empruntés à un idiome inconnu.

Malgré l'étude minutieuse qu'il a faite des signes qui constituent ces textes, et qui doit contribuer sûrement à trouver les origines et les formes de la langue cappadocienne, il s'abstient encore de tout essai de traduction.

A côté des textes cunéiformes que présentent ses tablettes, M. Golenischeff a découvert sur l'une d'elles l'empreinte d'un cachet représentant deux personnages : l'un est debout et porte un long vêtement et des chaussures à bouts recourbés ; l'autre qui paraît être une divinité, est assise sur un trône. L'auteur trouve une grande ressemblance entre cette scène et celle que montre un cylindre provenant d'Aïdin[1]. Cette constatation tendrait à démontrer une parenté réelle entre la langue cappadocienne et celle des Hétéens.

En ce qui concerne la provenance de ses tablettes, M. Golenischeff déclare accepter la dénomination que leur a donnée M. Pinches sur le fait qu'elles sont identiques à celles que M. Sayce a fait connaître comme venant de Kaysarieh. Du reste, ajoute-t-il, les personnes qui me vendaient mes tablettes m'indiquèrent aussi la Cappadoce comme endroit d'où elles avaient été rapportées.

Ce qui précède explique pourquoi je me suis si longuement étendu sur l'historique des découvertes des tablettes dites cappadociennes, faites antérieurement aux miennes. Ces renseignements peu connus montrent, en effet, combien est grande l'importance que présentent ces dernières, en dehors du côté purement philologique, au point de vue de la provenance de l'ensemble de ce genre de monuments.

Nos nouvelles tablettes cappadociennes viennent confirmer les présomptions que l'on avait sur les origines de leurs aînées, signalées par MM. Pinches, Sayce et Golenischeff. Puisque tout le monde est d'accord pour les dire cappadociennes, pourquoi ne viendraient-elles pas les unes et les autres du tell de Kara-Euyuk qui n'est éloigné de Césarée que de dix-huit kilomètres.

Reste à savoir si dans le pays de *Kus-da*, que M. Pinches pense être la Cappadoce, il n'existe pas une localité pouvant être identifiée avec le lieu qui a reçu le

[1] Perrot, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 771.

nom moderne de Kara-Euyuk, et où a pu prendre naissance l'antique et célèbre Mazaca. Parmi les innombrables antiquités que l'on découvre à chaque pas dans le périmètre de l'*Eski-Kaysarieh* qui domine la Césarée moderne, aucun objet ne paraît démontrer que cette localité a été habitée antérieurement à l'époque gréco-romaine. Les tentatives qui ont été faites à l'égard de l'identification de Kus-âa ne nous satisfont pas encore, mais, en présence d'un plus grand nombre de documents[1], on peut espérer que les philologues obtiendront des résultats conformes à nos espérances.

Il nous reste actuellement à rechercher à quelle époque remontent les antiquités du tell de Kara-Euyuk et puis à quel peuple on doit les attribuer.

Les nombreuses comparaisons que nous avons faites des vestiges archéologiques de notre tell avec ceux des centres préhelléniques devenus classiques nous aideront sans doute à élucider la première question.

Quant à la seconde, nous serions réduits encore ici, comme à Boghaz-Keui, à des conjectures si nous n'avions pas entre les mains deux pièces qui paraissent démonstratives. Il s'agit du morceau de terre cuite portant une empreinte en relief représentant une scène de chasse, puis du fragment d'enveloppe d'une tablette revêtu d'une empreinte de cylindre représentant une scène d'adoration et de libation.

Ces deux scènes rappellent d'une façon trop indiscutable les sujets hétéens d'Euyuk d'Aladja, de Yazili-Kaya et de Feraktin pour qu'il nous reste un doute sur leur origine. Il résulte de cela que, si ces deux petits monuments sont contemporains des antiquités découvertes à Kara-Euyuk (ce que je crois certain), on doit considérer ce tell comme hétéen.

Un autre résultat non moins important et inattendu est celui qui ressort de la présence d'une scène hétéenne côte à côte avec un texte cappadocien. Ce fait vient à l'appui de la conjecture de M. Golenischeff, à savoir que la langue dite cappadocienne était celle des Hétéens. L'empreinte d'une scène hétéenne sur l'une des tablettes que ce savant a fait connaître permettait déjà cette présomption fort vraisemblable que je crois pouvoir confirmer ici.

Relativement à l'ancienneté du tell de Kara-Euyuk, nos observations peuvent se résumer ainsi :

Rien dans son aspect extérieur ne permet de reconnaître la superposition de plusieurs cités ou de plusieurs civilisations, et nos fouilles ne m'ont rien offert de précis

[1] *Wo lag. das Paradies*, p. 275. D'après Golenischeff : *Proceedings of the Soc. of the Bibl. arch.*, IV, p. 12-14.

à cet égard. Kara-Euyuk a été occupé pourtant depuis la haute antiquité par des peuples différents et à des époques diverses, cela ne fait aucun doute. Les vestiges industriels et artistiques que nous y avons recueillis durant nos deux campagnes le démontrent d'une façon certaine. Les produits céramiques, en particulier, nous fournissent ici, comme partout ailleurs, du reste, des indications précieuses. De leur comparaison, en effet, avec ceux des localités classiques préhelléniques, il semble ressortir qu'à Kara-Euyuk la civilisation cappadocienne primitive se serait développée au moins en deux étapes. A cette civilisation auraient succédé celles des Grecs, des Romains et des Perses dont on trouve ici, comme à Boghaz-Keui, à Dédik et ailleurs en Cappadoce, assez de traces pour pouvoir affirmer sinon leur séjour prolongé, au moins leur passage.

A l'époque la plus ancienne ou à la première étape que l'on pourrait appeler l'époque préhistorique dont il reste à découvrir le niveau exact, appartiendraient les ustensiles en pierre et en bronze, les fusaïoles, la poterie décorée au moyen de la plastique, ces vases en forme d'animaux comme on en trouve dans les dépôts les plus anciens de Cypre et d'Hissarlik.

La seconde époque correspondrait à celle de Mycène, car un nombre considérable de pièces montrent ici comme dans cette localité célèbre, ainsi qu'à Ialysos, les débuts de la peinture, puis la prédominance des décors géométriques simples ou curvilignes associés parfois à des représentations animales ou végétales.

De ce que les motifs décoratifs rapprochent nos stations cappadociennes des localités typiques de la région égéenne, faut-il conclure qu'ils sont originaires de ces localités ?

Je ne le pense pas, car bon nombre de produits céramiques me paraissent de fabrication locale, notamment ceux de la première époque. Telles sont ces innombrables représentations animales qui constituent soit des becs, soit des anses de vases ou des vases même. La ressemblance de ces décors plastiques avec leurs congénères d'Hissarlik et de Cypre est parfois très grande, mais si on les examine d'un peu près, on reconnaît bien vite qu'ils ne présentent entre eux qu'un air de famille et rien de plus, car chaque région a gardé une indépendance artistique marquée. Si l'idée générale est la même à Kara-Euyuk et à Boghaz-Keui qu'à Hissarlik et à Cypre, la faune reproduite est tout autre : les sujets diffèrent aussi pour la plupart. Et, en effet, alors qu'en Troade on avait une prédilection marquée pour la vache, à Kara-Euyuk c'était le mouton, le cheval et le chien qui étaient plus volontiers reproduits. Toutefois c'est avec les produits des couches les plus profondes de Cypre que ceux de notre grand tell ont le plus de rapports. Certaines pièces semblent même en venir directement.

Ces pièces, dues en apparence à l'exportation, sont rares à Kara-Euyuk et pourtant les sentiments artistiques développés dans cette cité et à Cypre sont bien voisins! A moins que l'on admette (ce qui serait fort difficile) que cette civilisation spéciale ait pris naissance spontanément, et vers la même époque en Cappadoce, en Troade et à Cypre, il faut nécessairement avoir recours à l'ancienne idée des influences étrangères et des importations pour expliquer son apparition simultanée de l'est à l'ouest chez des peuples différents et encore aux âges industriels les plus primitifs.

Pendant longtemps, Cypre et Hissarlik avaient seuls offert quelques preuves en faveur de l'origine mésopotamienne d'une partie de la civilisation qui, plus tard, fut transformée peut-être sous l'influence de la région égéenne. On admettait bien que les gens des îles et des côtes eussent été en rapport avec les Assyriens dès l'époque de Sargon d'Agade, mais c'étaient là, disait-on, des faits isolés, tout au plus des traces d'incursions militaires.

Cette manière de voir ne peut plus être soutenue depuis que nos découvertes à Boghaz-Keui et à Kara-Euyuk sont venues montrer que les relations des Cappadociens avec les Babyloniens avaient eu une importance plus grande qu'on ne l'avait supposé jusqu'alors. Je pense donc que, si l'on peut croire à une influence manifeste de Babylone sur l'art cypriote primitif, elle doit être admise *a fortiori* pour Boghaz-Keui et Kara-Euyuk, où, en outre de toutes les preuves du passage des Assyriens dans ces localités, nombre de motifs décoratifs nous reportent vers l'Orient bien plutôt que vers l'Occident.

Au reste, les documents historiques sont formels en ce qui concerne la marche de Sargon de l'est à l'ouest, et il est inutile de faire intervenir un mouvement ethnique de l'ouest à l'est, auquel aucun texte ne fait d'ailleurs allusion.

Cypre, Hissarlik, Kara-Euyuk ont reçu d'une manière indépendante l'influence de la civilisation déjà si avancée de la Babylonie, et c'est ce qui explique aussi l'indépendance des caractères artistiques que l'on observe dans ces diverses localités. Il en est de même pour les poteries de style mycénien ou rhodien. Les motifs de cette catégorie découverts à Kara-Euyuk présentent un air de famille avec leurs congénères de la région égéenne, mais il est impossible de ne voir en eux que des produits de l'importation. Les Cappadociens ont pu recevoir de l'ouest des idées nouvelles qui leur ont permis de modifier celles qu'ils tenaient des Assyro-Babyloniens, et, s'ils n'ont pas fabriqué eux-mêmes toutes leurs céramiques, ils n'ont reçu du dehors qu'un bien petit nombre de modèles.

Si nous étendons à l'ensemble des éléments industriels de Kara-Euyuk la comparaison que nous avons cherché à établir entre la céramique de cette cité et celle des

autres localités préhelléniques, telles qu'Hissarlik, nous arriverons aux mêmes constatations.

En Cappadoce, comme dans toute l'Asie Mineure, les haches et autres ustensiles en pierre présentent à peu près les mêmes formes et ressemblent davantage à ceux de l'Arménie qu'à ceux de la Grèce. Il en est de même des haches en bronze et des fusaïoles.

A Kara-Euyuk comme à Hissarlik, on ne trouve pas de sépulture à inhumation, et l'incinération semble avoir été le seul mode de sépulture adopté.

Les points sur lesquels on rencontre le plus de différence sont l'absence du swastika, ce motif décoratif si usité à Hissarlik, ainsi que celle de la fibule qui n'est rare ni dans cette localité, ni à Cypre.

NEFEZ-KEUI, CÉSARÉE, TERZILI-HAMMAM

AZOU-GUZEL ET BECH-KARDACH

NEFEZ-KEUI

Nefez-Keui fut une localité célèbre à l'époque byzantine. Elle paraît être Tavium, dont la position a donné lieu à une controverse qui semble close maintenant. Les ruines que l'on croit pouvoir lui attribuer se trouvent à quelques minutes à l'ouest du village turcoman actuel de Nefez-Keui.

Nous y avons passé une journée, lorsque nous sommes revenus en Ptérie, durant l'été de 1894, en allant de Boghaz-Keui à Yozgat. Nefez-Keui est à égale distance de ces deux dernières localités, c'est-à-dire à quatre heures environ.

Sur le sentier qui va de Boghaz-Keui à Nefez-Keui, on trouve en maints endroits des restes de l'antique voie pavée qui reliait *Pterium* à *Tavium*. Les quelques pans de murailles visibles sur les collines qui portent les noms de Grand et de Petit Château ne présentent plus aucun intérêt. Partout, en revanche, dans le cimetière du village actuel, dans les murs des maisons, on rencontre des fûts de colonnes, des chapiteaux, des débris de linteaux couverts de sculptures qui ont dû être fort belles et que des mains barbares n'ont pas su respecter. De toutes parts gisent des stèles funéraires portant des inscriptions grecques. J'ai acquis enfin, des habitants de ce misérable village, quelques monnaies antiques ainsi qu'un certain nombre de vases

en terre, de formes variées, et quelques ampoules en verre provenant de sépultures dont on ne voit plus aucune trace.

Tavium s'élevait dans un site fort pittoresque et dut être une ville sinon très grande, du moins fort riche, à en juger par les vestiges d'architecture que l'on rencontre épars dans la région. En somme, j'ai voulu voir par mes yeux ces ruines qui furent visitées jadis par Texier, Hamilton, Perrot et bien d'autres, mais je n'engagerai personne à perdre une journée pour refaire cette visite, étant donné l'état de complète destruction de ces vestiges antiques.

TERZILI-HAMMAM

Dans ce village dont les eaux thermales sont fort connues en Anatolie et très fréquentées en été, s'élevait un bourg important à l'époque romaine.

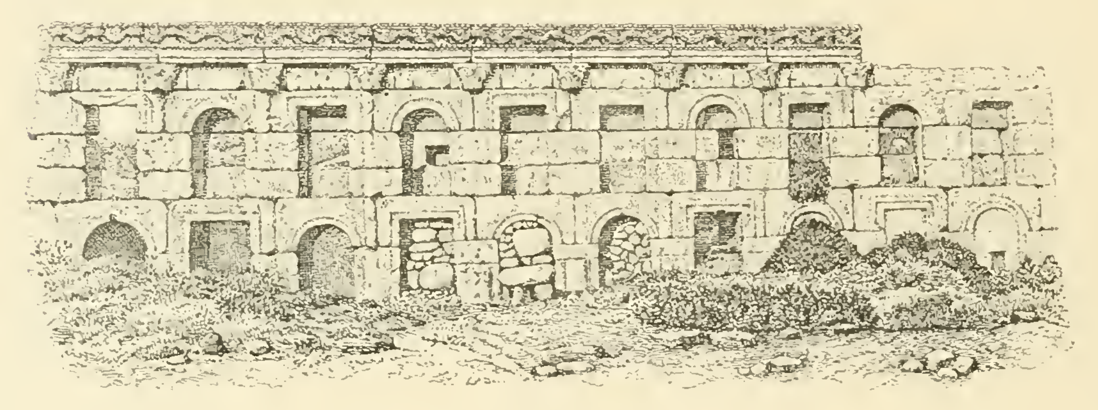


Fig. 84. — Thermes de Terzili-hamman.

De fondation récente, il est habité par des Lazes musulmans, venus d'Ardahan en Russie, d'Asie, et situé à deux jours de marche au sud de Yozgat en allant vers Césarée, soit à moitié chemin de Pterium à Mazaca.

Ces eaux ont été identifiées avec celles d'*Aquæ Saravenæ*, parce que Strabon place Saravene sur le côté nord de la Cappadoce, entre Khamanene et Laviansene. D'autre part, la position de Basilika Therma a été fixée, d'après l'examen des routes, à Terzili-hammam. Ces bains étant en Saravene doivent être, par conséquent, les *Aquæ Saravenæ* [1].

[1] D'après Ramsay, *Historical Geography of Asia Minor*, p. 265.

Ce bourg remonte sans doute à l'époque de Justinien, car les monnaies à l'effigie de cet empereur y sont nombreuses, ainsi que dans toute la région. Nul doute que l'existence de ces eaux chaudes douée de propriétés merveilleuses — si l'on en croit les habitants — ait attiré ici une population assez dense, car en dehors des thermes superbes en marbre blanc dont les ruines constituent le principal intérêt de cette localité, des ruines nombreuses et importantes prouvent que l'on est bien sur l'emplacement d'un bourg qui fut florissant. En effet, les habitants nouvellement installés, à la recherche de matériaux pour construire leurs demeures, ont mis à jour sur une longueur de près de trois kilomètres, une muraille d'enceinte de trois mètres d'épaisseur rasée jusqu'au sol, et qui devait enfermer la ville. Partout dans les murs du village se voient des blocs de marbre sculptés, quelques-uns portant des inscriptions grecques, des fûts de colonnes et autres débris d'architecture. Il ne se passe pas de jour, nous disent les habitants, sans que quelque découverte ne soit faite.





Fig. 85. — Sceaux en plomb byzantins.

On trouve fréquemment entre leurs mains, comme à Nefez-Keui, des vases et des lampes en terre, puis des monnaies et des sceaux en plomb (fig. 85).

Des thermes, le monument le plus important de Terzili-hammam, il ne reste guère que la façade longue de vingt mètres environ, construite avec de superbes matériaux en marbre blanc très pur, et dont je crois avoir trouvé la carrière près du village de Deller, à quatre heures de Terzili-hammam. Cette façade offre un rez-de-chaussée et un premier étage percés d'ouvertures en plein cintre alternant avec des ouvertures carrées. L'édifice est surmonté d'une corniche supportant une frise ornée de guirlandes alternant avec des têtes de bœuf et soutenue par des pilastres demi-circulaires couronnés de chapiteaux corinthiens. Des fouilles amèneront peut-être d'intéressantes découvertes nouvelles dans ce site.

CÉSARÉE

Césarée, l'antique Mazaca de l'histoire, fut célèbre bien avant de devenir la capitale de la Cappadoce. Elle était située non pas dans la plaine basse et marécageuse où se trouve la ville actuelle fondée par les Perses et les Turcs, mais sur les collines qui dominent la plaine à l'ouest, et qui se relient au sud au mont Saint-Basile, un des contreforts du mont Argée.

C'est sur ces hauteurs que se voient à chaque pas des vestiges de l'ancienne cité que les Turcs appellent Eski-Kaïsarieh (vieux Césarée). Ce sont des ruines de thermes, de temples, d'églises et d'habitations diverses empreints du caractère des constructions byzantines. Ces murailles, faites de lits de briques et de lits de pierre, ont subi bien des injures, et là où le fer ne put triompher, le feu a fait son œuvre. La plupart sont noircies à tel point que l'on croit reconnaître la trace de grands incendies.

Une des plus grandes ruines semble être des thermes à en juger par le nombre considérable de conduites en terre cuite qui sont encore fixées dans ses murs. Sur ces collines, actuellement cultivées en partie, la pioche ou la charrue ramènent chaque jour à la lumière des débris antiques : marbres sculptés, dallages, mosaïques, cuves en ciment, de nombreuses sépultures pour la plupart violées depuis longtemps, d'innombrables monnaies, des pierres gravées, des figurines,

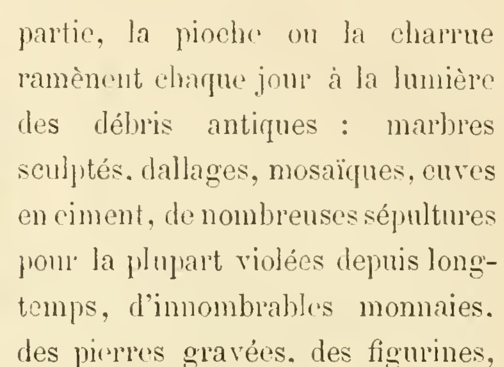




Fig. 86 et 87. — Figurines en terre cuite à Césarée (g. n.).

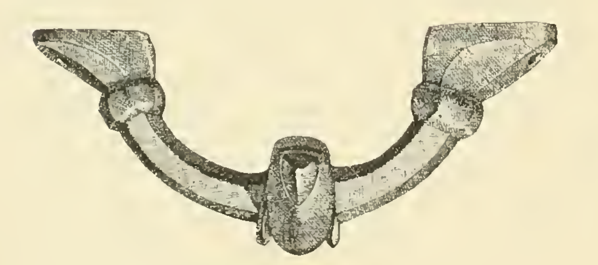


Fig. 88. — Anse de vase en bronze à Césarée (1/2 g. n.).

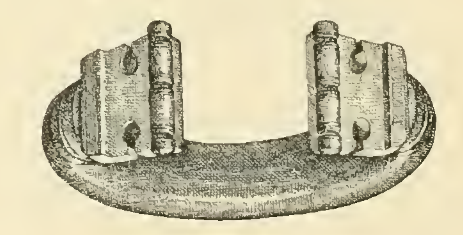


Fig. 89. — Bracelet en bronze à Césarée (1/2 g. n.).

des bijoux, des vases en verre et des poteries de types divers. En somme, Mazaca, dont la fondation remonte à une époque fort reculée, et dont il faut peut-être rechercher les origines premières dans le tell de Kara-Euyuk, ne prit une certaine importance que sous les empereurs romains de la décadence, principalement sous Justinien. Césarée, comme les autres villes de l'Asie, voulut se distinguer par son zèle pour le culte des empereurs et des dieux de Rome : des temples nombreux s'y élevèrent ; elle désira et obtint le titre de *néocore* qu'elle inscrivit avec orgueil sur ses monnaies. On chercha aussi à y introduire les mœurs romaines. Photius prétend que, sous Ariarathe, Césarée devint un lieu de séjour pour les savants. Mais cette ville ouverte ne put résister aux Perses qui la dévastèrent en 268. Les per-

sécutions religieuses anéantirent ce qui restait des monuments romains dévastés déjà par des envahisseurs barbares qui ouvraient l'ère des massacres. Depuis lors, les Turcs ont continué leur œuvre de destruction, et c'est pourquoi les monuments antiques sont si rares dans ce pays où, pourtant, la civilisation byzantine avait atteint un grand développement. C'est aux mêmes causes qu'il faut attribuer ces innombrables ruines de la même époque dont sont sillonnées les routes de la Cappadoce et celles, en particulier, qui réunissaient les divers centres dont Ramsay [1] a magistralement indiqué les positions.

Nous avons recueilli dans les environs de Césarée un grand nombre de monnaies en argent et en bronze parmi lesquelles on remarque : des Ariaratte III; des Ariobarzane Ier, Philaromos; des Gordius III de Mazaca; un Beriptis de Troade, petit bronze; des Antiochus Erergette, etc., puis des Ormidas II et des Tigrane, petit modèle en argent. Enfin un Gordius le Pieux d'Antioche de Pindre et un Ajat d'Olba de Cilice, grand prêtre et toparque, bronze moyen modèle, etc., etc.

AZOU-GUZEL ET BECH-KARDACH

Les masses considérables de tufs andésitiques dont sont constitués les hauts plateaux que contourne le Kizil-Irmak à l'ouest du mont Argée, s'étendent également au sud de cette montagne. C'est dans ces mêmes formations que le Zamanti-tchaï s'est ouvert une route au pied du plateau d'Echek-bounar.

Comme dans les régions d'Urgub et dans toute la vallée de Keureme, les eaux ont entamé les roches relativement dures, et ont produit d'innombrables ravins aux mille pyramides qui donnent au pays un aspect étrange. La nature de ces tufs a permis aux hommes de tous les temps de creuser dans leurs flancs des habitations souterraines. Les plus anciennes remontent sans doute à l'époque néolithique dont on trouve de nombreux vestiges sur les pentes d'Echek-bounar et surtout sur les bords du Zamanti-tchaï.

Le groupe le plus important de ces grottes artificielles sont les restes d'une cité troglodytique de l'époque byzantine. Il se trouve au lieu dit *Azou-guzel* (belle vue, sans doute à cause du panorama superbe que l'on découvre de ce point), situé

[1] Ramsay, *loc. cit.*

en face du Géant cappadocien et dominant au loin la plaine dans laquelle se déroule le long ruban du Zamanti tchaï (fig. 90).

Ces grottes, dont l'ouverture en plein cintre est ornée de colonnes et de divers motifs d'architecture évidemment byzantins, sont au nombre de douze. Le type en est peu varié. Chacune d'elles est précédée d'une sorte de porche en plein cintre orné de pilastres et de moulures. Ce porche n'a guère plus d'un mètre de profondeur et il est percé au fond d'une ouverture petite et irrégulière qui donne accès dans une salle monolithe à peu près carrée et dont la voûte surbaissée porte rarement des sculptures. Tout autour de cette chambre est taillée, à 1m30 au-dessus du sol, une sorte de banquette de 1 mètre de largeur en moyenne et qui a pu servir de lit ou de tombeau.

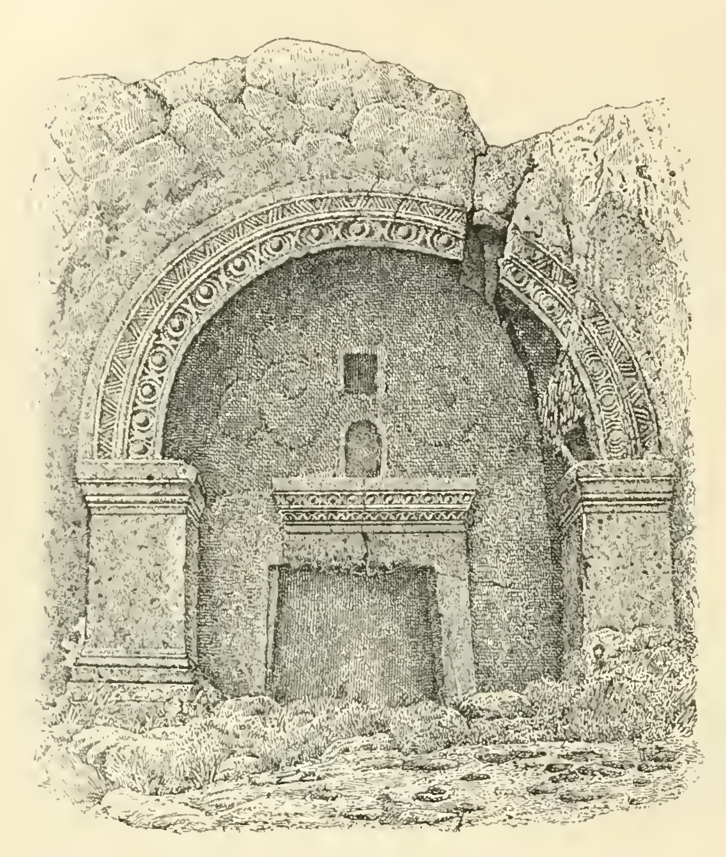


Fig. 90. — Entrée de la salle principale des Grottes d'Azou-Guzel.

Cette banquette n'est pas creusée en auge comme cela se voit dans les grottes, tout à fait analogues, que j'ai visitées autrefois à Dana, en Syrie, et qui remontent probablement à la même époque. On ne constate dans les grottes d'Azou-guzel aucune trace de foyer pouvant faire songer à une habitation, comme celles du Tchok-geuz-Keuprussu, au nord de Césarée et près d'Erkilet, qui ont été creusées dans ces mêmes tufs.

Tout autour des porches, le rocher porte souvent des sculptures grossières, telles que des figurines humaines abritées parfois dans des niches. Des niches semblables, mais vides, se voient également en dedans des porches et de la porte de plusieurs grottes. Ces statuettes sans bras ressemblent à des enfants emmaillotés, et rappellent aussi ces racines de mandragore que l'on transforme si facilement en images humaines. Elles font songer encore à ces attributs très particuliers qui accompagnent généralement les personnages sacro-saints des bas-

reliefs hétéens, et qui ont été quelquefois comparés aussi à des mandragores.

Certaines de ces niches, au-devant desquelles sont taillés des degrés, semblent avoir été des lieux de dévotion. Mais ce qui est extraordinaire, c'est que les grottes les plus décorées ne sont pas accompagnées des figurines. Aussi, est-il difficile de se prononcer sur leur caractère et leur destination. Sont-ce des monuments que les Cappadociens proprement dits avaient creusés et sculptés dans un but religieux et que les Byzantins ont ensuite transformés, sculptés à nouveau pour en faire soit des temples, soit des tombeaux ? C'est ce que je ne saurais décider.



Fig. 91. — Grottes d'Azou-Guzel.

Une des ouvertures de grottes les plus intéressantes est décorée d'oves, d'étoiles, et de rinceaux élégants. Elle est surmontée d'une niche dont la voûte affecte la forme d'une coquille, tandis que deux cornes de taureau, finement sculptées s'étalent au-dessus de l'entrée (fig. 91.)

Le plateau dominant Azou-guzel est percé non seulement de grottes, mais encore de tombeaux creusés en forme de cuves rectangulaires peu profondes.

Au sommet d'une colline située à une faible distance du village de Bech-Kardach, à deux heures à l'est de Feraktin, et faisant partie du système d'Echeik-bounar, gît un immense sarcophage monolithe creusé non dans le flanc de la colline, mais à la surface du rocher. Ce monument a 4 mètres de longueur sur 2 de largeur. Il repose sur un socle formé de trois degrés. La face qui regarde la vallée du

Zamanti-tchaï est ornée de denticules et d'oves d'un travail achevé. Au centre, une énorme tête de taureau étale ses deux puissantes cornes recourbées. Le couvercle est encore entier et a été laissé en travers de la cuve par les violateurs de la sépulture, opération qui remonte certainement à une époque fort reculée, car le tout est envahi par une puissante végétation. On est probablement en présence du tombeau d'un personnage de marque, prêtre, roi ou général. C'est le seul monument de ce genre que nous ayons rencontré durant nos deux campagnes en Cappadoce.

Dans toute cette région habitée par des Kizilbach et par des Grecs, se voient un assez grand nombre de tertres dans le genre de ceux que j'ai signalés dans la vallée du Kizil-Irmak.

FERAKTIN OU FERAK-EDIN

Feraktin est situé à 45 kilomètres environ à l'est du bourg plus connu d'Everk et à quelque distance du Zamanti-tchaï. Ce village, actuellement misérable, est habité par des Kizilbach, mais il paraît avoir eu, aux premiers temps de l'occupation du pays par les Turcs, une certaine prospérité, à en juger par la richesse des monuments funéraires élevés dans son cimetière. Antérieurement à cette époque, la région fut habitée par les Romains, les Grecs, les Hétéens et plus anciennement par des peuplades de la période néolithique.

BAS-RELIEF HÉTÉEN

Après avoir étudié en détail les célèbres bas-reliefs de la Ptérie connus depuis longtemps, j'avais l'espoir de découvrir dans le sud de la Cappadoce quelques monuments du même genre. Dans ce but, questionnant chemin faisant toutes les personnes capables de me renseigner sur l'existence de sculptures rupestres (appelées dans la contrée : *yazili-kaya, yazili-tachlar*), je finis par apprendre d'un archéologue grec, résidant à Zindjidéré, bourg situé sur le versant oriental de l'Argée, que des sculptures pareilles à celles que nous cherchions se trouvaient près du village de Feraktin.

Arrivés dans cette localité, nous y prenons un jour de repos après la rude tra-

versée des cols du mont Argée. Nous prenons ensuite le chemin de Feraktin guidé par un jeune Arménien qui disait connaître les sculptures en question. Non sans peine, et au bout de sept heures de marche, nous atteignons un plateau rocheux sur le bord duquel s'élève Feraktin. En traversant ce plateau et en laissant ce village à un kilomètre environ au sud, nous nous dirigeons à l'est, et atteignons un marais au milieu duquel coule le Kara-sou, petit affluent du Zamanti-tchaï, sans doute le Karmalas des Grecs, et soudain nous nous trouvons en présence des bas-reliefs



Fig. 92. — Bas-reliefs de Feraktin. (Photographie de 1893.)

tant désirés. Ils sont sculptés sur le front d'un rocher d'andésite formant le bord oriental du plateau de Feraktin au pied duquel coule le Kara-sou, et regardent l'ouest. Nous nous décidons à photographier en détail ces sculptures et surtout à les mouler, travail qui nous prit deux jours. Nous croyions alors être les premiers à avoir vu ce bas-relief, tandis que nous apprîmes, à notre retour en France, qu'il avait été visité l'année précédente par MM. Ramsay et Hogarth.

Ces sculptures forment une bande horizontale située à environ 1^{m}80 au-dessus du sol actuel. La longueur totale de la sculpture est de 3 mètres et sa hauteur de 1 mètre

environ. Elle est en assez bon état de conservation. mais en partie inachevée. Elle représente deux scènes dans lesquelles il semble que deux divinités, l'une féminine, assise, placée à droite, l'autre masculine, à gauche, reçoivent des offrandes, libation ou sacrifice. Ces deux groupes très distincts présentent des personnages coiffés du chapeau conique du genre de celui que nous avons vu dans les bas-reliefs de Boghaz-Keui (fig. 92 et planche XXIII).

Les personnages mâles, et en particulier celui de droite, rappellent par leur attitude, leur physionomie, leur coiffure, leur chaussure et leur costume en général, la figurine en or que nous avons décrite plus haut. Le personnage de droite porte sur le dos une sorte de hotte ou de carquois peut-être garni de ses flèches. Celui qui lui fait face porte sur l'épaule droite cet objet que l'on voit habituellement placé au côté des prêtres dans les bas-reliefs de la Ptérie et que l'on appelle *lituus*.

Dans le groupe féminin on voit, à gauche, la même déesse assise qu'à Euyuk où elle est représentée deux fois dans la même attitude. Ici, le personnage qui lui fait face paraît lui offrir un sacrifice ou une libation, peut-être les deux? Au-dessus des figures ont été sculptés ces symboles si fréquents à Boghaz-Keui et qui, d'après Sayce, indiquent la divinité.

Dans l'un et l'autre de ces groupes, les personnages se font face, et sont séparés par un objet qui doit être un autel. Dans le groupe de gauche, achevé, cet autel a la forme d'une femme drapée, sans buste ni tête.

Ramsay et Hogarth virent dans cet autel une modification de celui d'Euyuk [1]. Nos savants devanciers se demandent même si la ressemblance, sans doute voulue, de ces autels avec un corps humain n'avait pas l'intention d'éveiller l'idée que l'autel participe de la nature divine. Pour eux, le degré de religiosité que comporte cette idée est à mi-chemin de l'âge fétichiste où un objet inanimé, auquel on apporte des offrandes que l'on verse sur lui, est regardé comme divin et puissant, et l'âge plus développé de la personnalité, quand l'autel est simplement une pierre sur laquelle les offrandes à la divinité sont déposées et qui ne participe en rien de son caractère. Les dissemblances que l'on constate entre les autels de Feraktin et d'Euyuk, qui ont tant de ressemblances dans leur ensemble, ne seraient que locales; la plus grande différence porte sur la nature même des offrandes ou des objets qui y sont exposés.

A Feraktin, ces objets sont difficiles à reconnaître; toutefois il semble que, dans le bas-relief de droite, on voit surgir, au-dessus de l'autel, un oiseau : faucon, épervier, aigle, que l'on trouve également à Marach, perché sur un autel en face d'une

[1] Feraktin in the Pre-hellenic monuments Cappadoc. in 1893 (*Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptienne et assyrienne*, vol. XIV, p. 74).

femme assise. Cet oiseau doit être le même qui a été si souvent reproduit plus tard, en bronze, ainsi que le bœuf, le zèbre, la chèvre et d'autres animaux indigènes, comme nous l'avons vu en étudiant nos figurines cappadociennes.

Peut-être cet oiseau était-il le compagnon sacré de la déesse de Feraktin et de Marach, tout comme la colombe était consacrée à Astarté chez les Phéniciens et chez d'autres peuples de la haute antiquité.

A Euyuk, c'était le taureau qui était, ainsi qu'on l'a vu, l'animal vénéré par les prêtres et les prêtresses. A Comana, il fut aussi vénéré en même temps que l'aigle et le faucon, si l'on en juge par la grande quantité de figurines en bronze que l'on en a recueilli dans cette localité sacro-sainte.

A Euyuk, à Feraktin, à Comana et dans les autres sanctuaires cappadociens, le type des offrandes en nature ou en effigie, ainsi que celui des animaux vénérés, peut-être même sacrifiés, diffère, mais il est probable qu'ils se rattachaient aussi bien que les cérémonies religieuses représentées dans les bas-reliefs à un rituel qui, au fond, devait être le même.

Quoi qu'il en soit, les deux scènes de Feraktin montrent l'une un prêtre, l'autre une prêtresse offrant chacun à une divinité qui leur fait face une libation ou un sacrifice. Les personnages vêtus de même se distinguent pourtant par les signes placés en avant de la déesse et du dieu, comme cela se voit à Boghaz-Keui. Il est certain que la lecture exacte de ces symboles nous en apprendrait plus long sur ces mystérieux bas-reliefs que toutes les plus ingénieuses interprétations. Ces symboles sont d'ailleurs accompagnés aussi d'une série d'hiéroglyphes qu'il serait de bien grand intérêt de lire.

Ici se pose la question de savoir quelle était l'origine et la destination de ces bas-reliefs. On n'a trouvé aucune trace de construction ni de tombeau dans le voisinage de ces sculptures et les fouilles que j'ai pratiquées au pied des rochers qui les portent ne m'ont pas fourni le moindre objet antique. C'était sans doute un sanctuaire où l'on venait vénérer l'effigie d'un dieu et d'une déesse et leur offrir des sacrifices du genre de ceux que représentent les sculptures.

Ce sanctuaire, par suite de sa situation, ne peut-il pas être rattaché à un centre hétéen de la Cappadoce méridionale, comme Yazili-Kaya était rattaché à Ptérium ? Les sites hétéens les plus rapprochés sont ceux de Tyana, d'Ibriz et d'Albistan, mais ils sont encore assez éloignés de Feraktin pour que l'on puisse songer à le rattacher à l'un de ces sites.

Ne peut-on pas voir plutôt dans Feraktin le sanctuaire de Dastarkon, l'un des quatre *hiéron* ou centres religieux dont parle Strabon, et qui étaient pour la Cappadoce méridionale Comana, Venaza, Tyana et Dastarkon. D'après Ramsay et Hogarth, ce

dernier *hièron* pourrait être identifié avec Kisken, village situé à 1 kilomètre environ de celui de Feraktin.

Dans toute cette région, les tertres ou tells sont fort nombreux et aucun n'a été ouvert jusqu'à ce jour. En attendant leur exploration, cette identification me paraît fort acceptable. Si quelque découverte venait plus tard confirmer cette manière de voir, un autre résultat qu'elle apporterait serait d'expliquer l'origine d'une partie de ces ex-voto en bronze que les habitants du pays d'Everek possèdent en si grand nombre, et dont ils refusent de faire connaître la provenance. Il est probable, en effet, que beaucoup de ces figurines que nous avons acquises dans cette localité viennent non seulement de Feraktin, mais d'un centre religieux qui devait se trouver dans son voisinage.

STATION NÉOLITHIQUE

Durant mes diverses explorations dans l'Asie occidentale, j'ai recueilli des vestiges nombreux de l'âge de la pierre. Mais aucune région, à part celle de l'Euphrate moyen, dans sa traversée de Birédjik, ne m'a offert autant de spécimens de cette période préhistorique que la Cappadoce méridionale.

La plupart des objets collectionnés jusqu'à ce jour dans ces pays sont des haches faites de roches dures de nature assez variée et soigneusement polies comme celles des dolmens et des palafittes. Elles ont été récoltées isolément et semblent provenir, le plus souvent, de stations néolithiques dont les autres éléments : foyers, poteries, etc., ont été dispersés. Je n'ai eu la bonne fortune de trouver en place, en dehors des couches profondes du tell de Kara-Euyuk, qu'une seule de ces stations : celle de la rive droite du Zamanti-sou, à quelque distance du pont de Feraktin. C'est durant une halte que nous fîmes en 1893, en allant de Bech-Kardach à Azou-guzel où nous attiraient les curieuses grottes artificielles creusées à l'époque byzantine dans la montagne de ce nom, que nous fîmes cette découverte. Dans les alluvions formant les berges de la rivière, peu escarpées sur ce point, on apercevait çà et là et sur un espace d'un kilomètre environ, de petits amas de terre noire contenant des os brûlés, des débris de poteries grossières, d'innombrables éclats d'obsidienne taillés en forme de couteaux, de grattoirs, de scies et de flèches, accompagnés de nucléus et de rejets de fabrication, enfin des pendeloques et des haches en pierre dure polie. Les poteries étaient trop brisées pour que l'on pût reconstituer des vases ou même se rendre compte de leurs formes primitives.

Ces amas, restes sans doute de foyers ou de fonds de cabanes, rappellent absolument ceux que nous rencontrons en Europe et spécialement en France sur les bords de la Seine et de la Saône. Ce sont bien là de véritable stations néolithiques; seule la matière employée dans la fabrication des ustensiles les plus nombreux diffère. En effet, le silex de nos stations occidentales est remplacé ici, comme en Grèce, au Caucase et à l'Ararat, par l'obsidienne (fig. 93 à 96).

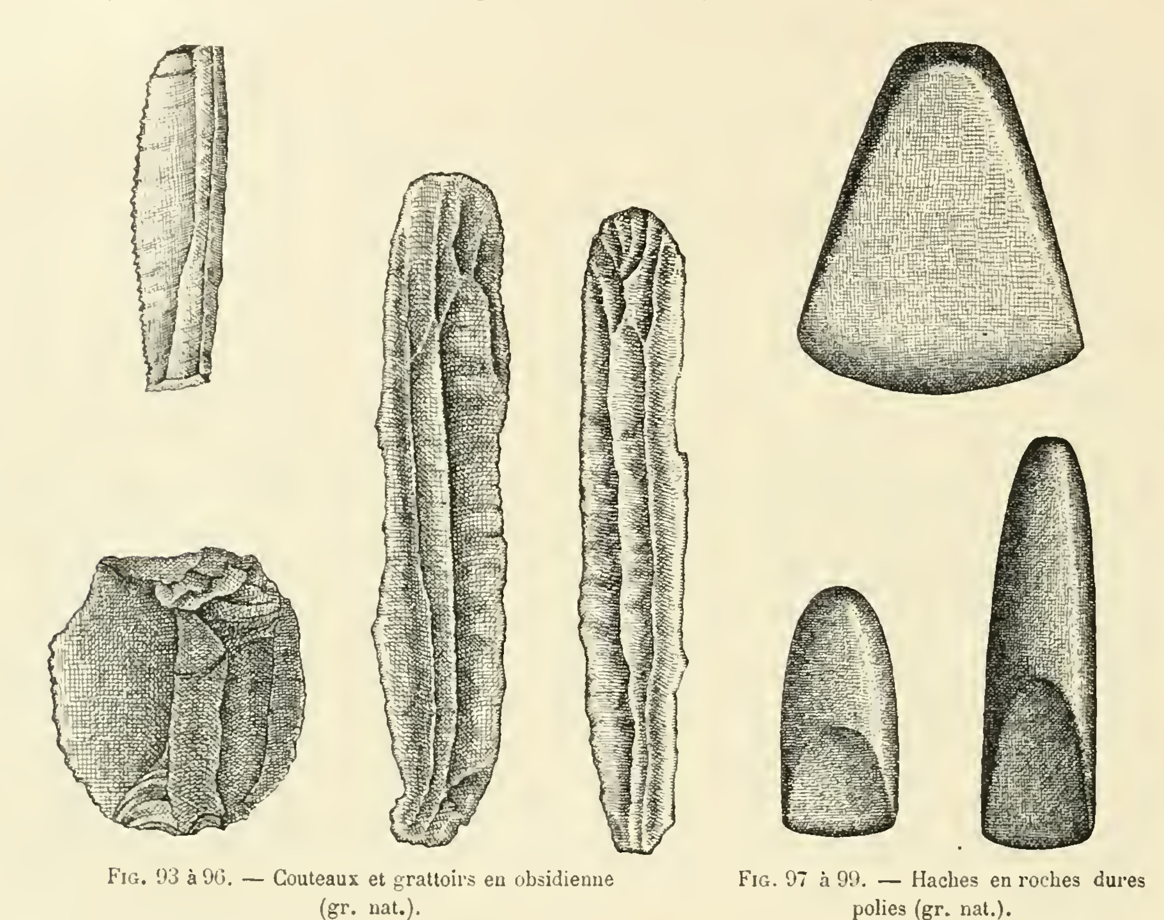


Fig. 93 à 96. — Couteaux et grattoirs en obsidienne (gr. nat.).

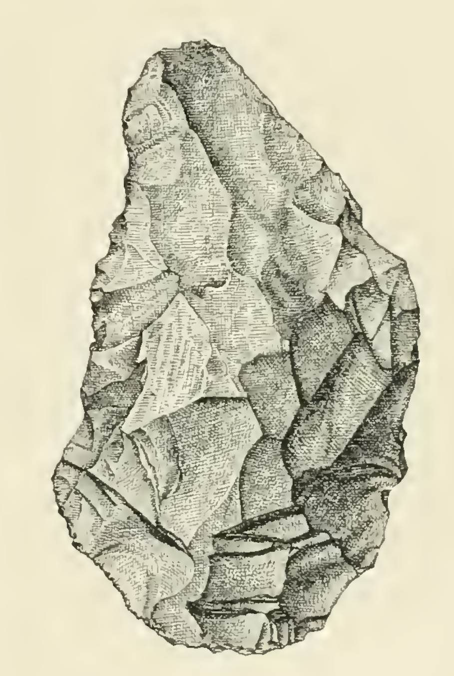
Fig. 97 à 99. — Haches en roches dures polies (gr. nat.).

Quant aux haches, leurs formes diffèrent également de celles de l'Europe. Ce sont à peu de chose près celles des spécimens que j'ai recueillis, en assez grand nombre, en 1881, dans la Syrie septentrionale ainsi que dans la Haute-Mésopotamie et en Transcaucasie (fig. 97 à 99). Dans ces régions, de même qu'en Troade, en Lydie, en Carie et en Occident, ce sont les jadéites, les chloro-mélanites, les jaspes et les diorites qui sont les roches les plus fréquemment employées pour la confection de ces ustensiles.

Ce sont à ces mêmes roches et à ces mêmes formes que se rapportent les haches que j'ai recueillies, chemin faisant, en Cappadoce et en Cilicie. J'ai réuni dans un tableau la série complète de ces objets, par localités, avec indication de leur nature.

LOCALITÉS	NOMBRE DES PIÈCES	SUBSTANCES	LOCALITÉS	NOMBRE DES PIÈCES	SUBSTANCES
Kara-Euyuk	8	Jadéite	Schar	1	Jadéite
—	2	Chloromélénite	—	1	Chloromélénite
—	2	—	Hadjin	2	—
Everek	1	Jadéite	Azizié	1	Jadéite
—	1	Jaspe noir	Zeitoun.	1	Chloromélénite
Feraktin	9	Jadéite	Sis	2	Jadéite
—	2	—	—	2	Chloromélénite
—	3	—	—	1	—
—	1	—	Anazarbe	2	Jaspe
Tomardza	2	Diorite	—	1	Jadéite

Sans vouloir reprendre ici cette importante question de l'origine de la jadéite sur laquelle on a tant discuté déjà, je veux faire remarquer, cependant, l'intérêt considérable qu'il y a de constater la fréquence de cette roche sous forme de haches dans les régions que je viens de parcourir, aussi bien que dans les autres parties de l'Asie occidentale.


Fig. 100. — Hache en silex taillé à grands éclats Biredjik (1/2 gr. nat.).

Notre station néolithique n'est pas très éloignée, je l'ai dit déjà, des grottes artificielles d'Azou-Guzel, et l'on peut se demander si ces grottes n'ont pas été creusées primitivement par les populations dont on trouve les traces de séjour au bord de la rivière. Les Byzantins les auraient ensuite perfectionnées et disposées à leur usage telles que nous les trouvons aujourd'hui. Le peu de temps dont je pouvais disposer ne m'a pas permis de m'assurer de ce fait, mais on peut espérer que des fouilles bien dirigées dans l'une des innombrables excavations d'Azou-Guzel apporteront des résultats concluants à cet égard. Toutefois, si la chose est encore problématique pour cette localité, elle ne l'est plus pour une petite grotte naturelle située à l'extrémité nord du village de Feraktin sur le bord du Kara-sou, non loin de son embouchure dans le Zamanti. Là, quelques heures de fouilles m'ont donné la satisfaction de constater la présence de foyers analogues à ceux des bords du Zamanti-Sou. Mais par suite de l'utilisation de cette grotte par des bergers, la station

presque tout entière a disparu. La plus grande partie des dépôt, qui recouvraient le sol a été rejetée en dehors; aussi est-ce dans les déblais que j'ai pu recueillir surtout des lames d'obsidienne, des débris de poteries et divers autres vestiges du séjour d'une population néolithique.

En somme, je n'ai trouvé en Cappadoce aucune trace de silex taillé des époques primitives de l'âge de la pierre comme j'en ai découvert autrefois dans la Syrie du nord. Je n'ai constaté nulle part dans les régions que je viens de parcourir de ces ustensiles en roche dure taillés à grands éclats, comme celui que mon ami M. J.-E. Gautier a recueilli en 1884 dans les alluvions anciennes des bords de l'Euphrate à Biredjik (fig. 100). Cette découverte inattendue peut faire espérer que des recherches méthodiques opérées sur ce point amèneraient des résultats les plus précieux pour l'histoire primitive de cette partie de l'Asie.

SCHAR OU COMANA

Ce site, célèbre depuis la plus haute antiquité, devait nous attirer, non seulement à cause des nombreuses ruines gréco-romaines qui s'y trouvent, mais encore à cause de son importance, sans doute déjà considérable à l'époque hétéenne. Comana se trouvait sur la route de Boghaz-Keui à Marach et sur celle de Mazaca à Tyana (Bor) ; elle n'est pas très éloignée non plus de Feraktin. Trois journées de marche séparent à peine ces localités hétéennes.

Comana a été rarement visitée par les archéologues : En 1882, M. Karolidis[1], de Smyrne, et M. Ramsay[2], accompagnés de sir Charles Wilson, y passaient quelques jours pour copier des inscriptions. En 1882, un artiste français, M. Clayton, parcourait la Cilicie et la Cataonie et, bien que le but de son voyage ne fût nullement archéologique, il copiait un certain nombre d'inscriptions[3].

Nous avons visité Comana en 1894, en revenant de Kara-Euyuk, et en traversant par Tomardza, et non sans de très grandes difficultés, les défilés peu connus de l'Anti-Taurus appelés Dede-bel et Kuru-bel.

Cette cité sacro-sainte sur les ruines de laquelle viennent de s'amonceler celles du village arménien moderne de Schar, s'élevait en amphithéâtre à 1500 mètres d'altitude sur les bords du Sarus (Seyhoun-tchaï) dont les sources s'échappent des montagnes voisines. Ces ruines qui tendent à disparaître confirment, d'après Ramsay,

[1] Τὰ Κομανὰ καὶ τὰ ἐρείπια αὐτῶν ὑπὸ Π. Καρολίδου ἐν Ἀθήναις, 1882.
[2] *The journ. of philology*, n° 21, p. 145, 1882.
[3] *Revue archéologique*, 1883, p. 61.

l'itinéraire Antonin qui fait rencontrer la route de Mazaca à Comana et celle de Sébaste à Comana à l'endroit appelé Caduzalaba.

Dans les auteurs comme dans les itinéraires, on ne trouve que le nom de Comana ; cette ville était pourtant connue aussi sous le nom de Hieropolis, ainsi que le prouvent trois décrets. Il est probable que le nom de Comana était attaché plus spécialement au sanctuaire, tandis que celui de Hieropolis était celui de la ville qui a dû se former à côté du temple, et qui avait reçu une organisation municipale après la chute du pouvoir des anciens grands-prêtres.

La situation de Comana répond exactement à la description qu'en a donnée Strabon. D'après cet auteur, cette ville était une des cités les plus importantes de la Haute-Cappadoce. Elle était consacrée à la même déesse que la Comana pontique et possédait un temple semblable à celui de cette dernière. Cette déesse était adorée dans le Taurus sous le nom de Mâ. Les rites étaient à peu près les mêmes dans les deux Comana, tant en ce qui concerne les sacrifices et les oracles qu'en ce qui a trait aux honneurs rendus aux grands-prêtres. Mais la ressemblance était surtout frappante sous les anciens rois du Pont quand, deux fois par an, aux sorties ou processions de la déesse, le grand-prêtre figurait, la tête ceinte du diadème, et était honoré comme le second personnage après le roi.

Au temple, étaient attachés plus de six mille hiérodules ou esclaves des deux sexes, prêtres eunuques et prêtresses guerrières. Comme chez les Mèdes et les Arméniens, ajoute Strabon, leur dévotion va plus loin, car il est d'usage que les personnages les plus illustres consacrent à la déesse leurs filles encore vierges, ce qui ne les empêche pas, après s'être longtemps prostituées dans les temples, de trouver aisément à se marier, aucun homme n'éprouvant pour ce motif la moindre répugnance à les prendre pour femmes. Hérodote[1] raconte à peu près la même chose des filles de Lydie. Strabon dit encore qu'à l'époque des processions de la déesse on voit affluer de toutes parts à Comana, tant des villes que des campagnes, une foule d'hommes et de femmes avides d'assister à ces fêtes religieuses. De plus, en toute saison, la ville est visitée par des étrangers ayant fait vœu de venir sacrifier sur l'autel de Mâ.

Il paraît avéré que c'est avec la domination assyrienne que les Cappadociens reçurent le culte d'Anaïtis, et qu'avec les Perses pénétra celui du feu. Malgré cela, il est certain qu'ils gardèrent fort longtemps un attachement marqué pour leurs divinités indigènes. Quoi qu'il en soit, les divinités féminines ont joué sûrement un rôle prépondérant dans leur religion, car dans les vestiges qu'ils en ont laissés sur les bas-reliefs rupestres, c'est une femme qui joue le rôle principal. Est-ce la même divinité

[1] Liv. XII, chap. XIII, p. 446 et 513.

qui était adorée à Comana sous le nom de Mâ et à laquelle on a élevé, par la suite des temps, les temples grandioses dont parle Strabon? Nul ne le sait. Il est probable pourtant que, suivant leur habitude, les Grecs et les Romains, au lieu de substituer leur culte aux cultes anciens du pays, transformaient ceux-ci et les identifiaient avec leurs propres divinités. C'est ainsi qu'à ce culte primitif, pour lequel les Cappadociens de Boghaz-Keui et de Feraktin n'avaient nul besoin de temples, les Grecs et les Romains dressèrent ces monuments superbes dont on trouve actuellement les ruines à Schar et que le nom seul de la déesse indigène Mâ nous est parvenu.

Ces innombrables et importantes ruines de temples, de palais et de théâtres donnent une faible idée de ce que devait être le célèbre Comana. De toutes parts, dans le village et aux environs, on rencontre des sculptures et des pierres portant des inscriptions pour la plupart déjà copiées.

L'une d'elles pourtant, qui est gravée sur un bloc cubique formant le seuil d'une maison, paraît inédite. Elle est composée de quatre lignes. La forme de ce bloc et le texte qu'il porte font supposer qu'il a servi de socle à une statue élevée à l'empereur Valerianus parle conseil et le peuple d'Hieropolis.

Μ(άρκον) Ού(λπιον) Βα(λέριον) Λικίνν(ιον) Κορνηκιον
Οὐαλεριανὸν τὸν ἐπιφανέσ
τατον Καίσαρα Ἱεροπόλει
τῶν βουλή καὶ ὁ δῆμο

ΜΟΥΒΑΛΙΚΙΝΝΚΟΡΝΗΛΙΟΝ
ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΝΤΟΝΕΠΙΦΑΝΕϹ
ΤΑΤΟΝΚΑΙϹΑΡΑΙΕΡΟΠΟΛΕΙ
ΤΩΝΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟϹ

Comana possédait donc dans ses temples et ses palais des statues dont on n'a pas encore du reste découvert de traces.

On trouve enfin chez les habitants de Schar et des villages voisins de nombreuses monnaies grecques et romaines et de fort curieuses figurines.

Figurines ou ex-voto.

Parmi les vestiges du culte ancien de Comana compteraient alors ces innombrables figurines en bronze dont nous avons recueilli et décrit une si curieuse collection. On se souvient que nous avons reconnu parmi ces figurines de nombreuses représentations du bœuf et de la chèvre, animaux spécialement consacrés à la déesse cappadocienne; puis quelques statuettes humaines pouvant se rapporter à quelques-unes des divinités dont parlent les auteurs de l'antiquité.

La découverte de cette série de bronzes, d'un cachet si franchement cappadocien, vient encore confirmer l'importance que jouait Comana, et la très réelle activité qui régnait antérieurement aux Romains dans cette partie du Taurus cilicien, sur les bords de ce ravissant Sarus, au sein des splendides forêts qui faisaient à ces monts une si opulente parure.

A Schar, nous avons vu d'importantes colonnades et des fragments encore debout d'une richesse d'architecture telle qu'on n'en voit nulle part ailleurs dans la Cappadoce.

Suivant toute vraisemblance, c'est le culte de cette Mâ primitive autour du temple de laquelle s'élevèrent nombre d'autres temples, si l'on en juge par les ruines qui, en attirant une foule pressée et enthousiaste sur les bords du Sarus, amena cette industrie de figurines en métal dans lesquelles il faut voir ou des ex-voto, ou des symboles se rapportant au culte, comme cela se voit encore de nos jours, sous d'autres formes, il est vrai, dans les lieux de pèlerinage célèbres. Ici, nulle trace de la colombe, l'oiseau d'Istar devenu plus tard Astarté, mais des aigles, des zébus, des taureaux, convenant mieux à des dieux ou déesses d'un caractère plus sévère et plus guerrier; en harmonie aussi avec la nature du pays, le climat et les gens. La femme telle qu'elle est représentée dans les sculptures rupestres hétéennes n'est jamais nue, mais vêtue au contraire de longues robes aux plis lourds et rigides, de sorte que sans pouvoir en faire des guerrières, amazones, comme il en a été quelquefois question, on peut dire que ces cortèges féminins et la déesse assise des bas-reliefs, aussi bien que la femme debout sur un léopard à Boghaz-Keui, sont toutes sœurs par le costume, que celui-ci est d'une pudique sévérité, et qu'aucune idée sensuelle ni lascive n'apparait dans les scènes si bien conservées des bas-reliefs hétéens. D'où l'on peut conclure, dans une certaine mesure, que la Mâ du Taurus, dont on n'a pas trouvé, il est vrai, de représentation dans la ville même où floris-

sait son culte, devait avoir, elle aussi, ce caractère sévère ; une idée belliqueuse s'y rattachait aussi peut-être, mais on n'en a pas de preuves très certaines pour ce qui concerne l'époque antérieure à l'arrivée des Romains.

Temples.

En dehors du bourg de Schar, dans la direction nord-est, on rencontre les restes d'un temple, de style romain. Cet édifice (fig. 101) a conservé ses deux façades ouest et nord. Celle de l'ouest se compose d'un soubassement et d'un étage percé de trois ouvertures en plein cintre, et surmonté d'un fronton. L'ensemble pouvait avoir 10 mètres de hauteur sur 12 de longueur. Le fronton, la frise et le cintre n'ont d'autre ornement que des moulures. Ce monument était entouré du côté sud par une colonnade supportée par un mur en gros blocs et orné d'une moulure sur le pourtour. Cette colonnade se composait de dix colonnes formées de trois ou quatre tambours de 5 mètres de hauteur. Une seule est restée debout ; une autre, la plus intacte, couchée comme les autres sur le sol, offre une inscription grecque dont les lettres ont six centimètres de hauteur. Cette inscription de huit lignes paraît de beaucoup postérieure à l'époque de la construction du temple. Elle a été copiée par M. Clayton et publiée par M. Ramsay[1]. Dans les décombres de la façade orientale gisent deux stèles, portant des inscriptions funéraires encore inédites.



Fig. 101. — Petit Temple au nord-est de Comana.

Ces inscriptions, l'une de onze lignes, l'autre de huit lignes ne présentent qu'un intérêt médiocre ; je ne reproduis ici que la plus importante.

Mais à qui était destiné ce temple qui paraît appartenir à la dernière époque

[1] Ramsay, *the Journal of philology*, p. 160, n° 22, 1882 ; Waddington, Inscriptions de Cataonie *(Bull. de corresp. hell.*, 1883).

durant laquelle Comana a joué un rôle de quelque importance ? Aucun document ne permet de le savoir exactement. Pourtant, s'il est permis de tirer quelques déductions du sens des inscriptions de la stèle funéraire, ainsi que de celles de la colonne qui sont dédiées à des femmes, on peut supposer que cet édifice a été consacré à une divinité féminine.

ΜΝΗΜΑΤΟΔΕΤΕΥΤΗ
ΥΤΥΧΗϹΤΑΥΡΑ.
Μ⊥ΑΥΤⲰΤЄΗΔΑΑ
ΠΡⲰΗΝΚΑΤЄΘΗΚΕ
ΝΑΙΚΑЄΥΦΗΜΙΑΜΑ
ΘΗΝΚΑΤΑΘΥΜΙΟΝΤΗΝ
ΑΓΑΠΗΤΗΝ'ΟΦΡΑΝΟΝ
ΤΙΜΕΝΗΚΟΙΝΟϹΤΑΦΟϹ
ΑΝΦΟΤЄΡΟΙϹΙΚΑΙЄΤΗ
ΛΗΚΟΙΝΗΤΑΔЄΦΗΜΑΗ
ΝΟΥϹΑΦΙΛΟΙϹΙ.

μνῆμα τόδ᾽. . . . (Ε)ὐτυχής. . . . ἅμ᾽(ἑ)αυτῷ
. . . . πρῴην κατέθηκε γυναῖκα
Εὐφημίαν ἀ[γα]θὴν κατὰ θύμιον τὴν ἀγαπητὴν
ὄφρα θανόντι μένῃ κοινὸς τάφος ἀμφοτέροισι
καὶ στήλη κοινὴ τάδε σημαίνουσα φίλοισι

C'est au centre de Schar que se trouve le monument le plus intéressant. C'est un petit temple en marbre blanc couvert de riches sculptures. Une porte debout et des fragments de murs latéraux permettent de se rendre compte de ce qu'était cet édifice. Tout autour gisent la frise en morceaux, des chapiteaux, des pilastres, ornés à profusion d'oves, de rinceaux, de feuilles d'acanthe, formant un éclatant fouillis de

sculptures. Les montants de la porte sont des monolithes de cinq mètres de hauteur, ainsi que la frise qui a trois mètres de largeur; l'ensemble est fortement endommagé (fig. 102 et 103).



Fig. 102. — Grand Temple au centre de Comana.

A qui ce beau monument de l'époque gréco-romaine de Cappadoce a-t-il été consacré? Là encore, rien ne permet de répondre d'une façon précise à cette question, car, jusqu'à présent, on n'a trouvé aucune inscription dans son voisinage immédiat.

Des fouilles, des plus faciles et peu coûteuses, donneraient sans aucun doute des résultats remarquables. Cette localité si heureusement située, si riche en souvenirs et en ruines fournirait sûrement à l'explorateur qui en entreprendrait l'étude méthodique des découvertes d'un grand intérêt.

Palais et Théâtres.

Si du centre du bourg moderne on descend dans le bas de la ville, sur les bords mêmes du Saras, on trouve les vestiges les plus considérables de constructions qui

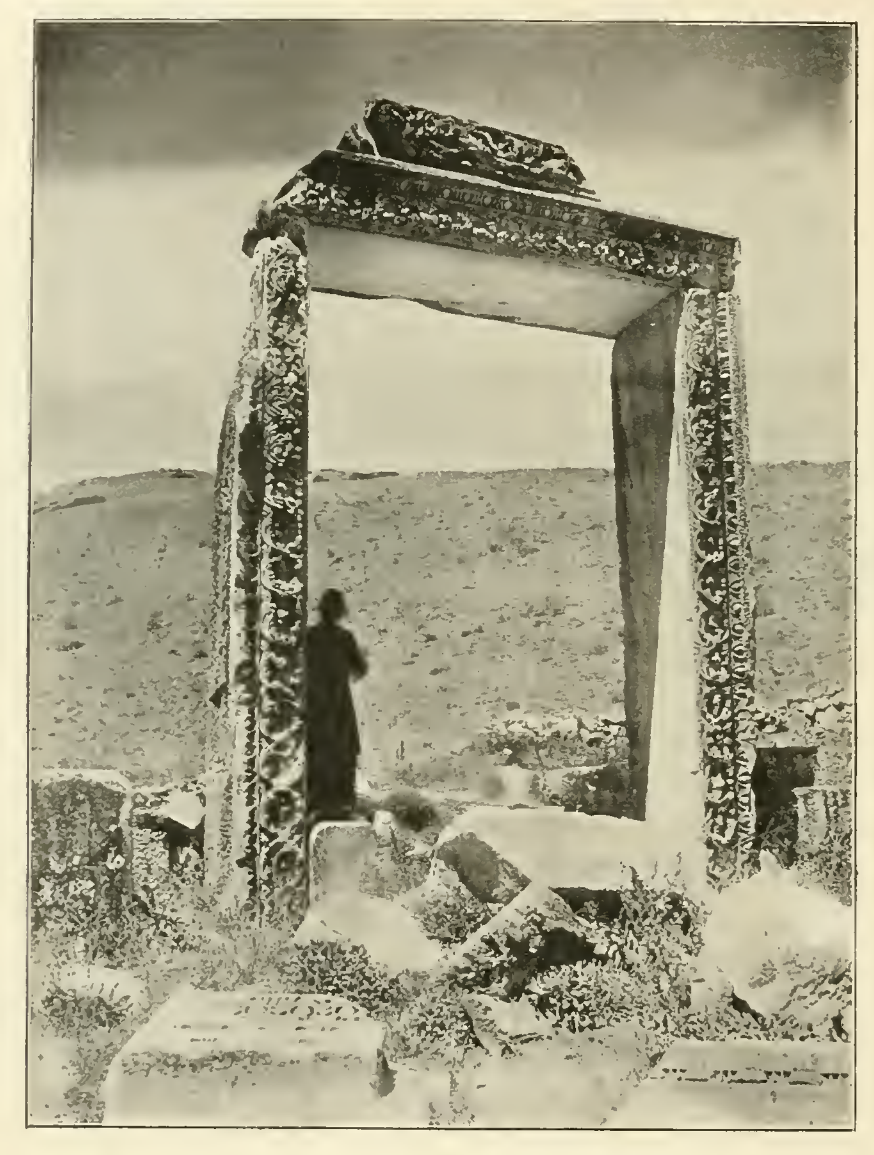


Fig. 103. — Porte du grand Temple de Comana.

aient été élevées à Comana. C'est d'abord un édifice dont la façade nord est en partie debout ainsi qu'une colonnade qui regarde la rivière. L'architecture de ce monument, temple ou palais, est la même que celle du petit temple que nous avons

visité hors de la ville, c'est-à-dire qu'il appartient franchement à l'époque romaine. On y voit les mêmes pleins cintres et les mêmes moulures. Il mesure 15 mètres de largeur et 20 mètres de longueur. Sa position en indique l'importance; élevé sur une terrasse naturelle presque entourée par le Sarus de tous côtés, il devait se trouver au centre de la cité. Cette somptueuse construction pouvait être la demeure de la déesse à moins que ce ne fût celle du Grand-Prêtre dont la puissance et le prestige étaient, comme on le sait, égaux à ceux d'un roi. Dans tous les cas, c'est là ou dans le temple de marbre richement sculpté et décrit plus haut que résidait cette Mâ vouée à un culte « farouche et estatique » comme la Bellone antique avec qui elle fut identifiée, mais ce culte que les Romains ont sans doute modifié par leur influence, quel rapport avait-il avec celui de la Mâ cappadocienne, de la déesse montagnarde indigène dont rien à Comana ne porte le souvenir, et dont seul le nom, comme je l'ai dit déjà, semble avoir conservé son cachet d'origine?

Non loin de ce grand palais, dont la façade se mirait dans les eaux bleues du Sarus, on voit les restes d'une fontaine en pierre. L'eau sortait d'un bassin rectangulaire orné d'une tête de taureau, motif cher aux Cappadociens et d'un disque solaire, reliés par une guirlande. C'était là certainement une source dont les eaux servaient aux ablutions des prêtres et prêtresses et qui possédaient des propriétés merveilleuses.

En dehors de Comana et au sud-ouest, un autre temple de petites dimensions est encore visible. D'une longueur de 8 mètres sur une largeur de 4, cet édifice est un rectangle arrondi sur une de ses faces qui en constituait le fond. Les murs latéraux sont en beaux matériaux comme les précédents vestiges; la partie arrondie est en briques. A l'intérieur du temple, dont on fait l'église actuelle, gisent six inscriptions funéraires sans intérêt qui ont été copiées avant nous par Clayton et sir Wilson. Quatre d'entre elles sont gravées sur une stèle. Celles-ci se composent de cinq lignes chacune et sont séparées par des losanges[1].

La cinquième est composée de sept lignes dont les trois premières sont endommagées.

Elle présente un très grand intérêt. D'après M. Waddington[2], elle est contemporaine des rois de Cappadoce ainsi que l'indique la forme des lettres. Ce texte avait été gravé en l'honneur d'un gouverneur de la Cataonie, l'une des dix stratégies qui formaient le royaume de Cappadoce et qui sont énumérées par Strabon (XII, 1, 2, 4) :

[1] *Loc. cit.*
[2] *Bull. corresp. hell.*, p. 125, 1883.

« Ce gouverneur était en même temps grand-prêtre de la déesse Nicéphore, c'est-à-dire de la grande déesse Emyo ou Mâ. Ce titre de νικηφόρος que porte la déesse prouve que c'est bien elle qui figure sur les monnaies d'argent des rois de Cappadoce. Elle y est représentée portant une petite victoire sur la main droite, appuyée sur une lance et casquée, absolument comme l'Athénée Nicéphore des Grecs. »

La sixième est en bon état et n'est pas moins instructive que la précédente. Elle se compose de huit lignes et est dédiée à une femme portant les noms de Μιθριώχωης et celui d'Αθῆναι. Le premier de ces noms est cataonien et rappelle celui d'un satrape persan; quant à celui d'Αθῆναι qui a été trouvé déjà plusieurs fois à Comana, il fut porté par deux reines de Cappadoce : la femme d'Ariobarzane et celle de son fils, Ariobarzane II.

M. Waddington fait remarquer que, d'une façon générale, les noms des rois et des personnages mythologiques paraissent avoir été particulièrement employés parmi les habitants d'Hiéropolis, ce qui n'est pas étonnant dans une ville d'hiérodules.

Tout à côté de ce petit monument coule une magnifique fontaine que des ombrages devaient sûrement abriter jadis et faire de ce lieu un coin charmant où les pèlerins et les visiteurs durent aimer à venir se délasser.

A quelque distance enfin de ces temples et sur les bords également du Sarus, on voit encore les restes d'un théâtre dont les gradins sont assez bien conservés. Il peut avoir 60 mètres de diamètre dans sa plus grande largeur. Dans leur ensemble, ces ruines ont encore quelque chose d'imposant, et on ne peut s'empêcher de songer à ce que devait être la magnificence de cette cité religieuse qui renfermait, dans un espace pourtant exigu, tant de monuments somptueux et de riches habitations, si l'on en juge par les débris de mosaïques que renferme le sol, et dont nous avons pu voir un beau spécimen dans la maison d'un habitant.



Fig. 104. — Pendant d'oreille en argent Comana (gr. nat.).

Sur les hauteurs qui dominent Schar au sud, on aperçoit quelques tertres que l'on nous a dit avoir été fouillés il y a quelques années. Le peu de temps dont nous pouvions disposer ne nous a pas permis d'aller les visiter. Il est probable que c'est l'un de ces tertres que des missionnaires américains qui passèrent l'été 1888 à Schar ont fait ouvrir, ainsi que l'annonçait *The Nation* de New-York. Ces voyageurs auraient trouvé, sous un tumulus [1], un caveau funéraire en pierre formant une salle de trois mètres de longueur sur deux mètres de largeur et de hauteur, et précédé d'un long

[1] *The Nation*, New-York, p. 316, 1888.

corridor. La sépulture avait été violée depuis longtemps et ne renfermait plus aucun objet.

Si l'on songe que des fouilles n'ont jamais été entreprises sur ce point, que les monuments gisent sur place et sont encore faciles à reconstituer, on peut se demander si des recherches scientifiques n'y seraient pas des plus fructueuses.

Au reste, en outre des nombreuses inscriptions que l'on a découvertes à Comana, d'innombrables objets antiques, des monnaies, des figurines, des bijoux de toutes sortes ont été trouvés dans l'enceinte de la cité et aux environs (fig. 104).

FIGURINES

On possède dans les collections un assez grand nombre de figurines provenant de diverses parties de l'Asie occidendale, mais c'est la Cappadoce qui en a fourni le plus, et c'est de cette région que viennent également les plus intéressantes. Les unes représentent des personnages plus ou moins divins, les autres des animaux-symboles de divinités ou ex-voto. Ces figurines sont pour la plupart en bronze, quelques-unes pourtant sont en terre cuite : une seule est en or. Elles appartiennent évidemment à plusieurs époques et à plusieurs civilisations, car elles présentent des caractères très différents. Un certain nombre parmi les figurines humaines se rapporte sûrement à l'art cappadocien dit *Hétéen*, soit par le type de leur physionomie, soit par le vêtement qui les recouvre; d'autres appartiennent à des civilisations moins anciennes.



Fig. 105 — Figurines en or de Yozgat. (G. n.)

De toutes ces figurines, la plus curieuse et la plus intéressante est une petite statuette en or que nous avons acquise à Yozgat. C'est la première fois qu'une découverte semblable a été faite (fig. 105 et pl. XXIV. fig. 1). Elle a 39 millimètres et représente rigoureusement, par son type et son costume, un personnage hétéen guerrier ou divinité. Ce personnage est vêtu d'une tunique courte à franges, coiffé d'une tiare cannelée, terminée par une sorte de bourrelet en visière également cannelée et qui laisse apercevoir deux énormes oreilles. Il est chaussé de souliers à bouts recourbés. La face est imberbe. Les mains ramenées sur la poitrine

y tiennent un poignard ou coutelas. Dans son ensemble, cette figurine rappelle certains personnages des bas-reliefs de la Ptérie, mais surtout un de ceux du rocher de Feraktin, non loin du mont Argée.

Par ses dimensions minuscules, cette statuette ne peut être regardée que comme un objet votif: elle faisait probablement partie de ces tributs que les princes hétéens offraient à leurs voisins assyriens, alliés ou ennemis, dont parlent les inscriptions d'Assur-Nazir-Habal[1]. Celui-ci ayant tenté d'envahir Karkemish, reçut des Hétéens divers présents dans le but de racheter l'assaut dont ils étaient menacés. Parmi ces présents se trouvent, en effet, mentionnées de petites statuettes en or qui ne pouvaient être autre chose que des objets semblables à celui qui nous occupe. Si cette figurine en or nous apprend peu de chose au point de vue de l'histoire, elle montre, du moins, qu'il ne faut pas juger les produits de la métallurgie hétéenne d'après ce que l'on en possède jusqu'à présent. L'avenir nous réserve encore bien des surprises à cet égard, et il est probable que cette petite statuette ouvre une série artistique qui sera digne de prendre place près de celle des intailles.

A côté de cette pièce unique en son genre, on doit classer un certain nombre de figurines en bronze qui doivent être rapprochées comme elle des monuments hétéens. Telles sont d'abord celles découvertes aux environs du mont Argée et que j'ai achetées, au nombre de six, à Césarée. Les personnages dont les figurines montrent les types les plus caractéristiques sont tous porteurs de coiffures coniques; ils ont le nez fort, les yeux proéminents et les oreilles très développées. Ces figurines sont toutes d'un travail assez primitif, notamment les numéros 106 et 107 dont le corps n'est formé que par un ruban de métal; les jambes manquent complètement et les bras ne sont qu'indiqués. La figure 107 est plus finie; le torse est modelé et, à partir des genoux, les jambes se confondent en une tige unique de métal recourbé en crochet. Les bras sont recourbés en avant. Un fait très intéressant à signaler à propos de ces deux figurines, c'est l'existence au musée du Louvre d'un moule en pierre d'où semblent sortir nos deux figurines. Ce moule, que M. Heuzey a bien voulu m'autoriser à reproduire ici (fig. 108), proviendrait, d'après le vendeur, de la Phénicie, mais il pourrait bien venir de la Cappadoce. Il est possible aussi que nos figurines aient été apportées de Phénicie en Cappadoce. Quant à la figure 109, dont les jambes ne sont pas reproduites, le torse est plus modelé que dans les autres; il est pourvu de ses deux bras, lesquels sont relevés à la hauteur des épaules, et il repose sur un petit socle porteur d'une tige destinée sans doute à le

[1] Inscriptions du palais de Nemroud. Col. 3. D'après Ménant, *in* trad. *les Hétéens* de Sayce, p. 43 et 44.

fixer sur une autre pièce. Un ornement en croix de Saint-André orne la poitrine de ce personnage, sans doute une divinité cappadocienne. Je dois rapprocher des figurines que je viens de décrire une pièce qui représente un homme domptant un cheval (fig. 12, pl. XXV). Cette figure, par sa physionomie et son costume, paraît être un Hétéen. La hampe qui supporte ce sujet devait surmonter une longue perche et servir comme enseigne à l'un des chefs de la Ptérie. Cette pièce très remarquable est dans un superbe état de conservation. Je l'ai acquise à Yozgat en 1893, comme venant de Boghaz-Keui.

A la suite de cette série, je placerai la statuette que j'ai acquise en 1881, à Birédjik, d'un Arabe qui venait de la trouver dans l'Euphrate aux environs de Karkemish. Cette pièce, recouverte d'une superbe patine, atteint 130 millimètres de hauteur. La tête est recouverte d'un bonnet conique; le corps est vêtu d'une tunique courte collante rappelant l'habit de nos anciens postillons. Le nez est long et busqué; les yeux et les arcades sourcilières sont proéminents: les oreilles très développées. Les jambes nues sont rapprochées; les bras tombants; les mains sont fermées et ont dû porter un vase ou un autre objet qui manque (fig. 2, pl. XXIV). Des figurines analogues ne sont pas rares en Cappadoce. J'ai eu le regret d'en laisser une douzaine d'exemplaires entre les mains



Fig. 106 et 107. — Figurines en bronze.



Fig. 108. — Moule en grès.

des montagnards des régions de l'Argée et du Taurus. La valeur superstitieuse qu'ils y attachent est si considérable que toute tentative d'acquisition, même à des prix très élevés, devient inutile.

La plupart de ces pièces — comme du reste toutes celles dont j'ai donné la description — sont certainement dues à des mains hétéennes et accusent un degré plus avancé du sentiment artistique que celles qui ont été découvertes dans le lit de l'Oronte près d'Homs[1].

Des statuettes qui ont plus de rapport avec les nôtres sont celles que M. Perrot a fait connaître et qui viennent, du reste, des mêmes régions. L'une d'elles, provenant de Marasch en Commagène, est surtout remarquable. Cette figurine a 97 millimètres de hauteur. Elle a été acquise par le capitaine Marmier en 1881[2]. « Le personnage qu'elle représente n'a d'autre vêtement que la *scheuti* serrée aux hanches. Le torse, les jambes, les pieds sont nus; un court poignard est passé dans la ceinture; la tête qui paraît imberbe est coiffée d'un casque que surmonte une longue crête qui règne sur la ligne médiane et qui se termine au-dessus du front par une saillie très marquée. J'ajoute qu'il a d'assez fortes oreilles. Comme dans la plupart de ces petits monuments, l'artiste a exagéré les reliefs des muscles, des os, et la rondeur du mollet. » Ainsi que le fait remarquer M. Perrot, le style du visage de cet individu n'a rien qui rappelle le Ninivite. Le nez est long, gros du bout, non busqué; le menton pointu et tombant, les pommettes assez saillantes. Ce profil n'est ni grec, ni assyrien. Les bras sont repliés en avant de la poitrine; le poing gauche est fermé et, dans la main droite, subsiste un fragment de métal, le manche sans doute d'un poignard dont le fourreau est fixé à la ceinture, à moins que ce soit un sceptre. Ce petit monument rappelle la statuette de Tortose au Musée du Louvre actuellement, ainsi que le personnage de la stèle d'Amrit de la collection Peretié.

De même qu'un grand nombre de nos statuettes humaines ou animales, les figurines de Marasch et de Tortose portent sous les pieds des appendices qui étaient destinés sans doute à les fixer sur un piédestal, ou un vase, ou plus sûrement sur le dos d'un animal comme cela se voit assez communément. Contrairement à l'opinion qu'a émise M. Perrot, au sujet de l'identité ethnique du personnage représenté dans cette figurine de Marasch, je crois pouvoir la rapprocher des autres statuettes hétéennes, bien qu'elle ne présente pas les souliers à bouts recourbés ni tous les caractères, par exemple, de notre petite statuette en or.

Parmi les pièces analogues à celles que nous venons de décrire, je dois citer

[1] Ménant, Quelques figurines hétéennes en bronze (*Revue archéologique*, 1895).
[2] Perrot, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 447, fig. 319 et 320.

encore celle que M. Perrot a décrite autrefois[1] et qui a été trouvée aux environs d'Ancyre (Angora). Cette pièce, acquise par M. de Saulcy du P. Thimothée Tingghir, mékithariste, est actuellement au Louvre. Cette figurine rappelle le type qui occupe la place d'honneur à Yazili-Kaya celui du dieu ou roi debout sur un animal, bouc, antilope, taureau, griffon, aigle à deux têtes ou lion; c'est le lion qui joue le rôle de support vivant, c'est probablement une lionne que l'artiste a voulu repré-



Fig. 109 et 110. — Figurines en bronze de Césarée. (Gr. nat.)

Fig. 111. — Figurine en bronze de Tyrinthe. (Gr. nat.)

senter, car on ne voit pas trace de crinière sur le col de l'animal. En dehors de son support, cette figurine rappelle encore les bas-reliefs ptériens : le bonnet conique, le développement des oreilles qui devaient supporter de gros anneaux comme à Boghaz-Keui et à Euyuk. Elle présente comme dans les personnages de la Ptérie cette ceinture qui serre à la taille une courte tunique laissant les jambes nues. Ce type était très populaire dans toute l'Asie Mineure. Comme M. Perrot[2], j'en eus entre les mains un assez grand nombre de plus petites dimensions et de facture plus sommaire.

[1] Perrot, *Revue archéologique* et *Mémoires d'archéologie*, p. 25-41.
[2] Perrot, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 762, fig. 368.

Une autre figurine[1] conservée au Louvre et qui vient également des mêmes régions devait également être fixée sur le dos d'un animal. La tête est pourvue de fortes oreilles et les mains devaient tenir des attributs qui ont disparu. Un des bras a une armille et au niveau de la ceinture est fixé le poignard à garde ronde, spécial aux Hétéens.

Citons encore l'animal, un taureau vraisemblablement, conservé également au Louvre, ayant même origine que les objets précédents, et, lui aussi, ayant été fixé sur un socle comme idole. C'est le même genre de travail très primitif. Du même style encore que nos statuettes hétéennes de Cappadoce, celle que Schliemann a découverte à Tyrinthe (fig. 111). Elle a 97 millimètres et représente un guerrier sans barbe et combattant. La tête est coiffée d'un casque à très haut cimier. Le reste du corps est nu. Le nez et les yeux sont bien conservés; la partie inférieure du visage est endommagée; les oreilles sont très grandes. Le bras droit levé semble avoir dû porter une arme, et le bras gauche un bouclier : ces armes ont disparu. Sous les pieds sont des tiges qui devaient, comme nous l'avons vu pour d'autres pièces, servir à la fixer sur un socle. Schliemann a retrouvé à Mycènes des statuettes identiques à celle-ci. Toutes ces figurines représentent des personnages du sexe masculin.

L'une d'elles (fig. 110) représente un personnage vêtu — comme les Cappadociens et les Cypriotes — d'un bonnet conique, mais pourvu de corne à la manière des petits guerriers Sardes de Téti. Ses bras sont ramenés en avant et les mains fermées semblent avoir tenu des armes du genre de celles que portent ces guerriers. Son costume consiste en une robe qui paraît avoir été serrée à la taille par une ceinture dont les franges pendent sur le ventre. Le nez, les yeux et la bouche du personnage sont très accentués; son menton est garni d'une barbe taillée à la mode assyrienne, tandis que la plupart des personnages que nous avons décrits, à part celui de Karkemish, sont imberbes.

Une autre catégorie de figurines en bronze qui ne présentent pas, comme les précédentes, des caractères suffisants pour les rapporter à la civilisation hétéenne se compose de six pièces (fig. 112 à 117) que j'ai acquises également à Césarée sans que j'aie pu en connaître la provenance exacte. Toutes pourtant ont été trouvées, m'a-t-on assuré, dans le pays. Elles appartiennent pour la plupart au sexe féminin, sont vêtues d'une longue robe, coiffées en tresses; quelquefois aussi une calotte ronde est posée sur la tête.

Ces pièces (fig. 112 à 115) du sexe masculin rappellent certaines statuettes en

[1] *Revue archéologique.*

pierre de Cypre[1], tandis que d'autres (fig. 116 et 117) ressemblent à quelques pièces découvertes à Téti en Sardaigne[2].

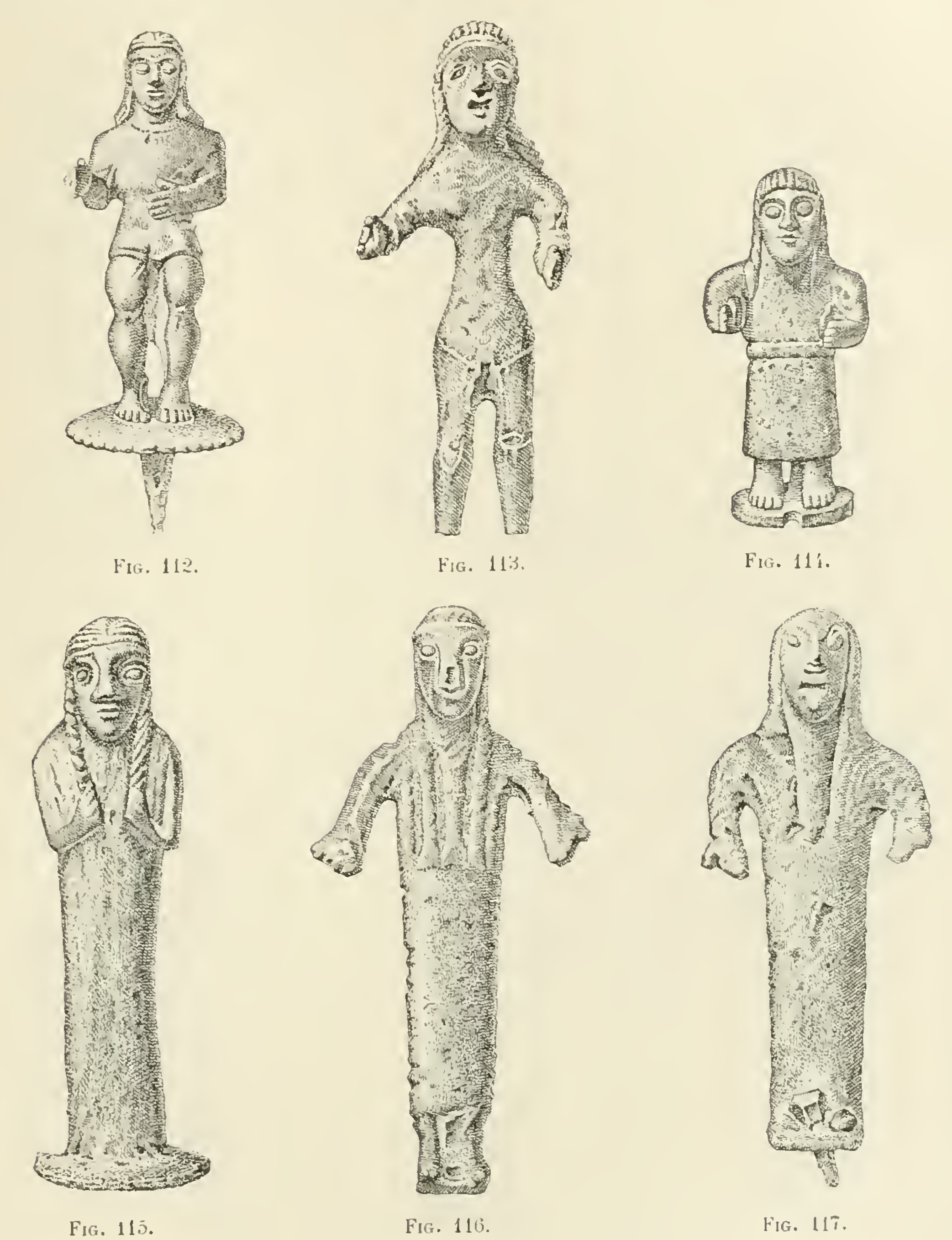


Fig. 112. Fig. 113. Fig. 114.

Fig. 115. Fig. 116. Fig. 117.

Figurines en bronze trouvées aux environs de Césarée. (Gr. nat.)

Il me reste à parler d'une dernière catégorie de figurines humaines qui offrent des caractères tout différents de celles qui précèdent (pl. XXIV).

[1] Perrot, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 762.
[2] Id., *ibid.*, t. IV, p. 762, fig. 368.

L'une de ces statuettes (fig. 118) — qui provient d'Everek — est d'un travail grossier et de sexe douteux. La tête est couverte d'un casque à corne dont la visière



Fig. 118. — Figurine en bronze d'Everek. (Gr. nat.)



Fig. 119. — Figurine en bronze d'Everek. (Gr. nat.)

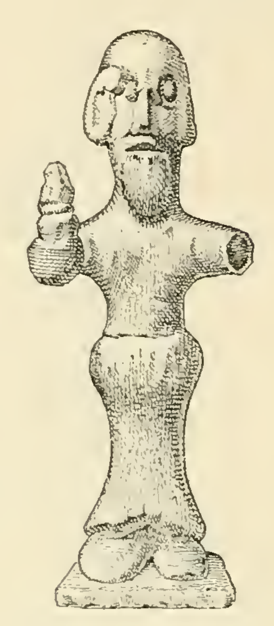


Fig. 120. — Figurine en bronze Syrie du Nord.



Fig. 121. — Syrie du Nord. (Gr. nat.)



Fig. 122. — Figurine en bronze de Hadjin. (Gr. nat.)

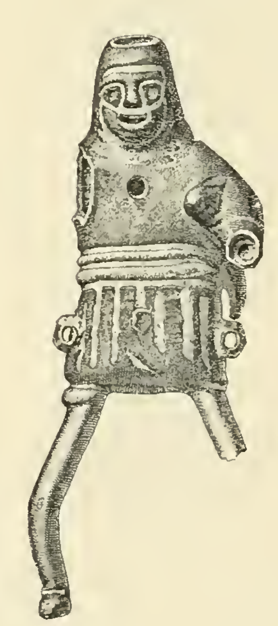


Fig. 123. — Figurine en brouze d'Anazarba.

cache les yeux de l'individu. Le nez est saillant; la bouche démesurément grande. Les bras repliés sur la poitrine sont les seules parties du corps qui aient été modelées

Le reste n'est qu'une sorte de gaine droite garnie d'un cordon dans sa partie médiane et reposant sur une petite base[1].

Une autre figurine (fig. 119) montre un personnage agenouillé ; les mains sur les cuisses rappellent certains dieux égyptiens en adoration. Il est coiffé d'un bonnet conique pourvu d'une corne ; cette pièce vient, comme la précédente, d'Everek, village situé au pied même du mont Argée et peu éloigné de Feraktin dont on connaît les remarquables bas-reliefs hétéens.

Trois autres personnages représentés dans les figures 120 à 122 m'ont été remis à

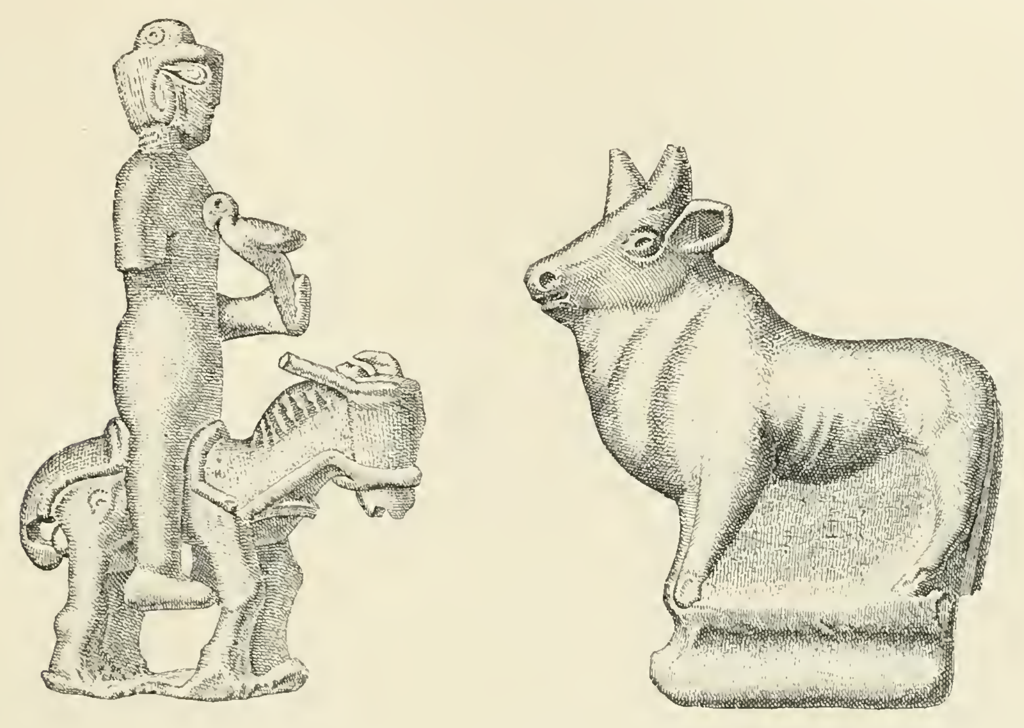


Fig. 124. — Syrie du Nord (Gr. nat.)

Fig. 125. — Figurine en terre cuite de Césarée. (Gr. nat.)

Alep comme venant du nord extrême de la Syrie. Le n° 120. dont la physionomie rappelle plus que la précédente le type hétéen, n'est pas coiffé. Son nez et ses oreilles surtout sont fort saillants. Une grande barbe termine le visage de ce personnage empreint de la béatitude qui convient au rôle de prêtre qu'il paraît jouer. Du bras droit, en effet, il semble présenter la main de paix à la manière des statuettes de Téti[2] et de Koban[3].

Le sujet suivant (fig. 121) est un buste de femme au visage rond. Le nez et les

[1] Perrot, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 367, fig. 399.
[2] Id., *ibid.*, t. IV, p. 74, fig. 65, 66, 67.
[3] *Loc. cit.*

yeux sont saillants; la tête est coiffée d'une calotte ronde à rebords. Ce buste, sur lequel les seins sont indiqués, se termine en clou.

Un autre catégorie de figurines consiste dans la représentation de l'une de ces Vénus si fréquemment reproduites en terre cuite dans maints endroits de l'Asie mineure. La figure 122 donne le spécimen le mieux conservé d'une série du même genre que nous avons formée à Hadjin et à Sis en Cilicie.

Une statuette (fig. 123), achetée également à Sis et qui provient sans doute de l'antique site d'Anazarba représente un cavalier enlevé de sa monture. Cette pièce est creuse et faite en deux parties réunies sur les côtés par deux tenons. La tête coiffée d'une calotte plate est grossière, les traits sont brutalement modelés, et le type de cet individu ne présente aucun rapport avec ceux que nous avons précédemment étudiés. Le bras droit manque complètement ainsi qu'une partie de gauche. Ce cavalier est vêtu d'une tunique courte plissée et serrée à la taille par une ceinture. Sur les côtés de la tunique se trouvent deux bélières. Des jambes, il ne reste que la droite à peine façonnée; elles étaient articulées pour être fixées le long des flancs d'une monture. Cette pièce, quoique grossière, n'en reste pas moins fort curieuse et unique en son genre.

Le n° 124 est un cavalier, chose fort rare dans ces sortes de petits monuments. Le personnage à cheval sur un âne pourvu d'un harnachement complet est coiffé d'une calotte ronde; dans la main gauche, il tient un oiseau à bec crochu, qui pourrait bien être un faucon. Il ne semble pas porter trace de vêtement, et il se tient presque droit sans s'appuyer sur des étriers.

Après la série des figurines humaines découvertes en Cappadoce, nous allons passer en revue celle qui est composée d'animaux dont les diverses espèces sont généralement reconnaissables. Cette série forme une véritable collection zoologique dont le modelage présente un sentiment artistique que ne désavoueraient pas nos statuaires modernes. Toutefois, à côté de ces pièces faites avec un talent et une habileté remarquables, s'en trouve-t-il d'autres qui rappellent, par la grossièreté de leur faire, les œuvres des modeleurs de Kara-Euyuk et de Rhodes. On retrouve dans celles-ci ces sortes d'ébauches enfantines, la même naïveté que nous avons observée dans la poterie à décoration plastique, ainsi que dans les bas-reliefs rupestres.

Nos pièces, dont la hauteur varie entre 40 et 60 millimètres, sont en bronze recouvert, généralement, d'une superbe patine vert foncé. Les sujets représentés (pl. XXIV et XXV) sont des chiens, des guépards, des tigres, des lynx, des moutons, des chèvres, des bouquetins, des cerfs, des zèbres, des bœufs, des taureaux, des chevaux, des aigles, des faucons, des serpents, enfin l'hippocampe. Un certain

nombre d'entre elles sont placées sur des socles ou piédestaux coulés avec la bête elle-même, et composés soit d'un rectangle, soit d'un fût de colonne ou de la tête d'un autre animal.

C'est principalement dans la région du mont Argée et dans celle du Taurus cilicien que j'ai recueilli la plupart des spécimens de ces figurines animales; pourtant on peut dire qu'elles se rencontrent à peu près partout en Cappadoce.

Le seul chien de ma série (pl. XXV, fig. 1) vient de Schar (Comana) et se rapporte au type lévrier. Il est assis et semble aboyer. Les félins, un peu moins rares, viennent surtout d'Hadjin et de Sis (fig. 2, 6, 7 et 11, pl. XXVI). Autour du corps et des membres du n° 9, un tigre, est enroulé un serpent. Enfin le guépard (fig. 18, pl. XXXI).

Le cheval, assez fréquent, se rencontre soit aux environs de Césarée, soit à Schar et à Sis. La plupart ont des allures rapides, trot ou galop; les uns sont fixés sur des socles en bronze, les autres sont libres. Ces figurines, dont j'ai recueilli une dizaine d'exemplaires et dont il y en a encore une vingtaine dans le pays, appartiennent à quatre types principaux (fig. 3 à 6, pl. XXV). Les uns et les autres paraissent montrer une race trapue rappelant plutôt le tarpan que l'arabe. A côté de ces chevaux, il faut placer une sorte d'hippocampe (fig. 13, pl. XXV) dont la base forme un cachet uni. A cette catégorie appartient également l'animal qui est affronté à une figurine humaine et dont j'ai déjà parlé (fig. 12, pl. XXV). D'un faire bien moins avancé que les pièces précédentes, il représente certainement un cheval et semble se rattacher à l'art hétéen.

Les chèvres (fig. 10) et les bouquetins (fig. 11) ne sont pas rares, surtout en Cilicie. J'en ai recueilli plusieurs à Hadjin et à Sis qui provenaient de Schar. Elles sont souvent placées sur des socles.

Le cerf est représenté, dans ma collection, par un seul exemplaire : ses yeux et ses bois sont ornés d'une sorte d'émail rougeâtre en champ-levé (fig. 12, pl. XXXI), son socle formant cachet porte en gravure un triple swastika. Le corps de l'animal est percé de part en part pour être suspendu.

Les bovidés sont, en Cappadoce, de tous les animaux ceux qui ont été reproduits le plus souvent en bronze et en terre. A Songourlou, près d'Euyuk, on m'a montré plusieurs têtes de petits taureaux en bronze provenant de cette dernière localité. A Césarée et dans toutes les localités que nous avons traversées dans le Taurus cilicien, nous avons acquis des statuettes, avec ou sans socle, de petits bœufs, de type et de facture fort différents. Les uns, d'un faire gauche et enfantin, rappellent les figures en terre d'Hissarlik et de Mycènes (fig. 9 à 11, pl. XXV, et fig. 2, pl. XXVI), et proviennent d'Everek au nord du mont Argée; d'autres plus finis et

témoignant d'un goût et d'un savoir plus élevés (fig. 7 et 8, pl. XXV) ont été recueillis dans les environs de Césarée, ainsi que le petit bœuf en terre cuite (fig. 128).

Signalons encore les statuettes du même animal que nous avons recueillies à Schar où plusieurs autres exemplaires existent encore (fig. 1, 2 et 5, pl. XXVI) et surtout le zèbre qui vient de la même localité.

Il nous reste à parler des oiseaux. Tous appartiennent au type *Aquila fulva* ou l'aigle royal qui est assez commun dans les montagnes du Taurus. J'ai recueilli en Cappadoce une dizaine de ces aigles (pl. XXVI). Tous sont représentés à peu près dans la même attitude : tantôt posés sur un rocher, tantôt sur une pyramide, tantôt sur la tête d'un bouquetin, d'un cerf ou d'un bœuf. M. Euzay a fait connaître, il y a quelques mois, une figure de ce genre paraissant provenir de la même région[1]. Ce savant archéologue fait remarquer que ces aigles perchées rappellent le sujet bien connu de certaines monnaies de Mazaca qui représentent quelques divinités adorées sur le mont Argée qui domine cette antique cité.

C'est en effet des environs de Césarée que proviennent une partie de ces ex-voto, tandis que les autres ont été recueillis, soit dans le Taurus cilicien, soit dans la Ptérie. Ce qui tend à prouver que le culte auquel ces ex-voto s'adressaient était commun à toute la Cappadoce.

Il en est de même pour les autres sujets que l'on a représentés dans ces petits monuments, particulièrement pour le bœuf dont on a trouvé un si grand nombre de spécimens, soit en bronze, soit en terre cuite (fig. 125), aux types variés mais peu différents les uns des autres.

Les statuettes en bronze de cet animal qui paraît avoir été consacré par les Hétéens, comme le montrent les bas-reliefs d'Euyuk, sont des plus fréquents dans le Khozan, surtout à Schar, l'antique Comana taurique. On peut se demander si ces figurines, d'un cachet parfois artistique, n'étaient pas destinées au sanctuaire de cette célèbre cité sacro-sainte où l'on venait de fort loin vénérer la déesse Mâ au sujet de laquelle j'ai donné d'autre part quelques détails.

[1] Euzay, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, mai 1896.

CACHETS, EMPREINTES

ET MOULES A BIJOUX

En Cappadoce. les cachets, les sceaux et les empreintes comptent parmi les antiquités les plus nombreuses. sinon parmi celles qui présentent le plus d'intérêt à cause des renseignements philologiques ou ethnographiques qu'elles peuvent fournir. En effet, tous les peuples qui ont passé dans cette Asie Antérieure dont la richesse a excité la convoitise de tant de conquérants. aussi bien que ceux qui s'y sont développés paisiblement, ont fait usage de cachets et de sceaux en pierre dure. en cuivre et en argent.

C'est par milliers que ces petits monuments d'origine assyro-chaldéenne. syro-cappadocienne, sassanide et gréco-romaine sont apportés dans les bazars de l'Asie-Mineure comme dans ceux de la Syrie, de la Perse et de la Mésopotamie, d'où ils vont à Constantinople. à Paris, à Berlin, à Londres et en Amérique. On en possède actuellement d'importantes séries dans les grands musées et dans plusieurs collections privées. La plupart sont décrits, mais il est rare que l'on en connaisse la provenance exacte.

Il était donc intéressant de trouver quelques spécimens de ces monuments dans les pays mêmes d'où l'on suppose que proviennent un grand nombre d'entre eux. Aussi, n'avons-nous rien négligé durant nos diverses campagnes pour nous assurer du lieu

d'origine des cachets dont nous avons pu faire l'acquisition quand ils n'ont pas été découverts dans nos propres fouilles.

L'ancienneté relative de ces cachets reste souvent fort incertaine, aussi laisserai-je à de plus compétents que moi le soin de les dater exactement. Je me contenterai d'en donner ici une courte description avec des renseignements aussi précis que possible sur leur provenance.

1. — Cachet en cuivre de 3 millimètres d'épaisseur fixé sur un anneau. Le plat porte en creux onze signes hétéens entourés de deux cercles concentriques séparés par un rang de pointillés (fig. 126). (Trouvé dans le palais de Boghaz-Keui.)



Fig. 126. — Boghaz-Keui. Fig. 127. — Boghaz-Keui. Fig. 128. — Boghaz-Keui. Fig. 129.— Songourlou.

2. — Groupe de quatre empreintes sur un bloc d'argile cuite rougeâtre, en forme de bouchon ; le sceau discoïdal représente des signes hétéens (fig. 127). (Trouvé dans la grande forteresse de Boghaz-Keui.)

Ces numéros 1 et 2 viennent montrer, d'après M. le professeur Sayce, que Jensen se trompe dans sa conjecture que le caractère ⋀ à la valeur d'une voyelle. △ peut être l'idéographe bien connu de roi. Le petit triangle △ signifie sans doute divinité. On rencontre aussi le caractère △ sur un des cachets de M. Schlumberger (*Empire of the Hittites* de Bright, n° 8).

3. — Fragment d'un vase en terre cuite grise portant l'empreinte de deux rosaces (fig. 128). (Trouvé dans la grande forteresse de Boghaz-Keui).

4. — Cachet en cuivre de 5 millimètres d'épaisseur. Sur le plat, deux personnages coiffés de chapeaux pointus et vêtus d'une robe se font face. L'un tend en avant le bras droit, l'autre le bras gauche. Au-dessus d'eux un aigle à deux têtes déploie ses ailes ; au-dessous, deux chèvres ou bouquetins sont couchés ; au milieu se voit un animal indéterminé. (Acquis à Yozgat et provenant, sans doute, de Boghaz-Keui. J'ai vu entre les mains de quelques habitants de cette région (Yozgat, Songourlou) des

cachets du même genre qui proviennent sûrement de la Ptérie, sinon de Ptérium même, fig. 129.)

5.— Cylindre en jaspe rouge percé d'un trou et portant une intaille assez grossière. Elle représente une suite d'hommes armés et de chèvres : une scène peut-être de sacrifice (fig. 130). (Trouvé à Euyuk d'Aladja.)



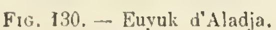


Fig. 130. — Euyuk d'Aladja.

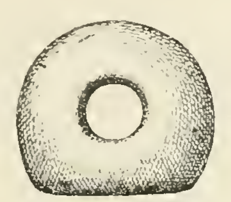






Fig. 131. — Yozgat.

6. — Cachet en agate jaune clair de forme sphéroïdale, aplatie sur deux faces et percé d'un trou. Sur le plat deux personnages sont assis et se font face : Celui de gauche, de profil, tend les mains en signe d'adoration ; celui de droite avance un bras et tient l'autre replié (fig. 131). (Acquis à Yozgat. Trouvé probablement à Boghaz-Keui.)

M. Sayce estime que le cylindre d'Euyuk forme un lien entre les sceaux-cylindres archaïques de Babylone et ceux découverts dans les sites préhistoriques de Cypre, tandis que le cachet de Yozgat est en rapport intime avec les sculptures de Marasch et Nerab, dans la Syrie du Nord.

7. — Cachet en agate jaune foncé, de forme sphéroïdale, très déprimé sur deux faces et percé d'un trou. Sur le plat, d'un ovale plus régulier que le précédent, deux cornes réunies par les pointes forment la base d'une sorte de candélabre (fig. 132). (Acquis à Yozgat.)

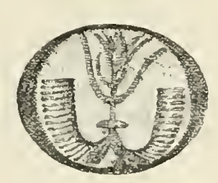


Fig. 132. — Yozgat.





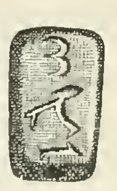




Fig. 133. — Césarée.

8. — Cachet en jaspe noir, de forme rectangulaire, percé d'un trou. Sur une face se voit un personnage coiffé d'un chapeau pointu ; sur une autre un flambeau, sur la

troisième trois signes hiéroglyphiques, et sur la quatrième un serpent (fig. 133). (Acquis à Césarée.)

9. — Cachet en jaspe rouge de forme sphéroïdale aplatie, percé d'un trou. Sur le plat d'un ovale régulier une chèvre et des lignes hiéroglyphiques d'un travail grossier (fig. 134). (Acquis à Songourlou.)

Ce cachet ressemble à ceux de Cilicie conservés actuellement au musée d'Oxford.

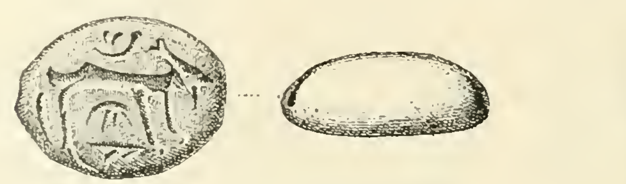


Fig. 134. — Songourlou.



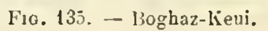


Fig. 135. — Boghaz-Keui.

10. — Cachet en serpentine de forme discoïdale pourvu d'un bouton et percé d'un trou. Sur le plat légèrement bombé un quadrupède (?) surmonté du globe ailé hétéen (fig. 135). (Trouvé à Boghaz-Keui.)

11. — Cachet en serpentine, hémisphérique et percé d'un trou. Sur le plat deux quadrupèdes fantastiques sont affrontés. Dans le champ se voient une étoile et un serpent (fig. 136). (Trouvé à Euyuk d'Aladja.)

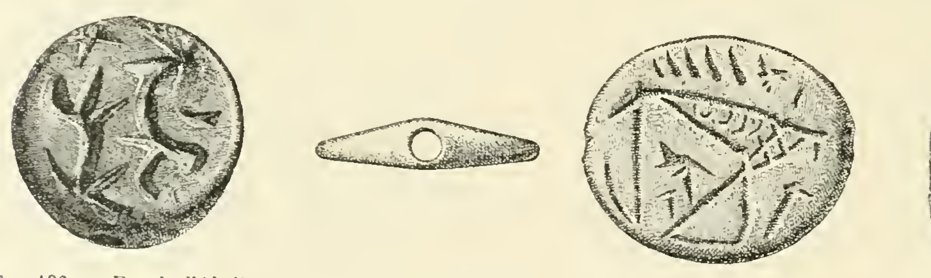


Fig. 136. — Euyuk d'Aladja.

Fig. 137. — Songourlou

Fig. 138. — Yozgat.

12. — Cachet en serpentine. ovale, et percé d'un trou. Porte des signes hiéroglyphiques (fig. 137). (Acquis à Songourlou.)

13. — Cachet en serpentine légèrement bombé et percé d'un trou. Le plat porte un quadrupède aux longues cornes (fig. 138). (Acquis à Yozgat.)

14. — Cachet en serpentine, de forme discoïdale et percé d'un trou. Cette pièce a deux faces. L'une porte un cerf à grande ramure au milieu de branches d'arbre. L'autre un quadrupède à cornes et longue queue : peut-être un bœuf. Ces deux sujets sont enfermés dans un double cercle de pointillés (fig. 139). (Acquis à Césarée.)

15. — Cachet en jaspe vert. Sur le plat un taureau (fig. 140). (Acquis à Césarée.)



Fig. 139. — Césarée.



Fig. 140. — Césarée.


Fig. 141. — Césarée.

16. — Cachet en serpentine de forme rectangulaire arrondi aux angles, muni d'un bouton et percé d'un trou. Sur le plat un cheval au galop surmonté d'un javelot et d'un disque. Travail grossier (fig. 141). (Acquis à Césarée.)

17. — Cachet en cornaline rouge en forme d'anneau. Sur le plat un capridé (fig. 142). (Acquis à Césarée.)

18. — Cachet en jaspe rouge de forme hémisphérique. Sur le plat ovale est un personnage qui semble conduire une paire de bœufs au labour (fig. 143). (Acquis à Césarée.)

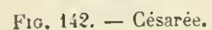


Fig. 142. — Césarée.


Fig. 143. — Césarée.


Fig. 144. — Feraktin.


Fig. 145. — Alep.

19. — Cachet en jaspe noire. — Sur le plat, un félin couché, surmonté d'un serpent (fig. 144). (Acquis à Feraktin.)

20. — Cachet en serpentine, rectangulaire, percé d'un trou. Sur le plat, un bélier (fig. 145). (Acquis à Alep.)


Fig. 146. — Césarée.


Fig. 147. — Césarée.


Fig. 148. — Césarée.


Fig. 149. — Césarée.

21. — Cachet en serpentine, rectangulaire. Sur le plat, un mouflon couché d'un travail grossier (fig. 146). (Acquis à Césarée.)

22. — Cachet même forme que le précédent. Sur le plat un cerf à grande ramure couché (fig. 147). (Acquis à Césarée.)

23. — Cachet en serpentine, trapézoïdal. Faces latérales ornées de chevrons. Sur le plat un cheval monté par un cavalier armé d'une lance (fig. 148). (Acquis à Césarée.)

24. — Cachet en jaspe noir, hémisphérique. Sur le plat, un renard la gueule ouverte, surmonté d'un oiseau aux ailes déployées (fig. 149). (Acquis à Alep.)

25. — Cachet en hématite brune de forme hémisphérique, percé d'un trou. Sur le plat une tête d'homme coiffé d'une calotte ronde (fig. 150). (Acquis à Hadjin.)

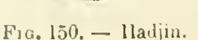






Fig. 150. — Hadjin. Fig. 151. — Hadjin. Fig. 152. — Hadjin. Fig. 153. — Hadjin.

26. — Cachet en cornaline rouge, hémisphérique, percé d'un trou. Sur le plat une tête d'homme casquée (fig. 151). (Acquis à Hadjin.)

27. — Cachet en hématite brune percé d'un trou. Sur le plat un cavalier placé à côté de son cheval qui baisse la tête (fig. 152). (Acquis à Hadjin.)

28. — Cachet en jaspe vert de forme hémisphérique. Sur le plat un aigle aux ailes déployées (fig. 153). (Acquis à Hadjin.)





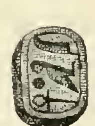



Fig. 154. — Everek. Fig. 155. — Everek. Fig. 156. — Sis. Fig. 157. — Sis.

29. — Cachet en agate blanche, en forme de pyramide et percé d'un trou. Sur le plat un prêtre à longue barbe debout sur trois degrés, de profil, à droite, tête nue, le corps vêtu d'une longue robe ; la main droite est tendue en avant dans la direction d'un autel composé d'un candélabre à deux tiges reposant sur le dos d'une chèvre couchée (fig. 154). (Acquis à Everek.)

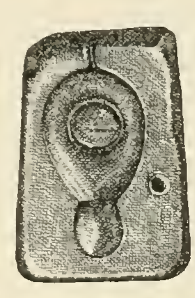
30. — Cachet en agate blanche, en forme de pyramide octogonale, percé d'un trou. Sur le plat un prêtre barbu, profil à gauche, debout coiffé d'une calotte

ronde avec des boucles de cheveux derrière la tête ; vêtu d'une longue robe retenue par une ceinture. Le bras est levé au-dessus d'un candélabre à trois tiges d'inégale grandeur, surmontées de boules (fig. 155). (Acquis à Everek.)

Cette pièce ainsi que la précédente sont d'origine assyrienne.

31. — Cachet en pâte grise en forme de scarabée, percé d'un trou. Sur le plat, un scarabée entre deux têtes de serpent (fig. 156). (Acquis à Sis.)


Fig. 158. — Césaree.


Fig. 159. — Césarée.

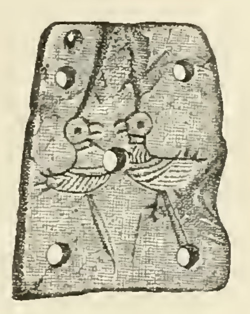
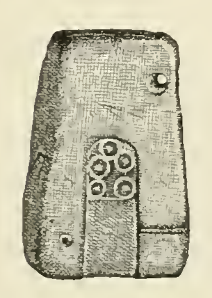

Fig. 160. — Everek.


Fig. 161. — Césarée.

32. — Cachet en pâte grise, comme le précédent, en forme de scarabée. Sur le plat quatre hiéroglyphes égyptiens (fig. 157). (Acquis à Sis.)

Ces deux scarabées nous rappellent une fois de plus que les conquêtes de Seti Ier, de Ramsès II et de Ramsès III s'étendirent jusqu'en Cilicie.


Fig. 162. — Césarée.

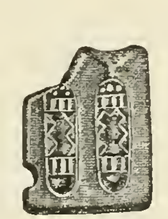

Fig. 163. — Césarée.


Fig. 164. — Césarée.


Fig. 165. — Césarée.

33. — Cachet en jaspe vert de forme carrée, percé d'un trou. Sur le plat, série de traits et de pointillés (fig. 158). (Acquis à Césarée.)

34. — Moule en serpentine pour pendant d'oreille (fig. 159). (Acquis à Césarée.)

35. — Moule en jaspe jaune pour ornement métallique représentant deux colombes affrontées (fig. 160). (Acquis à Everek.)

36. — Moule en serpentine représentant une Eve assise devant un arbre derrière lequel se dresse un serpent (fig. 161). (Acquis à Césarée.)

37. — Moule du même genre que le précédent représentant une tête humaine, un arbre, et un autre dessin indéterminé (fig. 162). (Acquis à Césarée.)

38-39. — Moules en serpentine pour ornements métalliques (fig. 163 et 164). (Acquis à Césarée.)

40. — Empreinte sur terre cuite de dessins d'un sens indéterminé (fig. 165). (Acquis à Césarée.)

VARIA

I

INSCRIPTIONS PHRYGIENNES

DESCRIPTION DES TEXTES

Les deux pierres sont relativement indemnes, en ce qu'aucun accident particulier n'en a dégradé la surface, si l'on excepte la petite face latérale II C. Néanmoins, par le simple fait de l'usure, une partie des lettres s'est effacée au point de rendre plusieurs passages très incertains. Quelques lettres, peu nombreuses, sont probablement perdues sans remède. Une cause de difficulté dans les endroits critiques est que les inscriptions sont gravées sur une surface mal polie dont les sillons naturels se mêlent d'une manière extrêmement fâcheuse aux traits du ciseau, dès que ceux-ci ont perdu de leur netteté.

Nous avons essayé d'établir le texte — c'est-à-dire la suite matérielle des lettres — sans pousser beaucoup plus loin notre ambition. Les quelques remarques qui ne sont pas relatives à cette simple fixation de lecture sont celles qui pouvaient se présenter presque d'elles-mêmes.

Les documents que nous avions sous les yeux sont les suivants :

Copies. — Les copies exécutées à Euyuk même par Mme Chantre (A), et par M. Alfred Boissier (B) qui, en 1894, accompagnait la mission dans son second voyage.

Estampages. — Les premiers estampages, pris par la mission, ont péri dans l'opération du moulage. Ceux qui m'ont été envoyés depuis de Constantinople sont peu nets, et n'ont offert que peu de chose à glaner en dehors des autres documents.

Moulages. — Le moulage fait sur les empreintes rapportées d'Euyuk est déposé au musée du Trocadéro. Je n'ai connu directement que le moulage des petites inscriptions II B, II C, trop frustes pour être photographiées sur le moulage.

Photographie du moulage. — Pour I et II A, j'ai eu sous les yeux de bonnes photographies du moulage qui peuvent faire penser qu'il n'y aurait pas eu d'avantage très grand à pouvoir consulter les plâtres eux-mêmes.

Photographie directe. — Sur le désir que je lui en avais exprimé en apprenant que les monuments venaient d'arriver à bon port à Constantinople (automne 1895), M. Chantre a bien voulu faire les démarches nécessaires pour obtenir de la direction du Musée Impérial Ottoman la photographie des pierres elles-mêmes[1]. Ce document est venu à temps compléter ou corriger sur différents points les lectures antérieures. Aucun de ces différents moyens de fixer le texte ne nous a paru de trop. Nous serions plutôt tenté de les trouver tous réunis, encore insuffisants, et de renvoyer d'avance à ce que donnera l'examen définitif de la pierre.

La région d'où proviennent les deux monuments Chantre ne peut s'appeler sans autre distinction la Cappadoce. C'est cet angle nord-ouest de la Cappadoce, identifié avec l'ancienne Ptérie d'Hérodote[2], où subsistent (à Boghaz-Keui, à Iazili-kaya, comme à Euyuk même), les restes d'une très spéciale civilisation, du reste remarquablement pauvre jusqu'à ce jour en monuments épigraphiques de toute sorte.

Les nouvelles inscriptions ne sont pas cependant les premiers exemples d'écriture, ni d'écriture alphabétique grecque en ce district.

On connaissait cette inscription mi-alphabétique déjà copiée à Euyuk d'Aladja par Hamilton, *Researches in Asia Minor*, I, 383, et que nous figurerons ci-dessous.

Une autre inscription, celle-là franchement alphabétique, mais à peine plus longue que la première, fut trouvée à Euyuk par Mordtmann. Nous la reproduisons plus loin à cause de l'intérêt qu'elle offre pour nos propres monuments (v. p. 171).

Aucun de ces deux textes, si on peut les appeler de ce nom, ne jetait la moindre lumière sur l'espèce de langue qui pouvait régner au delà de l'Halys en la contrée ptérienne. J'admire sincèrement M. Sayce qui n'hésite pas à voir dans le *man* de l'inscription de Hamilton un mot indo-européen signifiant *ego*, et à donner toute la traduction de l'inscription (*Troie*, de Schliemann, édition française, p. 510, Appendice).

[1] Malheureusement nous n'avons pas eu de photographie des faces II B, II C. Il existe pour la première une photographie directe, très insuffisante, reproduite planche III.

[2] Contre cette identification, voir Th. Reinach, *Actes du Xe Congrès des Orientalistes*, VI, 23. Nous sommes loin de refuser aux arguments de M. Reinach une certaine plausibilité, mais la question de savoir si la région d'Euyuk est ou non la Ptérie est, en somme, dans le présent sujet, presque sans conséquence (sauf au cas où on suivrait l'auteur dans sa thèse plus vaste concernant les Matiènes et l'empire matiène).

Grâce à l'étendue fort différente, quoique encore bien relative, des inscriptions Chantre, nous avons aujourd'hui des clartés plus grandes sur l'idiome qui s'écrivait en caractères grecs dans le pays d'au delà de l'Halys. Il apparaît que cette langue n'est autre que le phrygien, ou si tel n'est pas exactement le cas, au moins un dialecte tellement apparenté à ce dernier que la chose, dans l'état restreint de notre connaissance, revient absolument au même. Il y a identité entre *iosni* (II A, 2) et le fameux ιος νι (ὅστις ἄν..) des inscriptions néo-phrygiennes; entre le suffixe (métronymique?) de *Kanutieiwais* (I, 2) et celui d'*Arkiaewais*, *Memewais*, dans les inscriptions Midiennes; entre *Akenan* (II A, 2) et la première partie du nom midien *Akenanolaw*, sans parler d'autres coïncidences moins frappantes. Le problème qui se pose ou les conclusions qui s'imposent vont dès lors dans un sens assez inattendu. Tous les centres phrygiens se trouvent à une immense distance d'Euyuk et de la Ptérie d'Hérodote. En accordant même à l'ancienne Phrygie comme son poste le plus avancé vers l'est, Ancyre (où ne s'est jamais rencontrée une inscription phrygienne), Euyuk se trouve encore à quelque 200 kilomètres de ce point, et, chose plus importante, au delà de l'Halys, en dehors des limites qu'a jamais connues l'empire phrygo-lydien[1].



Fig. 166. — Inscription de Hamilton.

Ce n'est donc guère à une « colonie phrygienne », qui aurait apporté comme par éclaboussure jusqu'en Ptérie la langue des environs de Pessinunte, que l'on peut songer devant nos inscriptions. Une autre hypothèse plus hardie serait de supposer que la communauté des institutions du culte entre la Cappadoce et la Phrygie aurait conduit à l'établissement d'une langue sacrée partout où régnaient les rites de Cybèle, et que c'est à ce titre que la langue phrygienne serait connue en Cappadoce, en dépit de toute frontière politique ou nationale; mais nous irions dans ce cas à l'encontre des vraisemblances historiques comme des conclusions de tous les critiques, qui ont constamment cru que le courant religieux s'était produit en Asie Mineure de l'est à l'ouest, de Cappadoce en Phrygie et non de Phrygie en Cappadoce.

Le plus simple de beaucoup est donc d'en revenir à la première idée qui s'offre : que nous sommes devant l'idiome authentique des populations ptériennes, et que, par conséquent, il se parlait en deçà et au delà de l'Halys des dialectes absolument voisins[2]. Ceci ne laisse pas de troubler le dogme ou la légende des Briges immigrés de

[1] Les rapports de la Ptérie avec cet empire n'ont consisté, à ce qu'on connaît, qu'à être ravagée en 548 par Crésus, peu avant la prise de Sardes par les Perses.

[2] Aucune opinion sur les Héthéens ou sur le peuple qui a gravé les bas-reliefs d'Euyuk n'est émise

Thrace et de l'isolement linguistique du phrygien en Asie Mineure. Nous entrevoyons plutôt que, du haut des montagnes d'Arménie jusqu'aux rives de l'Archipel, s'étendait une seule masse continue de peuples ariens arrivés également de l'Est (et qui en revanche, à ce que nous croyons, n'ont jamais occupé aucune partie du sud de la péninsule).

A la différence des inscriptions « Midiennes » (inscriptions de Doghanlu), nos inscriptions ne connaissent pas la ponctuation entre les mots. Nous sommes par là privés de la seule base qui mettait encore une lueur de clarté dans les premières, car il ne faudrait pas se dissimuler que toute forme midienne qui a pu être expliquée ne l'a été qu'en vertu de la ponctuation, non à la suite de quelque déchiffrement lumineux du sens général de la phrase. Quand ni l'un ni l'autre de ces points de départ ne sont offerts, on ne peut que trop mesurer d'avance la pauvreté du résultat à attendre.

Inscription I.

Hauteur de la pierre : 0m85. Largeur : 0m84. Epaisseur : 0m35. — L'inscription ne paraît être mutilée d'aucun côté, sans qu'il y ait évidence à cet égard.

Les arguments à faire valoir pour l'intégrité de l'inscription sont d'abord la dimension des lettres initiales ϜA, puis le fait qu'à gauche comme à droite, le bord de la pierre ne coupe aucune lettre[1].

Ligne 1. — Photographie de Constantinople : *Ϝασουσιμανμεκας*. — Copies : *idem*. — Le moulage ne conserve que *σουσιμανμεκας*, le bord du papier d'estampage s'étant trouvé par hasard entamé à l'endroit des lettres *Ϝα*.

Le *κ* de *-μεκας* a une forme qui ne se répète nulle part dans les deux inscriptions, et qui, à la rigueur, pourrait faire conclure à une autre lettre que *κ* (branches très courtes, légèrement tordues en forme de flamme, se rejoignant au même point du jambage vertical). Il faut cependant observer que la forme du *κ* est en général assez variable dans les deux inscriptions. — L'*ο* de *Ϝασου-* a la forme connue ⊙ qui se retrouve plusieurs fois, mais n'est cependant pas constante.

Nota. — Dans le bas de l'*υ* de *Ϝασου* existe un petit quart de cercle (ꟼ) visible avec un peu de peine dans toutes les reproductions. Mentionnons-le pour

par là. Il ne résulte pas, par exemple, de la présence d'inscriptions osques en Campanie qu'aucun peuple tel que les Etrusques n'ait jamais eu pied en Campanie.

[1] Le croquis n'est autre chose qu'une espèce de mosaïque tirée tant bien que mal par nous-même de l'estampage, de la photographie directe et de la photographie du moulage. Son utilité est de fixer, ne fût-ce que grossièrement, ce qui résulte de toutes ces images sur la forme des lettres, leur situation, et enfin d'autres détails qu'une simple transcription n'indiquerait pas ; mais nous devons expressément répéter, pour éviter des méprises, qu'il ne constitue point de document pour sa part.

éviter une erreur à ceux qui seraient tentés de lire pour cela ϝασοκ-. Le trait n'aurait d'importance que s'il pouvait passer pour le reste d'un trait profond, plus ou moins oblitéré, mais ce n'est point le cas à l'examen, et le trait, d'où qu'il provienne, a dû toujours être aussi pâle que maintenant. Il est sans signification possible dès lors.

Ligne 2. — Copies : κανυτιειϝαισ. — Photographie du moulage : *idem* ; la seule lettre qui laisse à désirer étant le 3ᵉ ι (dans-ϝαισ-). — Dans la photographie de Constantinople, les lettres lisibles sont : .ανυτιειϝα... (avec restes du κ).

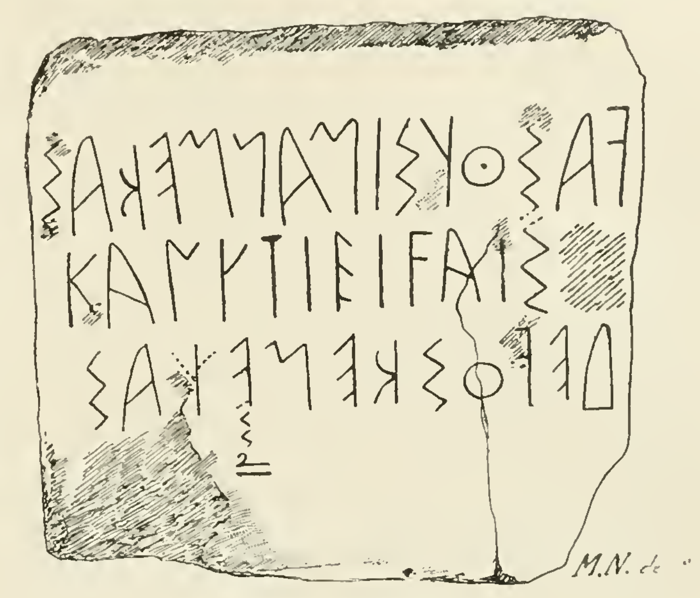


Fig. 167. — Inscription I.

Au delà de σ, un espace détruit ou en blanc (il est difficile de décider quelle hypothèse est la vraie) ayant pu contenir au maximum trois lettres, s'il a jamais été rempli. Très vaguement il semble qu'on distingue peut-être les restes d'un O, ce qui donnerait le texte κανυτιειϝαισο.

Ligne 3. — Photographie de Constantinople : δεϝοσκεμε.ασ. — Photographie de l'estampage :]ι.οσκεμε.α.. — Copies : A. δριοσκενευασ : B. αριcσκενευα[β].

Il semblait qu'une partie de cette ligne fût dans un état désespéré. La photographie de Constantinople montre qu'elle est pour ainsi dire intacte d'un bout à l'autre, simplement un peu plus effacée aux deux bouts qu'au centre. Il n'y a pas lieu, après cette photographie, de mettre en balance les autres documents[1]. On peut regarder le texte δεϝοσκεμευας comme assuré ; réserve faite des observations qui suivent :

[1] C'est à notre plus grand regret qu'il a fallu néanmoins se contenter pour la planche I de la photographie du moulage, qui ne donne aucune idée juste de la 3ᵉ ligne. L'épreuve de Constantinople est prise sous une si mauvaise lumière que les caractères qu'elle a révélés à cette ligne n'auraient pas reparu sur une nouvelle plaque, et qu'en retour le lecteur n'aurait eu qu'une déplorable image de la *deuxième* ligne, celle-ci étant tout à fait mauvaise sur la photographie de Constantinople.

1. Le ꟼ est peut-être un υ pur et simple ; mais en réalité il paraît muni d'un troisième trait, ainsi disposé : Ƴ. — Ce qui m'empêche particulièrement d'en douter est d'abord que j'avais relevé ce trait dans mes notes avant de connaître la photographie de Constantinople ; plus encore la circonstance suivante qui ne dépend plus de mon impression personnelle :

On trouve dans les deux copies, A et B, -κευευα-; mais, chose curieuse, la forme donnée à l'υ dans les deux copies, n'est pas la même : l'une porte ꟼ, l'autre au contraire Ɣ avec une forme inversée (et inadmissible ici) de l'υ. D'où la conclusion assez plausible que le trait de droite existe aussi sûrement que celui de gauche, bien que les deux transcripteurs, en croyant lire tous les deux υ, n'aient vu tantôt que l'un, tantôt que l'autre.

La fixation de la lettre douteuse n'est peut être pas terminée après ce que nous venons d'en dire, car on remarque encore dans le bas du signe à gauche, de vagues lignes qui tendraient à lui donner pour forme finale : Ƴ. Toutefois, et après de patientes inspections des photographies, il nous semble plus probable que ce dernier trait inférieur n'est dû qu'à un défaut de la pierre.

Peut-être la lettre dont il s'agit n'est-elle autre que le Ƴ connu dans le λαƳιτ de la 7e inscription Midienne où Ramsay voit, avec raison croyons-nous, le même signe que dans ↑ et ℱ des inscriptions Mid. 2 et 5. Si la comparaison du même auteur avec l'archaïque T des Ioniens (Ἀλικαρνα Tέων) est juste, la lettre a pu désigner une espèce de sifflante, distincte de l'*s* ordinaire.

2. Les copies ont ν dans -κενε-. Déjà l'estampage me paraissait plus favorable à μ, et je n'ai pour ainsi dire plus de doute après la nouvelle photographie. Non seulement la trace du quatrième trait constituant l'*m* peut encore se surprendre, mais on peut affirmer qu'un ꟼ n'eût jamais comporté une pareille distance entre la lettre dont il s'agit et la suivante ; cet intervalle est à lui seul une preuve de l'*m*.

Sous la ligne 3. — Exactement sous le ε de -μευασ-, on remarque, chose énigmatique, un petit ≶, lui-même souligné de deux traits ayant cette forme : ≚. Il y a deux alternatives. Ou bien lire de bas en haut, ce qui donnera I ꟼᴍ. Ou bien conserver le sens général de l'inscription ; dans ce cas, seul le ≶ constitue une lettre, et les barres horizontales représentent n'importe quoi. En aucun cas on ne voit ce que cet appendice signifie.

N'oublions pas de noter que le grand trait vertical qui se dresse ici dans la photographie du moulage (planche I) provient d'un simple pli du papier, et que la photographie directe n'en présente aucune trace.

Les remarques qui, sans ressembler le moins du monde à un essai d'interprétation, se présentent assez immédiatement sont, me semble-t-il, les suivantes :

Le mot κανυτιειϜαισ ne sera séparé par personne de Βαβα ΜεμεϜαισ, Ατεσ ΑρκιαεϜαισ des inscriptions de Midas. Ceux-ci sont ou des patronymiques, ou des métronymiques, ou des gentilices. Du moins des mots donnant une indication de ce genre, que ce soient des nominatifs comme Λαερτιάδης ou des génitifs comme Λαέρτεω. Leur place est immédiatement après le nom de personne. Dans la présente inscription, il semble au contraire que κανυτιειϜαισ en soit séparé. Le nom de personne est, ou bien dans Ϝασουσ, ou bien tout à fait absent. Dans le dernier cas, c'est une expression comme Πηλείδης pour 'Αχιλλεύς ; dans l'autre, le tour Δηίφοβος ἐβεβήκειν Μαιναλίδης, avec séparation du patronymique ; et dans les deux cas, un tour poétique. A première lecture, je dois ici le constater, le fait qui m'avait le plus frappé, est que toute l'inscription sonnait comme un texte métrique (∪ - ∪ - ∪ - etc)... Sans doute une telle impression ne peut être que bien incertaine [1] : il est d'autres inscriptions phrygiennes nommément le n° 7 de Ramsay (ζοσεσαιτ ματερεζ. etc.), pour lesquelles ce soupçon prendrait plus de corps [2].

Un fait plus frappant se présente quand on jette les yeux sur les deux petites inscriptions antérieurement découvertes à Euyuk (*cf.* p. 165). Celle qui fut trouvée dans cette localité par Mordtmann et dont cet explorateur n'avait aperçu que la première moitié a été complétée par Ramsay [3] *(J. of the R. Asiatic Society*, XV, pl. III, n° 13). Elle est conçue comme le montre la figure 168 :

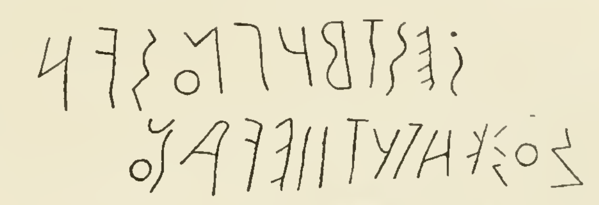


Fig. 168. — Inscription de Mordtmann-Ramsay.

Ce texte contient, comme on le remarque, le mot κανυτιεϜασ(ο), moyennant l'insignifiante correction de ᑫ en ᖳ. Mais on ne peut, je crois, s'en tenir là. Le débris de lettre en forme de 4, qui finit la première ligne est forcément. s'il est bien rendu, le reste d'un A . Toute l'inscription finit donc par Ϝασοσ κανυτιε-Ϝασο, de quelque

[1] Surtout s'il faut lire κανυτιειϜαισο (v. plus haut). Seul un calectique *Kanū/tiei/ιωais* s'accorderait bien avec la première ligne.

[2] A ce propos, il peut être intéressant de remarquer, sans confondre d'ailleurs les époques, que le texte pour ainsi dire *moyen* de l'Imprécation néo-phrygienne, quand on en combine les différentes versions, est :

ιος νι σεμουν κνουμανει κακουν αδδακετ αινιμανκα,
με ζεμελω κε διος κε ετιττετικμενος ειτου.

ce qui donne deux vers dactyliques tolérables, et conserve encore la même forme quand on remplace με ζεμελω κε διος κε par la variante : ζειρα κε οιπειες κε (ετιττετικμενα ειττνου).

[3] Voir les observations de cet auteur à la page 123 de son mémoire. C'est évidemment d'une tout autre inscription 13 qu'il parle aux pages 131 et 134.

façon qu'on lise ce qui précède. Est-ce là peut-être le propre génitif de notre ϝατουσ κανυτιειϝαισ ? Dans tous les cas, les deux noms sont devant nous, et la coïncidence devait être signalée[1].

La réalité de ϝατουσ comme nom d'individu recevant par là quelque confirmation, on peut maintenant, avec plus de certitude, porter un jugement sur ce que représente la finale des noms néo-phrygiens comme Βαβοῦς, Ουαδους, Απρους, traités en dernier lieu par M. Solmsen, *Journal de Kuhn*, XXXIV, 57. Contrairement à l'idée de ce savant, dont les conclusions sur ce point sont du reste plutôt confuses, ce n'est pas à un changement de *Babos* en *Babus*, pas davantage de *Babōs* en *Babūs*, mais bien à l'existence d'une ancienne classe phrygienne avec *-ous* (diphtongue authentique) qu'est due cette catégorie de noms[2].

La seconde remarque que nous n'aurions aucun droit de repousser, est que peut-être la troisième ligne finit par le même mot que la première. Toutes deux finissent par με.ασ, avec, entre ε et α, une lettre bizarre.

Laissant de côté cette coïncidence, et lisant simplement -μενασ à la première ligne, un résultat qui semble acquis, est qu'au moins ce μεκασ forme pour sa part une certaine unité séparable : vu l'improbabilité d'un groupe *nm* (-ιμανμενασ) situé à l'*intérieur* d'un mot. La même conclusion s'imposera ensuite, à la troisième ligne, pour με⸸ασ, par suite d'autres considérations; savoir celles que nous allons présenter plus bas, sur δεϝοσκε.

Et ainsi, même si les deux lignes ne finissent pas toutes deux par un mot identique με.ασ, elles permettent d'isoler deux mots qui seront dans l'une μεκασ et dans l'autre με⸸ασ.

[1] Κανυτιειϝαις fait l'effet de contenir une variante dialectale de la diphtongue marquée dans Αρκιαεϝαις, et qui n'est elle-même qu'un cas phonétique de l'ē long (subsistant, on ne voit selon quelle règle, dans *Memēwais*). En général, l'ē long (indo-eur.) paraît être transformé en phrygien ou en *ae* ou en *ā*, peut-être selon l'influence des sons avoisinants :

La transformation complète, allant jusqu'à l'*ā*, se trouve avec évidence dans ματαρ (cas obliques ματεραν, ματερεζ). Cf. peut-être ανιαρ dans l'inscription néo-phrygienne n° XV de Ramsay. Προιταϝοσ, ainsi qu'Ακεναναλαϝοσ rappellent fortement la classe grecque en -ηϝ-, Πηλεύς, Πηλῆϝος. Nous parlons plus loin de l'hypothétique αϝαρζ pour **ēwarz* (?). La transformation mitoyenne en *ae* est attestée avant tout par εδαεσ, puis, comme nous le croyons, par Αρκιαεϝαισ (dépendant lui aussi de la classe en -ηϝ- ?), enfin peut-être dans Μιδαι ΛαϜαγταει (ou ΓαϝαλταΙει) dans lequel le ϝ serait oublié, ou phonétiquement supprimé, de manière que la forme aurait à s'entendre comme Λαϝαγταε(ϝ)ι ou Λαϝαγταε(ϝ)ει.

Remarquons à ce propos la curieuse forme des noms de ville phrygiens Μιδάειον, Κοτιάειον, Δορυλάειον (tels sont les noms; Eustathe en relève expressément la diphtongue dans un passage du reste corrompu; *Geographi graeci minores* de Didot, II, 361). La vraie diphtongue de ces noms ne se trouve probablement pas dans ει, mais dans αε, c'est-à-dire qu'ils seraient sous leur forme complète Μιδαεϝιον, Δορυλαεϝιον, etc., comme Αρκιαεϝαισ ou Λαϝαγταε(ϝ)ι.

[2] Devant *n* seul le phrygien, même le plus ancien, parait avoir changé *ŏ* en *ŭ* dans la finale, de sorte qu'à la différence de Αππους, un accusatif Αππουν sera non plus caractéristique que κακουν = κακόν; naturellement étant tenu compte de l'état général du contexte.

Nous n'avons pas l'intention de pousser beaucoup plus loin les combinaisons. Néanmoins, comme un des seuls faits grammaticaux certifiés jusqu'à présent par les inscriptions phrygiennes est l'existence d'une 3° aoriste en -*s* comme ε-δαε-σ [1], il n'y aurait pas d'absolue invraisemblance à ce que μεκασ, μεψασ dussent se lire μ'εκασ, μ'εψασ. Hypothèse à nos yeux trop vague, du reste, pour que nous rappelions à ce propos la formule grecque fréquente : ὁ δεῖνα[μ']ἀνέθηκε, καὶ ὁ δεῖνα[μ']ἐποίησε avec mention de celui qui dédie et de celui qui a exécuté l'œuvre.

Une des inscriptions Midiennes (n° 10) porte απελκανου εκαστεϝανοσ; sans ponctuation, mais la séparation entre -ανου et εκασ- paraissant probable à la manière dont sont disposées les lettres à cet endroit. L'inscription prendrait une sorte de sens si εκασ signifiait réellement *sculpsit* ou quelque chose de ce genre [2].

Le δεϝοσκε de la 3e ligne ne peut manquer de rappeler différentes inscriptions néo-phrygiennes de Ramsay, dont l'une porte textuellement δεοσκε (*Journal de Kuhn*, XXVIII, p. 390, n° VII).

La difficulté est que δεοσκε, ou ce qui lui ressemble, est inséparable d'une formule dans laquelle figure comme second terme principal un mot ζεμελω dont il n'y a point de trace ici. Les exemples, recueillis par Ramsay (p. 388), sont :

δη διως ζεμελω
με διω[σ ζε]μ[ε]λω
με ζεμελω κε δεος
δεος κε ζεμ[ελω]

Auxquels s'ajoute un exemple tiré des nouvelles inscriptions de Hogarth (n° 2).

[ζε]μελως κε [δ]ε[ο]ς.

[1] Auquel s'ajoute probablement αϝαρζ dans la 6e inscription de Midas. L'augment devant *w* représenté par *ē*, comme dans *ἠϝορακον, ἑώρων (Wackernagel), et régulièrement changé en *ā* par le phrygien. Toutefois *Bezzenberger's Beiträge*, XIV, 310, note 1, Ramsay déclare le ϝ de cette forme douteux. Dans l'inscription n° 3, le dernier mot est presque détruit, mais ce qui en reste fait soupçonner qu'il y avait là encore une de ces formes verbales commmençant par *e* et finissant par sifflante (εραζ ou peut-être même εκαζ.

[2] Pour terminer ce sujet, comme il a été souvent parlé du grec μνῆμα à propos du néo-phrygien μανκα, ce souvenir pourrait hanter davantage encore les esprits devant notre fin de ligne -ΜΑΝΜΕΚΑΣ (μανμ'εκασ !). Même on pourrait perfectionner facilement l'hypothèse en remarquant que nous sommes assurés d'un neutre pronominal σι dans σικενεμαν. Malgré l'absence de ponctuation (car celle-ci est parfaitement régulière comme chez les Grecs après un proclitique), nous avons toujours décomposé ce mot de la 2e inscription Midienne en σι κενεμαν, *hoc sepulcrum*, comme le fait Solmsen, J. de Kuhn XXXIV, 61, et d'après les mêmes arguments. Le résultat serait ainsi fort brillant : ϝασου(σ) σι μανμ' εκασ : *V. hoc monumentum sculpsit*. Par malheur, le neutre phrygien en -*n* n'admet pas précisément l'élision aussi facilement que le grec. Il se termine en -*n* comme le prouve ονομαν, ζευμαν· τὴν πηγήν (Solmsen, *l. c.*, 72, note), et κενεμαν cité tout à l'heure. C'est donc tout au plus μανμαν εκασ, non μανμεκασ, qui suggérerait à la rigueur cette conjecture. Au reste, et si c'est la peine de s'arrêter à d'autres rapprochements que ceux qui ne peuvent être passés sous silence, c'est un mot σιμαν plutôt encore que tout autre que les interprètes seront peut-être enclins à trouver dans le second mot de la ligne ; nous remettons la discussion de ce point à une place à part (v. Appendice II).

On a beaucoup discuté les mots de cette formule, qui, d'après les paraphrases grecques semblerait signifier : (qu'il soit exécré) *lui et sa famille*, ou *lui, ses enfants et petits-enfants*, mais qui d'elle-même semble plutôt vouloir dire *par le Ciel* (διως) *et par la Terre* (ζεμελω) ; ou peut-être : par ce qui est *divin* (δῖος) et ce qui est *humain* (χθαμαλός).

Sans entrer dans le fond du débat[1], nous ne retenons que ce qui est relatif à la particule κε et croyons que ceux qui ont, comme Ramsay, voulu l'assimiler au grec καί sont dans le faux, en dépit du secours inespéré que leur apporterait l'article déjà cité de M. Solmsen, *Zum Phrygischen*, d'après lequel une énorme proportion de mots phrygiens ne seraient autre chose que des emprunts au grec. Nous croyons κε identique au grec τε, non καί, et admettons généralement que le k_2 indo-européen a donné phrygien *k*.

De là suit que la formule δεος κε ζεμελω ou με ζεμελω κε δεος, devrait être, au complet, δεος κε ζεμελω κε ; ou με ζεμελω κε δεος κε. Rien ne prouve en effet le contraire, vu que les passages (voir les textes) sont immédiatement suivis d'une lacune, et il existe en revanche une confirmation du fait dans le n° XII de Ramsay où se lit **ZEIPAKEOI-ΠΕΙΕCKETITTETIKMENA...ΕΙΤΤΝΟΥ**, ζειρα κε οιπειες κ(ε) ετιττετικμενα ειττνου.

De cette digression rendue nécessaire par la coïncidence δεϝοσκε — δεοσκε, nous ne voulons rien tirer, comme on voit, sur ce qui peut concerner δεϝοσ, ni le rapport de δεος avec δεϝοσ, mais conclure que les deux textes contiennent avec probabilité un mot κε qui serait l'équivalent du sanscrit *ca*.

Inscription II.

Outre l'inscription principale (A) — que j'appelle principale simplement d'après le nombre des lignes — le monument comprenait :

Deux lignes encore lisibles sur la face B.

Et une autre inscription dont il ne reste que cinq ou six lettres, que nous supposons avoir dû se trouver sur le côté de la pierre placé à l'opposite de B (côté sur lequel le bloc repose dans la photographie du musée Ottoman).

Les notes de la mission ne renferment malheureusement pas d'indication sur le côté où ont été vus ces débris, mais tous les indices indirects, notamment les dimen-

[1] Il est permis de supposer que, malgré la comparaison de ζεμελω avec *familia, famulus* (ainsi qu'avec ζέμελεν. βάρβαρον ἀνδράποδον· Φρύγες chez Hésychius), la formule qui contient ce mot n'est pas celle qui correspond à : αὐτὸς καὶ τὰ τέκνα αὐτοῦ, mais que ces mots de la version grecque sont le pendant de l'autre formule ζειρα κε οιπειες κε (v. ci-dessus).

sions que semble révéler l'estampage sont favorables à notre supposition [1]. Détail important, il est positivement constaté que l'inscription ne se trouvait pas sur la face faisant pendant à A, laquelle présente l'aspect d'une face brute [2]. Existait-il sur cette pierre un plus grand nombre encore de faces écrites, une quatrième et peut-être une cinquième inscription ? Je n'ai rien su qui fût la preuve évidente du contraire. cependant une étude attentive du monument doit plutôt conduire, estimons-nous, à en douter.

Avant toute remarque plus spéciale, il est bon de noter que les différentes faces se lisaient comme autant de textes séparés, non seulement sans que la ligne passât d'une face à l'autre, mais sans que la page représentée par une face eût sa suite (directe) dans l'autre. C'est ce qui ressort avec évidence des faces A et B, faces contiguës où les lettres de A sont *tournées à l'envers de celles de B*, rendant donc absolument impossible une lecture continue entre ces faces. Sans doute nous ne savons rien de la troisième inscription, pas même sa position exacte par rapport à B et à A; cependant quelques instants de réflexion montrent que cette inscription devait être également indépendante :

Il est certain qu'elle n'était pas en D (v. plus haut), donc qu'elle n'était pas la suite de B. Probablement elle était en C ; donc elle pourrait, en théorie, faire suite à A, mais comme au bas de la face A se trouve un espace libre où on aurait facilement colloqué une cinquième et même une sixième ligne, elle ne faisait pas suite à A.

Reste le cas improbable où elle se serait trouvée en E ou en F, d'où elle pouvait correspondre en effet de quelque manière, soit à B, soit à A, mais il faudrait cette fois supposer que les lignes elles-mêmes se continuaient sur l'espace de deux faces (par ex. A-F, B-E), car comment la pagination de la pierre aurait-elle eu sans cela la moindre clarté? Il est beaucoup plus simple, même dans ce cas, d'admettre que chaque face pouvait se lire sans connaissance des autres. Du reste, la marge existant soit dans A, soit dans B, du côté de la face E, exclut l'idée de lignes passant entre ces faces. Il ne pourrait être question que de lignes passant de F à A, ou de F à B ; on arriverait ainsi à choisir pour le siège de l'inscription 3 précisément la plus petite face (F) de tout l'hexaèdre.

De ces observations, il résulte spécialement pour la face A que celle-ci se présente d'une manière absolument franche. Les premières lettres *otuwoiwetei* ne sont la suite (au moins la suite immédiate) de rien, ni d'une face B, ni d'une face C.

[1] Il s'agit de l'estampage d'Euyuk qui a servi pour le moulage. Nous n'avons d'aucune des faces secondaires, C ni B, un estampage de Constantinople.

[2] C'est cette dernière face brute que nous nommons D. Si une erreur existe dans notre localisation de C, ce ne peut être par conséquent qu'une question entre le soi-disant C et les faces E et F du croquis.

Ce qu'on se demande de plus en plus, c'est quelle a pu être la forme de ce monument et de quelle manière étaient tournées ses différentes faces?

On peut faire à cet égard deux hypothèses. La planche III est une photographie dont nous n'avons pas hésité à demander la reproduction, parce qu'elle est la seule qui donne une idée de la forme du bloc, plus spécialement de la forme de la face B qu'on y aperçoit[1]. Le premier détail qui frappe en l'examinant est la forte obliquité du bord inférieur de la face B; et le second, que malgré cette obliquité, la ligne d'écriture suit exactement ce bord, d'où il résulte, contrairement à ce qu'eût fait supposer la face A, que la pierre a peut-être été taillée, mais n'a jamais été taillée d'équerre[2]. Si elle est un bloc taillé, elle représente une pyramide tronquée, qu'il faut, par conséquent, faire reposer sur la face E pour avoir sa position normale[3]. Dans ce cas, le monument représente assez bien quelque chose comme une borne ou

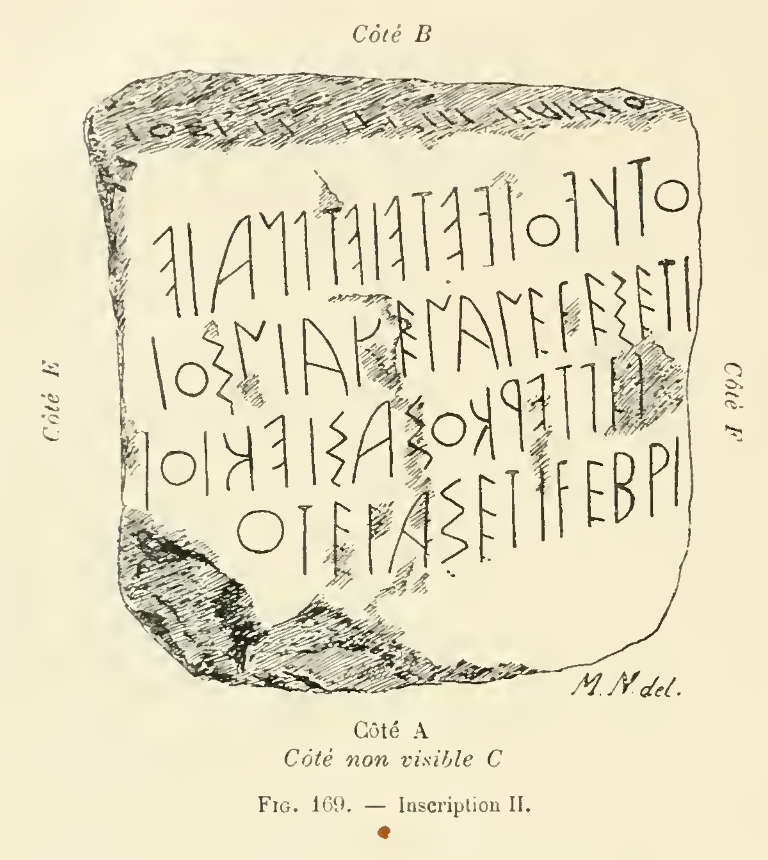


Fig. 169. — Inscription II.

[1] Au dernier moment, par un accident imprévu, la planche III à laquelle nous nous référons, n'a pu être tirée. Heureusement la figure 170 (page 183) peut en tenir lieu presque complètement et permettra de suivre sans beaucoup plus de peine les observations que nous avons à présenter. La planche III était la reproduction d'une photographie du même genre que celle qui est donnée page 12 (qui, j'en préviens le lecteur, ne représente pas notre bloc II). Elle offrait le bloc II vu, sur le chariot, par le côté B, et on a cherché dans le dessin n° 170 à rendre exactement la forme de cette face.

[2] L'image n'est pas assez nette pour répondre absolument qu'il n'y ait pas de chance d'erreur en reconnaissant, dans la rainure qui court le long du bas de la pierre, le bas de la ligne 2; mais tous les détails que nous avons pu surprendre le confirment.

[3] Il n'est pas aisé de juger jusqu'à quel point la face A confirme cette hypothèse, car la photographie de Constantinople (pl. II), qui est notre seul document, est prise sous un angle si obtus qu'elle ne permet pas de juger des proportions de cette face. Ce n'est pas seulement à ce propos, mais aussi pour faire le dessin de l'inscription A, que nous avons ressenti cet inconvénient; toute la partie droite du dessin est faussée par la perspective fuyante de la photographie. Cela constaté, il est possible que le côté A conseille plutôt d'admettre une coupe de la pierre en forme de toit ou de lutrin qu'en forme de pyramide, ce qui ne changerait pas le fond de la supposition.

une stèle ; mais toutes les inscriptions ont à être lues, dans le même cas, de haut en bas ou de bas en haut, disposition qui ne paraît pas impossible, mais cependant assez bizarre. Si au contraire les inscriptions ont à être lues horizontalement (la face A représentant alors une face supérieure, et les faces B et C des pans latéraux retombant vers le sol), il devient impossible de reconnaître au monument une forme définie; il n'est plus qu'un bloc sans destination concevable avec sa face inférieure relevée en biseau vers la face supérieure.

Telle est la difficulté qui s'offre de toute façon pour la pierre II. Il reste à remarquer devant l'étendue de l'inscription, qu'elle suppose un usage des caractères grecs au moins aussi répandu et acclimaté qu'en Phrygie. Les Cappadociens écrivaient sur bloc libre (taillé ou non), les Phrygiens sur le roc. De là seulement la différence du butin épigraphique dans les deux contrées, qui a pu faire croire à une pénétration hellénique beaucoup moins intense dans l'une d'elles.

Dimensions de la pierre. — Longueur (sens où courent les lignes) : 90 centimètres. Largeur du côté A (apparaissant dans le dessin en hauteur) : 84 centimètres. Largeur du côté B (très inégale) : 55 centimètres.

Ligne 1. — L'estampage n'a conservé que les lettres οτυϝοιϝετει.τγ ; mais la photographie du Musée Ottoman (planche II) est si nette qu'elle permet de se passer de tout autre document. Les copies donnaient, l'une sans faute, οτυϝοιϝετειετγναιε, l'autre οτυϝοιϝετειετγμαιε.

Le léger enfoncement qui existe au haut de l'ι de -ϝοι- ne permet point d'y reconnaître un T.

Ligne 2. — La copie A donne ιοσν..ρναvεβεσει ; l'autre hésite entre : ιοσν[σε]βναvεβεσει et ιοσν[σε]-ρναvερεσει.

Par une première suite de corrections, rendues certaines ou par l'une des photographies[1] ou par toutes deux, on obtient, au lieu de cela : ιοσνι — ναvεϝεσετι ; et la seule partie momentanément douteuse de la ligne est ce qui vient après ιοσνι-.

L'intervalle entre ιοσνι- et -ναvε est d'abord incontestablement de *trois* lettres,

[1] Le ϝ dans -εϝε-, n'est, il est vrai, garanti que par la photographie de Constantinople, qui sur ce point paraît positive. Celle du moulage semblait indiquer un signe comme Γ ou Ϸ, qui n'aurait pas été trop en contradiction avec le ρ de la copie. Il y avait un intérêt assez grand à ce qu'on pût être fixé sur cet *r*. Avec la lecture -ανερεσετι-, le rapprochement du grec ἀνέρες (ou ἀνήρ) devenait pour ainsi dire inévitable, aurait en tout cas joué un rôle dans les essais de traduction, et lancé les chercheurs sur une piste absolument fausse comme nous le voyons. Et, chose curieuse, on pouvait d'autant moins y échapper que non seulement la première ligne contenant γναιε faisait songer par ce mot à γυνή, mais que la quatrième semble présenter γνασ, voire γνασ ετι (comme ανερεσ ετι à la deuxième) voire encore γνασ Ξ τι avec ε à quatre barres (comme ανερεσ Ξ τι, seul autre exemple de l'ε à quatre barres).

non de deux, comme il résulterait des copies. Ces trois lettres, quoique visibles, ne sont malheureusement pas lisibles sur la photographie de Constantinople ; mais elles sont encore reconnaissables sur celle du moulage, qui porte ΑΚ𐌄, le texte final devenant ainsi *ιοσνιακενανεϝεσετι* [1].

Si ce n'est pas l'effet d'une illusion, l'ε de *-σετι* aurait quatre barres. Il en est peut-être de même de l'ε de *-σετι-* de la ligne 4. Mais ce détail, comme beaucoup d'autres, n'aura chance d'être fixé que par une inspection nouvelle de la pierre.

Ligne 3. — Copie A : [..]*ντερβοσασιευιοι* (le *ν* aurait la forme arrondie Ч). Copie B : [*υϝ*]*γτερκο-τασιευιοι* (le *ϝ* serait retourné contre le sens de la ligne : Ϝ Ƴ). Estampage et photographie du moulage : [. . .]*τερκοσασιεκιο*[. Photographie directe : [. .]*γτερκο*[. . .]*τεκιοι*.

Laissant provisoirement de côté le commencement de la ligne, qui n'est peut-être plus lisible, le reste est clairement *-τερκοσασιεκιοι*, sans autre hésitation que celle qui concerne *-ασιε-* ou *αστε-*.

En particulier le *κ* de *-κιοι* est d'une telle netteté du haut en bas qu'on se demande ce qui a jamais pu occasionner la lecture *-υιοι*.

Celui de *-τερκο-*, sans être aussi franc, reparaît soit dans la photographie de l'empreinte, soit dans l'empreinte elle-même, qui, généralement un peu diffuse, offre précisément ici, très clairement, tout le fragment *τερκο*.

Nous restons un peu incertain, depuis la photographie de Constantinople, sur le | de *ασιε* que tout le monde a lu *ι*, et qui paraît dans cette dernière surmonté d'un trait transversal dont le caractère n'est pas encore bien clair à nos yeux. Y a-t-il là un T ou | ? Nous n'oserions le dire.

La partie initiale placée avant *-τερκο-* est rendue comme indéchiffrable par l'effritement de la pierre, mais probablement aussi par la présence ici d'un signe rare qui tombe au plus mauvais endroit de l'inscription.

Les deux tiges verticales, dont l'une des copies tient compte par [. .] et l'autre par un dubitatif Ϝ Ƴ, paraissent appartenir à une seule et même lettre en forme de rectangle, comme serait □ ou ⊓ (?).

Dans le doute, une circonstance indirecte vient confirmer, semble-t-il, cette supposition : Il n'existe, dans l'intervalle entre le rectangle et la lettre suivante (˥) aucune trace de jambage ; cet espace est net et vierge du ciseau, quel que

[1] Le 𐌄 de *ακε* est *plus distinct* qu'aucun des trois *ε*, cependant distincts, qui suivent et que les transcripteurs ont lus. [Au reste, même la photographie de Constantinople conserve de ce signe les trois traits obliques]. Le Α du même *ακε* peut passer pour aussi lisible que celui de *-νακε*. Quant au Κ, toute la partie Ƴ est nette et gravée en traits profonds. La boucle inférieure laisse à désirer ; mais fût-elle détruite, on ne pourrait en aucun cas lire ypsilon, vu la forme presque oujours absolument rectiligne qui caractérise les branches de l'Ƴ .

soit sur tout le reste l'état des lettres. Comme la ligne court de droite à gauche, il n'y aurait matériellement que ı dans tout l'alphabet qui pût être, dans ces conditions, la lettre précédant ˥. Or ı doit être exclu, à cause de l'angle rentrant Γ, très visible, confirmé d'ailleurs par la remarquable lecture F丫 de la copie. Ainsi, même par voie négative, on semble conduit à □ ou à ⊓.

Avec beaucoup d'attention, il nous a paru possible d'apercevoir peut-être dans la photographie de Constantinople ⊓ ou ⊟. Nous posséderions ainsi le premier exemple connu du H dans l'alphabet phrygien, découverte qui serait encore plus intéressante pour la grammaire que pour l'épigraphie. N'allons pas trop vite en besogne et contentons-nous, comme nous le ferons, de désigner la lettre douteuse par un π.

La lettre suivante, qui ne doit pas non plus passer pour bien définie, et que l'une des copies indique par un 丫, l'autre par un ˦, ne donne l'impression ni de l'un ni de l'autre.

Ce qu'elle est, on ne le voit pas très bien, si ce n'est peut-être un ˥ à angle droit. La présence à la première ligne de la forme ˦ n'empêcherait pas d'admettre ˥ dans la même inscription. Il existe au moins un monument de la série Midienne (monument d'Arezastis, 7-8-9) qui emploie concurremment ˦ et ˥, et où il serait même curieux de voir si ces deux lettres n'ont pas une valeur séparée, contrairement à l'idée reçue que l'un ou l'autre peut signifier indifféremment *g* ou *l*[1].

C'est pour simplifier notre explication qne nous n'avons rien dit d'un autre élément : ⊙ assez nettement visible avant le signe rectangulaire dans la photographie de Constantinople; placé donc encore à la droite de ce que les copies marquent F丫 ou [..| et qui donnerait ainsi pour lecture finale : ο[πλ]τερκοσ-. Malheureusement par suite de l'angle rasant où est prise la photographie, il n'y a rien de certain à établir sur cette partie extrême de la ligne.

Le | placé à son autre extrémité, dans -κιοι, prend sous certaines lumières l'aspect d'un ᑫ (-κιορ), mais nous croyons ces traits affleurants plutôt dus à un défaut de la pierre.

Ligne 4. — Entre la cassure qui a écorné le coin de la pierre et l'O initial, il reste assez d'espace, — pas beaucoup plus qu'il ne faut, — pour qu'on puisse juger (voir la planche) qu'aucune lettre ne précédait l'O, malgré que ces lettres eussent aisément pu être au nombre de trois sans dépasser la longueur ordinaire des lignes. La ligne 4 commençait donc réellement beaucoup plus à droite que ne le comportait

[1] Non content de ˥ et ˦, le monument emploie encore Λ. Persuadé toutefois que Λ est en phrygien une variante du *delta*, sans rapport avec *l* et *g*, nous ne parlons pas de cette troisième forme.

l'alignement normal, circonstance heureuse puisque tout eût été emporté par la cassure [1].

Copies : οτνιασετυϜεβρι. Photographie directe : οτε[..]σετιϜεβρι. — La photographie du moulage donne ο[...]ασετιϜεβρι, les trois lettres ici manquantes n'étant point effacées, mais simplement discutables.

Ce qui doit être avant tout posé est que la fin de la ligne est bien : ασετιϜεβρι. Un prétexte quelconque pour lire avec les copies ασετυϜεβρι est impossible à apercevoir d'après aucune des deux photographies, qui excluent au contraire aussi nettement qu'il est possible cette lecture.

Seules les lettres marquées dans la copie TͶ I (οτνιασε) sont dans toute la ligne un sujet de doute. Mais encore le T est maintenant tellement clair par la photographie de Constantinople qu'il ne reste d'hésitation que sur deux lettres :

Le soi-disant Ͷ a plutôt les apparences d'un ᚠ dans la nouvelle photographie. On peut dire que le champ des hypothèses est certainement limité entre Ͷ ᚠ et peut-être ᛚ mais avec chances prédominantes pour ᚠ.

C'est cependant la quatrième lettre, précédant -ασετι, qui fait encore la plus grande difficulté. Les seuls traits vaguement visibles dans la photographie de Constantinople lui assigneraient la forme d'un T. Dans la photographie de l'estampage — d'après d'autres traits occupant une autre place — j'ai toujours cru voir un Ͷ. Enfin les copies donnent I.

Entre les versions οτεναcετι, οτευασετι-; οτγνασετι-, οτνυασετι ; il peut être embarrassant comme on voit de se prononcer pour l'instant. Les deux dernières nous paraissent cependant presque sans probabilité d'après les images.

Sur la forme de l'ε de -σετι, cf. page 25.

Nous chercherons moins encore que devant la première inscription à proposer un sens pour l'ensemble du texte.

ιοσνι- est naturellement le point lumineux qui attire le regard par sa coïncidence avec le ιος νι (ὅστις ἄν) du néo-phrygien, ouvrant la formule d'exécration adressée au violateur de la tombe. Résulte-t-il de là que nous soyons en présence d'un texte funéraire ? Il serait bien arbitraire de l'affirmer même en constatant que les deux lignes

[1] Ce point est confirmé par le fait que l'ο est écrit tout en haut de la ligne (O ┬), ce qui peut passer dans nos inscriptions pour inadmissible de la part d'un O placé entre deux lettres. Cf. au contraire la position également surélevée, quoique pas à ce point, de l'O initial de οτυ- (première ligne). Je dois peut-être confesser qu'avant la photographie de Constantinople je croyais, d'après la photographie du moulage, apercevoir avant l'O un débris de lettre ayant la forme suivante : ┐οτ (avec barre transversale trop grande pour appartenir à un ┬, ayant pu en revanche être celle d'un ⊓). Mais il faut se défier des plis du papier d'estampage, et nous croyons réellement qu'aucune lettre ne précédait O.

de la face B commencent elles aussi par ιοσ (non suivi d'ailleurs cette fois de νι). Evidemment, sans parler d'un texte de « loi », une ordonnance quelconque, par exemple un règlement de temple, comportait aussi facilement la répétition de ιοσ ou de ιοσ νι, (celui qui...) qu'une formule d'imprécation.

Il n'est pas sans importance de noter que les trois ιος de l'inscription sont suivis à courte distance d'une forme en τι dans laquelle il est naturel d'apercevoir le verbe; ιοσνιακεναvεϝεσετι (A). ιοσεϝιοεριτι (B).

Le mot venant après ιοσνι est, avec ce dernier, un des seuls qui rappelle une forme déjà connue, le célèbre ακεναvολαϝοσ de la nécropole Midienne. Mais qu'est ακεναvολαϝοσ et quel est son rapport avec l'ακεναν (ou ακεναvε ?) de notre inscription ? Il est à remarquer que ce n'est pas seulement le sens qui nous échappe, mais la forme qui choque dans ce singulier thème en *-n* ακεναν-. Est-ce un masculin ? Il est bien rare de voir superposer à une première base en *-n* un nouveau suffixe en *-n* [1]. Est-ce un neutre, comme le ferait croire l'α qu'on retrouve dans ονομαν, κενεμαν ? L'anomalie est alors complète, car l'indo-européen ne connaît non seulement pas de neutres en *-n-en*, mais généralement pas de neutres en *-en*. Il n'a que des neutres en *-men* ou en *-wen :* — à part le type hétéroclite *(dadhi, dadhnas; ahar, ahnas)*. Nous restons après la découverte du cappadocien ακεναν(ε) dans une obscurité aussi profonde, plus profonde qu'auparavant, en ce sens que c'est en somme ce cappadocien qui milite le plus en faveur d'un consonantique ακεναν-, auquel on aurait pu mieux échapper d'après ακεναvολαϝοσ seul [2].

Une inscription néo-phrygienne mal conservée (Ramsay, n° XVIII) offre la suite de lettres Α⊏ΚΕΙΝΑΙΑ, pouvant être lue peut-être ΑΕΚΕΙΝΑΝ, vu l'état du texte. Nous la signalons pour mémoire.

Hors des deux formes frappantes ιοσνι, ακεναν, il reste peu de chose à relever. Si ⅂ signifie λ, on aurait à reconnaître au phrygien un *l- voyelle* [3] (-ετλναιε), qui paraît toutefois peu menaçant, vu la possibilité de lire aussi bien : -ετγναιε, pourvu qu'une fin de mot se trouve dans -ετ. On se souvient que précisément une ponctuation paraît exister à cet endroit entre τ et γ.

Le commencement de la ligne 3 pourrait rappeler vaguement la suite de lettres ΟΥ⩟ΕΡΚΓΩ de l'inscription néo-phrygienne n° XVIII de Ramsay ; mais on pensera plutôt à comparer le -κοσ- de cette ligne au pronom néo-phrygien qui peut s'abstraire

[1] On n'en trouverait en sanscrit pas un seul exemple. Postérieurement, il est vrai, gothique *mēnan-*, grec Κόν-ων, etc.

[2] Le mot ακεναvολαϝος suggère d'autres remarques, peut-être de nature à résoudre la difficulté, mais dont nous ne voulons pas charger ce chapitre (v. Appendice II, fin).

[3] Celui de ο(πλ)τερκο- de la 3e ligne — où il s'agit du reste du ⏋ rectangulaire — est trop douteux pour qu'on en parle.

de αινι-κος. En tout cas, les airs de nom de nombre qu'a dans cette ligne -τερκεσασ-me paraissent peu sérieux, alors même que le mot final κιοι pourrait évoquer l'idée d'une amende à payer (τίοι). D'une part le κ de τριακόσιοι ou de τριάκοντα serait sans doute en phrygien un *s*, non un *k*; de l'autre nous n'avons guère de droit de supposer une 3e optatif phrygienne en -αι au lieu de -οιτ. Cf. αββερετ, αδδακετ avec conservation du *t* final[2].

Faces B et C

De la face C, qui est presque détruite, nous ne possédons ni photographie ni estampage. Mme Chantre a cru lire les signes :

....OꟻO .... *(Ligne 1)*
....Ч Oꟻ.. *(Ligne 2)*

Le moulage du Trocadéro, fait sur les empreintes d'Euyuk maintenant perdues, contient — à gauche de ce qui représente la face B et confondu par le mouleur dans un même plâtre — quelque chose qui doit être, je suppose, la face C, mais où subsiste à peine un vestige d'écriture, et où nous n'avons pas retrouvé les fragments νοϝο, ϝοὸν. Si quelque chose peut s'y lire, c'est

(Ligne 1) O|OT.......
(Ligne 2) .....ꟻ...

Il est du reste certain que le désaccord n'établit pas que nous ayons devant nous, dans le moulage, les restes d'une 4e face distincte de C. Les lettres vues par le transcripteur peuvent s'être trouvées à une autre place que ce qui est reparu dans l'empreinte.

Un peu mieux conservée est la face B, au moins sa première ligne :

Outre que cette ligne est suffisamment nette dans le moulage, elle est tombée deux fois sous l'objectif du photographe : 1° planche II, où elle apparaît dans l'ombre et sous une perspective rasante ; 2° planche III, où elle apparaît en plein, malheureusement à trop grande distance. La copie A lui attribue la teneur suivante : ιοσγακο.(ε)τικακυιοτ (le γ ayant la forme rectangulaire ⅂). Les lettres sur lesquelles il ne peut régner aucun doute d'après le moulage sont ιοσ...ο...ιτικακυιο... Toutefois -ερ- (voir le dessin), ainsi que l'ι final, sont également presque certains. Les lettres -γακ- sont en divergence complète avec le moulage : je ne réussis à

[1] La différence de quantité ne suffirait peut-être pas à expliquer un autre traitement que dans *abberĕt*. Cf. ζοσεσαιτ (Midas, n° 7). Du reste rien, dans le type *abberet* lui-même, ne prouve qu'il ne s'agisse pas originairement d'une longue : *abberēt*, subjonctif (abrégé plus tard avec le développement de la langue) ; quoique *abberĕt*, imparfait sans augment soit tout aussi possible.

lire dans ce dernier que ιοσγϝιο-, ou même ιοσεϝιο-. Dans la lettre douteuse γ ou ε, les traits sont tels que si c'était un γ, il s'agit du ꓶ *rectangulaire*, et que malgré cela on peut lire ∃ avec trois traits *obliques*, plus ou moins effacés. Nous considérons comme la lecture la plus probable : ιοσεϝιοερ̣ιτικακυιαι. Aucune lettre ne suivait le ι de -υιαι.

Chose assez bizarre, la ligne 2, que la copie ne désignait pas comme ayant beaucoup plus souffert que la première, n'a laissé aucune trace dans le moulage, pas davantage dans les photographies. Tout au plus croit-on reconnaître, dans la planche III, l'endroit où elle a pu se trouver à un vague enfoncement de la pierre. Elle a pour texte d'après la copie : ιοσιε.ερ̣ιτικακ.εαι (ou — κκακ αι) : de sorte que le ερ̣ιτι qui, à la première ligne, n'a pas été lu par le transcripteur et ne nous est connu que par le moulage, existerait — ou existerait *aussi* — à la seconde.

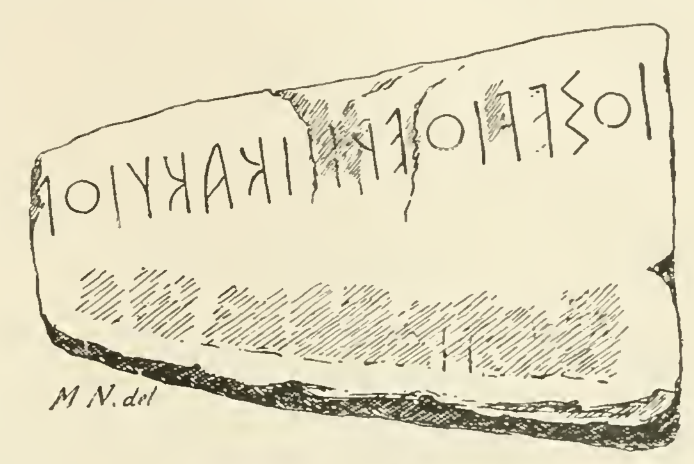


Fig. 170. — Face B.

Dès lors on ne peut méconnaître la ressemblance du texte des deux lignes. On se croirait en face d'une formule sacramentelle répétée, soit sans variante, soit plus probablement avec *une* variante qui serait le point d'où pourrait jaillir la lumière ; et par une bien particulière malechance c'est l'endroit où se produisait la variante (immédiatement après *ios*) qui paraît le plus maltraité dans les deux lignes.

Dernier détail. Les deux lignes étaient-elles écrites dans le même sens, toutes deux de droite à gauche ? On doit le croire d'après la copie. Ce fait ne serait pas contraire à l'idée d'une répétition solennelle.

APPENDICE

I

Forme de l'*s*. — Le ζ et l'*s* paraissent être très évidemment distingués à Doghanlu. On s'accorde à lire ζ la lettre à trois traits dont le crochet supérieur regarde *en bas* (et qui peut être *avec même direction de la ligne* tantôt ᔑ, tantôt Ƶ) ; d'autre part à lire *s* : 1° le signe à

trois traits dont l'angle supérieur s'ouvre *vers le haut* (Ꮓ Ƨ) ; 2° toute lettre où le zigzag a *plus de trois traits*, que l'angle supérieur soit dirigé en haut ou en bas[1].

Nos inscriptions cappadociennes ne fournissent aucun exemple du zigzag à trois traits, ni à angle rabattu, ni à angle redressé ; et le nombre des traits est chez elles au minimum de *cinq*, pouvant aller jusqu'à sept. Dans ces conditions, il est d'emblée improbable que ces inscriptions cherchent à séparer par une marque distinctive l'*s* du *z*. La possibilité reste sans doute ouverte que, par hasard, aucun mot contenant le *z* phrygien ne fasse partie du texte ; en sorte que l'absence d'une lettre spéciale pour ce dernier ne serait qu'apparente. Où que soit la vérité, la transcription ne peut reproduire que par un σ uniforme le zigzag plus ou moins capricieux dessiné sur la pierre.

Si par acquit de conscience, nous notons autant que cela est possible, ces caprices, c'est sans en attendre de résultat véritable.

1. *Forme à cinq traits.* — N'ont, d'après notre examen, que *cinq* traits les σ de :

-ουσιμ- (I, ligne 1).
-σσκε- (I, ligne 3).
-εψκσ- (I, ligne 3).
-κοσα- (II *a*, ligne 3).
-ισσ- (II *b*, ligne 1).

En outre, le petit σ isolé apparaissant sous la ligne 3 de l'inscr. I (page 18).

Tous ont leur angle supérieur dirigé *en arrière* (ouvert du côté du commencement de la ligne, que celui-ci soit à droite ou à gauche). Tous ont le trait supérieur pointant *en l'air* (obliquement). Presque tous (exception pour l'σ de -ουσιμ-) ont les deux jambages supérieurs un peu plus grands, donc l'angle supérieur un peu plus ample que les jambages ou angles situés plus bas ; ce caractère n'est éminent que dans l'σ de -κοσα-. Rarement le trait inférieur, qui semble dans l'état actuel moins important que les quatre autres paraît avoir été réellement ainsi compris du lapicide, et une inspection attentive est en faveur de l'égale valeur des cinq traits à l'origine.

2. Ont de cinq à six traits les σ de :

-ϝαισ (I, ligne 2). Trait *supérieur* douteux[2].
-ασιε- (II *a*, ligne 3). Trait *inférieur* douteux.

3. A *six* traits le σ de :

ευασετι- (II *a*, ligne 4).

4. Ont de six à sept traits les σ de :

ϝασου- (I, ligne 1). Trait *inférieur* douteux ; trait supérieur de 1/2 longueur, mais certain.

[1] Nous regardons au reste l'*s à 3 traits* comme un type paléographique considérablement distinct, à Doghanlu même, des autres formes d'*s*. Première circonstance notable, les angles de cet *s* n'ont jamais la forme arrondie qui accompagne l'*s* ordinaire formé de plus de trois traits. Mais de plus, cette si particulière forme d'*s* est absolument limitée au groupe d'inscriptions 7-8-9, qui, par contre, ne connaît nulle part la forme ordinaire. Seul le petit ς terminant l'inscription 1 (εδαες) semblerait infirmer dans une légère mesure nos deux remarques, mais cet élément est pour tout le monde mal gravé ou mutilé. (Les inscriptions 7-8-9 appartiennent comme on sait à un même monument, le monument d'Arezastis, que l'ensemble de ses caractères paraît désigner comme étant d'une autre époque que les inscriptions voisines).

[2] Il se produit ici un contact entre l'σ de -ϝαισ et un autre σ, celui de ϝασου-, placé directement au-dessus. Un certain trait n'appartient ni à l'un ni à l'autre ou à tous les deux.

-εκκσ (I, ligne 1). Trait *inférieur* douteux.

-Ϝεσετι (II *a*, ligne 2). Trait *inférieur* douteux.

5. A *sept* traits le σ de :

ιοσνι- (II *a*, ligne 1). Trait supérieur de 1/2 longueur, presque vertical.

La direction *en avant* du crochet supérieur ne se constate, même pour les σ de plus de cinq traits, que dans ιοσνι- et -ευκσετι-. Dans -Ϝκισ, la question est de savoir si le 6ᵉ trait supérieur existe. S'il n'existe pas, la lettre est un σ à cinq traits tourné *en arrière* comme d'habitude.

Le seul *s*, dans les deux inscriptions, qui offre une forme plus ou moins arrondie est celui de -ευκσετι- (II *a*. 4).

Tout cela, nous le répétons, donne très peu l'idée de distinctions significatives. C'est tout ce que nous voulions établir.

II

LES NOMS GRECS EN -ηνός ET LE PHRYGIEN

Nous disions plus haut que l'espace de ligne entre Ϝκσουσ et μεκκσ serait en général regardé comme formant un seul mot, en indiquant en même temps que ce mot serait plutôt lu σιμκν que ιμκν (sans contester Ϝκσουσ, puisque Ϝκσουσ σιμκν peut être écrit archaïquement par un seul σ). En effet σιμκν est plus appuyé en phrygien que ιμκν, soit par sa ressemblance avec les formes pronominales σεμουν, σιμουν, σι, soit par le fait que la 9ᵉ inscription Midienne se termine par σιμκνκκιο.

Toujours en maintenant σιμκν, mais en le détachant des formes pronominales, on pourrait penser à un ethnique quelconque ajouté au nom de personne. Je ne voudrais pas faire intervenir le nom de Ξιμήνη que Strabon (lui-même originaire de ces lieux) donne à une contrée située dans le proche voisinage d'Euyuk, au nord-ouest, mais je crois en général à l'existence en phrygien d'une finale comme *-ān*, qui a eu pour particulier destin d'enfanter toute l'immense classe des noms grecs comme Περγαμ-ηνός. Une digression sur ce point sera permise, vu le sujet traité :

1. Chaque langue forme en général les ethniques « étrangers » sur le modèle des siens propres : *Berlin-ois*, *Vienn-ois* sur *Rémois*. et *Athen-iensis*, *Megar-ensis* sur *Osti-ensis*. La terminaison étrangère (le *-er* de *Berliner*, le -εύς de Μεγαρεύς) n'étant pas même tolérée quand il s'agit des exotiques, il s'en faut encore plus, en général, qu'elle puisse être spontanément empruntée pour former des noms de nationaux. Cependant le grec n'a pas craint de donner, même à des Hellènes, une terminaison qui n'est pas grecque dans Κυζικ-ηνός, Λαμψακ-ηνός, Πριαπ-ηνός, Περγαμ-ηνός, Καρδι-ᾱνός, Μεσημβρι-ᾱνός, etc. Le fait n'est pas prouvé par le voisinage des Σαρδι-ηνοί, Δαμασκ-ηνοί, puisque les barbares peuvent toujours (d'après le principe même posé plus haut) porter en grec des noms de fabrication grecque (cf. Ρωμαῖος); il est prouvé en revanche par le fait qu'aucune cité grecque de Grèce ne forme ainsi son ethnique, et que par conséquent, quoi qu'il faille penser au juste de Σαρδιηνοί, qui peut être fait sur Κυζικηνοί, il est avant tout certain que les Cyzicènes n'avaient pu trouver dans la langue grecque le prototype de leur suffixe.

A l'autre extrémité du monde grec se présente du reste un cas d'emprunt tout analogue dans

le nom des Μεταποντῖνοι, Ταραντῖνοι, Ρηγῖνοι, Ἐρυκῖνοι, Ἀκραγαντῖνοι, etc. ; — toujours appuyé sur la même preuve, qui est la seule possible, de l'absence du suffixe en Grèce. Ce n'est pas en effet *Latīnī*, etc., qui pourrait rien établir sur Μεταποντῖνοι si les Grecs employaient par ailleurs le suffixe -ῖνος, au lieu que le fait contraire prouve l'emprunt même sans *Latīnī*[1].

2. L'origine étrangère du suffixe de Κυζικ-ηνός étant préalablement certaine quand on le considère par le côté de la Grèce, il est plus difficile d'établir par le côté de l'Asie à quelle langue il a dû être emprunté.

En particulier, il n'est pas aisé de décider quel rôle au juste l'élément géographique doit jouer dans la recherche : par la raison que tout nom comme Δαμασκ-ηνός ou Θαψακ-ηνός (Θάψακος sur l'Euphrate), Πατταλ-ηνός (Πάτταλα sur l'Indus) peut avoir été fait par les Grecs, n'exister que dans la dénomination grecque des habitants, et ne répondre à aucune donnée de langue locale : comme le contraire peut être tout aussi vrai[2]. On en arrive à ce paradoxe que, tandis que la classe prise en globe est sans contradiction possible un cadeau des Asiates aux Grecs, ce n'est justement dans aucune ville barbare et seulement dans les quelques villes grecques comme Lampsaque que le nom en -ηνός sera par évidence celui que se donnaient les habitants eux-mêmes (de même que si nous ne savions rien des langues italiques, ce ne serait pas Λατῖνος de Λάτιον, mais Μεταποντῖνος de Μεταπόντιον qui offrirait de beaucoup les plus grandes garanties d'authenticité locale).

S'il est délicat de vouloir traiter les noms comme Δαμασκ-ηνός, ou aucun ethnique *dérivé*, en noms géographiques, il n'en est plus tout à fait de même si l'on prend une autre grande classe en -ηνός qui dans notre pensée devait rester jusqu'à présent écartée de la question. Nous parlons des nombreux noms comme Τιβαρηνοί, Ματιηνοί, Κομμαγηνοί, ethniques « indérivés [3]» ou non décomposables pour la langue grecque (quel que puisse être leur état dans une autre[4]). De

[1] Sur les deux points de fait que -ηνός d'une part, -ῖνος de l'autre, n'existent pas en Grèce, la discussion des cas apparents exigerait une dissertation dont il semble inutile de surcharger cet Appendice. Bien souvent le résultat serait franchement confirmatif au lieu du contraire. En Thessalie vivait une tribu pélasge, les Πλακιηνοί. D'où vient elle ? De l'Hellespont. Sur les marchés de Grèce se vendait une espèce de châtaignes dite λευκηναί. D'où provient cette denrée ? De Λεῦκαι, localité située sur les pentes de l'Ida Mysien. Hérodote cite près des Thermopyles le bourg d' Ἀλπηνοί : ce n'est pas un nom ethnique, c'est un nom de localité comme Ἀθῆναι, sauf l'accent, et de même une ville comme Λετρῖνοι en Elide n'établit naturellement rien sur les ethniques en -ῖνος. Hérodote appelle ailleurs le même bourg Ἀλπηνὴ πόλις : c'est le même fait que quand Λετρῖνοι s'appelle ailleurs Λετρινα (fém. sing.) avec ou sans πόλις, non le même que si l'on disait Ἀθηναία πόλις par l'ethnique, etc. — Une grosse exception pour -ῖνος peut sembler résulter du fait qu'au-dessus de la ville d' Ἀραντία en Phliasie, Pausanias mentionne un Ἀραντῖνον ὄρος, mais à cette époque on disait aussi depuis longtemps : Ἀλεξανδρῖνος, — au lieu d' Ἀλεξανδρεύς —, par simple influence latine.

[2] C'est ici qu'apparait l'irréductible différence entre l'ethnique dérivé et le *nom géographique* (ainsi qu'avec l'ethnique indérivé, Μακεδών ou Γαλάτης qui est semblable au nom géographique). La répétition fréquente, sur un coin de la carte, de noms géographiques comme Ἀλάβανδα, Καρύανδα, permet au moins de juger que ces noms sont *du pays*. Il en est autrement des noms ethniques en -ηνός -*ensis*, etc., qui n'ont, *a priori*, pas de rapport nécessaire avec la différence des lieux et des langues, nous prenant par là tort au dépourvu au point de vue de la méthode à suivre quand, malgré tout, la géographie prétend avoir son mot à dire dans leur cas.

[3] Souvent l'ethnique indérivé est un nom de peuple, tandis que l'ethnique dérivé donne plutôt des démotiques, mais cette distinction n'a aucune portée. *Cf.* les noms de peuples comme *Norvég-ien*, de *Norvège*, Ἀσι-ανοί, les Asiates, de Ἀσία, etc. Leur formation est identique à celle d'un démotique comme *Paris-ien*, Μεσημβρι-ανός.

[4] De même que les *dérivés* en -ηνός, de même les indérivés manquent absolument en Grèce, où on ne relève point de noms comme Τιβαρηνοί. — Le traitement *phonétique* du suffixe par les Grecs est égale-

tels noms — à part cependant l'uniformité du suffixe, qui les rapproche des dérivés — sont foncièrement de même espèce que Ἰνδοί, Πέρσαι, Μασσαγέται, au point de vue des garanties qu'ils offrent de reposer sur un original exotique. Si, par exemple, ce fait géographique que l'aire d'extension de -ηνός concorde à peu près avec les limites de l'empire perse avait assez peu de signification pour la première série, il pourrait avoir plus de poids dès qu'il s'agit de la seconde.

Nous n'instituons pas par là deux questions dont l'une serait relative à la série Τιβαρηνός, l'autre à la série Δαμασκ-ηνός. Au contraire, nous croyons tout cet ensemble connexe, aussi bien que le type *Sabīnus* (qui ne dérive de rien) est malgré tout inséparable de *Lat-īnus* tiré de *Latium*. La différence est que la frappe libre par les Grecs de mots en -ηνός a naturellement dû s'exercer sur une tout autre échelle dans le cas de Δαμασκ-ηνός que dans l'autre, en sorte que, pris isolément, les seconds sont de meilleurs témoins pour les conclusions relatives à chaque pays que les premiers.

3. *Le suffixe est-il perse?* — Si l'on estime que l'aire géographique de -ηνός ait une réelle signification, c'est-à-dire qu'elle repose, avec les limites qu'elle a, sur un fait d'onomastique étrangère, et non d'onomastique *grecque*, alors il n'y a évidemment qu'une seule langue étrangère, le perse, qui puisse expliquer cette diffusion du suffixe dans les provinces les plus différentes, les plus séparées par la langue. Un nom comme Παταληνοί ne serait ni hindou ni grec — ni imité de la forme locale, ni imité du simple Λαμψακ-ηνοί — : il reposerait sur le nom que la langue officielle de l'Empire donnait aux gens de Patala, de même que Λαμψακηνοί tout le premier sur le nom que cette langue donnait aux gens de Lampsaque.

L'hypothèse, au point de vue de ce qu'elle nécessite linguistiquement reviendrait à supposer pour la langue perse :

— Ou bien un suffixe ethnique très usité -*āna*.

— Ou peut-être tout simplement un usage fréquent des génitifs pluriels de noms de peuples dans les désignations géographiques administratives, ainsi par exemple *Gandàrànàm* (avec ou sans *dahyuš*) « la province ou le district *des* Gandâra », cette désinence -*ânàm* ayant pu être prise facilement par les étrangers pour une finale ethnique. (Dans cette supposition, c'est plutôt le féminin singulier comme ἡ Λαμψακηνή « le pays de Lampsaque » que οἱ Λαμψακηνοί qui aurait été d'abord emprunté, mais ce genre de frontière est presque hors d'état de s'accuser en grec, comme suffit à le montrer ἡ Μιλησίη [χώρη], vis-à-vis de οἱ Μιλήσιοι, etc.)

Or aucune des deux suppositions n'est contredite par le persan moderne qui, au contraire, semble apporter, au premier moment, une confirmation éclatante de l'hypothèse perse.

1° On ne peut dire actuellement si les noms de pays persans comme *Tùr-àn* (*Khâvar-àn*, etc.) viennent, — par rapport au vieux nom de peuple *Tura-*,— de son génitif plur. *Turânàm*, ou bien d'une dérivation ethnique *Tur-àna*; mais l'un ou l'autre a dû exister en perse pour expliquer cette formation géographique persane.

2° Relativement au grec, il y a au moins un cas, celui de la province d'*Âdarbaijân*, en grec Ἀτροπατηνή (ethnique Ἀτροπατηνοί), où on peut directement constater, semble-t-il, que la forme grecque en -ηνός avait une base perse.

ment identique dans les deux séries (dor. -ανός, ion. -ηνός, attique -ανός après ρ et ι), ainsi Hérodote Σαρδι-ηνός et Τιβαρηνός, Strabon Σαρδι-ᾱνός et Τιβαρᾱνός. Profitons de cette occasion pour constater qu'il n'est pas inutile de chercher linguistiquement ce qu'est une finale ethnique. C'est ainsi que nous voyons tous les jours Σογδιανή, Ἀριανή, traités : 1° comme si de tels noms n'avait rien à faire avec Λαμψακηνοί, mais 2° comme si on pouvait librement supposer Ἀριᾰνή *par ᾰ bref* (!), — c'est-à-dire poser que Σαρδιανός est autre chose que Σαρδιηνός, ou qu'Hérodote n'aurait pas dit Ἀριηνή Σογδιηνή.

Passons non moins directement à la réfutation :

1° (Question du génitif pluriel). — Il est parfaitement vrai que *Tûrân* peut être un génitif pluriel, mais apparemment au même titre que *bandagân* « les serviteurs » est un génitif pluriel. Tous les pluriels persans en *-ân*, indistinctement, viennent d'un génitif pluriel *(bandakânâm)*. Cela n'a de rapport avec aucune situation particulière du mot, et correspondrait simplement, en vieux perse, — au point de vue de la syntaxe —, à *Turâ* (nom. plur.), si l'on admet préalablement que *-ân* ait quelque chose à voir avec les *pluriels*.

2° Quoi que puissent signifier les noms de pays persans en *-ân*, le fait certain est que le perse achéménide ne connaît tant pour les noms de peuples que pour les noms de pays : ni l'emploi du gén. plur. en *ânâm*, ni un suffixe de dérivation en *-âna*. Au contraire, sa spécialité dont on ne retrouverait pas le pendant dans tout le cercle des langues indo-européennes, est de désigner constamment et le pays et le ressortissant du pays non seulement par le même nom, mais par le même nom pris au même genre et au même nombre, ainsi *Mâda* (masc.) le Mède, et *Mâda* (masc.) la Médie, non *Mâda-m* « ce qui est Mède », ni *Mâdâ* = les Mèdes, la région des Mèdes ; donc encore moins une idée quelconque de *dérivation*, soit pour l'un, soit pour l'autre. Absolument nul est le nom de *Varkâna*, l'Hyrcanie, pour prouver cette dérivation : *Varkâna*, conformément au principe, désigne indifféremment un fleuve, une ville, un pays et enfin le ressortissant du pays, sans dériver le moins du monde de * *Varka*. Seul le persan *Gurgân*, parce qu'il coïncide par hasard avec *Tûrân* et consorts, évoque bien faussement l'idée d'une *dérivation* en *-âna*, comme si Ἀθῆναι venait postérieurement à se mêler aux noms de pays comme Ἀχαμφακηνή.

3° Toutefois une bien meilleure preuve existe de l'impossibilité que -ηνός provienne du perse, c'est que jamais le perse *â* — apparemment pour quelque particularité de la prononciation perse —, n'a donné en grec η (dorien ᾱ). Les plus grandes exceptions sont Μῆδοι et Εὐφράτης (Εὐφρήτης)[1]. Hors de cela tout *â* perse est régulièrement rendu en grec par une brève, qui est en syllabe ouverte α, en syllabe fermée tantôt α, tantôt ε. Ainsi avant tout Ὑρκανοί, si *Varkâna* semblait encore avoir une importance pour -ηνός. Mais de même Δαρεῖος *(Dârayavahuš)*, Ἀτροπάτης *(Âtarpâta)*, Μιθραδάτης *(Miθradâta)*, Βαγίστανον ὄρος *(Bagastânam)*, Πασαργάδαι *(Paišiyaχuvâdâ)*, Γάνδαροι *(Gandârâ)*, Ἀγβάτανα *(Hagmatâna)*, (Πέρσης = *Pârsa*, etc.), ainsi de suite, la toute régulière chose pour le grec vis-à-vis de l'*â* perse étant de répondre par une inflexible brève à cet *â*, comme dans Ὑρκανοί, et un suffixe comme celui de Ἀχαμφακ-ηνοί ne pouvant être, par conséquent, en aucun cas tiré du perse.

[1] Εὐφράτης peut ne pas reposer sur le perse *Hu-frâtuš*, mais sur une forme sémitique. — Μῆδοι n'est attesté, que nous sachions, comme étant Μᾶδοι par ᾱ, que par l'inscription cypriote d'Idalion contenant *Ma-to-i*. La provenance perse du nom est douteuse par sa finale, qui devrait être -ης. Seuls les noms finissant pour le perse en *-uš*, comme *Maguš*, *Hinduš*, *Kuruš*, *Dârayavahuš*, ou *Artabâzuš*, provoquent la transcription grecque en -ος, comme Μάγος, Ἰνδός, Κῦρος, Δαρεῖος, Ἀρτάβαζος. Rares exceptions : Μεγάβυζος, Μαρδόνιος. Tandis que *Mâda* perse eût par conséquent donné « Μάδης », aussi bien que *-dâta* fait -δάτης et *Utâna* Ὀτάνης, le nom de Μῆδος doit être venu par une voie indépendante, probablement celle des Lydiens jusqu'au grec. Au reste, on ne comprend que de cette manière que l'idée ait pu venir aux Hellènes de désigner du nom de Mèdes, puissance mède, les Perses et la puissance perse ; aucune synonymie de ce genre (politiquement non plus étonnante, le cas échéant, que chez les Anglais *English* et *British)* n'existant de fait chez les Perses, et l'usage grec devenant ainsi la preuve d'une connaissance séparée et plus ancienne du nom des Mèdes. — On pourrait encore voir un exemple de η pour *â* perse dans *Cometes*, le nom donné pour la première fois chez Justin au faux Smerdès et correspondant au *Gaumâta* de Darius. Ce nom suppose un grec Κομήτης qui, par étymologie populaire, n'est pas tenu de s'appliquer littéralement à *Gaumâta*. Le nom inaltéré serait sans aucun doute « Γωμάτης ».

4° Il reste peut-être le cas d'*Âdarbaijân* vis-à-vis d' 'Ατροπατηνή. Pour deux raisons, contrairement à ce qu'on croirait, ce cas n'a aucune signification : 1° parce que la forme persane ne répond pas à 'Ατροπατηνή, et repose sur *Atarpâtakân* (J. Darmesteter, *Études iraniennes*, I, 267); 2° par la raison historique que l'Atropatène, donnée, au partage de l'empire d'Alexandre, au Perse Atropatès, pouvait parfaitement avoir reçu un nom grec, et que peut-être ainsi, bien loin d'établir quelque chose sur le perse achéménide, cette terminaison nous reviendrait, par le persan, des Macédoniens, hors de toute donnée orientale[1].

4. Le suffixe n'étant pas perse, ne pouvant davantage être d'origine grecque, il ne reste qu'à en venir à la supposition dès l'abord la plus naturelle, à savoir que les seuls Hellènes qui en ont usage dans leur propre nom, Lampsacènes, Pergamènes, etc., l'avaient trouvé dans la région même qu'ils habitent, et que toute la fortune ultérieure de cette terminaison n'est due qu'aux Grecs, après que ceux-ci l'eussent empruntée à deux ou trois dialectes obscurs d'Asie Mineure. C'est aussi par emprunt absolument populaire aux dialectes qui se parlaient à leurs portes que les cités grecques d'Italie ont admis -ῖνος; une influence romaine est hors de question, tous les noms comme Μεταποντῖνος étant connus dans Hérodote ou encore antérieurement par les inscriptions d'Olympie, et la plupart pouvant facilement revendiquer une antiquité allant de fait jusqu'au VIIe siècle[2].

En confirmation du fait que -ηνός a pour seul véritable foyer l'Asie Mineure, et non l'Asie, viennent ces trois considérations :

1. L'expansion des noms en -ηνός hors de l'Asie Mineure est une chose presque inconnue encore à Hérodote, la plus insigne exception étant les Παραιτακηνοί de Médie, exception n'ayant elle-même aucunement la valeur d'un nom comme Τιβαρηνοί, vu l'existence du nom de lieu Παραίτακα, d'où un Grec pouvait tirer de sa propre autorité Παραιτακηνός. — Tous les noms de peuple *indérivés* en -ηνός ont pour principal centre l'Asie Mineure ou l'Arménie. Enfin on peut surprendre à tout moment la manière dont les noms grecs en -ηνός s'étendent en Asie : la même province qui s'appelait chez Eschyle Σουσίς[3] s'appelant ensuite Σουσιανή, le même peuple qui s'appelait Βάκτριοι, Σόγδοι, s'appelant ensuite Βακτριανοί, Σογδιανοί, etc.

2. Détail qu'on aurait tort de négliger : absolument le seul ethnique ancien qui, ne se rapportant pas à l'Asie, finit pour les Grecs en -ηνός, est Τυρσηνός, dorien Τυρσᾱνός. Du fait qu'on ait Τυρσηνός en grec, le nom est une extraordinaire confirmation, *pour ce qui concerne les Etrusques*, de leur origine orientale (étant dans la double impossibilité d'avoir été inventé par les Grecs qui ne connaissaient pas -ηνός, ou par les Latins qui disent *Etrusci, Tusci*). Pour ce qui est de l'origine de -ηνός lui-même, un nom comme Τυρσηνοί, clairement asiatique et

[1] Nous laissons expressément de côté l'*Airyanem vaējō* de l'Avesta, d'où le nom actuel de l'*Êrân*, dans son rapport avec le nom grec 'Αριανή. Incontestablement c'est là seulement que percerait un suffixe iranien en -*āna* (la quantité zende -*ăna* n'étant *pas* un obstacle à supposer *āna*), mais l'isolement du cas conseillant d'attendre encore bien longtemps, contrairement à la précipitation de plusieurs, avant de supposer qu' 'Αριᾱνή (qui est exactement la même chose que Αμφαξηνή et Βακτριᾱνή) ait quelque chose à voir avec le nom zend.

[2] Tellement qu'en Sicile ce sont les noms grecs d'Ακραγαντῖνοι, 'Ιυκῖνοι, 'Ερυκῖνοι qui peuvent passer de beaucoup pour la meilleure et la plus ancienne preuve de l'origine latine (arienne) des populations Sicanes et Sicules.

[3] Aucun nom en -ηνός ne se rencontre dans les *Perses* d'Eschyle, ce que nous mentionnons sans y attacher d'autre importance. Toute l'onomastique perse d'Eschyle paraît peu sérieuse, ainsi qu'en jugeait déjà James Darmesteter.

cependant antérieur à l'influence perse est la meilleure preuve que le nom n'avait rapport qu'à l'Asie Mineure seule.

3. A l'Asie Mineure seule se rapporte aussi le cycle du dieu Silène (Σειληνός ou Σιληνός), il est vrai sans rapport constaté avec les ethniques, mais n'ayant guère moins de chances d'appartenir à cette classe que les noms de Mère Dindymène, Sipylène, etc.

Il est possible de serrer encore de plus près le point d'origine de -ηνός et de le reléguer dans le Nord de la péninsule. C'est un fait digne d'attention que tout le Sud (Carie, Lycie, Pisidie, Pamphylie et Cilicie) ignore presque au même degré que la Grèce les noms en ηνός, soit qu'il s'agisse d'ethniques dérivés, soit qu'il s'agisse d'indérivés comme Τιβαρηνοί, Πιμωλισηνοί. (L'épigraphie locale révèle bien quelques exceptions ; elles ont un caractère des plus récents.)

De ces différents faits, il semble légitime de conclure :

1. La finale -ηνός a pris naissance — c'est-à-dire reçu sa consécration *auprès des Grecs* — dans la bande nord de l'Asie Mineure, où se trouvent : *a)* les plus anciennes colonies ayant accepté le suffixe dans leur démotique ; *b)* un noyau de peuples indigènes usant de cette terminaison dans ses noms nationaux comme les Matiènes, Morimènes, Tibarènes, etc.

2. L'expansion ultérieure de ce suffixe dans différentes directions, sauf la Grèce où il ne fut jamais adopté, est un fait de langue grecque, non l'indice de son extension réelle dans les différents idiomes barbares. On commença par étendre aux colonies de Thrace (Καρδιανοί, Σηλυβριανοί, Μεσημβριανοί) le suffixe mis en honneur dans Λαμψακηνοί, Παριανοί; on continua, en Europe, tout naturellement avec Ἰστριανοί, Φιλιππηνοί, Δυρραχηνοί, etc. Du côté de l'Asie, la propagation de -ηνός, à peine commencée avant Alexandre, reçut de la conquête grecque une impulsion décisive; il fut pour ainsi dire entendu depuis ce moment que tout nom de peuple oriental avait à se terminer en -ηνός et tout nom de province en -ηνή : je rappelle les exemples comme Βακτριανή succédant à Βακτρία. C'est le même phénomène que si de vastes relations avaient existé depuis l'origine entre la Grèce et l'Occident et qu'on eût peu à peu étendu aux cités de Gaule la finale reçue des Italiotes seuls dans Μεταποντῖνοι.

3. Si telle est l'histoire vraisemblable de la finale -ηνός, en la reconstituant presque uniquement d'après le grec, le phrygien est évidemment une des langues où on attend, au moins comme possibilité, la présence d'un suffixe ethnique *-ânos*, ou analogue à *ânos* [2].

Or, il est vrai que nous ne pouvons apporter de cela, par les quelques monuments existants, aucune preuve exacte. Qu'il nous soit seulement permis de constater que c'est avant d'être devenu attentif aux circonstances qui entourent le suffixe grec -ηνός que nous étions disposé à reconnaître au phrygien un suffixe *-ȧn*, soit comme ethnique, soit peut-être comme désignant les personnes faisant partie de tel ou tel clan.

Dans ce sens militeraient soit *akenȧn-* (Ακενανολαϝος, ακεναναε), soit peut-être *simȧn*[1], soit peut-

[1] Les autres langues seraient le mysien et le lydien. Au moins pour ce qui est du dernier, son origine indo-européenne, donc sa parenté avec le phrygien, semble incontestable devant des cas aussi clairs que le Καν-δαύλης d'Hipponax valant κυνάγχης. Nous croyons à la famille phrygo-lydienne.

[2] Le plus ancien grec connaissait un suffixe ethnique -ᾱν, plus tard tombé en oubli, ayant eu le temps, avant de disparaître, de laisser sa trace dans le nom des Hellènes, Ἕλλᾱν-ες, puis dans les propérispomènes comme Κεφαλλῆν-ες, Ἐνιῆν-ες, enfin dans la grande série, Ἀκαρνᾶν-ες, Ἀθαμᾶν-ες qui ne représente pas des contractions doriques pour -ᾱϝονες, mais le pendant d'Ἐνιῆνες. Or il est possible que, comme source du grec -ηνός, un phrygien *-ȧn* ne soit pas aussi satisfaisant que le serait un phrygien *-âno*, mais comme suffixe admettant une originaire parenté avec Ἕλλᾱν, c'est naturellement le contraire qui a lieu. Ainsi ce qui est perdu d'un côté nous paraît regagné de l'autre si les formes phrygiennes seules sont en cause.

être aussi, dans la 9e inscription Midienne, *kurzanezon* qui pourrait contenir à la rigueur le nom de Τυρσηνός (comme nom de clan phrygien) sans aller jusqu'à supposer que ces mots, qui semblent faire partie d'une signature, signifient sans autre : Τυρσηνὸς ἐών[1].

Un mot reste à ajouter sur Ξιμήνη qui a servi plus haut de point de départ à nos observations. Si tel était de fondation l'accent du mot, il va sans dire qu'il n'aurait rien de plus à voir avec les *ethniques* que Κυλλήνη ou Ἀθῆναι, mais on trouve de ces déplacements d'accent dans les ethniques quand l'origine est oubliée : cf. Δινδυμήνη μήτηρ pour Δινδυμηνή et la Μαλήνη χώρη de Mysie chez Hérodote qui est presque évidemment aussi pour Μαληνή. Cela sans insister d'ailleurs sur l'importance de Ξιμήνη.

FERDINAND DE SAUSSURE.

[1] Que le nom des Tursènes sous sa forme la plus authentique ait pu commencer par un K, c'est ce que rend presque probable le nom de l'île de Corse — ayant eu pour premiers colons des Tyrrhéniens — et dont le nom latin de *Cors-ĭca* se trouve dans le même rapport avec Κύρνος (pour Κύρσ-ν-ος, comme πτέρνα pour πτέρσνα) que *Tuscus*, c'est-à-dire * *Turs-ĭcos* avec Τυρσ-ανός : les deux cas sont caractérisés par un suffixe en *n*, évidemment indigène, que le latin, pour une raison ou pour une autre, laisse de côté. — Que d'autre part le *kurzanezon* de l'inscription admette dix explications avant celle-là, c'est ce qui va non moins sans dire. En particulier, comme on a dans les inscriptions Mid. 2 et 5 : *Baba.memevais..kφi(z)anavezos....edaes*, il ne peut être que naturel de penser que *kurzanezon*, venant après le mot en *-n atanizen*, est l'accusatif d'une certaine espèce de mots en *-ezo-* dont le nominatif figure dans 2 et 5. Ce qui ne rendrait pas au reste forcément absurde le rapprochement des Tursènes. [Pour *kφiz-anavezos* il est impossible de ne pas songer à la contrée phrygienne d'Ἄνζυα, ce qui donnerait donc la tribu, ou le lieu d'origine de l'individu. Ailleurs nous nous occuperons d'examiner si le phrygien ne confond pas dans Z une lettre pour *z* et une lettre pour *jod* : *kurzanejon* et *kφi(j)-anavejos*.]

II

INSCRIPTION GRECQUE SUR UNE ROUE EN BRONZE

C'est à Alep que j'ai acquis, en 1881, cette petite roue en bronze. D'après les renseignements que j'ai recueillis, elle aurait été trouvée dans la région du Taurus, peut-être aux environs de Marash ou de Comana. Elle mesure 11 centimètres de diamètre. Elle est munie de six rais et d'un essieu saillant, évidé au centre. La face antérieure est décorée de deux lignes concentriques, entre lesquelles est gravée, en caractères de cette époque, une inscription votive. J'ai communiqué cette pièce intéressante à M. Max Collignon et voici la description qu'il a bien voulu m'en donner.

« Le mauvais état de l'inscription ne permet de déchiffrer avec certitude que la fin de la ligne :

ΑΡϹΙΝΟΗ ΖΩΠΥΡΟΥ ΚΑΤΕϹΚΕΥΑΚΕ

Ἀρσινόη Ζωπύρου κατεσκεύα(σ)ε.

« Au commencement, je distingue les lettres

ΚΕΤΕΗ *τιων* ....

« Ce monument appartient à une catégorie d'objets votifs dont on connaît déjà d'assez nombreux exemples. Des roues votives, mais beaucoup plus grandes, ont été trouvées à Olympie (*Olympia*, *Die Bronzen*, pl. XV, 500, 503). Les fouilles

de l'Acropole en ont fait connaitre des spécimens, et l'un d'eux porte sur les bords une dédicace au pointillé Πίθηκος ἀνέθηκεν (A.-G. Bather, *The bronze Fragment of the Acropoli*, *Journal of Hellen Studies*, 1892-3, pl. VI, 42, de Ridder. *Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes*, p. 132, n° 405, *cf.* 404-406). Une roue trouvée à Argos porte une dédicace aux Anakes (*Arch. Zeitung*, 40, p. 170,

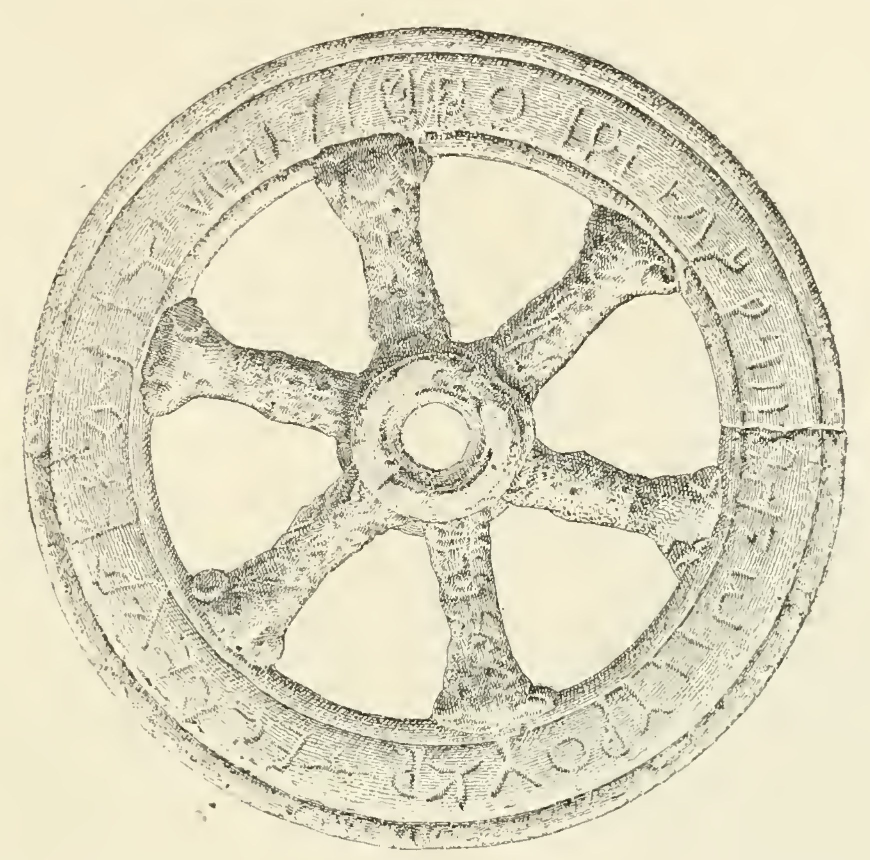


Fig. 171. — Roue votive. (Gr. nat.)

C. I. G. A, 43[a]). Enfin nous signalerons, du Musée de Berlin, une roue massive à six rais, que Friederichs interprète comme un ex-voto (Friederichs, *Kleinere Kunst und Industrie*, n° 1302[d]). Il est à peine besoin de rappeler que les offrandes de chars sont mentionnées dans les inventaires des temples (Homolle, *Dict. des Antiquités*, art. Donarium). Mais la roue d'Alep, comme celles d'Olympie et d'Athènes, paraît avoir constitué à elle seule l'ex-voto offert par Arsinoé. »

III

VASE FUNÉRAIRE



Fig. 172. — Vase funéraire. (1/3 gr. nat.)

Ce vase, que j'ai acquis à Alep en 1881, était encore rempli de terre noire, de cendres et de débris d'os calcinés lorsqu'il m'a été remis. Il est en argile gris clair, recouverte d'un vernis. La panse est d'une forme assez commune en Occident, à l'époque romaine. Elle est décorée de trois gros cordons auxquels sont superposés des entrelacs. Près du col, court un ornement en relief composé d'une suite d'oiseaux fantastiques du genre de ceux que l'on voit sur certains vases pré-helléniques. L'ouverture du vase ne mesure que 12 centimètres de diamètre. Sa hauteur totale est de 28 centimètres. Cette pièce intéressante paraît provenir de la région d'Aïntab.

IV

LAMPE EN BRONZE

Nous avons décrit précédemment plusieurs lampes en bronze trouvées dans les localités que nous avons étudiées plus spécialement. Il nous reste à signaler une pièce d'un type assez particulier et d'une conservation parfaite. Elle provient de la célèbre cité antique d'Anazarbe, située à quelques heures de la ville de Sis où nous en avons fait l'acquisition.

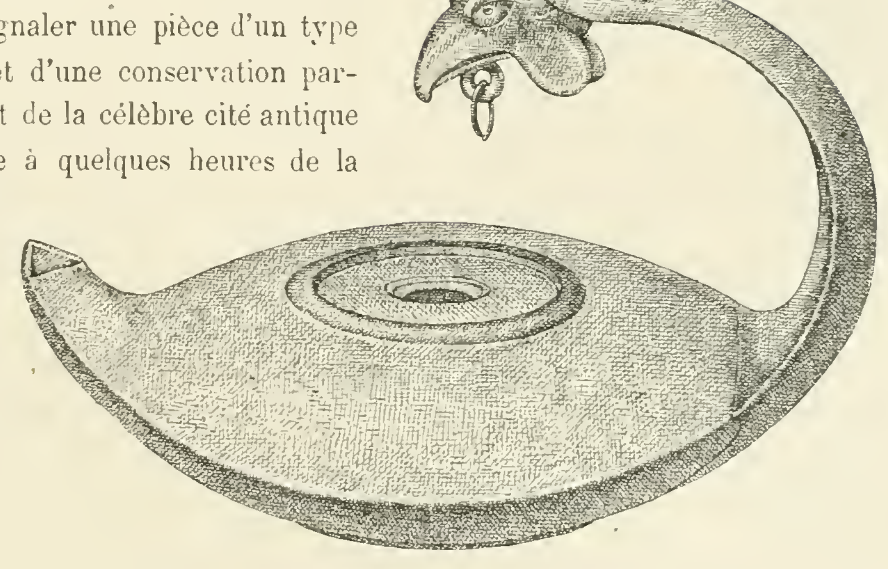


Fig. 173. — Lampe en bronze trouvée à Anazarbe. (Gr. n.)

Cette lampe est d'une forme surbaissée ; l'anse, d'une courbe élégante, est terminée par une tête de coq. L'ensemble de la pièce est recouvert d'une patine vert malachite des plus belles.

V

FIGURINES ÉGYPTIENNES

Fig. 175. (Gr. n.)

Parmi les objets d'origine égyptienne découverts en Cilicie se trouvent, en outre des scarabées qui ont été décrits plus haut, une statuette en bronze et un petit taureau en lapis-lazuli.

La figurine en bronze représente le dieu Nofer-toumoun. Toutefois, la pièce qui surmonte sa coiffure diffère de celle que l'on est habitué à lui voir en Egypte (fig. 174). Il est probable que cette figurine a été copiée par un artiste cilicien sur un spécimen incomplet de cette divinité ou simplement de mémoire. La patine dont elle est recouverte est profonde et d'un vert malachite des plus beaux.

J'ai acquis cette figurine d'un pâtre arménien qui l'avait trouvée dans les environs de Sis.

La figurine en lapis-lazuli (fig. 175) représente un petit taureau couché, pourvu de fortes cornes, qui peut être rapporté au dieu Apis. La pièce est percée d'un trou de suspension. Comme la précédente, elle provient de Sis et paraît originaire de l'Egypte.



Fig. 174. (Gr. n.)

VI

FIBULES EN BRONZE

La fibule, ce bijou si fréquent en Occident et dans certaines parties de l'Orient comme le Caucase, est fort rare en Cappadoce. A part celle qui a été recueillie dans le tell d'Ortha-Euyuk à Dédik, nous n'en avons trouvé que quelques spécimens à Césarée ainsi que dans les régions de Sis et de Smyrne. Ces fibules, au nombre de huit, offrent le type de la fin de l'époque romaine en Occident. Les unes présentent la forme classique à arbalète (fig. 176); les autres appartiennent au type dit à tête de cygne (fig. 177). Aucune de ces fibules n'a conservé son ardillon, celui-ci étant quelquefois en fer. Elles étaient associées, nous a-t-on affirmé, à des bracelets en bronze filiformes et à des lampes en terre.

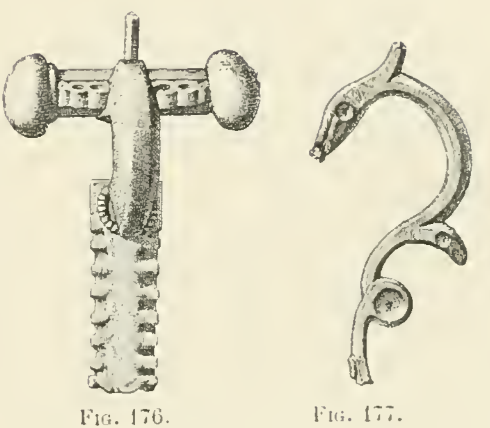


Fig. 176. Fig. 177.
Fibules en bronze de Césarée. (Gr. n.)

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

Depuis que d'illustres voyageurs français et anglais, parcourant l'Asie Mineure, faisaient connaître au commencement de ce siècle certaines sculptures rupestres qu'ils avaient observées dans la Syrie du Nord et sur d'autres points de l'Asie occidentale, nombre d'archéologues ont visité ces monuments et en ont découvert de nouveaux.

Les savants se sont mis, depuis vingt ans à peine, à en rechercher la signification et l'origine. On avait constaté que, parmi les sujets gravés sur les rochers, se trouvaient des hiéroglyphes différents de ceux de l'Egypte. Des caractères du même genre se rencontrent, d'autre part, gravés sur des pierres dures ou sur des sceaux en terre cuite. Mais à peine avait-on entrepris l'étude de ces monuments et la transcription de ces textes étranges, que l'on dut se demander à quel peuple il convenait de les attribuer.

Le champ était vaste et les hypothèses les plus diverses ne manquèrent pas de surgir. La plus accréditée, et celle qui est généralement admise actuellement, rattache ces monuments au peuple des Khiti dont le nom revient si souvent dans les récits des batailles gravés sur les murs des temples de Thèbes et de Ninive. Antérieurement à la connaissance des hiéroglyphes et des caractères cunéiformes, on pouvait lire dans la Bible le nom de ce peuple sous la forme de *Hittin* dont les Anglais ont fait *Hittites* et les Français *Hètiens* ou *Hétéens*. D'après la Bible, ils sont fils de Heth, lui-même fils de Chanaan. On les trouve établis en Palestine au temps d'Abraham ; David prend parmi eux des amis et des serviteurs ; Salomon des femmes pour son harem.

La lecture des inscriptions de l'Egypte et de l'Assyrie a jeté un jour nouveau sur

l'origine et l'histoire des enfants de Heth et a montré que le peuple auquel ils appartenaient avait joué un rôle important dans l'histoire de la civilisation de l'Orient.

Les monuments égyptiens les appellent *Khétas* ; ceux de l'Assyrie *Khatta*.

C'est sous la XVIIIe dynastie égyptienne que les Khétas semblent entrer en scène pour la première fois. Peu après la chute du pouvoir des Hycksos. l'Egypte ayant recouvré son indépendance, elle résolut de se venger de ses envahisseurs asiatiques. Thouthmès Ier (1600 av. J.-C.) marche vers les rives de l'Euphrate, et établit les limites de son empire dans le pays que les Assyriens ont appelé *Mitani*, et qu'ils décrivent comme faisant face au pays des *Khatta* tout près de Karkémish.

Les Hétéens ne s'étaient pas encore rendus redoutables et c'est seulement sous Thoutmès III qu'ils entrent en ligne, puisque ce dernier reçoit le tribut du « roi de la grande terre des Khétas ».

La découverte mémorable à Tell-el-Amarna des tablettes d'argile portant des caractères cunéiformes, a permis d'entrevoir quels rapports unissaient les rois d'Egypte avec les pays qu'ils avaient conquis au XVe siècle avant notre ère. Ces monuments sont, pour la plupart, des lettres et des dépèches envoyées à Khu-n-Aten (la splendeur du disque solaire) et à son père Aménophis III par les chefs de la Palestine, de l'Assyrie et de la Babylonie. C'est une preuve que le babylonien était la langue internationale à cette époque.

D'après le poème de Pentaour, l'Homère égyptien, on connaît les campagnes de Ramsès Ier et ses exploits sous les murs de Kadesh, sur l'Oronte: On sait aussi qu'au temps de Ramsès II les Hétéens, maîtres de Kadesh, menacèrent les Egyptiens en se plaçant à la tête d'une vaste coalition dans laquelle les peuples de la Syrie du Nord se confondaient avec ceux de l'Asie Mineure. Quant à la célèbre bataille livrée sous les murs de Kadesh, elle ne fut rien moins qu'une victoire pour les Egyptiens. C'est à la suite de cet événement que fut conclu un traité de paix sur le pied d'une égalité réciproque et que la guerre se termina. Ce traité fut scellé par le mariage du Pharaon avec la fille du roi hétéen, mais dès le règne de Ramsès III (XXe dynastie. 1130-1150), une nouvelle invasion du Nord mit à néant son empire syrien et la puissance de la confédération hétéenne. A partir de cette époque, les annales thébaines ne fournissent plus aucun document sur ce peuple, pendant quelque temps rival de l'Egypte.

En consultant les monuments écrits de l'Assyrie, — notamment certains traités d'astrologie et d'astronomie formés par les soins d'un antique roi de Babylonie, — on y a trouvé la mention des Hétéens. Mais on ignore l'époque exacte à laquelle remontent ces documents. Le professeur Sayce pense qu'ils ne sont probablement pas antérieurs, pour la plupart, au XVIIe siècle av. J.-C. Sans vouloir discuter

ici l'opinion si autorisée de ce savant orientaliste, il me semble démontré que, cependant, quelques-uns de ces documents remontent à une bien plus haute antiquité. Il est fort curieux, en effet, de constater que l'un de ces traités, celui de Sarrou-Kinou, retrouvé à Ninive, rapproche d'une éclipse un fait du plus haut intérêt. Il dit: « Le 20, une éclipse a eu lieu vers 3800 av. J.-C., le roi de Hatti assaille et s'empare du trône[1]. »

Après avoir réuni aussi brièvement que possible les données historiques sur lesquelles ont s'est basé pour établir l'identité du peuple qui s'est développé en Asie Mineure et dans la Syrie du Nord sous le nom d'Hétéens, il nous reste à préciser, d'après les travaux de nos devanciers et nos propres recherches, l'état actuel des connaissances acquises sur les territoires occupés par ce peuple, sur sa civilisation et ses origines.

Les sources égyptiennes témoignent de l'étendue considérable de l'empire hétéen dans l'Asie Antérieure, et, quand les maîtres de Kadesh entrèrent en lutte avec les Pharaons, ils purent faire appel à leurs alliés de la Troade aussi bien qu'à ceux de la Lydie et de la Cilicie. Des vestiges de la civilisation hétéenne ont été découverts sur une très grande surface de pays. On les voit s'échelonner sur deux lignes ininterrompues, depuis la Syrie du Nord et la Cappadoce jusqu'à l'extrémité occidentale de la péninsule, et suivre les deux grandes voies qui conduisaient jadis à Sardes et aux rivages de la mer Egée. Au sud, ces monuments se rencontrent en groupes comme à Ibriz, Bulgar-Maden, à Tyana, à Fassiler, à Tyriaion et à Karabeli.

Au nord, la ligne traverse l'Anti-Taurus par Marasch, puis par les défilés arrive à Ghurun et à Feraktin, enfin aboutit aux ruines de Boghaz-Keui et d'Euyuk d'Aladja.

De là, obliquant à l'ouest, elle passe par Guiaour-Kalessi et les tombeaux des antiques rois de Phrygie à Pessinunte, pour rejoindre vers le sud la capitale lydienne et le défilé de Karabeli.

Les monuments hétéens les plus considérables de la Cappadoce, avons-nous dit, sont les ruines et les sculptures rupestres de Boghaz-Keui et d'Euyuk d'Aladja.

A Euyuk, un édifice rappelant, dans son ensemble, les palais assyro-babyloniens s'élevait au pied sud d'un vaste tertre artificiel. Cette construction parait n'avoir jamais été achevée. Nos fouilles de 1893-94 nous ont confirmé dans cette opinion.

Elles nous ont permis aussi de constater qu'un second vestibule situé au delà de

[1] G. Smith, *North. brit. Rev.*, janv. 1878, p. 311. — *Cun. inscr. of W. Asia*, t. III, pl LX. 1, 37-38, 45-48.

la porte centrale était parfaitement de plain-pied avec le premier. Il était fermé du côté du tertre par une porte dont les pieds-droits étaient grossièrement taillés en forme de sphinx. Les socles de ces pieds-droits sont de niveau avec le seuil. De ce second vestibule, qui n'était sans doute que la seule partie encore achevée de l'édifice, pouvait partir l'escalier ou le plan incliné conduisant sur le tertre. A droite et à gauche de cette ouverture, s'élevait une muraille cyclopéenne analogue à celle de la façade principale, mais dépourvue de sculptures.

Tout dans la disposition du monument d'Euyuk d'Aladja, comme dans les sujets des bas-reliefs, tend à prouver que c'était plutôt un sanctuaire qu'un palais. Les scènes figurées montrent, en effet, des processions dans lesquelles on reconnait des autels, des prêtres, des prêtresses, des animaux — destinés sans doute à des sacrifices — tels que des chèvres, des moutons et des bœufs.

On trouve à Euyuk, comme à Feraktin, le même autel, le même prêtre et la même prêtresse en adoration. Ce sont aussi, comme à Pessinunte, en Phrygie, des chèvres et des moutons qui paraissent avoir été le plus souvent sacrifiés. On a vu également combien est fréquente la représentation de la chèvre sur les cachets de cette époque. La découverte à Euyuk d'inscriptions phrygiennes vient corroborer l'existence de ces rapports multiples entre la religion des Cappadociens et celle des Phrygiens. La présence de ces inscriptions dans cette localité pourrait s'expliquer par l'établissement d'une colonie phrygienne. Toutefois, M. de Saussure incline à penser que ces monuments représentent simplement les vestiges d'une langue sacrée qui aurait été établie partout où régnait le culte de Cybèle. Cet idiome — en quelque sorte liturgique — aurait été pratiqué en Ptérie, comme en Phrygie, durant une certaine période de temps dont rien ne permet encore de préciser ni le commencement ni la fin.

Les recherches que nous avons entreprises à Pterium nous ont permis de faire quelques constatations nouvelles au sujet de l'origine de la civilisation hétéenne et de son développement en Cappadoce.

Par des fouilles d'une certaine étendue, nous avons mis à découvert le sol primitif de la grande cour ainsi que celui du couloir où nous avions l'espoir de trouver des *ex-voto* au pied de la divinité symbolique, et peut-être aussi des traces du séjour des prêtres et des gardiens du sanctuaire. Notre espoir a été déçu, car nous avions été devancés sur ce dernier point. Nous avons pu toutefois acquérir, des habitants du village, des cachets en pierre dure et des figurines en bronze provenant de Yazili-Kaya ou de son voisinage immédiat. On a vu quels rapports intimes existent entre les sujets de ces petits monuments et ceux des sculptures rupestres.

Dans le palais qui n'avait jamais été fouillé, des excavations considérables ont montré la disposition générale de l'édifice, et ont facilité l'exécution d'un nouveau

plan de l'ensemble des ruines. Seuls quelques blocs de pierre, émergeant au-dessus des remblais, avaient pu permettre un relevé approximatif de cet édifice.

Le soubassement de la porte du palais et celui de toute la façade principale ont été complètement déblayés, et, grâce à ces travaux, nous avons pu voir combien cette construction rappelle celle des demeures royales de la Chaldée et de l'Assyrie. Comme dans la plupart des monuments de la Mésopotamie et dans les plus anciennes constructions de l'Egypte, les murailles dont on ne trouve que les soubassements monolithes étaient, sans doute, construites en briques crues.

Dans les déblais de la cour centrale dont le sol avait été soigneusement dallé, ainsi que dans les autres parties de l'édifice que nous avons explorées, nous avons recueilli des débris nombreux de poteries rappelant les types d'Hissarlik, de Cypre et de Rhodes. Nous y avons recueilli aussi des objets en bronze dont les formes se rapportent à ces mêmes localités; enfin des cachets et des empreintes portant des caractères hétéens.

Des fouilles entreprises dans la grande forteresse dite « Beuyuk Kaleh » nous ont donné, associés à des débris du même genre que ceux du palais, des fragments de briques cuites portant des textes cunéiformes. Une autre série de ces débris de textes a été trouvée par nous-même sur les pentes de la forteresse dominant le palais. Nos collaborateurs y ont lu des présages et des données astrologiques; des transactions dans lesquelles apparaît une longue liste de villes; enfin des hymnes religieuses. Ces textes sont écrits comme ceux de Tell-el-Amarna, en caractères babyloniens, mais paraissent dater d'une époque plus reculée que celle que l'on a assignée à ces derniers. Les missives hétéennes aux Aménophis ne remontent, en effet, qu'au xve siècle av. J.-C., époque de l'apogée de la puissance des Hétéens qui précéda de peu de temps sa décadence finale.

Toutefois, si l'on doit accorder quelque crédit au traité d'astrologie de Sarrou-Kinou, dans lequel il est question d'un roi Hatti qui, vers 3800 av. J.-C., assaille le trône de Ninive et s'en empare, il me semble que l'existence du peuple hétéen — à cette époque reculée — est suffisamment démontrée. Il résulte de cela que la date de 2500 que M. Boissier propose d'attribuer aux textes babyloniens de Boghaz-Keui me paraît tout au moins fort acceptable, sinon au-dessous de la réalité. On sait d'autre part que M. Pinches a trouvé la mention des Hétéens dans les tablettes augurales de Sargon d'Agade, ce qui reporterait l'existence de ce peuple au xxxe siècle avant notre ère[1]. S'ensuit-il de ces constatations que les bas-reliefs de Yazili-Kaya, d'Euyuk, d'Aladja et de Ferak-Edin soient également datés et qu'ils

[1] *Proceedings of the. S. B. A.*, 1885.

remontent à la même époque? Telle n'est pas ma pensée. Il est hors de doute — d'abord — que ces sculptures ne sont pas contemporaines les unes des autres, et, s'il est vrai que la civilisation à laquelle elles sont dues a pris naissance en Syrie, celles de la sauvage Cappadoce sont certainement les plus récentes. Elles appartiennent, non pas aux temps primitifs de la nation hétéenne ni à la période de son premier développement, durant laquelle ont été élevés le palais et la forteresse de Boghaz-Keui, mais au temps de sa décadence.

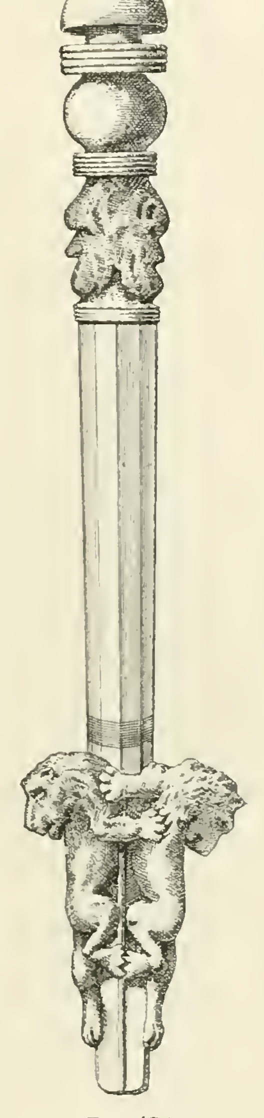
Si l'on doit — en effet — considérer les scènes de Yazili-Kaya comme commémoratives du grand événement qui précipita la chute de l'empire hétéen, c'est-à-dire le traité de paix entre le roi de Kadesh et Ramsès II, lequel fut scellé par le mariage de la fille du roi hétéen avec le pharaon, cette manière de voir n'est plus discutable. C'est à partir de ce moment, du reste, que les monuments hétéens reflètent l'influence égyptienne, comme le montrent les barques sacrées de Yazili-Kaya et les sphinx d'Euyuk d'Aladja.

La nation syro-cappadocienne est sûrement beaucoup plus ancienne qu'on l'a dit jusqu'à présent. On ne saurait encore — dans l'état des connaissances actuelles — préciser l'époque de sa constitution première, mais ce qui paraît évident, c'est que son développement s'est effectué antérieurement au xve siècle av. J.-C. et a commencé peut-être vers le xxxe. C'est donc dans le voisinage de cette date que doit se placer la fondation de la ville, du palais et de la forteresse de Boghaz-Keui, ainsi que celle des cités dont nous avons découvert les vestiges dans les tells d'Orta-Euyuk et de Kara-Euyuk. La fondation même de Karkemish, de Kadesh, d'Ephèse et de Comana, dont les fastes nous ont été révélés plus par les chroniqueurs de l'antiquité que par les archéologues, est certainement de beaucoup antérieure au temps où les Hétéens ont pris contact avec les Egyptiens. L'importance de ces villes ne s'est affirmée qu'à partir du moment où leurs maîtres ont voulu se mesurer avec les Assyriens et les Égyptiens.

Jusque dans ces dernières années, on ne connaissait guère les Hétéens que d'après les sculptures rupestres, quelques intailles ou quelques figurines qui paraissaient pouvoir leur être attribuées. Les sentiments artistiques de ce peuple ont été fréquemment étudiés d'après ces monuments; on a parlé de leur religion d'après les historiens de l'antiquité. Le souvenir enfin de leurs relations avec les autres nations nous a été conservé par des inscriptions assyro-babyloniennes et des bas-reliefs égyptiens.

Mais ces documents ne se rapportent, pour la plupart, qu'à une certaine phase du développement de cette population et ne nous renseignent pas sur l'ensemble de sa civilisation tout entière, à ses origines.

Nos fouilles de Boghaz-Keui, d'Orta-Euyuk et de Kara-Euyuk ont montré qu'antérieurement à l'époque des bas-reliefs rupestres les Hétéens avaient élevé des bourgades du genre de celles d'Hissarlik, de Mycènes, de Rhodes et de Cypre. Les vestiges des civilisations primitives que nous avons recueillis présentent les mêmes caractères que ceux des plus anciens dépôts de l'Argolide, de la Phénicie et de la Troade; comme eux, ils semblent avoir une origine babylonienne. La rencontre dans ces mêmes lieux de textes cunéiformes — que l'on est en droit de considérer comme représentant l'idiome des Syro-Cappadociens — est venue enfin confirmer l'existence de rapports nombreux entre ce peuple et Babylone.


Fig. 178.

Comme en Mésopotamie, l'artiste cappadocien excellait dans la figuration de la forme animale, soit dans la plastique, soit dans la peinture de la céramique.

Les motifs décoratifs en forme de câble ainsi que l'arrangement héraldique des animaux affrontés ont la même origine. Le globe ailé du soleil ainsi que les dieux et les génies debout sur des animaux, si communs en Chaldée, se trouvent aussi sur les intailles d'abord, et plus tard sur les bas-reliefs rupestres. Parmi les animaux les plus fréquemment reproduits en Cappadoce, se place le lion dont l'origine assyro-babylonienne ne saurait être méconnue. On le retrouve à Pterium, comme à Mycènes, puis à Euyuk d'Aladja et surtout à Yazili-Kaya. Ici, la grande divinité symbolique, dont la gaine est formée d'une lame d'épée que tiennent deux lions affrontés est absolument assyrienne. Cette disposition rappelle celle du poignard d'Assur-banipal que l'on voit sur un bas-relief du Musée britannique et qui représente ce roi allant à la chasse au lion. Elle rappelle aussi celle du poignard de Sargon dans un bas-relief du Musée du Louvre (fig. 178). Ce sont encore ces mêmes lions que l'on voit sur la façade principale de quelques tombeaux phrygiens.

De même qu'à Cypre, à Rhodes, à Hissarlik et à Koban, les figurines humaines et animales abondent en Cappadoce, principalement à Kara-Euyuk, à Boghaz-Keui et à Comana. Ces reproductions semblent procéder, comme celles des nécropoles caucasiennes et celles des pays égéens, du sentiment mésopotamien primitif. Le fait est surtout remarquable pour certaines figures humaines et pour certains oiseaux de Kara-Euyuk. Les unes ne peuvent être autre chose que des imitations, souvent

fort grossières, de la grande divinité babylonienne Istar, et les autres la reproduction de cette colombe, attribut de la déesse chaldéenne, qui devint celui d'Astarté.

Les monuments et les textes sont d'accord pour attester que la colombe a été dès la plus haute antiquité un oiseau sacré dans toute l'Asie occidentale, de l'Euphrate au Caucase et à la Méditerranée. Et si Lucien a vu encore à Hiéropolis, une statue de Sémiramis portant sur la tête une colombe d'or, nombre d'objets, appartenant sûrement au culte de cet oiseau sacré se rencontrent fréquemment dans les dépôts archéologiques les plus anciens de Cypre dont l'origine paraît pouvoir remonter au XXXe siècle.

M. Richter pense que le culte de la colombe a été introduit dans cette île avec les premières idoles d'Istar[1], lesquelles ont pu y être apportées par Sargon Ier (3800 av. J.-C.), comme le prouve le cylindre découvert jadis à Nicosia et que MM. Pinches et Sayce n'hésitent pas à attribuer au grand roi d'Agade.

Les rapports nombreux que nous avons étudiés entre les vestiges des civilisations pré-helléniques de la Cappadoce, du Caucase et des pays égéens, paraissent actuellement indiscutables. Et ce qui semble tout aussi démontré, c'est leurs origines communes assyro-babyloniennes. Seulement, elles ne sont ni synchroniques, ni absolument semblables. En se propageant de l'est à l'ouest, le sentiment mésopotamien s'est modifié peu à peu, dans sa marche à travers l'Asie Mineure, principalement dans ses grandes étapes, comme à Kara-Euyuk, par exemple, où des types locaux ont dû se créer. De là, cette marche s'étendit dans la direction de la mer, en Troade, d'abord, et ensuite dans toute la région égéenne où de nouvelles transformations locales devaient se produire et donner naissance à la civilisation mycénienne (3000 à 1500 av. J.-C.).— On est d'accord pour rapporter la fondation de la plus ancienne bourgade troyenne à la période qui s'étend entre 3000 et 2500 avant notre ère. —

Il résulte de cela qu'en proposant de faire remonter notre cité cappadocienne, encore non identifiée, de Kara-Euyuk à 3500 av. J.-C., nous croyons rester dans des limites fort acceptables.

Toutefois, l'influence babylonienne ne semble pas avoir atteint la Méditerranée par la seule voie de l'Arménie et de l'Asie-Mineure. Une part doit être attribuée à la Vallée du Nil. Les plus récentes découvertes de MM. Petrie[2], Amelineau[3] et de

[1] Kypros *(loc. cit.*, p. 385). — Koll, Studien zur ältesten Kunst in Griechenland *(loc cit.*, p. 77).

[2] Flinders Petrie, *Journ. of Hellenic studies*, 1890.— *Ten Years diggings in Egypt*, in-8, London, 1893. — The Egyptian bases of Greek history *(Journal of Hellenic studies*, t. XI). — *Naqada and Ballas*, in-4°, London, 1896,

[3] Amélineau, *les Nouvelles fouilles d'Abydos*, Leroux, 1896.

Morgan[1] ont montré que la Haute-Egypte avait reçu elle-même dès l'époque des premières dynasties, des sentiments artistiques et des usages nouveaux qui ne peuvent être que mésopotamiens. Dès lors, les ressemblances que l'on constate entre certains objets des nécropoles égéennes et de la Thébaïde — céramique et cuivre — s'expliqueraient de la façon la plus simple, si l'on admet des relations entre ces pays, dès ces temps si reculés. Un reflux de ce courant méridional a pu se faire sentir jusqu'en Asie Mineure, et aurait été ainsi le précurseur de celui dont l'influence est manifeste de la XVI[e] à la XIX[e] dynastie[2], mais il ne parait pas avoir influencé les Cappadociens de Kara-Euyuk, contemporains du grand Sargon.

Mais à quelle race faut-il rattacher le peuple hétéen de la Cappadoce? C'est là une question que les philologues et les anthropologistes se sont posée bien des fois.

On a vu successivement MM. Ball[3] et Halévy[4], — faisant abstraction de tout autre élément d'information que ceux fournis par la philologie — rattacher les Hétéens aux Sémites. Le premier essaye d'interpréter les caractères hétéens par l'araméen: le second, par le trop simple procédé étymologique, arrive à la conclusion que les Hatti — aussi bien que les autres Sémites de la Mésopotamie — parlaient un dialecte phénicicien.

Homel[5] place l'hétéen à côté de l'élamite et du cosséen qu'il range dans le groupe alarodien, lequel est pour lui de la famille turco-mongole.

Conder[6] arrive de son côté, par des comparaisons philologiques et ethnographiques, à des résultats à peu près identiques à ceux du savant historien de Munich, et conclut à l'origine turco-mongole de l'idiome hétéen.

Le professeur Sayce[7] a fait enfin une synthèse, aussi complète que possible, de tous les renseignements réunis jusqu'à ce jour sur la question. Par une étude raisonnée des annales égyptiennes et babyloniennes, par l'onomastique hétéenne qu'il a recueillie, et l'analyse des symboles hétéens, par les ressemblances qu'il a constatées entre ceux-ci et les caractères cypriotes, il est arrivé à établir un système plus solide. Pour lui, les noms inscrits sur les monuments égyptiens et

[1] De Morgan, *Recherches sur les origines de l'Egypte*, 2 vol. in-8°, Paris, 1896-1897.

[2] Cecil Smith: *Classical review*, 1892, p. 462. — Steindorf, *Archeolog. Anzeiger*, 1892, p. 92-96. — Maspero, *l'Archéologie égyptienne*, p. 305-313. — Perrot, *loc. cit.*, t. VI, p. 1005.

[3] *Proceedings of the Bibl. arch.*, 1887.

[4] *Acad. Inscrip.*, 1887. *Soc. Asia.*, 1887.

[5] Die Sumero-Akkadische Sprasche, etc. *(Archiv für Anthrop.*, t. XIX).

[6] Les Races primitives de l'Asie occidentale *(Journal of the anthrop. Inst.*, 1887-1889).

[7] *The Monuments of the Hittites*, 1880. *The Hittites, the Story of a forgotten empire*. 1888.

assyriens prouvent que les Hétéens ne parlaient pas une langue sémitique, et les bas-reliefs montrent que leur type physique n'a rien de sémitique. Il rattache leur langue à celle des peuples dits *alarodiens* parmi lesquels se trouvaient les Ciliciens, les Tibaréniens, les Proto-Arméniens et les autres tribus qui habitaient entre l'Halys, la mer Caspienne et la Mésopotamie. Il place volontiers le berceau de la race hétéenne sur les deux versants du Taurus et plus particulièrement sur le versant nord.

La plupart des systèmes proposés pour rechercher l'origine des Hétéens sont basés, on le voit, sur le seul caractère linguistique comme si l'idiome d'un peuple était seul capable de renseigner à cet égard. Rien n'est plus dangereux, car un peuple ne parle pas toujours la langue de sa race ou de ses ancêtres, témoin les Grecs et les Arméniens actuels de l'Asie Mineure qui ne parlent presque plus que le turc.

Sans méconnaître l'importance des éléments philologiques dans la question, je crois que c'est plutôt de l'étude des monuments sculptés que l'on doit attendre des éclaircissements sur l'ethnique des Hétéens de la Cappadoce. Car on ne possède encore aucun crâne hétéen.

Les bas-reliefs de l'Egypte et de la Ptérie donnent de nombreuses reproductions de personnages, et la ressemblance des figures gravées — soit par les artistes égyptiens, soit par les Hétéens eux-mêmes au milieu de leurs hiéroglyphes — fournit une preuve convaincante en faveur de la fidélité de ces derniers, comme l'a fait aussi remarquer M. Sayce. Rien n'est plus frappant que ce Khéta d'un bas-relief de Thèbes qui est la copie exacte de l'un des personnages d'Euyuk d'Aladja.

Les bas-reliefs thébains montrent, d'autre part, deux types distincts parmi les Khétas. Un premier qui peut être rapproché du type dit sémitique, et un second qui rappelle, a-t-on dit, le type turco-mongol, mais que je trouve plutôt arménoïde. Seulement il faut tenir compte que ces bas-reliefs égyptiens nous montrent ce peuple, au moment de son déclin, alors qu'après une longue suite de contacts et d'alliances, il ne pouvait plus présenter que des types mêlés ou des sujets d'origine différentes. Pourtant, il est probable que nombre d'entre eux ont conservé leur physionomie primitive, puisque de nos jours encore, on rencontre dans la population de la Cappadoce, de la Cilicie et de la Syrie des individus rappelant ceux des monuments hétéens.

Les personnages d'aspect sémitique représentent, peut-être, des gens des confédérations du Sud, tandis que les autres, les plus nombreux du reste, appartiennent aux confédérations du Nord. Ceux-ci présentent — comme on l'a constaté — d'assez grandes ressemblances avec les Proto-Arméniens de Tello, en Chaldée.

Quoi qu'il en soit, d'après les monuments, le type des Hétéens de la Ptérie est

caractérisé par une tête ronde et surélevée (hypsi-brachycéphale), un front déprimé; un nez droit et saillant formant une ligne presque continue avec le front. La face est projetée en avant, sans être prognathe; les pommettes sont quelquefois saillantes; les cheveux souvent frisés sont rejetés en arrière ou tressés; la lèvre supérieure est allongée; la taille plutôt petite.

Ces caractères se retrouvent assez fréquemment, de nos jours, parmi les populations des régions qui s'étendent du Taurus et de l'Halys à l'antique Arménie. Sir Charles Wilson[1] l'a retrouvé chez les habitants de Tyana. Von Luschan[2] l'a constaté chez les Taatadjis de la Syrie et des contrées voisines. Ce sont là aussi les caractères d'un certain nombre de tribus qui habitent encore en Ptérie, à Euyuk d'Aladja, à Boghaz-Keui, à Feraktin[3] et ailleurs, et que j'ai décrites comme des Arménoïdes — descendant sans doute des Hétéens — qui devinrent mazdéens et résistèrent au christianisme et à l'islam.

Nos recherches archéologiques en Cappadoce sont venues, non seulement confirmer et compléter ce que l'on savait de ce peuple qui a reçu le nom de Syro-Cappadocien ou d'Hétéen, elles nous ont encore fourni des notions nouvelles sur l'origine et le développement de sa civilisation et de ses croyances. Nous pensons avoir démontré que les ruines d'Euyuk d'Aladja devaient être attribuées plutôt à un sanctuaire qu'à un palais, et que les bas-reliefs dont cet édifice est décoré, aussi bien que les sculptures des sanctuaires rupestres de Yasili-Kaya et de Feraktin, ne représentent que la phase ultime de l'évolution des Cappadociens.

Nos fouilles dans le palais et la forteresse de Boghaz-Keui ainsi que dans les tells d'Orta-Euyuk et de Kara-Euyuk ont montré que ce peuple, dont la culture vient en grande partie des régions babyloniennes, avait prospéré en Cappadoce bien antérieurement au xve siècle avant notre ère, époque à laquelle il fut en lutte avec les Égyptiens, et qui fut celle aussi de sa décadence. En comparant, les vestiges archéologiques extraits de ces ruines avec ceux des cités préhistoriques de la Troade, des pays égéens et des îles de l'Orient de la Méditerranée dont l'antiquité peut remonter au xxxe siècle avant notre ère, nous avons été amené à croire que la Cappadoce, et Kara-Euyuk en particulier, avait été l'une des grandes étapes de cette civilisation, dans sa marche d'orient en occident.

Les textes cunéiformes de Boghaz-Keui et de Kara-Euyuk — représentant, sans

[1] Sayce, *Hittites, loc. cit.*
[2] Von Luschan, *Reisen in Lykien, Mhylias und Kibiratis*, Vien, 1889.
[3] *Recherches anthropologiques dans l'Asie occidentale, Transcaucasie, Asie Mineure, Syrie*, Lyon, 1896.

doute, un des idiomes pratiqués par les Cappadociens primitifs — viennent à l'appui des données purement archéologiques, et renforcent les idées que nous avons acquises sur les relations de ce peuple avec la Mésopotamie, et l'époque probable vers laquelle on doit supposer qu'elles se sont établies. Quant au type ethnique des Hétéens-Cappadociens, on peut admettre qu'il est autochtone, et qu'il doit être rattaché à celui des Proto-Arméniens dont l'importance fut jadis si considérable dans toute l'Asie antérieure.

APPENDICE

Durant mes deux campagnes en Cappadoce toute mon attention a dû être portée sur l'archéologie et l'ethnologie ; toutefois l'histoire naturelle ne pouvait pas me laisser indifférent : aussi je n'ai laissé échapper aucune occasion de récolter des collections zoologiques, géologiques ou botaniques.

Géologie. — Trois cent cinquante échantillons de roches et fossiles constituent les richesses géologiques que j'ai pu recueillir en Cappadoce. Le pays est essentiellement volcanique, et la nature du sol est, par conséquent, peu variée. En dehors des roches trachytiques de l'Argée qui s'étendent jusqu'en Ptérie, j'ai recueilli une assez belle série de fossiles de l'éocène inférieur de la vallée de Lesghi, à la frontière de la Galatie et de la Cappadoce.

Zoologie. — Les collections zoologiques se composent de deux cents pièces appartenant à des mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, crustacés et insectes. Parmi les mammifères, les espèces les plus intéressantes sont des spermophiles et des spalax des régions de la Ptérie et du mont Argée. Les oiseaux et les reptiles appartiennent presque tous à la faune du sud de l'Europe. Parmi les poissons qui viennent pour la plupart des environs du mont Argée, deux petites espèces du genre Cyprinodon sont particulièrement intéressantes. Elles ont donné lieu à un mémoire spécial de la part de M. Gaillard [1].

[1] Gaillard, Quelques espèces de Cyprinodon de l'Asie Mineure et de la Syrie (*Arch. du Muséum de Lyon*, t. VI, p. 10, fig. 8 et 9, 1895).

Voici la liste des espèces recueillies en Cappadoce :

Spalax typhlus, Euyuk d'Aladja.
Spermophilus xanthoprymnus, Kara-Euyuk et Césarée.
Zamenis Rawergieri Müll., Surp Garabeth.
Tropidonotus hydrus D. et B., Kara-Euyuk.
Tropidonotus tessellatus Laur., Tekke-Deressi (Taurus).
Stellio vulgaris Dand., Tekke-Deressi (Taurus).
Cyprinodon sophiæ Günther, Source thermo-sulfureuse de Yavlakh, à 4 kilomètres de Boghaz-lian.
Cyprinodon Chantrei nov. sp., Fontaine d'eau froide et potable du village de Sandaremek, près Evérek.

Cette dernière espèce est voisine du *Cypr. Sophiæ* comme le *Cypr. Danfordii* Boulenger, qui vit un peu plus à l'est en Asie Mineure (Albistan). Chez ces trois jolies espèces de poissons, le mâle a le corps rayé de bandes transversales blanc argenté ; la femelle est d'une couleur brun clair, ses flancs sont parsemés de taches brunes inégales en plus ou moins grand nombre.

Ces trois espèces, d'apparence assez semblables, sont pourtant faciles à distinguer, soit par les proportions de la tête et du corps, soit par la forme de leurs dents maxillaires.

Nous avons examiné plus de cinquante spécimens du *Cypr. Chantrei*, et les caractères spécifiques signalés sont communs à tous les spécimens. Outre les différences importantes dans les proportions du corps, le principal caractère distinctif entre cette espèce et *Cypr. Sophiæ*, se trouve dans la forme des dents. Les dents maxillaires de *Cypr. Chantrei* ont trois denticules égaux, tandis que celles du *Cypr. Sophiæ* portent un denticule médian plus grand que les denticules latéraux. Le *Cypr. Danfordii* diffère des deux espèces précédentes par sa nageoire dorsale et par la hauteur de son corps beaucoup plus grande relativement à la largeur. Sa nageoire dorsale rayée de trois lignes blanches le rapproche du *Cypr. Cypris*, mais le corps du *Cypr. Danfordii* porte des bandes transversales blanches comme *Cypr. Sophiæ* et *Cypr. Chantrei*, tandis que les flancs du *Cypr. Cypris* sont rayés de bandes argentées longitudinales.

Le *Cypr. Chantrei* a été recueilli dans une fontaine d'eau douce et froide à l'encontre des autres espèces qui habitent des eaux saumâtres et chaudes.

Botanique. — La flore de la Cappadoce est déjà connue en partie ; j'ai cru devoir pourtant, avec la collaboration de Mme Chantre (1893) et de M. Alfred Boissier, le petit-fils de l'éminent botaniste génevois, et notre compagnon de voyage en 1894, constituer un herbier durant notre exploration. Il se compose de deux mille et quelques plantes qui ont été envoyées à l'herbier Boissier, où s'élabore la suite de la *Flora orientalis*. M. Autran a bien voulu en dresser l'énumération.

Enumération des plantes récoltées par la mission CHANTRE et le père GIRARD, en Asie Mineure.

INTRODUCTION

M. Alfred Boissier a eu l'obligeance de nous remettre en 1894, pour être étudiées, trois collections de plantes qu'il avait rapportées de son voyage en Asie Mineure.

La première collection renfermait des plantes récoltées par le Père Girard, missionnaire catholique à Sivas.

Les deux autres collections avaient été récoltées par la mission Chantre.

Ces plantes, partiellement déterminées par M. le professeur J. Vetter à Orbe, ont été ensuite revisées avec soin par le savant connaisseur actuel de la flore d'Orient, M. J. Freyn à Prague.

Nous en donnons plus loin le catalogue général, d'après le *Flora orientalis* d'Edm. Boissier, estimant qu'il pourra être utile et intéressant au point de vue géographico-botanique.

Parmi les plantes remarquables récoltées dans ces localités, nous pouvons entre autres signaler : *Vicia Boissieri* Freyn, *Echinops spinosissimus* Freyn, espèce récoltée près de Sivas, *Linaria pyramidata* Sprengel var. *Kotschyana* Boiss. et *Bellevalia Clusiana* Griseb.

Mais la découverte la plus intéressante est celle d'un nouveau *Helicophyllum*, *H. hastatum*, que M. Freyn a décrit dans le *Bulletin de l'Herbier Boissier*, tome IV (1896), p. 145, récolté à Merekum.

En terminant, nous désirons remercier très spécialement la mission Chantre pour tout l'intérêt qu'elle a porté à la Botanique. Toutes ses collections sont déposées à l'Herbier Boissier.

Herbier Boissier, Chambésy près Genève, le 8 mars 1897.

Eugène AUTRAN.

Tome I

BOISSIER, « FLORA ORIENTALIS »

Clematis orientalis L. (p. 3.) — Entre Furkal et Tokat (août 1892).
Adonis squarrosa Stev. (p. 18.) — Environs de Sivas, environs d'Angora.
Adonis flammea Jacq., var. *caudata* (Stev.) Boiss. (p. 19.) — Champs de Sivas (11 juin 1890).

Ranunculus Joheleophilus Arv.-uv. (p. 20.) — Marais de la plaine de Césarée (7 septembre 1893).
Ranunculus oxyspermus M. B. (p. 29.) — Sivas, Melekoum (17 mai 1891).
Ranunculus repens L. (p. 39.) — Plaine de Sivas (26 mai 1892).
Ranunculus cassius Boiss. (p. 48.) — Bord du Kisil-Irmak à Sivas (mai-juin).
Ranunculus arvensis L. (p. 57.) — Environs de Sivas (15 mai 1891).
Ceratocephalus falcatus Pers. (p. 58). — Césarée, colline d'Eskichéhir, près de la Mosquée.
Nigella arvensis L. (p. 65.) — Champs au sud de Sivas (30 août 1891).
Nigella segetalis M. B. (p. 65.) — Ferme modèle à Sivas (1er juillet 1891).
Nigella arvensis L., var. *β. glauca* Boiss. (p. 66). — Anti-Taurus, Tekke-Deressi (1894).
Delphinium Raveyi Boiss. (p. 75.) — Environs de Sivas.
Delphinium orientale J. Gay? (p. 79.) — Anti-Taurus, Tekke-Deressi.
Delphinium orientale Gay, *forma depauperata* (p. 79.) — Environs de Sivas.
Delphinium Thirkeanum Boiss. (p. 84.) — Tokat : Toptchamdagh (29 août 1892).
Delphinium venulosum Boiss. (p. 86.) — Sivas: bords du Canal, (31 juillet 1891).
Leontice Leontopetalum L. (p. 99.) — Plaine de Sivas (12 mars 1893).
Parpaver arenarium M. B. (p. 112.) — Montagnes, route d'Amasia à Ladik (19 août 1892).
Papaver commutatum? (p. 113.) — Environs d'Angora.
Papaver somniferum L., var. *glabrum* (p. 116) — Montagnes, route d'Amasia à Ladik (12 août 1892).
Paparer hybridum L. (p. 117.) — Environs de Sivas.
Glaucium corniculatum Curt., var. ? (p. 119.) — Environs de Sivas.
Glaucium grandiflorum Boiss. et Huet (p. 121.) — Plaine de Sivas, bords des chemins.
Glaucium leiocarpum Boiss. (p. 122.) — Anti-Taurus : Kuru-Bel.
Corydalis rutaefolia D. C. (p. 126.) — Sivas : Mélékum Dagh (29 avril 1891).
Matthiola oxyceras D. C. (p. 155.) — Environs de Sivas.
Arabis albida Stev. (p. 174.) — Sivas : Mélékum Dagh (15 mai 1891).
Erysimum thyrsoideum Boiss. (p. 190.) — Environs de Sivas.
Erysimum smyrnaeum Boiss. et Bal. (p. 194.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi.
Sysimbrium Sophia L. (p. 216.) — Environs de Sivas.
Sysimbrium Irio L. (p. 217) — Champs de Sivas (30 août 1891).
Hesperis armena Boiss. (p. 231.) — Environs d'Angora.
Alyssum Alpestre L. (p. 268.) — Environs d'Angora.
Alyssum eriophyllum Boiss. et Hausskn. aff. (p. 273.) — Environs d'Angora.
Alyssum armenum Boiss.? exempl. jeune (p. 278.) — Mélékum Dagh à Sivas (17 mai 1891).
Alyssum campestre L. (p. 283.) — Environs de Sivas.
Alyssum hirsutum M. B. (p. 284.) — Environs d'Angora.
Alyssum linifolium Stev. (p. 286.) — Environs d'Angora.
Ptilotrichum cappadocicum? exempl. jeune (p 288.) — Environs de Sivas.
Camelina hispida Boiss. (p. 312.) — Environs de Sivas.
Chrysochamela Noeana Boiss. (p. 314.) — Environs de Sivas (11 juin 1890).
Thlaspi arvense L. (p. 323.) — Sivas, champs sur la route de Bagdad (26 mai 1892).
Thlaspi perfoliatum L. (p. 325.) — Plaine du Kisil-Irmak à Sivas (mi-septembre 1892).
Iberis Taurica D. C. (p. 334.) — Collines de Sivas (3 juin 1891).
Capsella bursa-pastoris Monch (p. 340.) — Environs d'Angora.
Æthionema Buxbaumii Fisch. (p. 353.) — Moulin du Pacha, à Sivas, rochers.

Lepidium Draba L. (p. 356.) — Champs de Sivas, environs d'Angora.
Lepidium crassifolium W. K., var. *dentatum* Boiss. (p. 357.) — Plaine de Césarée.
Senebiera Coronopus Poiret (p. 363.)— Plaine de Kizil-Irmak à Sivas (mi-septembre 1892).
Isatis latifolium Stev. (p. 376.) — Champs de Sivas (7 juillet 1891).
Eruca cappadocica Reut. et Boiss. (p. 396.) — Champs de Sivas (11 juin 1890).
Eruca sativa Lam. (p. 396.) — Environs d'Angora.
Reseda lutea L.? exemp. jeune (p. 429.) — Environs d'Angora.
Reseda truncata F. et M. (p. 429.) — Sivas (3 août 1892).
Helianthemum œlandicum, var. *penicillatum* Boiss. (p. 448.) — Coteaux de Sivas (10 septembre 1891).
Helianthemum vulgare Gaertn., var. *discolor* (p. 446.) — Environs de Sivas.
Helianthemum vulgare Gaertn. (p. 446.) — Environs de Sivas.
Polygala ramulosa Boiss. et Bal. (p. 471.) — Melekum Dagh à Sivas (6 juin 1892).
Polygala telephioides Boiss. et Bal. (p. 472.) — Sivas, Moulin du Pacha (12 juin 1893).
Dianthus pallens S. et S., forma (p. 485.) — Environs de Sivas.
Dianthus Kotschyanus Boiss., forma ? (p. 489.)— Tchambbil, environs de Sivas (4 août 1892).
Dianthus crinitus Sm. (p. 496.) — Environs de Sivas (11 juin 1890).
Dianthus aristatus Boiss. (p. 505.) — Environs de Sivas.
Vaccaria grandiflora Jaub. et Sp. (p. 525.) — Environs de Sivas (3 juillet 1891).
Vaccaria parviflora Monch. (p. 525.) — Environs de Sivas.
Saponaria vaccaria L. (p. 525.) — Environs de Sivas.
Saponaria prostrata Willd. (p. 529.) — Environs de Sivas.
Gypsophila minutiflora Haussk. et Bornm. (p. 534.) — Collines de Sivas (18 juin 1891); collines de Sivas, rive gauche du Mismilermak (19 juillet 1892).
Gypsophila multiflora Hauskn. et Bornm. (p. 534.) — Collines de Sivas (18 juin 1891).
Gypsophila Wiedemanni Boiss. ? *(sed folia margine scaber)* (p. 541.)— Environs de Sivas.
Gypsophila anatolica Boiss. et Heldr. (p. 542.)— Ouest de Sivas, bords du ruisseau (12 juillet).
Gypsophila eriocalyx Boiss. (p. 546.) — Collines de Sivas (15 juillet 1890).
Silene juvenalis Del. (p. 579.) — Environs d'Angora.
Silene conoidea L. (p. 580.) — Environs de Sivas (11 juin 1890).
Silene compacta Horn. (p. 582.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi, Kuru-Bel et environs de Sivas.
Silene racemosa Otth. (p. 589.) — Environs de Césarée et de Sivas.
Silene pruinosa Boiss., forma (p. 612.) — Montagne au sud de Sivas (25 août 1893).
Silene commutata Guss. (p. 629.) — Anti-Taurus : Tekke Deressi.
Lepyrodiclis helosteoides Fenzl (p. 668.)— Plaine de Césarée, champs de blé (30 mai 1894).
Alsine anatolica Boiss. (p. 680.) — Sivas : val de Khouïkecen (12 août 1891).
Arenaria Ledebouriana Fenzl, var. *glutinosa* Boiss. (p. 696.) — Collines de Sivas (juin-juillet).
Holosteum liniflorum Stev. (p. 710.) — Bords du Kizil-Irmak à Sivas (30 août 1891).
Cerastium chloræfolium F. et M. (p. 719.) — Sivas : colline du Mélékum (26 mai 1892).
Lepigonum marginatum Koch (p. 733) — Ferme modèle à Sivas (29 avril).
Paronychia capitata Koch (p. 743.) — Sivas, collines arides (mai-juillet).
Hypericum scabrum L. (p. 796.) — Ferme modèle à Sivas (14 juin 1891).
Hypericum lydium Boiss. (p. 799.) — Environs de Sivas.
Hypericum repens L. (p. 801.) — Sivas : collines du Karlek (18 juin 1891).

Hypericum perforatum L. (p. 809.) — Montagnes entre Amasia et Ladik (12 août 1892) : Anti-Taurus : Tekke-Deressi.
Hypericum origanifolium Willd. (p. 810.) — Coteaux de Sivas.
Althæa cannabina L. (p. 825.) — Anti-Taurus : Kiraz-Bel ; Sivas : Dak Tchermouk (2 août 1892).
Althæa officinalis L. (p. 825.) — Descente entre Art Ova et la gorge d'Amasia (3 août 1892).
Linum tenuifolium L. (p. 863.) — Environs de Sivas (20 juillet 1892).
Geranium tuberosum L., (p. 872.) — Environs d'Angora. Environs de Sivas.
Geranium tuberosum L., var. *genuinum* Boiss., f. *latisecta* (p. 872.) — Environs de Sivas (26 mai 1892).
Geranium pyrenaicum L. (p. 880.) — Anti-Taurus : Kuru-Bel, env. de Sivas (20 mai 1891).
Erodium sibthorpianum Jaub. et Sp. (p. 886.) — Dak-tchermouk, 20 kil. ouest de Sivas (2 août 1892).
Zygophyllum fabago L. (p. 913.) — Sivas : vallée de Mismil-Irmak (19 juillet 1891).
Peganum Harmala L. (p. 917.) — Environs de Sivas, partout (fin juin à septembre). Plaine de Césarée, Kul Tépé.
Haplophyllum armenum Spach ? (p. 927.) — Sud-ouest de Sivas, collines sèches (18 juin 1892).
Acer Tataricum L. (p. 948.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi.

Tome II

Evonymus europæus L. (p. 8.) — Dak Tchermouk. 20 kilomètres ouest de Sivas (2 août 1892).
Paliurus australis Gaertn. (p. 11). — Anti-Taurus: Kiraz-Bel.
Genista albida Willd. var. *armeniaca* Boiss. (p. 42.) — Melekumdagh à Sivas (16 juin 1892).
Ononis antiquorum L.? *(fructus deest)* (p. 57.) — Artova, partout à Sivas (3 août 1892).
Trigonella aurantiaca Boiss. (p. 74.) — Environs de Sivas.
Trigonella Noeana Boiss. (p. 77.) — Champs de Sivas (11 juin 1890).
Medicago sativa L. (p. 94.) — Environs de Sivas.
Melilotus officinalis Desr. var. *oxycarpa* Boiss (p. 109.) — Melekum à Sivas (12 juin 1892).
Trifolium arvense L. (p. 120.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi.
Trifolium longisetum Boiss. et Bal. (p. 120.) — Anti-Taurus: Kuru-Bel.
Trifolium resupinatum L. (p. 137.) — Anti-Taurus. Kuru-Bel.
Dorycnium Anatolicum Boiss. (p. 162.) — Anti-Taurus: Entrée du Kuru-Bel
Coronilla Cappadocica Willd. et var. (p. 180.) — Champs de Sivas (15 juillet 1890).
Coronilla varia L. (p. 181.) — Anti-Taurus: Tekke-Deressi. Champs de Sivas, juin, juillet.
Psoralea bituminosa L. (p. 187.) — Sivas. Montagnes de Zilik (22 août 1892).
Colutea arborescens L. (p. 194.) — Kizilénich près Tokat (4 août 1892).
Astragalus Krugeanus Freyn et Bornm.? (p. 205) — Anti-Taurus: Kiraz-Bel.
Astragalus eriophyllus Boiss. (p. 243.) — Sivas: Melekum (12 juin 1892).
Astragalus macroscepus Boiss. ? (p. 245.) — Taurus : Kuru-Bel.
Astragalus declineatus Willd. var. *suprahirsutus* Freyn (1895) (p. 295.) — Champs de Sivas (19 juillet 1891).
Astragalus tokatensis Fisch. (p. 362.) — Champs de Sivas (19 juillet 1891).

Astragalus mesopotamicus Boiss. (p. 381.) — Sivas: Daktchermouk (2 août 1892).
Astragalus strigillosus Bunge (p. 431.) — Collines de Sivas (7 juin 1890).
Astragalus canescens Bunge (p. 433.) — Sivas: Mélékum (12 juin 1892), côteaux de Sivas (15 mai 1891).
Astragalus collinus Boiss. (p. 438.) — Environs d'Angora.
Astragalus angustifolius Lam. (p. 489.) — Sivas: Mélékum (12 juin 1892).
Onobrychis gracilis Boiss. (p. 535.) — Environs de Sivas.
Onobrychis Tournefortii Boiss. (p. 549.) — Champs de Sivas (5 juillet 1891).
Ebenus laguroides Boiss. (p. 556.) — Ferme modèle à Sivas (28 juin 1891).
Vicia tenuifolia Roth (p. 586.) — Ferme modèle à Sivas (3 juin 1891).
Lathyrus Aphaca L. (p. 602.) — Champs de Sivas (11 juin 1890).
Lathyrus Cicera L. (p. 605.) — Environs de Sivas.
Orobus sessilifolius S. et S. (p. 618.) — Champs de Sivas (15-20 juillet 1890).
Goebelia alopecuroides Bge (p. 628.) — Environs de Sivas. Bords du Kizil-Irmak à Sivas (26 juin 1892).
Cerasus incana Pallas (p. 647.) — Sivas: Collines du Yelan dagh (10 mai 1894).
Cotoneaster nummularia Fisch. et Mey. (p. 666.) — Mélékum-dagh à Sivas (2 juin 1892).
Spiraea Ulmaria L. var. *discolor* Tausch (p. 690.) — Sivas: Tchamle-Bel (3 août 1892).
Rubus collinus D. C. (p. 694.) — Sivas: Tchamle-Bel (3 août 1892).
Geum heterocarpum Boiss (p. 698.) — Mélékum-dagh à Sivas (2 juin 1892).
Potentilla speciosa Willd. f. *concolor* Siegf. et Keller (p. 705.) — Dak Tchermouk, 20 kilom. ouest de Sivas.
Potentilla hirta L. (p. 713.) — Champs de Sivas (11 juin 1894).
Potentilla subpedata C. Koch (p. 723.) — Environs de Sivas (12 septembre 1891). Tchamle-Bel (3 août 1892).
Agrimonia repens L. (p. 728.) — Tchamle-Bel, entre Sivas et Tokat (3 août 1892). Anti-Taurus; Tekke-Deressi.
Alchimilla vulgaris var. *major* Boiss. (p. 730.) — Tchamle-Bel entre Sivas et Tokat.
Punica Granatum L. (p. 736.) — Anti-Taurus: Kiraz-Bel.
Myrtus communis L. (p. 736.) — Anti Taurus: Kiraz-Bel.
Lythrum Salicaria L. var. *tomentosum* D. C. (p. 738.) — Sivas: Tchamle-Bel (3 août 1892). Vallée de Tchingil, entre Amasia et Tokat (9 août 1892). Champs de Sivas (30 août 1891). Anti-Taurus: Kiraz-Bel.
Epilobium spicatum Lam. (p. 745.) — Tchamle-Bel-dagh, entre Sivas et Tokat (3 et 31 août 1892).
Epilobium hirsutum L. var. *tomentosum* Haussku. (p. 746.) — Tchamle-Bel (3 août 1892). Sivas (5 septembre 1891).
Bryonia multiflora Boiss. et Heldr. (p. 761.) — Mélékum-dagh à Sivas (16 juin 1892). Furkal (9 août 1892).
Sedum album L. (p. 781.) — Anti-Taurus: entrée du Kuru-Bel. Kiraz-Bel.
Sedum sempervirum Ledeb. (p. 786.) — Anti-Taurus: Tekke-Deressi, plateau au sud de Sivas (19 juillet 1891).
Sedum pallidum M. B. (p. 790) — Mélékum à Sivas (8 juin 1892).
Sempervivum globiferum L. (p. 797.) — Sivas: Taschan-dagh près Mersifoun (18 août 1892). Montagnes d'Amasia (11 août 1892).
Saxifraga Cymbalaria L. (p. 811.) — Sivas: Tascham-dagh au nord de Mersifoun (18 août 1892).

Parnassia palustris L. (p. 814.) — Sivas: Tchamle Bel-dagh (4 août 1892).
Eryngium creticum Lam. (p. 827.) — Anti-Taurus. Kiraz-Bel.
Eryngium bithynicum Boiss. ? (p. 828.) — Vallée du Mismil à Sivas (19 juillet 1891).
Astrantia helleborifolia Salisb. (p. 831.) — Taschan-dagh au Nord de Mersifoun. Sivas (18 août 1892).
Bupleurum protractum Lk. et Hoffm. (p. 836.) — Champs de Sivas (11 juin 1890).
Bupleurum commutatum Boiss. et Bal. (p. 844.) — Mélékum-dagh à Sivas (16 juin 1892).
Scandix iberica M. B. (p. 915.) — Sivas (17 mai 1891).
Scandix grandiflora L. (p. 917.) — Environs de Sivas. Environs d'Angora.
Caucalis leptophylla L. (p. 1084.) — Anti-Taurus. Kuru-Bel.
Caucalis erythrotricha Boiss. et Hausskn. forme *pallidiflora* (p. 1085.) — Champs de Sivas (17 juin 1890).
Turgenia latifolia Hoffm. (p. 1087.) — Champs de Sivas (11 juillet 1890)

Tome III

Lonicera etrusca Santi (p. 5.) — Kizelenich près Tokat (7 août 1893).
Putoria calabrica Pers. (p. 12.) — Anti-Taurus. Kiriaz-Bel.
Crucianella glauca A. Rich. (p. 24.) — Sivas (11 juin 1894).
Asperula suaris Fisch. et Mey. (p. 25.) — Ferme modèle à Sivas (11 juin 1890).
Asperula arvensis L. (p. 30.) — Champs de Sivas (11 juin 1890)
Asperula graveolens M. B. (p. 41.) — Sivas (12 juillet 1891).
Galium verum L. (p. 62.) — Anti-Taurus: Entrée du Kuru-Bel. Tekke-Deressi. Dak-Tchermouk, 20 kilomètres à l'ouest de Sivas (2 août 1882). Sivas (15 juillet 1890).
Galium tricorne L. (p. 67). — Environs de Sivas.
Galium coronatum S. et S. (p. 79.) — Environs d'Angora. Mélékum-dagh, Sivas (15 mai 1891).
Centranthus angustifolius (p. 92.) — Rochers d'Amasia (22 août 1892). Ferme modèle de Sivas (7 juillet 1891).
Valerianella coronata D. C. (p. 110.) — Champs à Sivas (26 mai 1892).
Morina persica L. (p. 114.) — Lieux incultes à Sivas (26 mai 1892).
Cephalaria cilicica Boiss. et Ky. var. (p. 119.) — Champs de Sivas (15 juillet 1890).
Cephalaria syriaca Schrad. (p. 120.) Ferme modèle à Sivas (28 juin 1891).
Scabiosa ochroleuca L. (p. 131.) — Tchamle-Bel-dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1892).
Scabiosa hispidula Boiss. (p. 140.) — Environs de Sivas.
Scabiosa palæstina L. var. (p. 144.) — Anti-Taurus. Kiraz-Bel.
Pterocephalus Pinardi Boiss. (p. 149) — Dak-Tchermak, 20 kilomètres ouest de Sivas (2 août 1892). Collines de Sivas (12 août 1891).
Bellis perennis L. (p. 173.) — Sivas: ruisseau du val des Moulins (10 mai 1891).
Inula auriculata Boiss. et Bal (p. 192.) — Anti-Taurus. Tekke-Deressi. Kuru-Bel.
Inula Montbretiana D. C. (p. 193.) — Champs à Sivas (12 juillet 1891), vallée de Khouikecen. à Sivas (12 août 1891).
Inula Britanica L. (p. 193.) — Parkemnik, près Sivas.
Inula Britanica L. var. *rupestris* Griseb. (p. 193.) — Parkemnik, près Sivas (6 août 1891).

Inula heterolepis Boiss. (p. 197.) — Dak-Tchermak, 20 kilomètres ouest de Sivas (2 août 1892), vallée de Khouikecen près Sivas (12 août 1891).

Helichrysum callichrysum D. C. (p. 230.) — Dak-Tchermak, 20 kilomètres ouest de Sivas (3 août 1892).

Helichrysum plicatum D. C. (p. 231.) — Anti-Taurus. Tekke-Deressi, environs de Sivas (19 juillet 1891).

Helichrysum graveolens D. C. (p. 232.) — Environs de Sivas.

Helychrysum Aucheri Boiss. (p. 235.) — Anti-Taurus. Tekke-Deressi. Sivas, lieux incultes (19 juillet 1891).

Filago arvensis L. var. *lagopus* D. C. (p. 247.) — Environs de Sivas.

Bidens cernua L. (p. 250.) — Marais de la plaine de Césarée (7 septembre 1893).

Achillea setacea (p. 256.) — Anti-Taurus, Kuru-Bel, Tekke-Deressi et ferme modèle à Sivas (15 juillet 1891).

Achillea micrantha M. B. (p. 264.) — Ferme modèle à Sivas (15 juillet 1891).

Achillea Santolina L. (p. 266.) — Champs de Sivas (30 mai 1891).

Achillea goniocephala Boiss. et Bal. *forma* (p. 268.) -- Champs de Sivas (11 juin 1890).

Anthemis tinctoria L (p. 280.) — Anti-Taurus. Entrée du Dede-Bel, Kuru-Bel et Kiraz-Bel.

Anthemis arvensis L. (p. 301.) — Environs de Sivas.

Anthemis fumariaefolia Boiss.? (p. 304.) — Environs de Sivas.

Anthemis candidissima Willd. ? (p. 305.) — Environs d'Angora.

Chamaemelum oreades Boiss. (p. 333.) — Sivas, lieux arides (14 mai 1891).

Tanacetum vulgare L. (p. 352.) — Environs de Sivas (3 août 1892).

Tanacetum tomentellum Kotschy. (p. 254.) — Anti-Taurus: Kiraz-Bel.

Tussilago Farfara L. (p. 377.) — Sivas : partout (24 mars 1891).

Senecio vernalis W. K. (p. 389.) — Plateau à l'est de Sivas (19 juillet 1891), environs d'Angora.

Echinops spinosissimus Freyn et Sintenis (p. 423.) — Sivas. Khenour ghedouz.

Echinops bipinnatus Freyn et Sintenis? (incomplet) (p. 423.) — Anti-Taurus. Tekke-Deressi.

Echinops microcephalus S. et S. (p. 440.) — Environs de Sivas.

Xeranthemum squarrosum v. *pictum* Boiss. (p. 444.) — Dak Tchermak, 20 kilomètres ouest de Sivas (3 août 1892). Collines de Sivas (30 août 1891).

Xeranthemum squarrosum Boiss. var. *unicolor* Boiss. (p. 444.) — Kiraz-Bel. Anti-Taurus. Tekke-Deressi. Dak Tchermak, 20 kilomètres ouest de Sivas (6 décembre 1894).

Xeranthemum longepapposum F. et M. (p. 445.) — Sivas. Collines arides (15 juillet 1891).

Cousinia brachyptera D. C. ? (p. 488.) — Mélékum-dagh à Sivas (9 août 1891).

Cirsium incanum M. B. (p. 552.) — Ferme modèle à Sivas (28 juin 1891).

Phaeopappus Kotschyi Boiss. (p. 595.) — Anti-Taurus: Kiraz-Bel.

Centaurea axillaris Willd. var. *cana* Boiss. (p. 636.) — Environs de Sivas.

Centaurea squarrosa W. (p. 651.) — Anti-Taurus: Tekke-Deressi.

Centaurea aggregata F. M. (p. 652.) — Anti-Taurus: Kiraz-Bel. Tekke-Deressi.

Centaurea thrinciaefolia D. C. aff. (p. 660.) — Tchamle Bel-dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1892).

Centaurea glaucescens Fisch. et Mey. (p. 676.) — Collines de Sivas (23 juillet 1891).

Centaurea polypodifolia Boiss. (p. 683.) — Sivas: vallée des Moulins (25 juillet 1891).

Centaurea solsticialis L. (p. 685.) — Anti-Taurus; Tekke-Deressi. Kiraz-Bel.

Carthamus glaucus M. B. (p. 707.) — Vallée de Tokat (3 août 1892).

Scolymus hispanicus L. (p. 713.) — Sivas: vallée de Tchengel (9 août 1892).
Picris hieracioides L. (p. 734.) — Champs de Sivas (31 juillet 1891).
Podospermum Jacquinianum Koch (p. 757.) — Environs d'Angora.
Scorzonera phaeopappa, var. *minor* Boiss. (p. 764.) — Environs de Sivas. Mélékum à Sivas.
Scorzonera cinerea Boiss. (p. 771.) — Dak-Tchermouk, 20 kilomètres ouest de Sivas (3 août 1892).
Scorzonera lanata M. B. (p. 776.) — Environs d'Angora.
Taraxacum serotinum Sadl. (p. 786.) — Melekum-dagh à Sivas (25 août 1891).
Chondrilla juncea L. (p. 792.) — Environs de Sivas (10 septembre 1891).
Lactuca viminea Link (p. 818.) — Rochers de Khandsar, près Sivas (28 juillet 1892).
Hieracium macranthum Ten. (p. 860.) — Dak-Tchermouk, 20 kilomètres ouest de Sivas (2 août 1892).
Hieracium pannosum Boiss. var. *dentatum* Freyn (p. 869.) — Dak-Tchermouk, 20 kilomètres ouest de Sivas (3 août 1892).
Lagoseris orientalis Boiss. (p. 882.) — Environs d'Angora.
Michauxia campanuloides L'Hérit. (p. 890.) — Anti-Taurus: Tekke-Deressi.
Campanula glomerata L. (p. 927.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi. Tchamle-Bel dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1892).
Podanthum amplexicaule Boiss. (p. 948.) — Tchamle-Bel-dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1892).
Podanthum Sibthorpianum Boiss. (p. 950.) — Tchamle-Bel-dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1892). Dak-Tchermouk, 20 kilom. ouest de Sivas (2 août 1892).
Podanthum lobelioides Boiss. (p. 953.) — Mélékum-dagh à Sivas (16 juin 1892). Dak-Tchermouk, 20 kilom. ouest de Sivas (2 août 1892).
Specularia pentagonia A. D. C. (p. 959.) — Environs d'Angora.

Tome IV

Glaux maritima L. (p. 7.) — Marais de Keybat, près Césarée (2 juin 1894).
Lysimachia atropurpurea L. (p. 7.) — Environs de Césarée (14 juin 1894).
Lysimachia punctata Jacq. (p. 9.) — Tchamle-Bel- dagh entre Sivas et Tokat (3 août 1892).
Androsace maxima L. (p. 18.) — Environs d'Angora.
Cynanchum acutum L. (p. 60.) — Bizeri, près Tokat (6 août 1892).
Erythræa turcica Velen. (p. 67.) — Sivas : Moulin du Pacha (31 juillet 1891). — Anti-Taurus : Kiraz Bel.
Gentiana Freyniana Bornm. (p. 69.) — Tchamle-Bel-dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1892).
Gentiana calycina Boiss. et Hausskn. (p. 75.) — Sivas : Tarchandagh, près Mersifoun (18 août 1892).
Convolvulus holosericeus M. B. (p. 95.) — Environs de Sivas et vallée de l'Indjéson (28 juillet 1893).
Convolvulus lineatus L. (p. 98.) — Sivas, environs.
Convolvulus assyricus Griseb. (p. 99.) — Montagnes de Sivas.
Convolvulus galaticus Rostan. (p. 104.) — Environs de Sivas.
Convolvulus hirsutus Stev., var. β. *virescens* Boiss. (p. 105) — Rochers de Khandsar, près Sivas (28 juillet 1892).

Convolvulus arvensis L. (p. 108.) — Environs de Sivas.
Cerinthe minor L. (p. 148.) — Ferme modèle à Sivas (28 juin 1891).
Anchusa angustissima C. Koch (p. 150.) — Environs de Sivas.
Anchusa ochroleuca M. B., var. β. *canescens* Boiss. (p. 153.) — Env. de Sivas (3 juin 1891).
Anchusa italica Retz. (p. 154.) — Anti-Taurus : Kiraz-Bel.
Onosma sericeum Willd. (p. 185.) — Dak-Tchermouk, 20 kilomètres ouest de Sivas (2 août 1892).
Onosma flavum Lehm. (p. 186.) — Anti-Taurus ; Tekke-Deressi et Kuru-Bel.
Onosma pallidum Boiss. (p. 201.) — Env. de Sivas et Ferme modèle à Sivas (28 juin 1891).
Onosma stellulatum W. et Kit. var. S. *angustifolium* Boiss. (p. 201.) — Environs d'Angora.
Lithospermum arvense L. (p. 216.) — Moulin du Pacha à Sivas (11 juin 1890).
Moltkia cærulea Lehm. (p. 221). — Mélékum-dagh à Sivas (17 mai 1891). Environs d'Angora.
Alkanna orientalis Boiss. (p. 227.) — Environs de Sivas.
Paracaryum calycinum Boiss. et Bal. (p. 261) — Plaine de Césarée (30 juin).
Cyphomattia lanata Boiss. (p. 272.) — Plaine de Césarée (30 juin).
Asperugo procumbens L. (p. 275.) — Sivas, lieux humides (2 juin 1892).
Hyoscyamus pusillus L. (p. 295.) — Plaine de Césarée (27 mai).
Verbascum pyramidatum M. B. var. (p. 340.) — Sivas : Monastère grec de Gumuch H. Kévi (17 août 1892).
Anarrhinum orientale Benth. (p. 363.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi. Tchamle-Bel-dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1892).
Linaria pyramidata, var. β. *Kotschyana* Boiss., *forme calyce depilato* (p. 370.) — Coteau de Sivas (20 juillet 1892).
Linaria coridifolia Desf. (p. 379.) — Coteaux de Sivas (3-19 juillet 1891).
Digitalis ferruginea L. (p. 429.) — Tchamle-Bel-dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1392).
Veronica Biebersteinii C. Richter. *forma cinerea* Hausskn. et Born. (p. 444.) — Environs d'Angora.
Veronica Biebersteinii C. Richter (= var. *multifida* fl. or. non L.) (p. 434.) — Mélékum-dagh à Sivas (17 mai 1891).
Bungea trifida C. A. Meyer (p. 471). — Sivas, coteaux arides (mai-juin 1891).
Euphrasia stricta Host. (p. 472.) — Environs de Sivas.
Odontites serotina Lam. (p. 476) Hamlebil-dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1892).
Pedicularis comosa L. (p. 491.) — Moulin du Pacha, près Sivas (2 juin 1892). Tchamle-Bel, entre Sivas et Tokat (3 août 1892).
Acanthus hirsutus Boiss. (p. 521.) — Environ de Sivas.
Gymnandra stolonifera C. Koch (p. 527.) — Plateau de la Caserne, à Sivas (mai-juin).
Globularia trichosantha F. et M. (p. 529.) — Mélékum-dagh à Sivas (2 juin 1892).
Globularia orientalis L. (p. 531.) — Environs de Sivas.
Mentha sylvestris L., var. *molissima* Koch (p. 543) — Anti-Taurus : Kuru-Bel.
Thymus syriacus Boiss. (p. 559.) — Sivas : Kiraz-Bel.
Thymbra spicata L. (p. 561.) — Anti-Taurus : Kiraz Bel.
Ziziphora clinopodioides M. B., var. α. *serpyllacea* Boiss. (p. 585.) — Mélékum-dagh à Sivas (15 juillet 1890).
Ziziphora Taurica M. B., var. β. *subcapitata* Hausskn. (p. 587.) — Ferme modèle. à Sivas (1er juillet 1891).
Ziziphora tenuior L. (p. 587.) — Environs de Sivas.

Salvia amasiaca Freyn et Bornm. (p. 590.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi. Environs de Sivas (28 juin 1891).

Salvia grandiflora Ettling. (p. 593) — Sivas : Kavsa (14 août 1892).

Salvia cryptantha Montb. et Auch. (p. 608.) — Environs de Sivas et coteaux de Césarée (11 juin 1890). Environs d'Angora.

Salvia Montbrelii Benth., var. *pannosa* Freyn et Bornm. (p. 611.) Environs de Sivas (28 juin 1891).

Salvia sclarea L. (p. 616) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi, Kiraz-Bel et Kuru-Bel.

Salvia candidissima Vahl. (p. 621.) — Environs de Sivas (15 juillet 1890).

Salvia Horminum L. (p. 631.) — Environs de Sivas.

Scutellaria orientalis L., var. *β. pinnatifida* Jaub. et Spach (p. 682.) — Coteaux de Sivas (11 juin 1890).

Scutellaria salviaefolia Benth. (p. 685.) — Sivas, lieux arides (27 juin 1893).

Brunella vulgaris L. (p. 691.) — Environs de Sivas.

Sideritis montana L. (p. 706.) — De Sivas à Césarée, lieux incultes (11 juin 1890 et 19 juillet 1891).

Stachys Thirkei C. Koch (p. 719.) — Ferme modèle à Sivas (7 juillet 1891). Anti-Taurus : Tekke-Deressi.

Stachys iberica M. B. (p. 731.). — Environs de Sivas (15 juillet 1890).

Vitex Agnus-Castus L. (p. 735.) — Anti-Taurus : Kiraz-Bel.

Stachys lavandulaefolia Vahl. (p. 743.) — Mélékum-dagh à Sivas (2 juin 1892).

Stachys pubescens Ten. (p. 745.) — Environs de Sivas (28 juin 1891).

Lamium striatum S. et S., var. *δ reniforme* Boiss. (p. 757.) — Mi-hauteur de l'Argée (1er juin 1894).

Wiedemannia orientalis Fisch. et Meyer (p. 767.) — Environs de Sivas. Environs d'Angora.

Phlomis brevilabris Ehrenb. (p. 782) — Anti-Taurus, Kuru-Bel.

Phlomis armeniaca Willd. (p. 783.) — Environs de Sivas. Tavra, près Sivas (5 et 15 juillet 1890 et 1891).

Phlomis Herba-Venti L., var. *β. tomentosa* Boiss. (p. 791). — Sivas, champs incultes (23 juillet 1891).

Ajuga salicifolia L. (p. 800.) — Moulin du Pacha, à Sivas (25 juin 1893).

Ajuga Chamaepitys L. (p. 802.) — Environs de Sivas (15 juillet 1890). Environs d'Angora.

Teucrium orientale L. (p. 808.) — Anti-Taurus : Kuru-Bel et Tekke-Deressi. Environs de Sivas. Tchamle-Bel dagh, près Tokat (3 août 1892).

Teucrium chamaedrys L. (p. 816) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi. Environs de Sivas, coteaux arides (9 août 1891).

Teucrium Polium L. (p. 821.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi et Kiraz-Bel.

Teucrium Polium L., var. *capitatum* Boiss. (p. 821.) — Environs de Sivas (15 juillet 1890).

Acantholimon glumaceum H. Sp. (p. 835.) — Dak-tchermouk, 20 kilomètres ouest de Sivas (12 août 1892).

Acantholimon caryophyllaceum Boiss. (p. 838.) — Dak-tchermouk, 20 kilomètres ouest de Sivas (2 et 12 août 1892).

Acantholimon Echinus Boiss. (p. 840.) — Dak-tchermouk, 20 kilomètres ouest de Sivas (12 août 1892).

Acantholimon puberulum Boiss. (p. 841.) — Tchamle-Bel-dagh, entre Sivas et Tokat (3 août 1892).

Statice Gmelini Willd. (p. 859.) — Sivas : Plaine de Mersifoun (23 août 1892).
Plumbago europaea L. (p. 875.) — Sivas : Moulin du Pacha (31 juillet 1891). Mélékum-dagh (fin juillet 1893).
Plantago arenaria W. et K. (p. 892.) — Pied du Yelan dagh, près Césarée (14 juin 1894).
Blitum virgatum L. (p. 905.) — Sivas : vallée du Mismil-Irmak (juillet 1891).
Rumex acetoselloides Boiss. (p. 1018.) — Sivas : plaine de Césarée (30 juin).
Daphne buxifolia Vahl. (p. 1047.) — Sivas : au Moulin du Pacha (fin juin 1893).
Elaeagnus hortensis M. B. (p. 1056.) — Sivas, dans les cultures (juin).
Aristolochia maurorum L. (p. 1080.) — Sivas, champs (19 juin 1892).
Euphorbia Chamaesyce L., var. ξ. *canescens* L. (p. 1088.) — Environs de Sivas (août 1892).
Euphorbia Apios L. (p. 1103.) — Environs de Sivas.
Parietaria judaica L. (p. 1149.) — Environs de Sivas.
Quercus Pontica C. Koch (p. 1166.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi.
Ostrya carpinifolia Scop. (p. 1178.) — Anti-Taurus : Kiraz-Bel.

Tome V

Alisma Plantago L. (p. 9.) — Environs de Sivas (25 avril 1891).
Butomus umbellatus L. (p. 12.) — Ruisseaux de Sivas (juillet 1893).
Triglochin palustre L. (p. 13.) — Ruisseaux de Tavra à Sivas (3 septembre 1891).
Triglochin maritimum L. (p. 13.) — Pied du Yelandagh, près Césarée (14 juin 1894).
Arum orientale M. B. (p. 39.) — Sivas : collines dominant la vallée des Moulins (9 juin 1892).
Helicophyllum hastatum J. Freyn, nov. sp. in *Bulletin de l'Herb. Boissier*, t. IV (1896) p. 179. — Sivas : Mérékum (16 juin 1892).
Typha stenophylla F. et M. (p. 50.) — Tavra et Perkenick, près de Sivas (25 août 1891).
Orchis angustifolia M. B. (p. 65.) — Anti-Taurus : Tekke-Deressi et entrée du Dede-B. Tchamle-Bel-dagh entre Sivas et Tokat (5 août 1892).
Orchis palustris Jacq. (p. 70.) — Sivas : Marais de Keybat près Césarée
Crocus ancyrensis G. Maw (p. 104.) — Collines de Sivas (24 mars).
Crocus biflorus var. δ. *Pestalozzae* Boiss. (p. 112.) — Collines de Sivas (22 mars).
Iris Müllendorfiana Born. (p. 117). — Mélékum-dagh à Sivas (avril, mai 1891).
Iris Bornmulleri Hausskn. (p. 117.) — Collines de Sivas (15 mars 1892).
Iris Caucasica Hoffm. (p. 121.) — Mélékum-dagh à Sivas (avril, mai 1891).
Ornithogalum Balansae Boiss. (p. 122.) — Environs de Sivas (23 avril 1892).
Iris Pseudoacorus L. (p. 127.) — Sivas : Marais de Keybat près Césarée (7 juin 1894).
Iris ochroleuca L. (p. 129.) — Sivas : marais de Keybat près Césarée (7 juin 1894). Anti-Taurus : Kul Tepe (plaine de Césarée).
Iris iberica Hoffm. (p. 131) — Environs de Sivas.
Gladiolus tenuiflorus C. Koch (p. 140.) — Prairies de Mélékum à Sivas (30 mai 1891).
Sternbergia colchiciflora W. et K. (p. 147.) — Plaine de Sivas, terrain submergé (27 août 1892).
Colchicum bulbocodioides M. B. (= *C. montanum* fl. or. non L.) (p. 164.) — Sivas : Mélékum (24 mars 1892).
Fritillaria assyriaca Bak.? p. 186) — Sivas : Yelan-dagh près Césarée (18 mai 1894).

Tulipa Gesneriana Boiss. (p. 194.) — Mérékum près Sivas (27 mai 1892).
Gagea arvensis Schult. (p. 205.) — Sivas, partout (12 avril 1892).
Ornithogalum brachystachys C. Koch. (p. 214.) — Environs de Sivas.
Ornithogalum narbonense var. *δ alpinum* Boiss. (p. 214.) — Environs de Sivas.
Ornithogalum densum Boiss. et Blanche (p. 214.) — Mérékum, près Sivas (16 juin 1892).
Ornithogalum glaucophyllum Bak.? (p. 222.) — Sivas: champs au bord du Kizil-Irmak (26 mai 1892).
Scilla cernua Led. (p. 226.) — Savouk-tchermouk, près Sivas (6 avril 1892).
Allium rotundum L. (p. 233.) — Sivas, champs (21 juin 1892).
Allium sphaerocephalum L. (p. 236.) — Sivas, champs (21 juin 1892).
Juncus compressus Jacq (p. 255.) — Sivas, étangs dans la plaine (fin août 1893).
Allium stamineum Boiss. (p. 256.) — Toptcham-dagh, près Tokat (29 août 1892).
Allium montanum S. et S. (p. 261.) — Toptcham-dagh, près Tokat (29 août 1892).
Allium djimilense Boiss. *forma* (p. 265.) — Champs de Sivas (21 juin 1892).
Allium callidictyon C. A. Meyer (p. 266.) — Toptcham-dagh, près Tokat (29 août 1892).
Muscari tenuiflorum Tausch (p. 290.) — Mérékum à Sivas (16 juin 1892).
Muscari neglectum Guss. (p. 296.) — Plaine de Césarée (30 juin).
Muscari Bourgaei Baker (p. 297.) — Mélékum-dagh à Sivas (1er mai 1891).
Belleralia ciliata Nees (p. 302.) — Sivas, champs de la plaine (26 mai 1892).
Belleralia Clusiana Griseb. (p. 302.) — Sivas, champs de la plaine (26 mai 1892).
Belleralia lineata Steud. (p. 305.) — Sivas: Mélékum (1er mai 1892).
Asphodelus microcarpus Vis. (p. 313.) — Environs de Sivas.
Asphodeline brevicaulis J. Gay (p. 317.) — Environs de Sivas (mi juin 1891).
Cyperus Heldreichianus Boiss. (p. 375.) — Ruines de Sebastopolis, 100 kilomètres ouest de Sivas (21 août 1893).
Crypsis aculeata Ait. (p. 475.) — Étang dans la plaine de Sivas (fin août 1893).
Melica ciliata L. (p. 588.) — Anti-Taurus; Tekke-Deressi.
Poa bulbosa L. *vivipara* (p. 605.) — Environs d'Angora.
Bromus tectorum L. (p. 617.) — Environs d'Angora.
Ephedra nebrodensis Tin.? (p. 713.) — Rochers à Tokat (9 août 1892).
Equisetum palustre L. (p. 742.) — Sivas, bords du ruisseau (12 juillet 1892).

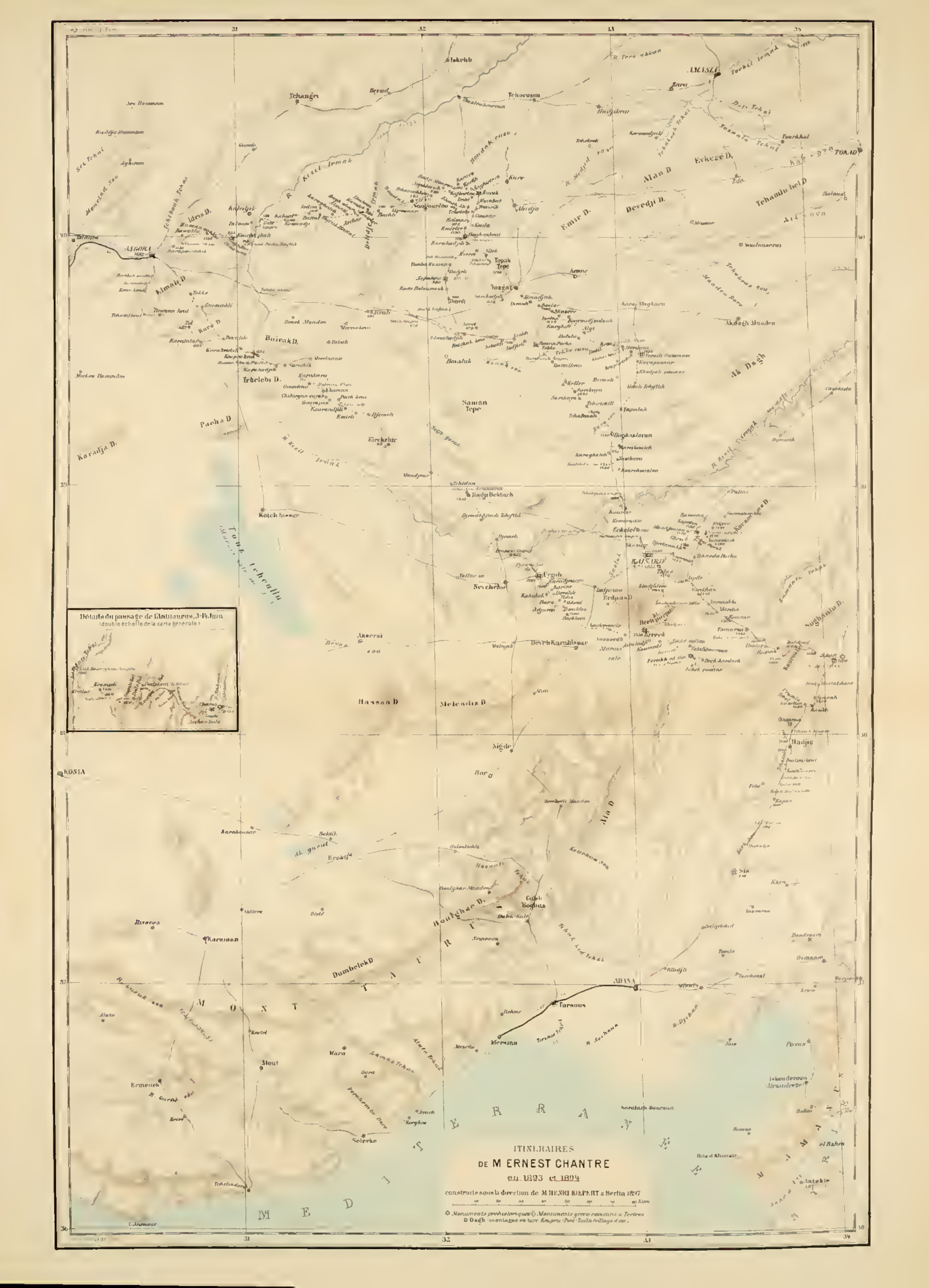
TABLES

TABLE DES FIGURES

INTERCALÉES DANS LE TEXTE

TABLE DES MATIÈRES

Lyon — Imp. Pitrat Aîné, A. Rey Successeur, 4, rue Gentil. — 15508


ITINÉRAIRES
DE M ERNEST CHANTRE
en 1893 et 1894
Détails du passage de l'Antitaurus
(double échelle de la carte générale)
ANGORA
KAISARIE
ADANA
AMASIA
TOKAT
KONIA
Tarsous
Mersina
Ak Dagh
Hassan D.
Melendiz D.
Nigde
Bor
Aksérai
Kirchehir
Yozgat
Ala D.
Boulghar D.
Sis
Hadjin
Alexandrette
Erdjias D.
Karaman
Mout
Ermenek
Selefke
Kizil Irmak
Touz Tchöllu
M O N T
T A U R U S
M E D I T E R R A N É E



EXPLICATION DES PLANCHES

PLANCHE I

EUYUK D'ALADJA

Inscription phrygienne. — Bloc n° 1.

1/10 de grandeur réelle.

Musée Impérial Ottoman (Constantinople).

(Voir pages 11 et 164).

PLANCHE II

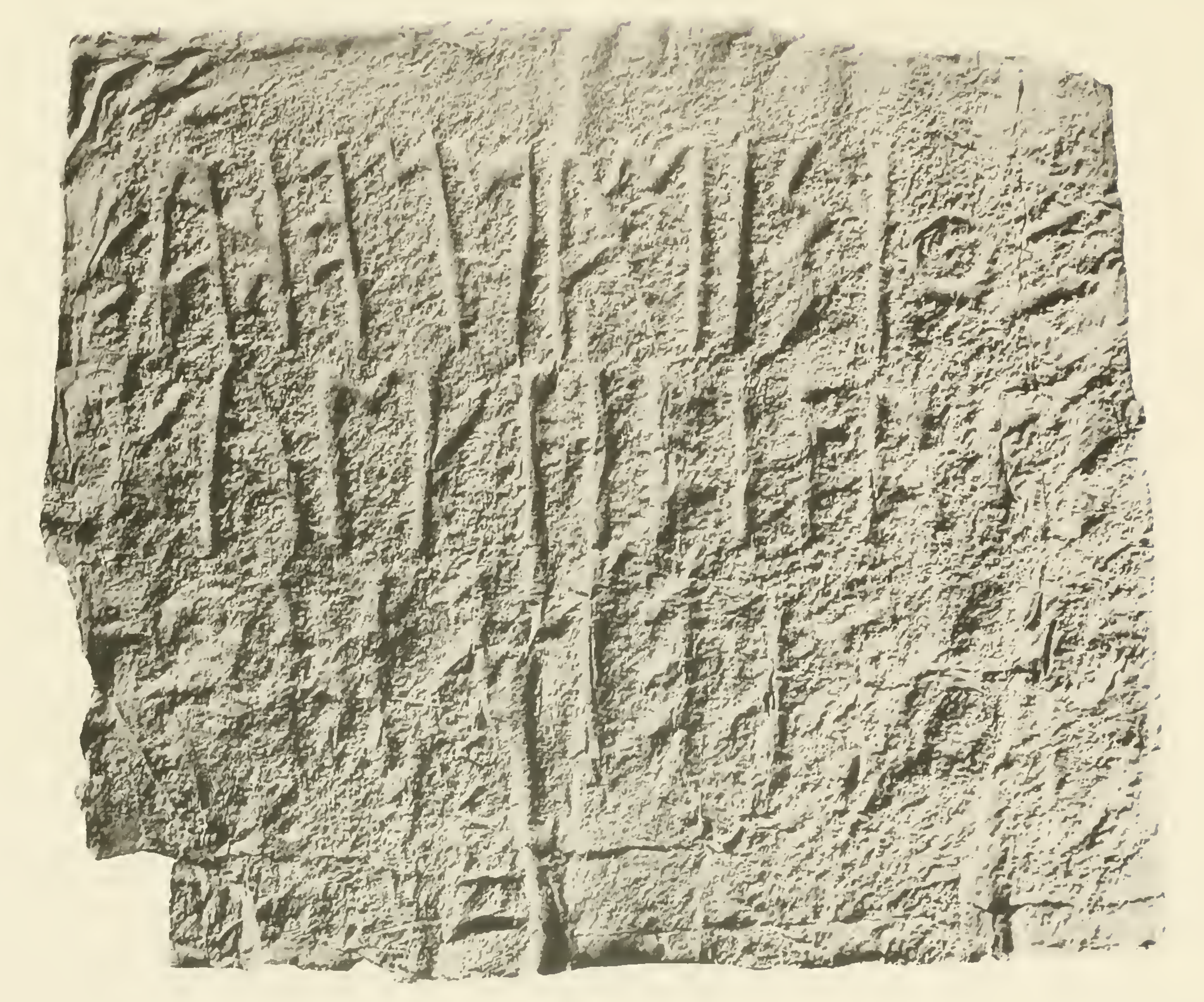
EUYUK D'ALADJA

INSCRIPTION PHRYGIENNE — Bloc n° 2.

1/10 de grandeur réelle

Musée Impérial Ottoman (Constantinople).

(Voir pages 11 et 161).



Imp. Aron, Paris

EUYUK D'ALADJA
1893

PLANCHE III

BOGHAZ-KEUI

Palais et forteresse. — Céramique modelée et peinte.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir pages 29 et 34).

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE.

Mission en CAPPADOCE



G.N

BOGHAZ-KEUI

PLANCHE IV

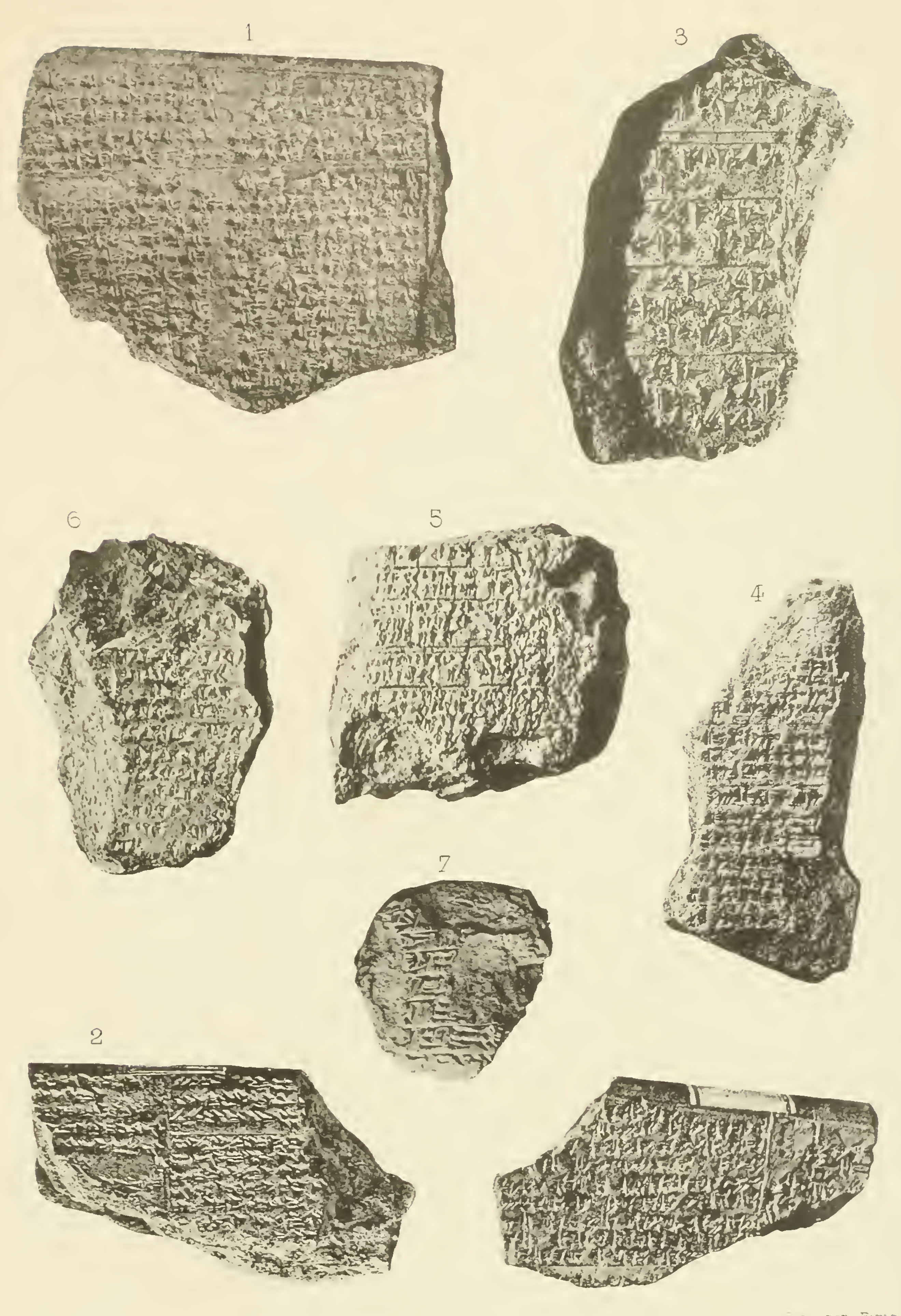
BOGHAZ-KEUI

Palais et forteresse. — Textes cunéiformes.

Grandeur réelle

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(*Voir pages 39 et suivantes*).



Imp. Arm. Paris

BOCHAZ-KEUI.
1893

PLANCHE V

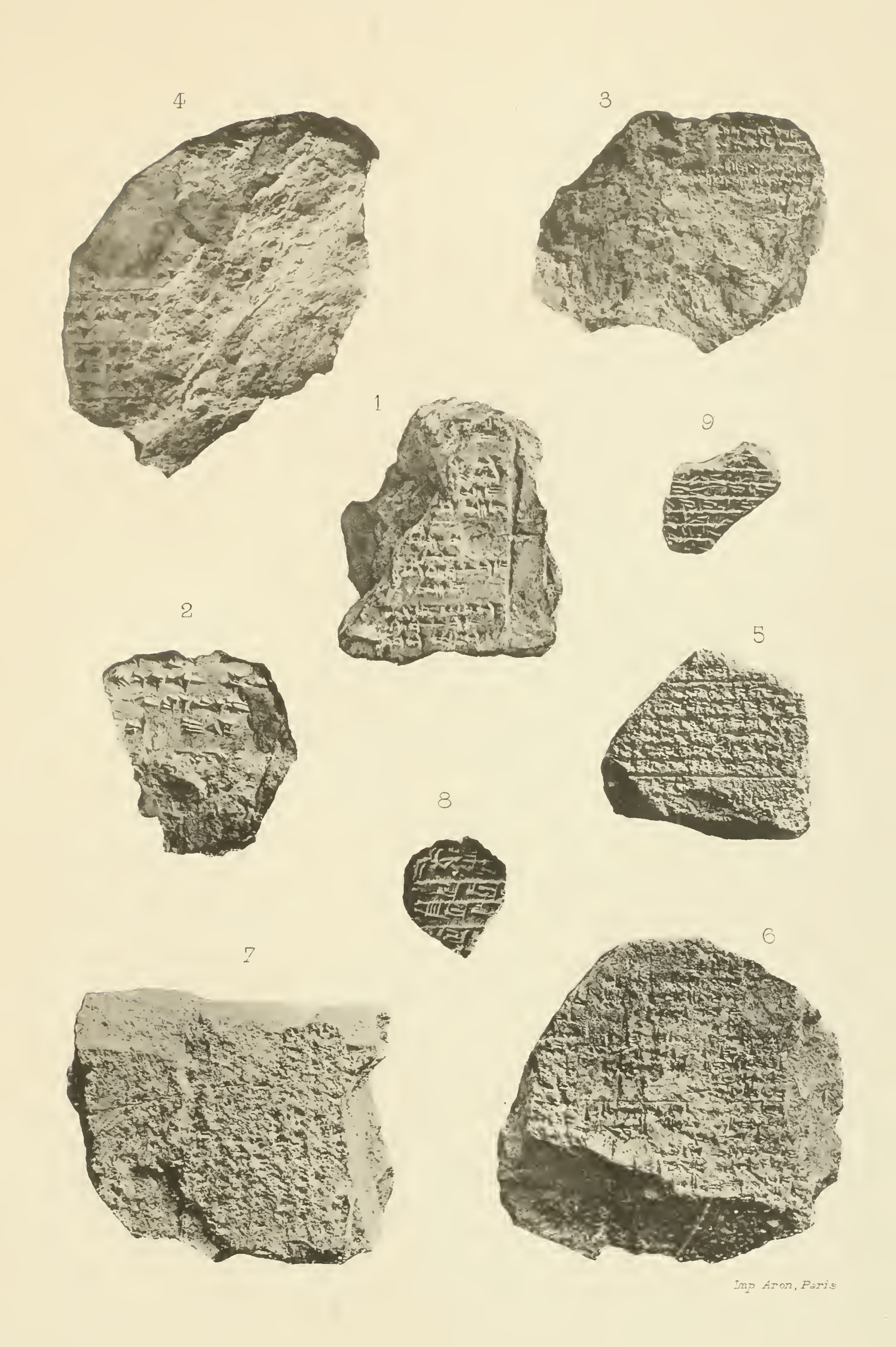
BOGHAZ-KEUI

Palais et forteresse. — Textes cunéiformes.

Grandeur réelle

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir pages 32 et suivantes).



Imp Aron, Paris

BOCHAZ-KEUI.
1893

PLANCHE VI

TELL DE KARA-EUYUK

1, 5, 6, 7, 8, 9 et 13. — Fusaïolles en terre cuite.
2, 3, 4 et 12. — Fusaïolles en pierre dure.
18. — Brunissoire en agate.
17. — — en schiste siliceux.
14 et 15. — Cachets en terre cuite.
19. — Aiguisoir en schiste siliceux.
16 et 20. — Amulettes en terre cuite en forme de bois de cerf et de capride.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir pages 81 à 91).

1 11 3 4 5

2 16 17 20 19 18 6

10 15 21 14 7

9 8 12 13

Gaillard — Imp. Aron, Paris

PLANCHE VII

TELL DE KARA-EUYUK

1. — Cruche en terre rouge foncé et épaisse.
2. — Vase à large col en terre rouge clair et mince.

1/3 grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 82).



½ G. N

Gauthier.

Imp. Arop. Paris

PLANCHE VIII

TELL DE KARA-EUYUK

1. — Vase en terre rouge sombre, orné de lignes horizontales et diagonales en noir.
2. — Vase en terre rouge clair.
3. — Vase (theyere), en terre grise, pourvu d'un long bec et d'une grille à l'intérieur.

2/3 grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 85).



⅓ G N

Tell de Kara-Euyuk

PLANCHE IX

TELL DE KARA-EUYUK

Jattes en terre rouge :

1, 2 et 5. — Jattes à cordon.

3 et 4. — Jattes à bords droits, ornés en noir de dents de loup et de croisillons.

6 à 8. — Jattes à bords droits unis, pourvus d'anses.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 83).

1 2 3

6 7

8

4 5

G. N.

Gaillard

Imp. Aron, Paris

PLANCHE X

TELL DE KARA-EUYUK

FRAGMENTS DE GRANDS PITHONS EN TERRE ROUGE CLAIR :

1. — Bord droit orné de filets noirs.
2. — Anse ornée d'un double damier.
3. — Bord à cordon, orné de quadrillés en noir.
4. — Bord à cordon orné en rouge sombre de trois bandes ; la panse est décorée de triangles formés par des traits en rouge sanguin.
5. — Amorce d'une anse ornée de bandes noires et roses garnies de points noirs.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 85).

1

2

3

4

PLANCHE XI

TELL DE KARA-EUYUK

Fragments de grands vases ornés de dessins géométriques :

Chevrons, quadrillés, bandes et pointillés en noir, rouge et jaune.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 85).

1

2

3

4.

TELL DE KARA-EUYUK

GAUTHIER

IMP MONROCQ

PLANCHE XII

TELL DE KARA-EUYUK

Fragments de grands vases en terre rouge clair, ornés de dessins géométriques en noir et en rouge foncé. Le n° 1 présente de plus un cervide dont on aperçoit la croupe et le museau.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 85).



TELL DE KARA-EUYUK

GAUTHIER
IMP. MONROCQ, A PARIS

PLANCHE XIII

TELL DE KARA-EUYUK

Fragments de vases de types divers en terre rouge, pourvus d'anses et décorés de dessins géométriques.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet.)

(*Voir page 85*).

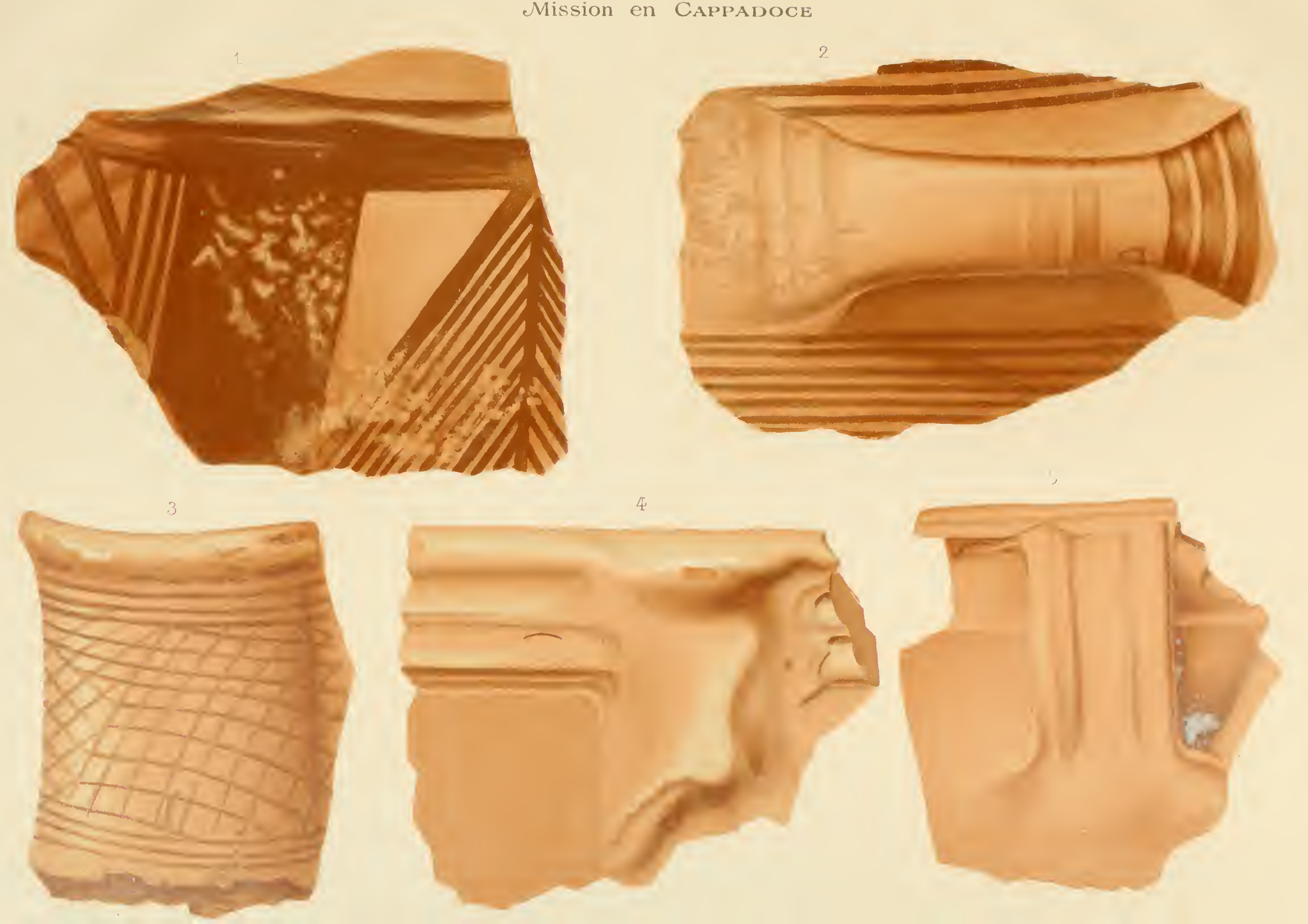

1
2
3
4
5

PLANCHE XIV

TELL DE KARA-EUYUK

Fragments de vases de types divers en terre rouge clair, décorés de dessins géométrique n°s 2 et 4 et d'un quadrupède n° 1.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 85)



TELL DE KARA-EUYUK.

GAUTHIER

IMP. MONROCQ. A PARIS

PLANCHE XV

TELL DE KARA-EUYUK

Anses et becs de vases de types divers. — Têtes de moutons.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 85).



Gauthier. G.N. Imp. Aron, Paris

TELL DE KARA-EUYUK

PLANCHE XVI

TELL DE KARA-EUYUK

Becs et anses de vases de types divers. — Têtes de bœufs et de chèvres.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet)

(Voir page 85).



Tell de Kara-Euyuk.

PLANCHE XVII

TELL DE KARA-EUYUK

Becs et anses de vases de types divers. — Têtes de chevaux, de moutons et de chiens.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 85).



G. N.

Imp. Aron, Paris

Tell de Kara-Euyuk

PLANCHE XVIII

TELL DE KARA-EUYUK

FRAGMENTS DE FIGURINES EN TERRE CUITE :

1, 4, 6 et 9. — Chiens.

2, 7, 8 et 18. — Moutons.

5, 15, 16 et 17. — Oiseaux et autres animaux indéterminés.

10, 11, 12, 13 et 14. — Pieds d'animaux divers.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 87).



5 1 6

3 18 4

7 2 8

15 10 9

16 17

11 12 13 14

G.N.

TELL DE KARA-EUYUK.

PLANCHE XIX

TELL DE KARA-EUYUK

FRAGMENTS DE FIGURINES EN TERRE CUITE :

1, 2, 6 et 8. — Hommes.

5, 7 et 9 à 12. — Oiseaux et autres animaux indéterminés.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 87).



Gauthier. G.N. Imp. Aron, Paris

Tell de Kara-Euyuk.

PLANCHE XX

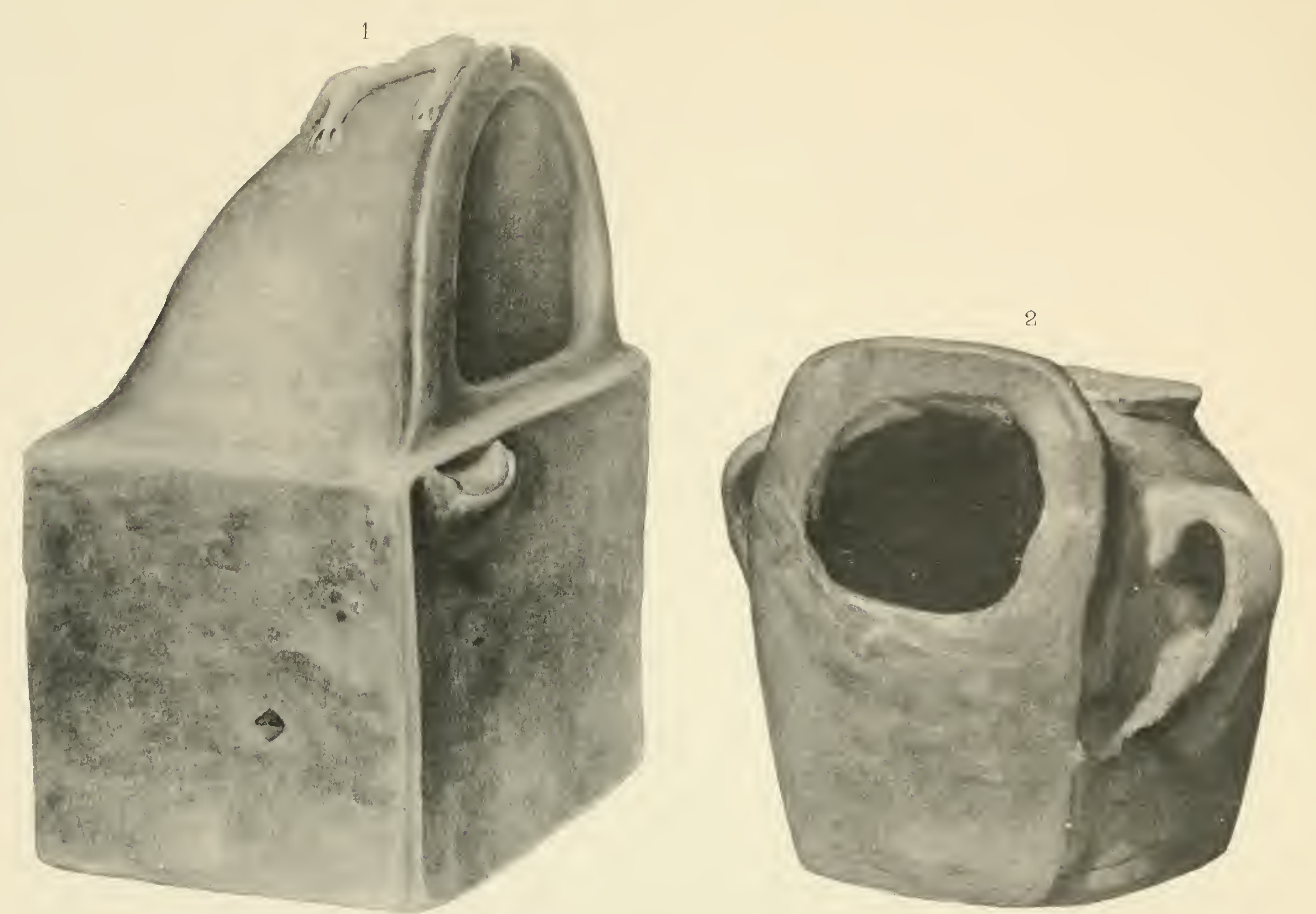
TELL DE KARA-EUYUK

Urnes cinéraires en forme de cabannes :

2/3 grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 90).



½ G. N

Imp. Aron, Paris.

PLANCHE XXI

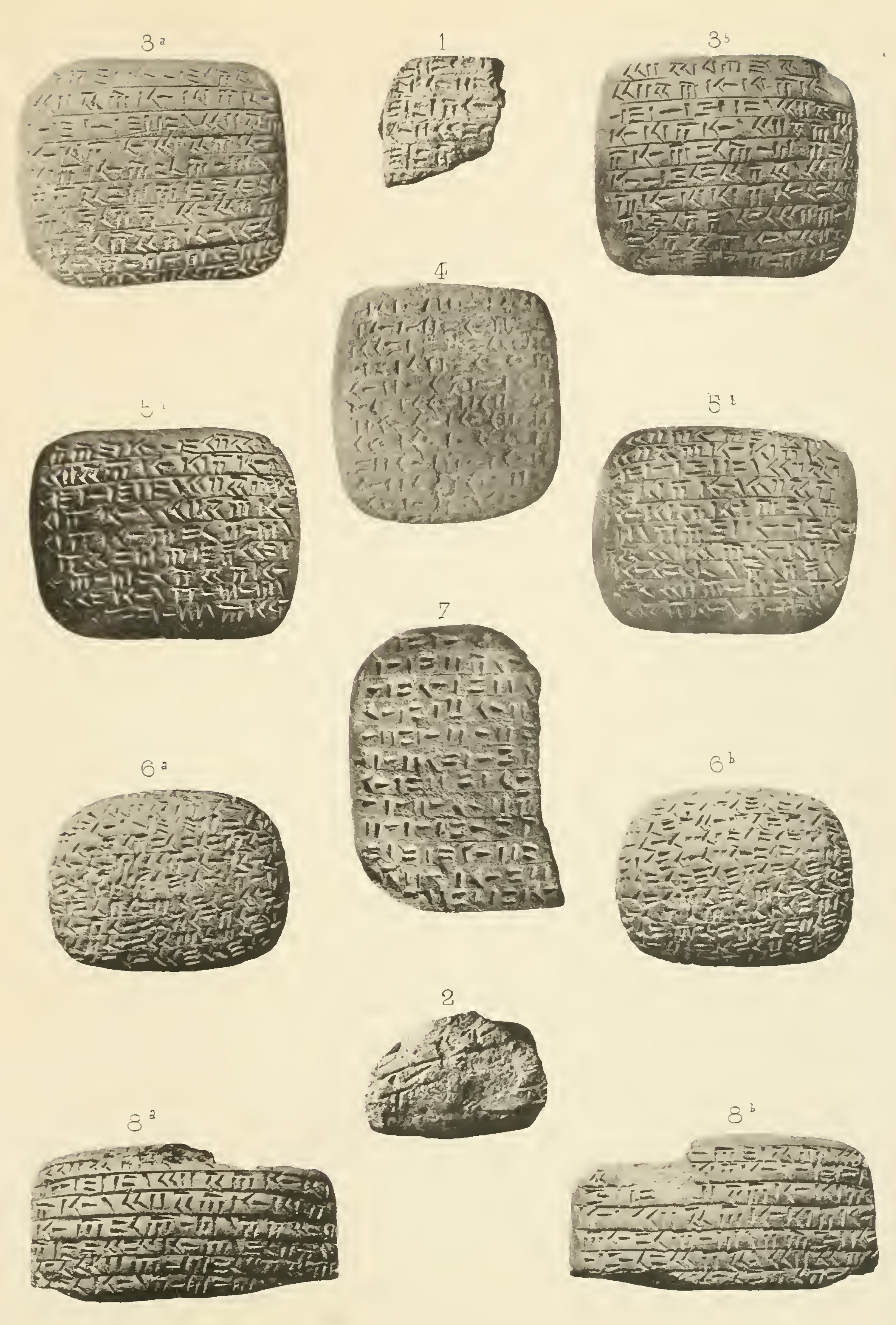
TELL DE KARA-EUYUK

TABLETTES EN TERRE CUITE, portant des textes cunéiformes aceménides.

Grandeur reelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 92).



G.N.

Imp Aron, Paris

TELL DE KARA-EUYUK.
1893

PLANCHE XXII

TELL DE KARA-EUYUK

Tablettes de terre cuite, portant des textes cunéiformes.

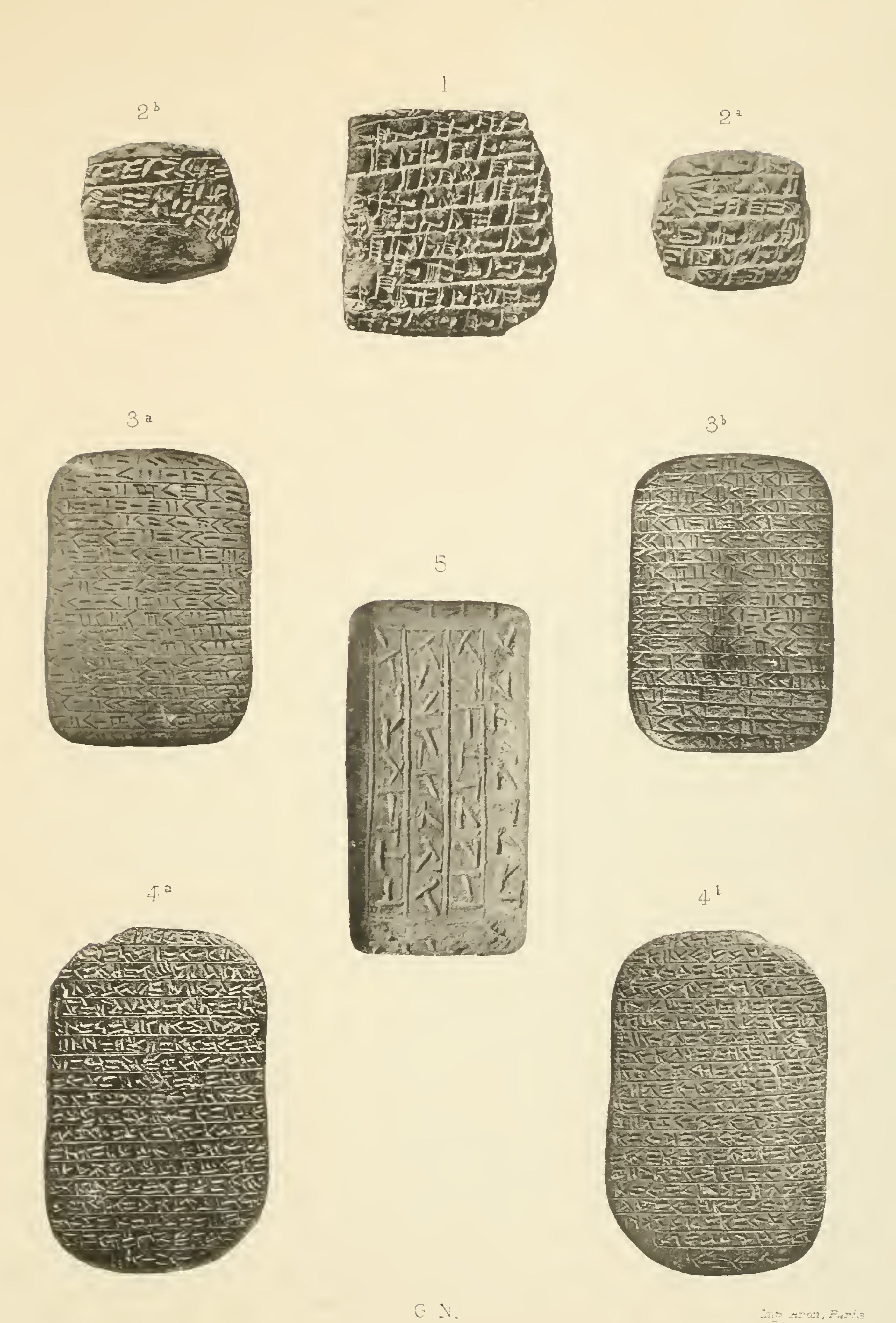
1 et 2. — Cappadociens.

3 à 5. — Indéterminés.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir pages 92 et 93).



TELL DE KARA-EUYUK
1893

PLANCHE XXIII

FERAKTIN OU FERAK-EDIN

Bas-relief rupestre, photographié après avoir été dégagé de ses lichens.

1/10 grandeur réelle.

Moulage au Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet.)

(Voir page 126).



Imp. Aron, Paris

PLANCHE XXIV

Figurines en or (n° 1) et en bronze. — Localités diverses.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(Voir page 145).



Localités Diverses.

PLANCHE XXV

Figurines en bronze. — Localités diverses.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(*Voir page 134.*)

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES
DANS L'ASIE OCCIDENTALE,
Mission en CAPPADOCE.



LOCALITÉS DIVERSES.

PLANCHE XXVI

FIGURINES EN BRONZE. — Localités diverses.

Grandeur réelle.

Musée Asiatique de Paris (Musée Guimet).

(*Voir page 155.*)

Recherches Archéologiques

DANS L'ASIE OCCIDENTALE.

Mission en Cappadoce.

P



Localités Diverses.

Lyon. — Imp. PITRAT AINÉ, A. REY Succ., 4, rue Gentil. — 13508